



ROMANS DE CAPE ET D'ÉPÉE 3f.25
Amour - Héroïsme

G. LE FAURE

L'héritière des Santa-Cruz



ÉDITIONS
JULES TALLANDIER

DE LA FAUC

**L'HÉRITIÈRE
DES SANTA-CRUZ**

DITIONS JULES TALLANDIER

75, Rue Doreau, PARIS (XIV^e)

L'HÉRITIÈRE DES SANTA-CRUZ

CHAPITRE PREMIER

LE 28 AVRIL 1808

« Mais, bon sang de sort !... on s'égorge, là-bas... »
Et Jules Briquet, dit Cri-Cri, tambour au 5^e léger, s'immobilisa, la main sur la garde de son sabre.

Sa mère lui avait pourtant recommandé d'être prudent et de ne pas s'arrêter lorsque le soir, la retraite sonnée, il quittait le couvent des Capucins, transformé en caserne depuis l'entrée des Français à Madrid.

Mais comment, lorsqu'on porte l'uniforme et qu'on se sent une arme au côté, ne pas s'émouvoir à la voix d'une femme ? Car c'était certainement une femme qui, de l'autre côté de la plaza del Sol, poussait ces appels de désespéré.

Alors, sans réfléchir, il se lança au galop à travers la place et arriva comme une bombe sous le porche de l'église.

Là, une douzaine de garçons, dont l'aîné pouvait avoir dix-sept ans, entouraient une jeune fille, adossée, peut-être, contre la porte de bois sculpté.

Une mantille, en partie déchirée, enveloppait sa tête, et la robe de soie claire qui la vêtait était maculée de boue.

« Ah ! les lâches !... » cria le petit tambour...

Car c'était un gamin, paraissant dix ans à peine, à l'allure délurée dans son uniforme qu'il portait avec crânerie, les yeux luisant de malice et d'audace sous la visière de son shako, carrément planté sur le front. Instinctivement, il avait mis le sabre en main, et tête baissée se rua sur les assaillants, qui s'écartèrent devant lui.

— Venez, mademoiselle, dit-il.

Il avait saisi par le bras la pauvrete, agitant son sabre en de si terribles moulinets qui les autres, tout en agouissant d'insultes, se tenaient prudemment hors de portée.

— Voulez-vous me permettre de vous embrasser, moi aussi.

— Pour sûr, que je veux bien !... balbutia-t-il, tout rouge, en enlevant son shako.

Et quand elle lui eut effleuré le front de ses lèvres pâlies, soudain l'enfant lui jeta les bras autour du cou et l'embrassa très fort sur les deux joues.

— Ah ! mon Dieu ! fit en ce moment la vivandière, mais elle tourne de l'œil...

Effectivement, la tête de la jeune fille se renversait en arrière et, dans son visage tout à coup blêmi, ses paupières venaient de se clore.

— Vite, mon petit Jules, fit M^{me} Briquet, descends à la cave chercher une bouteille d'eau-de-vie pour frictionner les tempes de la demoiselle.

En trois bonds, le gamin fut en bas ; mais comme déjà il tendait la main vers une rangée de bouteilles placées sur une planche, voilà que brusquement il s'immobilisa, l'oreille sollicitée par des gémissements qui partaient de derrière une pile de fascines, dressée dans le fond.

De ce côté-là, cependant, il y avait la muraille, rien de plus, et...

Ma foi, tant pis, il voulut en avoir le cœur net... il attaqua les fascines, les fit s'écrouler et remarqua qu'elles masquaient une porte.

— Nom d'une bombe !... murmura-t-il ; en voilà une histoire !

Ramassant un petit baril vide, il le lança de toutes ses forces contre la porte qui s'ouvrit, la serrure arrachée sous le choc. La lampe d'une main, son sabre de l'autre, le gamin se précipita, mais pour s'arrêter presque aussitôt, à la vue d'un homme, assis à terre, adossé à la muraille, le visage couvert de sang, qui lui dit, mettant un doigt sur sa bouche :

— Chut !... aide-moi à me relever, mon petit... ; là, maintenant... passons de l'autre côté... parfait ; ajuste la porte du mieux que tu pourras ; remets en place les fascines...

L'homme, un gringalet, avec un visage chafouin, rasé, encadré dans une paire de favoris courts, parlait le français avec une pureté extraordinaire, malgré le costume espagnol dont il était vêtu. Quand l'enfant eut fini, il lui prit le bras et dit d'une voix rauque :

— Montons...

— Grand Dieu ! s'exclama M^{me} Briquet à la vue du personnage que ramenait son fils...

— Silence ! fit l'homme en tombant sur une chaise... pas de temps à perdre... j'ai surpris un complot contre les Français.

Elle gronda avec rage :

— Tonnerre !... Y a longtemps que je renifle ça...

Puis, prise de soupçons en remarquant la veste rouillée et la culotte courte de l'individu, elle demanda :

— Pardon !... l'ami... qui êtes-vous ?...

— Vous ne me connaissez pas... balbutia-t-il ; mais moi je sais qui vous êtes... madame Pascaline Briquet... surnommée madame Tambour, vivandière au 5^e léger... femme du sergent Florent Briquet...

La mère et le fils se regardaient, ébahis.

— Moi... j'habite rue Santa-Verge... une boutique de confiserie dont la cave communique avec la vôtre... et c'est pour cela que je m'y suis installé...

— Mais qu'est-il arrivé ?...

— Ceci : ce soir, ils sont venus... une demi-douzaine qui se réunissent tous les soirs... pour manger des gâteaux, en fumant des cigares... Ils me croient des leurs... et ils ne se méfient pas de moi... Alors, j'ai écouté, sans faire semblant de rien... Eh bien ! les Français vont être massacrés...

La vivandière joignit les mains :

— C'est-y Dieu possible ?... balbutia-t-elle.

— Ils ont parlé de mettre la main sur le maréchal Murat et sur tout l'état-major de l'armée d'occupation pour avoir des otages...

— Bon sang de sort !... gronda le petit tambour, mais faut prévenir le maréchal...

Le blessé fit signe de garder le silence et de l'écouter.

— C'est pour ça que j'ai voulu fuir par la cave... mais, dans l'ombre, mon pied a manqué une marche et c'est un miracle que je ne me sois pas cassé la tête...

En ce moment, au dehors, une horloge sonna, et tous les trois se turent, comptant les coups avec angoisse...

— Neuf heures !... s'exclama l'homme avec un accent désespéré... je suis resté évanoui si longtemps que ça... Ah ! malheur !...

Il se leva, fit trois pas vers la rue, s'arrêta, porta la main à son front et balbutia :

— Tonnerre !... tout tourne...

A temps, M^{me} Briquet lui avança un siège sur lequel il tomba lourdement.

— Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... gémit la vivandière, si encore Briquet était là... il irait prévenir Murat...

Cri-Cri bondit sur son shako et, l'enfonçant d'un coup de poing :

— J'y vais, moi !... m'man... et ce ne sera pas long...

Le blessé, qui avait rouvert les yeux, lui fit signe de s'approcher et de se pencher vers lui.

— Petit... écoute-moi... dit-il d'une voix faible... le général assiste à une soirée... chez le duc de Santa-Cruz...

— Santa-Cruz !... répéta le gamin se tournant vers la jeune fille qui commençait à revenir à la vie...

Puis, courant à elle, il lui prit les mains, les secoua, disant à sa mère :

— Vite... m'man !... dépêchons !... qu'elle puisse m'entendre... me comprendre...

M^{lle} de Santa-Cruz souleva les paupières.

— Mademoiselle, dit le gamin, je vous ai sauvé la vie tout à l'heure ; faut que vous me rendiez un grand service... conduisez-moi chez votre père...

— Mon père !... clama-t-elle, stupéfaite.

— Oui... je vous expliquerai en route... trop pressé... partons... partons...

Il la poussait vers la porte, ahurie, presque brutalement.

Une fois encore, le blessé le rappela et balbutia :

— Pour que le maréchal ait confiance, tu lui diras que c'est Limassier qui t'envoie... Limassier... tu te souviendras ?...

Mais déjà Cri-Cri n'écoutait plus ; il avait ouvert la porte et, saisissant M^{lle} de Santa-Cruz par le bras, l'entraîna à travers les rues sombres. Tout en marchant, il lui répétait ce qu'avait conté le blessé et termina par ces mots, énergiquement déclarés :

— Il faut que je parle à Murat...

— Avec votre uniforme... impossible d'entrer dans l'hôtel... encore moins dans les salons... répondit-elle ; cela mettrait les conjurés en éveil... Non, il y a mieux que cela ; c'est moi qui me charge de prévenir votre maréchal.

— Vous !... Vous !... Ah ! mademoiselle...

Elle s'était arrêtée et, montrant du doigt une large grille, au travers de laquelle s'apercevait la façade d'un magnifique palais :

— C'est là, attendez ici... vous ne tarderez pas à voir sortir le maréchal et ses officiers.

Cela dit, elle s'éloigna, et Cri-Cri la vit disparaître derrière la grille.

Dissimulé dans un renforcement de porte qui lui faisait comme un asile plein d'ombre, il réfléchissait à tout cela, monologuant entre ses dents :

« En voilà une affaire !... C'est encore des coups de torchon sur la planche... Juste au moment où l'on commençait à se retaper... »

Tout à coup, il tendit la tête, l'oreille sollicitée par un bruit de pas nombreux qui se faisaient entendre dans l'avenue et il vit une troupe d'hommes — une cinquantaine au moins — qui s'avançaient avec précaution.

Sous leurs manteaux des fourreaux de sabre passaient. Non loin de l'endroit où était caché le gamin, celui qui

marchait en tête ouvrit une porte par laquelle toute la bande entra et Cri-Cri sentit une affreuse angoisse lui étreindre le cœur : ces gens-là venaient assassiner Murat et ses officiers.

Qu'est-ce qui se passait dans le palais ?... M^{lle} de Santa-Cruz avait-elle tenu sa promesse ? Avait-elle seulement pu la tenir ?... Le maréchal avait-il eu confiance en elle ?...

Ah ! nom d'une caisse !... il fallait que Cri-Cri sût à quoi s'en tenir coûte que coûte...

Il sortit de sa cachette, examina la muraille, reconnut qu'elle servait de clôture au parc de Santa-Cruz et, lesté comme un chat, s'aidant des pieds et des mains, en atteignant la crête ; une fois là, il sauta.

A travers les massifs, les fenêtres du palais apparaissaient resplendissantes de lumière et, derrière les stores légers, passaient et repassaient les couples tourbillonnant aux sons d'un orchestre... Prestement, il se glissa parmi les taillis, se coulant sous les branches, allant droit au palais qu'une véritable forêt d'orangers entourait d'une ceinture odorante ; une fois sur la lisière, il empoigna un tronc d'arbre et se hissa jusqu'à une branche qui s'étendait horizontalement, touchant de ses rameaux une des fenêtres du premier étage.

« Excellent parterre... », déclara le gamin, satisfait.

De l'endroit où il était, il plongeait dans l'intérieur d'un petit salon où deux hommes causaient : un vieillard à barbe blanche, qui semblait écouter, atterré, indigné, ce que lui disait un jeune homme, paraissant avoir vingt-cinq ans environ, dont les vêtements couverts de poussière attestaient d'un long voyage, fait d'une traite.

Les traits de son visage brun respiraient une haine farouche, et les paroles qui sortaient en sifflant de ses lèvres étaient brèves, saccadées, menaçantes. Tout à coup, une portière se souleva et un couple apparut : c'était M^{lle} de Santa-Cruz, en toilette blanche, au bras d'un officier français, resplendissant dans son uniforme tout chamarré d'or. La jeune fille avait poussé un cri et fait un pas en arrière, comme pour se retirer ; mais il était trop tard, le vieillard s'était avancé vers eux et, désignant à l'officier son jeune compagnon :

— Monsieur le maréchal, dit-il en français, permettez-moi de vous présenter mon fils, le marquis José de Santa-Cruz...

Courtoisement, Murat salua, puis il demanda :

— M. votre fils arrive de voyage ?

— Oui, maréchal, répondit le jeune homme d'une voix qui sifflait entre ses dents serrées. Je reviens de Bayonne où j'avais accompagné Sa Majesté Ferdinand VII.

Puis, passant son bras sous celui du vieillard, il l'en-

traîna vers la porte, disant sur un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Venez, mon père, que je vous conte mon voyage par le menu...

Demeuré seul avec la jeune fille, Murat s'exclama plaisamment :

— Votre frère appartient à la catégorie des Espagnols sinistres, señorita...

Angoissée, elle joignit les mains :

— Ah ! monsieur le maréchal ! balbutia-t-elle.

Comme, étonné de cette attitude et de cet accent, Murat ouvrait la bouche pour interroger sa charmante compagne, la tenture se souleva de nouveau et cette fois, ce fut un lieutenant tout jeune, élégant et séduisant dans son uniforme doré, qui apparut.

— Ah ! monsieur le maréchal, fit-il en souriant, vous m'enlèvez ma danseuse...

Mais elle, tragique, repoussa les mains du jeune homme, qui se tendait vers elle.

— Monsieur le maréchal... Monsieur Descarrières... écoutez-moi... le temps presse... on veut massacrer les Français... Fuyez d'ici... On va venir s'emparer de vous...

Muets de surprise, les deux officiers se regardaient ; Murat finit par dire, haussant les épaules avec un sourire narquois :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là... ma pauvre enfant ?... Jamais Madrid n'a été plus tranquille... Quant à nous, où pourrions-nous être plus en sûreté que sous le toit du duc de Santa-Cruz ?...

La jeune fille se tordait les mains, gémissant, haletante.

— Ils ne me croient pas... Mon Dieu !... Quelle preuve leur donner ?...

Alors, du dehors, une voix qui semblait tomber du ciel, murmura ces mots :

— Monsieur le maréchal... C'est Limassier qui nous envoie...

— Limassier ! répéta Murat, qui bondit jusqu'à la fenêtre... Mais alors...

— Voyez donc, monsieur le maréchal, fit le lieutenant qui l'avait rejoint, on dirait qu'il y a quelqu'un là... dans cet arbre.

— Oui... mon lieutenant, Jules Briquet, tambour au 5^e voltigeurs... le fils de la vivandière Pascaline Briquet...

— M^{me} Tambour !...

— C'est un nommé Limassier qui vous fait tenir ces renseignements...

— Alors... c'est sérieux, fit Murat à l'officier, et mademoiselle a raison... Partons...

— Plus moyen... monsieur le maréchal, poursuivit Cri-Cri, le palais est plein d'assassins...

D'un même mouvement, Murat et le lieutenant avaient tiré leur sabre.

— Qu'ils y viennent donc !... Ils trouveront à qui parler...

Au sortir du petit salon où étaient demeurés Murat, le lieutenant Descarrières et M^{me} de Santa-Cruz, les deux Espagnols s'étaient arrêtés brusquement.

— Bref... demanda le duc d'une voix rauque, que me voulez-vous ?

Mais le jeune homme l'entraîna de nouveau.

— Suivez-moi, vous allez le savoir...

Au lieu de traverser les salles où les danses joyeuses se succédaient sans interruption, don José avait pris un couloir désert à peine éclairé qui, au bout de quelques mètres, les mena à un escalier étroit.

— Passez, monsieur le duc, fit le jeune homme en s'écartant avec déférence.

Le vieillard se mit à descendre, suivi de son fils toujours muet, mais dont la respiration haletante troublait le silence.

Au bas de l'escalier, le duc demanda :

— Où allons-nous ?

— Dans l'orangerie... mon père...

Don José avait poussé une petite porte, et les deux hommes se trouvaient sur le seuil du jardin.

— Qui va là ? demanda-t-on à voix basse en espagnol...

— Ferdinand VII ou la mort, répartit le jeune homme.

Le duc de Santa-Cruz tressaillit et une sueur froide lui mouilla le front.

Ils s'engagèrent sous les arbres, contournant le palais, et, presque à chaque pas, des buissons sortaient ces mots :

— Qui va là ?...

Don José répondait invariablement ainsi qu'il avait fait la première fois, et les deux hommes poursuivaient leur route.

Enfin, ils arrivèrent à une manière de pavillon, construit tout en verre, et que revêtaient extérieurement, pour protéger de la gelée les plantes rares et les arbres exotiques contenus à l'intérieur, des stores de paille qui se pouvaient rouler ou dérouler, suivant les rigueurs de la température.

Pour l'instant, tous les paillassons étaient développés, faisant à la serre une cloison assez opaque pour qu'on ne pût se douter de ce qui se passait au dedans.

Comme le jeune homme avait déjà la main sur le loquet, le vieillard demanda :

— Avant d'aller plus loin, je veux savoir, don José, ce que signifie ce mystère ?

Sans répondre, don José ouvrit la porte, poussa le vieillard

par les épaules et, entré à sa suite, referma derrière lui la porte, vivement.

Une seule lampe éclairait l'intérieur de l'orangerie. Adossés à des troncs d'arbres, assis sur les roches qui formaient une sorte de cascade d'où ruisselait avec un murmure cristallin une source artificielle, une dizaine d'hommes, à l'entrée des deux Santa-Cruz, s'étaient avancés.

Ils avaient tous, à l'exception de deux seulement, une tenue à peu près uniforme : la veste ronde et la culotte courte de l'arriero (muletier) ; les guêtres de cuir montaient haut, s'ajustant aux espadrilles nationales ; la ceinture de flanelle rouge enserrant la taille et soutenant une paire de pistolets, avec le long couteau passé, lame nue.

Sur l'épaule, l'ample manteau foncé suffisant pour envelopper l'homme de la tête aux pieds, et, pour coiffure, le feutre rond des toreros.

Ils s'appuyaient, les uns sur le canon d'une carabine, les autres sur la garde d'un sabre de cavalerie.

Nous avons dit que deux seulement différaient, par leur tenue, de leurs compagnons.

Le premier, un homme d'une quarantaine d'années, à la physionomie sombre empreinte d'une grande distinction, portait un costume de soirée, sévère de couleurs, mais qu'enrichissaient des boutons de diamants d'une valeur considérable.

L'autre devait être un soldat, à en juger par ses cheveux coupés ras, les courts favoris qui encadraient son visage, son teint hasané, et la manière toute spéciale dont il se drapait dans son manteau de voyage, d'un bleu foncé, à collet de velours.

Les bottes étaient poudreuses et les molettes de ses épérons étaient rouges de sang. Ce fut vers le premier des deux que le duc de Santa-Cruz s'avança tout d'abord, les mains tendues et ces mots aux lèvres :

— Vous ! mon cher Romana... Vous ici !

Mais devant le visage austère, presque hostile de celui qu'il interpellait, le vieillard s'arrêta, ses mains tombèrent inertes.

— Oui, monsieur le duc... fit l'autre d'une voix nette et tranchante, c'est bien le marquis de La Romana que vous avez devant vous, et laissez-moi vous dire tout de suite que je n'ai accepté votre invitation que pour pouvoir avoir avec vous cet entretien... en présence de ces messieurs.

Et, d'un geste circulaire, il désignait les assistants qui s'étaient rapprochés.

— Le temps est venu, mon cher duc, poursuivit le marquis de La Romana, où les écailles doivent vous tomber des yeux et où vous ne pouvez plus maintenant que de recon-

naître que les Français vous ont abominablement trompé.

Le duc s'était redressé : l'émotion première dont, malgré lui, il avait donné quelque signe, avait disparu, et maintenant le front haut, le visage impassible, il attachait sur son interlocuteur un regard assuré.

— L'heure et le lieu me semblent également mal choisis pour une explication de ce genre, monsieur le marquis, répliqua-t-il d'une voix calme ; j'ai mes devoirs de maître de maison à remplir...

Il se dirigea vers la porte. Mais sur le seuil il trouva son fils, la tête courbée respectueusement.

— Excusez-moi, mon père, murmura-t-il.

Le vieillard, surpris d'abord, allait s'emporter, lorsque le marquis de La Romana déclara froidement :

— Avant toutes choses, monsieur le duc, vous avez à remplir vos devoirs de patriote...

Santa-Cruz se révolta à ces mots qui contenaient un si violent reproche ; sa haute taille sembla grandir encore pour dominer ceux qui l'entouraient.

— Une leçon !... gronda-t-il, une leçon d'un Romana à un Santa-Cruz !...

Le marquis s'empressa de répliquer :

— Non, monsieur le duc ; ni mon âge, ni ma situation sociale ne m'autoriseraient à jouer auprès de vous un semblable rôle... C'est une simple question que je vous veux... ou plutôt que nous voulons vous poser, mes amis et moi...

— J'écoute...

— Vous savez que notre roi Ferdinand VII est retenu prisonnier à Bayonne ?

— Je l'ignorais...

— Don José arrive de Bayonne et c'est lui qui m'en a porté la nouvelle...

Le vieillard tourna vers son fils un regard étincelant.

— Qu'est-ce à dire... monsieur ?... et cette nouvelle que j'eusse dû être le premier à apprendre de vous... pourquoi est-ce à des étrangers que vous l'avez portée ?...

— Parce que ces étrangers, mon père, partagent mon amour pour l'Espagne... parce que ce sont des patriotes...

— Que suis-je donc, alors, moi ?

— Pardonnez-moi, mon père... je ne voudrais pas vous offenser, mais votre sympathie officiellement témoignée aux envahisseurs de notre patrie me faisait un devoir de me défier de vous...

Le visage pâle du vieillard se contracta dans une poignante douleur sur laquelle, presque aussitôt, la colère l'emporta.

— Vous osez !... balbutia-t-il... vous osez !... Où sont les saintes lois de la famille ?...

— Mon père, quand il s'agit du salut de la patrie, il n'y a

plus qu'une famille, l'Espagne... Il n'y a plus d'autorité que celle de l'homme qui se met à la tête des Espagnols pour délivrer le sol souillé par la présence des étrangers...

Le jeune homme s'emportait : le marquis de La Romana lui fit signe de se calmer, et il prit la parole à son tour :

— Monsieur le duc, notre roi est retenu prisonnier en France, contre toute équité, contre tout honneur, et Napoléon se propose de mettre sur le trône d'Espagne un frère à lui... Joseph, déjà roi de Naples... Eh bien ! est-ce que votre sang ne se révolte pas ?... est-ce que vous ne trouvez pas comme nous, que de semblables agissements méritent une exemplaire leçon ?... est-ce que...

Le duc répondit d'une voix qui tremblait d'indignation :

— Monsieur le marquis, à mon âge, on réfléchit plus qu'au vôtre et avant de lancer sa patrie dans une longue suite d'aventures sanglantes, on s'enquiert, on se renseigne, et si du moins on se décide à agir, on n'agit qu'à bon escient...

— Ce qui veut dire...

— Que mon avis — avant de rien entreprendre — est de savoir la vérité et de connaître les intentions de Napoléon...

— Cette vérité... ces intentions... je les apporte de Bayonne à franc écrier ! s'écria don José, et il n'y a pas de temps à perdre... si l'on veut secouer le joug avant qu'il se soit assujéti sur nos têtes...

Il ajouta avec emportement :

— Le hasard nous a livré des otages précieux... ne les laissons pas échapper...

Un murmure l'approuva.

L'homme au manteau bleu, qui jusqu'à ce moment s'était tu, dit alors avec un accent britannique fort prononcé :

— Les maréchaux Murat et Moncey entre vos mains, messieurs, vous pourrez traiter avec Napoléon...

Le duc de Santa-Cruz sursauta et un éclair jaillit de ses yeux ; mais, se contenant, il dit avec hauteur :

— Le marquis de La Romana a oublié de me présenter monsieur.

— Sir Honorius Brackwordt, secrétaire et officier d'ordonnance de lord Wellington, gouverneur de Gibraltar.

Le vieillard inclina la tête narquoisement.

— Et que vient faire ici... monsieur ?...

— Nous aider de ses conseils et traiter avec nous d'une alliance avec l'Angleterre... répondit le marquis.

— C'est au mieux... mais, moi-même, que fais-je ici ?...

— Nous avons voulu, monsieur le duc, vous mettre au courant des événements et vous faire part de nos volontés... Vous êtes chez vous et j'eusse considéré que je manquais aux convenances les plus élémentaires en agissant sans vous avoir prévenu.

— Que vous proposez-vous donc ?...

— De mettre à profit le hasard qui nous livre le maréchal Murat, les principaux officiers, la garnison et...

Le marquis ne put continuer ; il eut la parole coupée par un rugissement que poussa Santa-Cruz...

— Murat et ses officiers sont mes hôtes ! déclara-t-il.

— Qu'importe ! nous ne devons plus nous souvenir que d'une chose : nous sommes Espagnols... et ce sont des traîtres qui cherchent à faire de nous, peuple libre, un peuple d'esclaves...

Don José supplia :

— Monsieur le duc, souvenez-vous que vous êtes Santa-Cruz, grand d'Espagne, et que votre place n'est point parmi les ennemis de la patrie...

— La vôtre est-elle donc parmi les ennemis de ma maison... parmi ceux qui veulent que j'éclabousse mon blason de la honte d'une trahison ?...

Il déclara avec force :

— Non... Murat et ses officiers sont mes hôtes... Mon toit doit vous les rendre sacrés... Toucher à leur liberté ou à leur vie... serait me rendre odieuse la cause de la patrie... Ce serait en détourner Dieu lui-même...

Don José s'adressa à La Romana :

— Je vous avais prévenu, dit-il.

Puis, d'un geste impérieux, faisant taire la rumeur que les paroles du vieillard avaient soulevée parmi les assistants :

— Monsieur, dit-il en s'inclinant, en vous faisant venir ici, mes amis voulaient savoir ce qu'ils pouvaient attendre de vous.

— Rien... du moment qu'il s'agit d'une trahison et d'une lâcheté...

— Modérez vos expressions... gronda le jeune homme ; autrement, je ne répondrais plus d'eux !...

Et il désignait ses compagnons, devenus terribles, menaçants.

— Ces messieurs, poursuivit-il, voulaient savoir si vous étiez encore digne du nom de Santa-Cruz... et moi, si je pouvais toujours me dire votre fils...

— Malheureux ! s'exclama le duc en levant ses bras tremblants, dans un geste de malédiction.

Mais le jeune homme fit un pas en arrière, s'adressa à ses amis et dit :

— Nous n'avons plus qu'à agir...

Puis, à un de ceux qui se trouvaient là, garçon d'une vingtaine d'années, dont les traits reflétaient une énergie indomptable, tout en accusant une finesse de nature supérieure à celle des gens qui l'entouraient :

— El Médico !... commanda-t-il, tu vas demeurer ici et tu n'en bougeras que lorsque je t'en enverrai donner l'ordre... S'il fait mine de résister, tu l'attacheras et tu le bâillonneras...

Cet ordre sauvage donné, don José sortit.

— Maintenant... que faisons-nous ? demanda le marquis de La Romana...

— Vous... mon cher marquis, rentrez dans le bal... répandez la nouvelle que le duc de Santa-Cruz, subitement indisposé, s'est retiré dans ses appartements... et faites en sorte de retenir Murat et ses officiers...

— Mais... quel prétexte ?...

— Le premier venu... une partie de jeu... un souper improvisé pour fêter... ce que vous voudrez... Les soldats de Bonaparte n'y regardent pas de si près... et, du moment qu'il s'agit de boire...

— Bien... je vais aviser à cela...

— Quant à nous... nous allons prendre nos dernières dispositions... Surtout, n'oubliez pas le signal...

Puis, se rappelant tout à coup une recommandation importante, don José courut après le marquis.

— Avant toutes choses, veillez à ce que ma sœur regagne ses appartements ; je ne tiens pas à ce qu'elle figure dans cette bagarre... d'autant que je ne serais pas étonné que les théories de mon père...

La Romana saisit la main de don José.

— C'est pour plaisanter que vous parlez ainsi, n'est-ce pas ? gronda-t-il.

— En doutez-vous ? Je n'ignore pas vos sentiments à l'égard de Mercédès ; aussi, ne voyez dans ma recommandation qu'une preuve de sollicitude de la part du frère pour la sœur...

Ce fut sur ces mots que les deux hommes se quittèrent, et, tandis que don José disparaissait au milieu des taillis sombres et des arbres, le marquis de La Romana rentrait dans le palais.

CHAPITRE II

L'HONNEUR D'UN SANTA-CRUZ

A peine eut-il mis le pied dans les salons où les danses joyeuses se poursuivaient que, fort habilement, il répandit le bruit de la soi-disant indisposition du duc de Santa-Cruz...

Quelques instants, cette mauvaise nouvelle se heurta à l'incrédulité bien compréhensible des invités qui s'amusaient et des señoritas que éprouvaient un charme tout par-

ticulier à tourbillonner aux bras chamarrés d'or des officiers français.

Mais, enfin, la disparition du maître de la maison une fois constatée, il fallut bien se rendre à l'évidence, et, par discrétion, les invités commencèrent à se retirer.

— Mon colonel, fit le marquis de La Romana en arrêtant au passage un officier d'une cinquantaine d'années, qui portait avec une crânerie pleine d'élégance l'uniforme des lanciers polonais, mon colonel, voulez-vous me rendre le service de demeurer ?

— Moi ?...

— Vous et les autres officiers français qui se trouvent ici... Le duc de Santa-Cruz avait fait préparer un souper à l'occasion de l'anniversaire de la reine des Etruries... et il m'a chargé de le présider à sa place.

— Mais en vérité, monsieur le marquis...

— Ne refusez pas... ce serait désobliger le duc... et soyez assez aimable pour passer la consigne à vos officiers...

Cela dit sur le ton le plus aimable du monde. La Romana pivota avec désinvolture sur ses talons, laissant le colonel accomplir la mission dont il venait d'être chargé.

A travers les salons qui se désemplissaient rapidement, il allait donc de l'un à l'autre, expliquant à ses collègues que la fête, terminée pour tout le monde, ne l'était pas pour messieurs de l'armée française.

— Villeray ! dit-on soudain derrière lui.

Le colonel se retourna et faillit pousser une exclamation en apercevant le visage blême de Murat.

Le maréchal donnait le bras à M^{lle} de Santa-Cruz, plus pâle, elle aussi, que la mousseline blanche de sa jupe.

— Monsieur le maréchal ? interrogea le colonel.

— Depuis un instant, mon cher, fit Murat avec un sourire affecté, je vous vois papillonner auprès des nôtres : que se passe-t-il ?

— Je transmets à ces messieurs une invitation à souper de la part du maître de la maison qui, un peu souffrant...

— Souffrant... mon père !... fit M^{lle} de Santa-Cruz.

— Oui... señorita, fit le marquis de La Romana en s'approchant tout à coup... et, si j'osais vous donner un conseil...

Murat avait retiré son bras, pour rendre à la jeune fille sa liberté ; mais elle saisit avec une vivacité nerveuse le bras du maréchal et répondit au marquis :

— Je vous remercie, señor ; je vais me rendre auprès de mon père ; mais souffrez qu'auparavant je remplisse mes devoirs de maîtresse de maison...

Et elle entraîna Murat qui, d'un ton enjoué, dit tout haut au colonel :

— Venez donc, Villeray ! M^{lle} de Santa-Cruz me donne des renseignements très curieux sur la musique espagnole... et, vous qui êtes un fanatique...

Puis, quand ils eurent fait quelques pas, il gronda à l'oreille de l'officier :

— Colonel... au lieu de retenir nos jeunes gens, ordonnez-leur de partir... au plus vite... Pas un geste, écoutez-moi !... qu'ils partent... mais pas seuls, au bras de jeunes filles ou de femmes qui seront leur sauvegarde... Une fois hors des grilles, qu'ils courent prévenir M. le maréchal Moncey et qu'on m'envoie du monde pour me dégager...

— Mais vous, monsieur le maréchal ?

— Ma vie, à moi, n'est pas en danger... Allez et faites vite...

Tout en parlant, le maréchal s'était dirigé vers le petit salon par la fenêtre ouverte duquel Cri-Cri lui avait transmis l'avertissement de Limassier.

Quand il y entra, ayant toujours à son bras M^{lle} de Santa-Cruz, le lieutenant Descarrières, qui fumait, adossé nonchalamment à l'appui de la croisée, lui dit à voix basse :

— Monsieur le maréchal, ce petit me raconte qu'il vient de se faufiler de l'autre côté du palais et qu'il a vu le vieux duc enfermé dans une serre, sous la garde d'un homme de mauvaise mine.

— Grand Dieu ! s'exclama la jeune fille... Si mon père n'est plus là pour vous protéger, José vous tuera tous...

Et à Murat, d'une voix effarée :

— Pourquoi avoir fait partir vos officiers ?... Ils auraient pu vous défendre...

— Non... ils se seraient fait massacrer inutilement pour sauver mes jours, qui, d'ailleurs, ne sont pas en péril.

Alors, M^{lle} de Santa-Cruz eut un geste de désespoir sublime et dit, en tendant les bras vers Descarrières :

— Mais lui ?...

— Ben !... dit Cri-Cri, j'offre une place au lieutenant sur mon arbre...

— Sur ton arbre ? clama Murat.

— Bien sûr ; vous allez voir.

Et Cri-Cri, se coulant sur la branche, s'avança vers son extrémité, au point que ses rameaux entrèrent dans la croisée et que la belle mine éveillée du petit tambour apparut, éclairée par la flamme des bougies.

— Y a qu'à venir, déclara-t-il.

En ce moment, un cri déchirant traversa l'espace.

Tous les quatre se regardèrent, l'épouvante dans les yeux, immobiles, muets tout à coup.

Un second cri retentit, un hurlement plutôt, quelque chose comme le râle qui sort du gosier d'une bête qu'on égorge...

Et, presque aussitôt, de l'ombre dont le bois d'orangers enveloppait le palais, ces mots s'élevèrent :

— Alerte ! On tue les Français !...

Puis, plus rien ! Ce silence était sinistre !... Descarrières voulut s'élançer vers la porte. M^{lle} de Santa-Cruz se précipita et se trouva devant lui, sur le seuil, où elle se tint campée, les bras étendus, barrant le passage.

— Vous ne passerez pas !

Et à Murat :

— Monsieur le maréchal... supplia-t-elle, défendez-lui ! C'est la mort pour lui... pour vous...

— Rester pendant qu'on égorge nos frères d'armes, c'est le déshonneur !...

Le jeune homme l'avait saisie par les poignets et s'efforçait de l'écartier.

Mais elle se cramponnait aux tentures avec l'énergie du désespoir et lui résistait vaillamment.

Murat, lui, penché vers le dehors, réfléchissait.

Certes, c'était un vaillant, et la réputation de bravoure audacieuse, de folie combative qu'il s'était acquise depuis nombre d'années, en plus de cinquante aventures, le mettait à l'abri de tout soupçon de prudence exagérée. Mais autant il s'emballait au feu, autant il examinait avec sang-froid les situations, lorsqu'elles se présentaient à lui loin de la bataille.

Or, en ce moment, il songeait qu'il assumait une responsabilité effroyable et que sa position de régent du royaume lui ordonnait d'envisager les faits autrement qu'il ne les eût envisagés comme général.

En un instant, sa perspicacité avait transpercé le plan de ses ennemis, et il avait deviné que ce n'était point à sa vie qu'on en voulait. Bien au contraire, ce qu'il fallait à ces gens-là, c'était un otage qu'ils pussent opposer à celui sur lequel Napoléon venait de mettre la main.

D'un côté, Ferdinand VII ; de l'autre, Murat, grand-duc de Berg et maréchal de l'empire...

Mon Dieu, avec sa vantardise accoutumée, Murat ne trouvait pas qu'il y eût là exagération.

— Mercédès !... je vous en conjure, implorait Descarrières, laissez-moi !... Je ne puis abandonner mes amis au poignard des assassins sans tenter de leur porter secours...

— C'est à la mort que vous allez...

— Qu'importe !...

— Gérard !... Oh ! Gérard !...

Mais le jeune homme allait passer outre, lorsque, d'une voix brève, Murat lui dit :

— Restez... on n'entend plus rien ; s'il y avait eu lutte, les échos en seraient venus jusqu'à nous.

— Mais, cependant... ces cris...
 — Quelque assassinat isolé...
 — Mais un assassinat, monsieur le maréchal...
 — Que nous punirons... en son temps... Mais, pour l'instant, ce qu'il nous faut avant tout, c'est sortir du piège qui nous a été tendu...

— Mon maréchal, dit Cri-Cri... vous ne voulez pas profiter de ma branche ?...

— Mais, mon pauvre gamin, elle casserait sous moi, ta branche... Le lieutenant, passe encore... mais moi...

— Ils vont vous égorger !...

— Non pas... Ils ont besoin d'un otage... Quant à vous... partez...

— Allons, mon lieutenant... fit Cri-Cri, en se reculant pour lui faire place...

Le jeune homme attira Mercédès à lui et la baisa sur le front ; puis, à Murat :

— Monsieur le maréchal, je reste là... à portée... Au premier signal...

Mais le maréchal l'avait poussé vers la fenêtre et, avec sa force herculéenne, le soulevait presque.

Descarrières sauta sur l'appui de la croisée, empoigna la branche et se coula le long du rameau principal jusqu'au tronc, où le fils de la mère Tambour l'attendait, tapi au milieu du feuillage. Au moment où, allégée de son poids, l'extrémité de la branche se redressait et quittait l'encadrement de la croisée, les tentures s'écartèrent violemment. José parut, suivi de quelques-uns de ses acolytes, sabre et pistolet au poing.

Murat feignit l'étonnement.

— Par Dieu ! s'exclama-t-il... quelle est cette plaisanterie, señor don José ? Sommes-nous donc à l'époque du carnaval ?... A moins que vous ne désiriez, pour me faire honneur, m'escorter en armes jusqu'à la salle du souper ?

José eut un geste tragique.

— Monsieur le maréchal, s'expliqua-t-il d'une voix farouche, je pourrais vous demander si ce n'est pas plutôt vous qui vous croyez à l'époque du carnaval, vous qui vous êtes introduit en Espagne sous le faux masque d'amis et d'alliés, masque sous lequel vous cachiez des visages de traîtres...

Murat faillit s'emporter. Il fit un pas vers son interlocuteur. En un clin d'œil, les pistolets le tinrent en joue et la pointe des sabres effleura sa poitrine.

Mercédès poussa un cri et fit mine de s'élançer.

— Ma sœur, dit froidement don José, votre place n'est point ici...

L'énergique jeune fille riposta :

— Ma place est partout où se trouve menacé l'honneur de notre famille.

Et, suppliante, la gorge serrée, les mains croisées :

— Oh ! don José... don José... murmura-t-elle, songez à ce que vous allez faire...

Brutalement, il la saisit au poignet.

— Songez donc plutôt à ce que vous dites, folle !... gronda-t-il.

— Je dis que vous oubliez, mon frère, à quelle famille vous appartenez et que, moi vivante...

Il la toisa d'un regard menaçant.

— Prenez garde, déclara-t-il, que je ne croie les bruits qui courent... Si j'étais certain que, vous aussi, vous ayez été gagnée par cette épouvantable gangrène dont notre père a été atteint... j'aimerais mieux vous savoir morte...

Elle eut un mouvement sublime.

— Tuez-moi donc, alors... car la trahison que vous méditez me déshonorera bien plus que les sentiments dont vous parlez...

— Monsieur le maréchal... vous êtes mon prisonnier...

Le grand-duc de Berg haussa les épaules d'un air méprisant.

— Voilà ce que c'est que de se fier à l'honneur espagnol.

— Ferdinand VII a bien eu confiance dans l'honneur français ; il est prisonnier à Bayonne...

— L'Empereur est le maître...

— Chez lui... comme je suis maître chez moi... répondit brutalement le farouche jeune homme.

Et, tendant la main :

— Votre épée... monsieur le maréchal...

Murat, cette fois, éclata :

— Ne me connaissez-vous donc pas, pour m'adresser une pareille demande ?

Le maréchal tira son sabre et, d'un mouvement si rapide que ses adversaires ne purent le prévenir, jeta l'arme par la fenêtre.

— Pour se pouvoir vanter d'avoir désarmé Murat, déclara-t-il, il faudrait l'avoir tué auparavant.

Une exclamation de colère sortit de toutes les poitrines. Mais l'Espagnol calma d'un geste impérieux ses compagnons.

— Señorita, dit-il à Mercédès, veuillez vous retirer dans vos appartements.

Alors, elle dit, très digne et d'une voix raffermie :

— Monsieur le maréchal, au nom de mon père, chef de cette maison des Santa-Cruz... je vous fais des excuses pour l'insigne trahison dont vous êtes victime...

A grand'peine, don José maîtrisa sa colère ; il prit sa sœur par le bras et dit d'une voix rauque :

— Venez...

Puis, à Murat :

— Monsieur le maréchal, je vous serai obligé de vouloir bien passer la nuit ici jusqu'à ce que la junta provisoire ait pris une décision à votre égard...

Cela dit, il sortit, laissant à l'entrée du petit salon quatre de ceux qui l'avaient accompagné.

Murat jeta un coup d'œil sur la fenêtre, puis un autre sur ses gardiens.

D'un côté, la masse sombre du feuillage était immobile, comme si eussent disparu ceux qu'elle cachait tout à l'heure... D'un autre côté, les pistolets et les sabres reluisaient sinistrement à la lueur des lampes qui éclairaient la pièce.

Alors, il eut un haussement d'épaules, bâilla bruyamment, et, s'étirant les bras, fut s'étendre sur un divan de satin où il resta durant un quart d'heure immobile, les yeux grands ouverts, les regards fixés, indifférents, sur ses gardiens.

Puis, ses paupières s'abaissèrent. Le maréchal Murat dormait.

Dans l'arbre, Cri-Cri, muet comme une carpe depuis un moment, ne put s'empêcher de chuchoter à l'oreille de Descarrières :

— Pour crâne... ça, c'est crâne ! hein ! mon lieutenant ?...

Celui-ci saisit la main du gamin et gronda :

— Tais-toi donc ! S'ils t'entendaient...

Mais la langue démangeait au petit tapin.

— Alors, quoi... y a pus qu'à faire comme lui, dit-il ; seulement, dans c't'arbre, ça manque de traversin.

Les yeux ardents, Descarrières regardait les Espagnols qui, immobiles au fond de la pièce, semblaient des statues sinistres... Enervé de ce mutisme, Cri-Cri poursuivit :

— J'ai idée d'aller faire un tour par en bas... histoire de me dégourdir les jambes... et de voir de quoi il en retourne.

Le lieutenant haussa les épaules et ne répondit rien.

— On pourrait peut-être se glisser dehors... ajouta le gamin, et s'en aller prévenir au palais...

Cette fois, Gérard sortit de son silence.

— Ah ! si ça pouvait se tenter... murmura-t-il.

— C'est à voir... mon lieutenant...

Et, avec une assurance qui eût été comique si les circonstances n'eussent été si tragiques :

— A deux, on fait bien des choses ; d'abord parce qu'on a double chance pour soi... Si l'un reste sur le carreau, l'autre file...

— A deux ?... répéta Descarrières ; tu es fou si tu t'imé-

ginés que je vais abandonner le maréchal... Je reste ici...

— Je vais faire un tour, déclara le gamin.

Il se coula de branche en branche jusqu'à ce qu'il atteignit le tronc, le long duquel il se laissa glisser silencieusement. Quand il eut touché terre, il se tapit derrière un buisson et regarda. La nuit était claire et favorisait l'examen auquel il se livrait.

« Nom d'une caisse ! songea-t-il... quel dommage que le maréchal ait craint de casser la branche !... Il aurait pu filer par ici. »

Il n'avait pas achevé ces mots qu'ils tressaillit, voyant allongés sur le sol, au pied du mur, sous la fenêtre même du petit salon dans lequel se trouvait Murat, deux corps enveloppés de manteaux.

C'étaient deux sentinelles que don José, par surcroît de précaution, avait posées là, pour parer à toute velléité d'évasion. Presque aussitôt remis de sa surprise, le gamin songea :

« Faut voir si y a moyen de se tirer d'ici... »

Il se glissa à travers les taillis ; mais, quand il arriva à l'endroit où il avait franchi le mur, il constata qu'il lui fallait renoncer à l'espoir de l'escalader, et il se mit à le suivre jusqu'à ce qu'il arrivât à la cour d'honneur.

Là, il s'arrêta, glacé d'épouvante ; sous la clarté bleue de la lune, des cadavres se voyaient, étendus sur le sable, cadavres d'officiers français dont les uniformes, chamarrés d'or, reluisaient.

« Oh ! les bandits ! les lâches ! » grommela le gamin.

Il demeura là un bon moment, comme pétrifié, la gorge serrée par l'angoisse et le cœur gonflé de colère.

« Faut voir ! songea-t-il enfin, peut-être bien qu'y sont pas tous morts. »

Le danger, seulement, consistait à quitter la retraite feuillue qui l'avait jusqu'alors abrité pour se lancer dans la cour, vaste, dépourvue d'arbres.

Pour mettre le plus de chances possibles de son côté, il se coucha et, rampant sur les genoux, se mit à avancer vers les cadavres.

Le premier qu'il atteignit était celui d'un tout jeune sous-lieutenant, imberbe presque, à peine plus grand que lui-même ; il gisait sur le ventre, la face enterrée dans le sable, avec un coup de couteau entre les deux épaules.

« C'est de l'assassinat, ça... » gronda le gamin, indigné.

Il poursuivit sa route, faisant des détours pour éviter les flaques de boue sanglante qui, par instants, lui barraient le chemin... Après le sous-lieutenant, ce fut un capitaine, un vieux de la vieille, qu'il rencontra ; celui-là était tombé

à la renverse, la gorge tranchée comme par une lame de rasoir.

Non loin, ils étaient trois, tombés les uns près des autres, percés de coups de sabre, véritablement hachés. Leur épée, encore au fourreau, témoignait qu'ils n'avaient même pu prévoir l'attaque et qu'ils avaient succombé sans même avoir eu, avant de mourir, la platonique satisfaction de se défendre.

« Oh ! les lâches !... les lâches !... » gronda le petit tambour.

Et il allait de l'un à l'autre, soulevant une tête, auscultant une poitrine, avec l'espoir de surprendre un balbutiement sur les lèvres décolorées ou un battement dans les poitrines chaudes encore... Rien... Tous ceux qui étaient là n'étaient plus que des cadavres...

Il allait, se glissant à plat ventre, les tempes bourdonnantes, les yeux pleins de fureur, le cœur sautant dans sa poitrine avec une violence telle qu'il lui semblait entendre, dans la nuit, un tic tac sonore...

Mais, en dépit de sa colère, il ne perdait pas la carte, et il s'orientait adroitement de l'autre côté de la cour, se coulant au milieu des cadavres, dans l'ombre desquels il s'immobilisait par instants, lorsque son oreille croyait surprendre quelque bruit suspect.

Tout à coup, dans la façade du palais, une porte s'ouvrit et se referma, après avoir livré passage à plusieurs ombres. Ces ombres, enveloppées de manteaux, étaient semblables à celles que, trois heures plus tôt, le gamin avait vu se glisser dans l'intérieur de l'habitation. Il s'aplatit contre terre. Les ombres causaient à voix basse.

Malheureusement, Cri-Cri ne comprenait pas l'espagnol.

Tout à coup, cependant, l'un d'eux dit en français :

— Ainsi donc, monsieur le major, vous direz à Son Excellence ce que vous avez vu et l'assurerez que la junte est disposée à tout ce qui sera compatible avec l'honneur de l'Espagne, pour arriver à une action commune...

— Monsieur le marquis, répondit l'autre, avec un accent britannique, vous pouvez compter sur moi pour plaider le plus chaleureusement votre cause...

Puis il demanda :

— Enfin, vous êtes décidé ?...

— Demain, avant midi, Madrid sera libre et l'Espagne se lèvera contre Napoléon... Murat entre nos mains, nous pouvons imposer nos conditions...

Ils continuaient de causer ; mais Cri-Cri n'entendait plus qu'un vague bourdonnement.

Bientôt, même, il les vit disparaître par une petite grille percée dans le mur, à côté de la grille d'honneur, et le bruit

cadencé de leurs pas alla s'éloignant au dehors, sur le pavé de l'avenue.

Le gamin releva la tête avec précaution.

« Oui, oui... Murat est entre vos mains, mes agneaux... Mais il n'est pas dit que vous le tiendrez encore demain... »

Il se remit en mouvement, se dirigeant vers la petite grille, avec le vague espoir que les autres ne l'auraient pas fermée derrière eux.

Malédiction ! elle était fermée.

Le gamin demeura atterré : il fallait continuer les recherches pour aboutir, certainement, à cette constatation qu'il n'y avait pas autre chose à faire qu'à escalader le mur... Oui... mais ce n'était pas commode ; tout à l'heure, lui, un vrai chat, et pas gauche, avec ça, il avait reculé devant le moyen...

Vrai de vrai ! y avait-il pas là de quoi s'arracher les cheveux ?...

« Allons, bon ! grommela-t-il soudain, en tendant l'oreille, qu'est-ce que c'est que ceux-là ? »

De l'autre côté du mur, on marchait dans l'avenue avec précaution.

Immobile dans l'encoignure de la porte, caché dans l'ombre du pilier, Cri-Cri attendait.

Soudain, à travers les barreaux de la grande grille, deux silhouettes noires apparurent, arrêtées, figées de surprise, et de terreur...

— Ah ! mon Dieu ! Florent ! s'exclama une voix, regarde donc...

Le gamin s'élança hors de sa cachette.

— M'man ! fit-il.

C'était, en effet, la vivandière qui se tenait là, cramponnée à la grille de ses mains frémissantes, les yeux fixés, agrandis, sur les cadavres qui jonchaient le sable de la cour... À côté d'elle, un grand diable d'homme, portant l'uniforme des voltigeurs, regardait lui aussi.

— Jules ! fit la brave femme en tendant les bras à travers la grille.

Mais le sentiment de la situation l'emporta sur la joie qu'il éprouvait à revoir sa mère, et le gamin, mettant un doigt sur sa bouche :

— Chut ! recommanda-t-il... s'agit de notre peau à tous... m'man.

— Qu'est-ce qui se passe donc ?... demanda le compagnon de la vivandière.

— On vous expliquera ça tout à l'heure, p'pa... répliqua le gamin ; pour l'instant, le plus pressé, c'est de tirer nos os d'icel...

— Parle, murmura M^{me} Briquet d'une voix frémissante...
Que faut-il faire ?...

— D'abord, s'assurer que la petite grille est bien fermée et voir s'il n'y a pas moyen de l'ouvrir.

Florent Briquet y fut d'un bond et, après avoir examiné la serrure en deux temps et trois mouvements :

— Fermée, déclara-t-il... et solide !... Faudrait l'enfoncer...

— Ça ferait trop de bruit, déclara le gamin.

— Alors ? demanda sa mère, anxieusement.

— Voilà... Vous allez suivre tous les deux la muraille jusqu'aux grands arbres que vous verrez sur la droite, et dont l'ombre vous protégera ; là, p'pa, tu feras la courte échelle à m'man, pour qu'elle puisse escalader le mur et me tendre la main. Ensuite, tu fileras aux casernes prévenir qu'on accoure délivrer M. le maréchal.

Ces instructions données d'une voix nette, brève, ainsi qu'un officier transmettant ses ordres, le gamin retourna, toujours rampant, vers l'endroit où il venait de donner rendez-vous à ses parents.

Cependant, depuis cinq minutes, la vivandière était sur la crête du mur, l'oreille tendue, prête à surprendre, au milieu du lugubre silence de cette belle nuit, le moindre indice lui annonçant l'approche de son fils.

Où était Jules ? Comment se faisait-il que l'enfant ne fût pas là ?

Oh ! si elle n'eût écouté que son premier mouvement, comme elle eût sauté dans le parc pour se lancer à la recherche du gamin !

Mais de quel côté diriger ses pas ? Et puis, si le hasard voulait qu'il revint durant son absence, que ferait-il ?

Enfin, une fois au pied du mur, comment ferait-elle pour remonter dessus ?...

Toutes ces raisons l'immobilisaient, le cou tendu vers la voûte des grands arbres.

Soudain, penchée au point de perdre l'équilibre, accrochée des ongles aux plâtras de la muraille :

— Jules ! appela-t-elle à voix basse... est-ce toi, Jules ?...

— V'là... m'aman !...

Un instant plus tard, le gamin était au pied du mur.

— Ah ! malheureux enfant !... mais où étais-tu ?...

— Vous dirai ça tout à l'heure, m'man !... Vite la main, s'il vous plaît !... Bon... ouste !... maintenant...

Léger comme un chat, Cri-Cri, grâce aussi à l'énergique poignet de la vivandière, se leva de terre et, d'un seul bond, rejoignit sa mère sur la crête du mur.

Dans sa main gauche, il tenait par la lame nue un grand sabre à garde richement damasquinée.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? interrogea M^{me} Briquet.

— C'est le sabre du maréchal, m'man, répondit le gamin, tout joyeux ; pour ne pas le rendre, il l'avait jeté par la fenêtre... Alors, ces bandits n'auraient eu qu'à le trouver... Vous voyez ça d'ici...

Le brave gamin avait risqué sa peau, une fois de plus, pour ne pas laisser tomber aux mains de l'ennemi un si glorieux trophée.

CHAPITRE III

LE SABRE DE MURAT

Peu à peu, la conversation avait langui, les cigarettes éteintes n'avaient pas été rallumées et, les uns après les autres, quatre des gardiens de Murat s'étaient assoupis.

Enroulés dans leurs manteaux, à cause de la fraîcheur de la nuit qui, vers trois heures du matin, se faisait sentir, ils s'étaient étendus sur les tapis et, ainsi que des soldats en campagne, s'étaient endormis à la belle étoile, le pistolet à la main, avec la dragonne du sabre enroulée au poignet.

Un seul avait résisté au sommeil. Celui-là pouvait avoir vingt-cinq ans ; la lueur mourante de la lampe éclairait son visage basané, aux traits énergiques et réguliers, dans lequel de grands yeux noirs luisaient, farouches. Un mouchoir rouge était noué sur sa tête, enveloppant les cheveux noirs et crépelés, à la manière des résilles que les toreros mettent sous leurs chapeaux.

Il était demeuré, plusieurs heures durant, debout, adossé à la muraille, immobile ainsi qu'une statue, muet, indifférent à la conversation de ses compagnons. Il tenait ses yeux attachés sur Murat.

Brusquement, il sortit de son immobilité et se pencha vers celui des Espagnols qui se trouvait le plus près de lui, et un mince sourire égaya sa physionomie.

Il fit de même pour le second, puis pour le troisième.

Alors, un soupir profond souleva sa poitrine et, de nouveau, ses regards se tournèrent vers Murat, qu'il considéra d'un air singulier.

Puis il se décida, traversa la pièce sur la pointe des pieds, et, arrivé près du divan, s'arrêta, la main étendue, touchant l'épaule du dormeur.

— Heu !... qui va là ?... aux armes !... bredouilla Murat en se dressant sur son séant.

Mais, à la vue du doigt que l'autre tenait sur ses lèvres, dans une attitude mystérieuse, il se remit de sa surprise.

— Excellence... voulez-vous être libéré ?...

A cette question, on juge si le maréchal sursauta.

— Pardieu !... Plaisante demande !... Seulement... les conditions ?

— J'aime et j'ai besoin d'argent...

— Celle que vous aimez est sensible à l'argent ? interrogea Murat d'un ton méprisant.

L'Espagnol eut un beau mouvement de protestation.

— Ah ! Dieu du ciel !... c'est la créature la plus noble, la plus pure, la plus sainte qui soit... Mais, par sa fortune, elle est tellement au-dessus de moi que je n'oserai jamais demander sa main.

Murat eut un hochement de tête pensif.

— Oui... murmura-t-il, il faut que vous l'aimiez bien, en effet, pour ne pas reculer devant une trahison...

— Excellence ! gronda l'Espagnol d'une voix menaçante.

— Ah ! dame, mon cher, que voulez-vous, riposta le maréchal, nous autres, en France, nous avons coutume d'appeler les choses par leur nom... Bref, c'est là un moyen qui ne me sourit guère.

— Votre Excellence en a quelque autre à sa disposition ? répliqua l'Espagnol.

Le maréchal sourit et se caressa le menton d'un air suffisant :

— Peut-être bien ; j'ai toujours eu l'habitude de compter sur mon étoile... et aussi sur les baïonnettes de mes soldats.

— Vos soldats !... Excellence... *Per Dios!* je ne donnerais pas un maravedis de leur peau...

Murat tressaillit ; mais bien qu'une sueur glacée lui mouillât les tempes, il fit bon visage et répondit :

— Si vos amis étaient assez imprudents pour massacrer la garnison de Madrid, il n'y aurait pas dans les veines de tous les Espagnols assez de sang pour satisfaire la vengeance de l'Empereur...

Un silence suivit, que l'Espagnol fut le premier à rompre.

— Alors... c'est non ?... gronda-t-il.

— C'est non...

L'autre réprova un geste de colère et, au bout de quelques secondes :

— Songez qu'à l'aube, la junte provisoire va statuer sur votre sort.

— J'ai mes soldats...

— C'est qu'avant le lever du soleil, peut-être ne restera-t-il plus dans Madrid un seul soldat français...

— Nous verrons bien !...

L'entretien se termina là.

Murat s'était à nouveau étendu sur le divan, et, la tête sur un de ses bras en guise de traversin, se disposait à reprendre son sommeil interrompu.

L'Espagnol tourna les talons et rejoignit la muraille

contre laquelle il s'adossa, sombre, les paupières closes.

Une, deux heures s'écoulèrent. Soudain, un bruit, imperceptible presque, se fit entendre de l'autre côté des tentures qui fermaient la baie servant de porte. Ce bruit ressemblait au glissement de pieds sur le parquet.

Murat détourna doucement la tête. L'Espagnol entr'ouvrit les paupières, mais sans faire un mouvement qui pût indiquer que le bruit était parvenu jusqu'à son oreille. L'étoffe se souleva avec précaution et une tête parut.

Cette tête était celle de M^{lle} de Santa-Cruz. L'Espagnol avait tressailli imperceptiblement ; mais ses paupières s'étaient refermées et, immobile, il se confondait presque avec l'étoffe dont était tendue la muraille.

La jeune fille regarda ceux qui dormaient sur le tapis, et, rassurée par le soufuffle sonore et régulier qui s'échappait de leur poitrine, s'avança vers le maréchal.

Celui-ci, stupéfait, angoissé, regardait l'Espagnol, se demandant ce qui allait se passer et navré sincèrement des désagréments auxquels s'exposait la jeune fille.

Arrivée près du divan, elle se pencha vers Murat.

— Monsieur le maréchal, dit-elle tout bas.

— Malheureuse enfant !... vous vous perdrez !...

— Je viens vous sauver !... suivez-moi...

Il lui prit la main et, d'une voix pressée, haletante, impérieuse :

— Partez... señorita..., ne restez pas un instant ici...

— C'est l'honneur de mon père que je veux sauvegarder... Tout le monde dort dans le palais... Je viens vous en faire sortir...

Alors, Murat étendit la main vers l'Espagnol que Mercédès n'avait point aperçu.

— Et celui-là ! dit-il laconiquement.

La jeune fille poussa un cri et se rejeta en arrière avec frayeur.

— San Benito !... s'exclama-t-elle.

Alors, il se détacha de la tapisserie et vint la rejoindre.

— Oui... dit-il, San Benito... que le ciel a mis sur votre route, cette nuit, pour votre honneur... et pour sa joie... si vous voulez le comprendre...

Mercédès se recula encore et vint heurter le divan où elle tomba, assise près de Murat qui, lui, s'était levé, dans une attitude de protection.

— Vous fais-je peur ? interrogea l'Espagnol.

— Oh ! répondit carrément la jeune fille, une Santa-Cruz n'a pas peur... Et, si je suis émue en ce moment, ce n'est pas pour moi... c'est pour lui...

Et elle désigna le maréchal.

Celui-ci hocha la tête et ricana :

— Ah ! avec le señor ici présent, je n'ai pu m'entendre ; il voulait me vendre ma liberté...

La jeune fille le toisa.

— Vous... San Benito !...

Il la rejoignit, lui saisit les mains malgré elle, les retint de force entre les siennes et, penché vers elle, d'une voix suppliante riposta :

— Ne savez-vous pas pourquoi, dites, Mercédès... j'ai osé descendre à cette ignominie... à cette lâcheté ?... Ah ! répondez-moi... ne le savez-vous pas ?...

— Laissez-moi passer... fit-elle.

— Avec lui ?... balbutia San Benito, en désignant le maréchal... Non.

— Eh bien ! je passerai quand même... et, si vous ne me laissez passer... je les éveille et vous dénonce à eux.

Il haussa les épaules.

— Vous ne songez à ce que vous dites, señorita. Ce sont mes amis, ceux de don José, et ils m'approuveront de m'être opposé par la force au départ du prisonnier...

— Certes... mais si je leur dis que, pour de l'argent...

— Un million de piastres, señorita, expliqua Murat.

— Que, pour un million de piastres, vous les trahissiez ?...

San Benito ricana :

— Ils ne vous croiront pas...

Le maréchal déclara alors :

— Mais, moi, ils me croiront peut-être... On sait que je n'ai jamais menti et que la parole de Murat vaut un serment...

San Benito lui jeta un regard de haine.

— Regardez-les donc... fit-il en étendant les bras vers les trois Espagnols qui dormaient paisiblement sur le tapis, et dites-moi s'ils sont en état de vous écouter, Excellence...

L'assurance avec laquelle il parlait, le ton aussi sur lequel il venait de prononcer ces mots, éveillèrent l'attention de Murat... Seulement, alors, il songea à trouver étrange ce sommeil, si persistant et si profond que le bruit des voix n'avait pu le troubler.

— Sont-ils donc morts ? prononça-t-il.

— Non, ils dorment...

— Empoisonnés !...

— Non ; seulement, les cigarettes qu'ils ont fumées contenaient un narcotique puissant... et c'est pourquoi...

Il n'acheva pas sa phrase... D'un bond, Murat s'était jeté sur lui et, l'enlaçant d'un bras, lui appliquait la main sur la bouche pour l'empêcher de crier.

— A moi ! Descarrières !... appela-t-il d'une voix sourde... A moi !...

Il y eut un frémissement dans le feuillage et la tête du jeune officier apparut.

— Vite !... vite !... fit M^{lle} de Santa-Cruz... Venez au secours du maréchal...

Elle s'effaça contre la muraille et dégagea la fenêtre, ce qui permit au lieutenant de se rendre compte de ce qui se passait... Le jeune homme se glissa le long de la branche dont l'extrémité, se ployant, entra dans la croisée.

Sauter sur le plancher, courir aux combattants et asséner sur la tête de San Benito un coup de pommeau de sabre qui le renversa en arrière, la face sanglante, sans connaissance... tout cela fut l'affaire d'un instant... Murat, d'un geste machinal, arrangea le col de son uniforme tout froissé et tendit la main au lieutenant.

— Merci, mon cher ; sans vous, cette brute m'étranglait...

Puis, à M^{lle} de Santa-Cruz :

— Si vous voulez, maintenant, señorita, ajouta-t-il, nous sommes à vos ordres...

La jeune fille souleva la tenture avec précaution et prit la main de Murat qui, lui-même, tendit la sienne au lieutenant... Au milieu de l'ombre, entraînés doucement par leur guide, ils traversèrent des salons, longèrent des couloirs, montèrent des escaliers, en descendirent d'autres, toujours au milieu de l'obscurité la plus absolue, ne sachant pas où ils se trouvaient.

Au bout de dix minutes d'une marche rapide, toujours faite en silence, Mercédès s'arrêta et les deux hommes perçurent le bruit d'une clé introduite à tâtons dans une serrure.

Puis il y eut un grincement de fer rongé par la rouille et, tout à coup, par une porte basse ouverte, un carré de ciel apparut...

— Vous êtes libres !... dit la jeune fille en étendant la main vers le dehors.

Murat retint dans la sienne la main de Mercédès et la porta à ses lèvres.

— Ah ! señorita ! s'exclama-t-il... jamais je n'oublierai...

— Partez, partez... murmura-t-elle, le moindre retard peut vous être funeste...

A son tour, Descarrières s'empara des mains de Mercédès et, les serrant doucement contre son cœur :

— Mais vous, allez-vous demeurer ici ? Quand ces misérables vont s'apercevoir de la fuite de Son Excellence, ils feront retomber leur colère sur vous...

La jeune fille se redressa et déclara :

— Une Santa-Cruz doit faire face à l'orage... N'ayez crainte... Partez, faites votre devoir... comme je fais le mien... et Dieu nous protégera.

L'officier dompta son émotion et murmura :

— Vous reverrai-je ?...

— Dieu seul le sait... Gérald ! Mais, quoi qu'il doive advenir, quoi qu'on puisse vous dire ou quoi que je fasse, souvenez-vous qu'une fille telle que moi n'a qu'une parole et qu'elle préférerait mourir que de trahir ses serments...

Puis la porte se referma et les deux hommes se trouvèrent dehors.

L'aube commençait à luire.

Coude à coude, Murat et le lieutenant marchaient au milieu des rues désertes et silencieuses dans la direction de l'hôtel du Prince de la Paix, où était logé Murat.

Soudain, Descarrières s'arrêta et, la main posée sur le bras de son compagnon :

— Chut !... fit-il. Votre Excellence n'entend-elle pas ?...

A son tour, Murat prêta l'oreille.

— C'est de l'infanterie en marche... répondit-il.

— C'est Dieu qui nous l'envoie, déclara Descarrières.

— Ffttt !... riposta le maréchal... maintenant...

Comme il achevait ces mots, au tournant d'une rue, des shakos se montrèrent, surmontés de grands plumets rouges et mettant dans l'obscurité vague l'éclair de leurs gourmettes de cuir.

— A moi ! voltigeurs ! s'exclama Descarrières en s'élançant.

En tête, un capitaine marchait, côte à côte avec un sous-officier qui servait de guide.

— Ah ! mon lieutenant !... fit le sergent, qui n'était autre que Briquet, nous qui accourions délivrer M. le maréchal...

Murat était sorti du renforcement de porte dans lequel il se tenait tapi.

Le capitaine le salua de l'épée et demanda :

— Monsieur le maréchal, quels sont les ordres ?...

Frémissant d'impatience, Descarrières attendait la décision qu'allait prendre Murat.

— Demi-tour, capitaine, dit enfin celui-ci, rejoignez la caserne, où mes instructions vous parviendront.

Descarrières murmura à l'oreille du maréchal :

— Mais... Votre Excellence réfléchit-elle que le duc de Santa-Cruz et sa fille sont en danger ?...

Le maréchal répondit d'un ton sec :

— Mon cher ami... l'intérêt de l'armée passe avant tout... Il s'agit de ne pas nous embarquer à la légère dans une aventure de laquelle nous ne pourrions pas sortir, peut-être...

— Cependant, monsieur le maréchal...

Le jeune homme eut la parole coupée par Briquet qui, en ce moment, s'avancait, présentant les armes.

— Pardon, excuse, mon maréchal, dit-il, mais c'est rapport à mon gamin que je voudrais vous toucher un mot...

— Ton gamin ?... Quel gamin ?...

— Jules Briquet... dit Cri-Cri, mon maréchal... C'est par lui que nous avons su que vous étiez gardé dans la cambuse par ces damnés Espagnols...

— Un fier gamin... mon vieux... et qui fera un rude lapin plus tard... Mais que désires-tu ?...

Le pauvre Briquet paraissait atterré.

— Alors, mon maréchal, vous ne savez pas ce qu'il est devenu ?...

Murat regarda Descarrières d'un air tout embarrassé ; une surprise lui venait maintenant, et une honte aussi, de n'avoir pas songé à Cri-Cri.

— C'est le colonel de Villeray qui est venu avec le sergent nous mettre au courant de la situation, monsieur le maréchal, dit alors le capitaine ; sans lui, nous dormirions encore très tranquillement...

Murat asséna sur le sol un coup de talon furieux et commanda :

— Au palais !...

A grandes enjambées, il s'avancait, tête baissée, le chapeau enfoncé d'un coup de poing jusqu'aux yeux, maugréant entre ses dents d'inintelligibles paroles...

— Ça va mal, murmuraient les soldats entre eux, en le voyant déambuler ainsi... gare aux hidalgos !

Au palais, tout le monde était sur pied ; le bataillon de piquet, composé de grenadiers de la garde, se tenait dans la cour, l'arme au pied. Les officiers d'ordonnance étaient dans le grand vestibule, sabre au flanc, prêts à monter à cheval, et tout l'état-major était là, comme pour une entrée en campagne.

Le colonel de Villeray, secrétaire particulier du maréchal, était là, lui aussi, à son poste.

— C'est bien, messieurs, dit Murat en traversant le groupe compact qui se pressait autour de lui.

Chez lui, Murat demanda à Villeray :

— Vous avez fait prévenir la garnison ?

— Oui, monsieur le maréchal ; mais en recommandant que l'on prit les armes sans que le mouvement s'ébrûtât au dehors...

Murat approuva de la tête.

— Vous avez bien fait ; nous ne sommes pas en posture de prendre l'offensive... et puis, j'aimerais autant aviser l'empereur.

— Cependant... grommela Villeray... l'attentat de cette nuit...

— Sera puni, vous n'en doutez pas, colonel... et comme

Murat sait punir ; je vous le répète, je veux savoir, auparavant, si je me trouve en présence d'un attentat isolé...

Il réfléchissait, le menton dans la main, sifflant une charge, lorsqu'il s'interrompit brusquement et lança ce nom :

— Limassier !..

Le colonel ouvrit les yeux tout grands, cherchant à savoir ce que pouvait bien vouloir dire le maréchal, avec ce nom qu'il ne connaissait pas.

— Oui... poursuivit Murat... mais où le trouver ?..

Il se leva, se lança dans une course rageuse à travers la pièce.

— Pardieu !.. gronda-t-il... si ce garçon était là ! Il le connaît, puisque c'est lui...

Il s'interrompit et ajouta :

— Mais le père sait peut-être...

Et à Villeray :

— Envoyez de suite le lieutenant Descarrières à la caserne des voltigeurs ; qu'il m'en ramène le sergent Briquet...

Le colonel sortit pour exécuter l'ordre, et Murat, demeuré seul, continua de monologuer à mi-voix :

« Oui... avant de rien tenter... il faut savoir sur quel terrain on marche... Ce peut n'être rien... ce peut être un volcan, et il ne s'agit pas, pour venger quarante hommes, d'en faire massacrer quarante mille. »

Villeray, en ce moment, rentra, laissant derrière lui la porte ouverte. Et, par cette porte, un brouhaha pénétra soudain dans la pièce, qui arracha Murat à ses réflexions.

— Qu'y a-t-il ? demanda le maréchal.

— C'est le gamin... Excellence, répondit Villeray, tout ému, qui est là avec sa mère...

Murat, d'un bond, courut au seuil de la pièce et cria d'une voix de stentor :

— Viens... gamin... viens que je t'embrasse devant tous... car c'est toi qui m'as sauvé...

Les officiers, auxquels Descarrières avait, en quelques mots, conté l'héroïsme de Cri-Cri, l'entouraient, le complimentant, lui serrant les mains, le caressant. Aux paroles du maréchal, tous s'étaient écartés, formant un grand cercle dont le gamin et sa mère occupaient le centre.

— Va donc... Jules... va donc... fit la brave femme, en poussant son fils vers Murat, qui tendait les bras.

Mais le petit résistait, tout rouge, l'air moins embarrassé que colére.

— Tu ne veux pas venir ?.. s'exclama le maréchal, surpris.

M^{me} Briquet intervint :

— Excusez le petit, mon maréchal, c'est timide... ça ne sait pas...

Murat eut un geste vague d'indulgence, puis, tout à coup :

— Mais... c'est mon sabre que tu tiens là !.. s'exclama-t-il.

La mère expliqua, se tournant vers le colonel de Villeray :

— Figurez-vous... mon colonel, que c'est le sabre de M. le maréchal qu'il est allé chercher au milieu des taillis du parc... au risque de se faire pincer par ces brigands !.. Faut-y pas avoir le diable au corps... je vous demande un peu...

Cri-Cri redressa la tête, avec une flamme d'orgueil dans les yeux.

— Un sabre de maréchal !.. s'exclama-t-il, c'est comme qui dirait un drapeau !.. Les autres auraient été trop contents...

Un murmure accueillit ces mots et Murat, un peu pâle d'émotion, s'avança vers le petit tambour.

— Alors, tu ne veux pas que je t'embrasse ? demanda-t-il.

Les lèvres du gamin s'allongèrent en forme de moue.

— Dame, mon maréchal, se décida-t-il à répondre, si ce que j'ai fait vaut quelque chose... ça vaut mieux que ça...

Des sourires coururent sur les lèvres des assistants.

— Oh ! mon général ! s'exclama M^{me} Tambour, en joignant les mains.

Mais Murat éclata de rire.

— Ah ! le sacré petit trouper ! fit-il. Voilà qui est répondu ! Et tu as raison, aussi... embrasse-moi d'abord, ensuite nous verrons à te donner ce que tu mérites...

— Oh ! comme ça fait plaisir, mon maréchal !..

Et Cri-Cri se jeta dans les bras de Murat, qui l'enleva jusqu'à lui et lui plaqua sur chaque joue un retentissant baiser. Quand il l'eut reposé à terre, le maréchal lui dit :

— Une idée !.. Tu es tambour... si je te donnais des baguettes d'honneur !.. Hein !.. quoi ! ça n'est pas encore ça ?.. Mais, sacrédié ! tu me parais ambitieux... Veux-tu donc les épaulettes de capitaine ?..

Alors, le gamin, touchant la lame nue de l'arme qu'il avait remise à Murat, répliqua :

— Ça vaut mieux que deux morceaux de bois...

Et, hardiment, il ajouta :

— Mon maréchal... je ne demande rien ; mais, puisque vous m'offrez, je veux un sabre d'honneur...

Cette fois, des bravos éclatèrent, couvrant les exclamations apeurées de la vivandière, qui priait le maréchal d'excuser le toupet du petit... Mais quelle ne fut pas sa stupeur en entendant Murat dire à Cri-Cri :

— Tu as raison, gamin, et c'est une leçon que je mérite : le sabre d'un maréchal est en acier et ne peut se payer avec deux bouts de bois... Tu auras un sabre d'honneur...

Puis, redevenant grave, il dit :

— Suis-moi, mon petit.

Et, à M^{me} Briquet :

— Vous pouvez venir aussi...

Accompagné de Villeray, il rentra dans son cabinet et, quand la porte fut poussée :

— Cette nuit, dans l'arbre, quand tu m'as parlé pour la première fois, tu m'as dit que c'était Limassier qui t'envoyait ?

— Oui, mon maréchal.

— Comment est-il, ce Limassier ?

— Ma foi... monsieur le maréchal, c'est un petit bout d'homme, mince, gringalet, avec un museau de fouine et des yeux noirs très malins...

— C'est bien ça !... Où l'as-tu vu ?...

— Chez nous, monsieur le maréchal, dans notre cave...

Comme Murat regardait son interlocuteur avec stupéfaction, la vivandière prit la parole et, en quelques mots brefs, expliqua par suite de quelles circonstances le petit homme qui avait dit se nommer Limassier était venu chez elle.

— Il aurait bien voulu aller vous prévenir lui-même, conclut-elle ; mais la tête lui a tourné et j'ai dû lui céder mon lit.

Murat réfléchit, puis à Villeray :

— Colonel, aussitôt que le sergent Briquet sera arrivé, envoyez-le, avec quatre grenadiers, chez cette femme, et qu'il ramène, mort ou vif, ce Limassier...

M^{me} Tambour comprit qu'on lui donnait congé ; elle fit le salut militaire et, prenant Cri-Cri par la main, sortit du cabinet, vaguement saluée par le maréchal, déjà repris par ses préoccupations.

— Dites-moi, Villeray, fit-il à brûle-pourpoint, que pensez-vous de la situation ?

Le colonel eut un léger haussement d'épaules et répondit :

— Excellence, que pourrais-je savoir ?... Peut-être, ainsi que vous le disiez tout à l'heure, se trouve-t-on en présence d'une tentative isolée ; peut-être, au contraire, faut-il voir dans cet attentat le prologue d'une révolte générale...

Murat eut, du bras, un geste tranchant comme un coup de sabre.

— Ma foi... j'aimerais autant cela ! déclara-t-il ; au moins on serait fixé... et vous ?..

Le colonel hésita un instant.

— A vous parler franc, Excellence, dit-il, je ne vois pas trop quels avantages Sa Majesté aurait à retirer d'une révolution ?..

— Aucun... mais comme cette révolution est fatale, autant vaudrait qu'elle éclatât tout de suite...

Villeray regarda Murat.

— Fatale !... pourquoi ?... Les Espagnols paraissent s'accommoder fort bien de notre présence ; nous entretenons avec la population d'excellents rapports et la société n'a pour nous que des égards...

— Egards trompeurs, mon cher, comme le prouve abondamment le massacre de cette nuit... Les Espagnols commencent à voir clair dans la politique de l'empereur ; quand le bruit va se répandre d'un changement de dynastie...

Le colonel regarda le grand-duc de Berg avec stupeur.

— Ferdinand VII ?... balbutia-t-il.

— Il n'y a plus de Ferdinand VII...

Ces mots prononcés d'une voix nette, Murat se tut et se mit à arpenter son cabinet, à grandes enjambées nerveuses. La physiognomie du colonel refléta un sentiment très bizarre, mêlé de surprise, de curiosité, de contentement.

— Le trône d'Espagne, alors, est vacant ?... murmura-t-il.

— Vacant... oui..., répondit Murat brièvement.

Le colonel examinait le grand-duc de Berg, ayant visiblement sur les lèvres une question que, non moins visiblement, il hésitait à poser.

— Sa Majesté, se décida-t-il enfin à demander, ne se proposerait-elle pas d'y placer quelqu'un de ses grands dignitaires... un de ceux qui, par leur prestige militaire, seraient susceptibles d'être vus d'un bon œil par ce peuple sensible aux choses de la gloire ?..

Murat interrompit net sa promenade et se planta devant Villeray.

— C'est au grand-duc de Berg que vous faites allusion !... Eh bien ! détrompez-vous, mon cher, l'empereur n'a pas besoin de mes services...

Sous sa raillerie, il y avait une amertume véritable qui trahissait ses secrètes ambitions, brutalement déçues.

— Excusez-moi, Excellence, balbutia le pauvre colonel... je croyais... j'espérais...

Le maréchal pivota sur ses talons et dit :

— Non... c'est le roi Joseph que Sa Majesté a pensé à donner comme successeur à Ferdinand... Le choix ne pouvait être plus heureux... On se doit de donner de l'avancement à ses frères... Madrid vaut mieux que Naples, et...

Murat s'interrompit, fouetta l'air, suivant son geste familier, d'une cravache imaginaire, et ajouta :

— D'ailleurs... qui vivra verra...

Un silence suivit, profond, pénible, que le maréchal fut le premier à rompre.

— A ce sujet... dit-il... j'ai pensé à vous, mon cher colonel,

— A moi !... Excellence ?...

— Oui. Je vous veux, comme vous le savez, beaucoup de bien, et, trouvant l'occasion de reconnaître les nombreuses obligations que je vous ai, j'ai saisi cette occasion avec empressement...

Villeray se confondit.

— Ah !... Excellence... murmura-t-il...

— Je me suis permis de recommander à Sa Majesté M^{lle} de Villeray...

— Ma fille !...

— A la façon dont vous m'avez, en maintes circonstances, parlé d'elle, j'ai deviné quelle profonde affection vous éprouvez pour cette enfant, et je me suis dit que ce vous serait une grande joie de l'avoir près de vous...

Le visage du colonel s'obscurcit et il balbutia :

— Assurément, Excellence, vous avez pensé juste ; Andrée est tout pour moi et ce m'est une cruelle souffrance d'être séparé d'elle... Mais quoi, n'est-ce pas le sort d'un soldat de courir le monde et de vivre séparé de ceux qu'il chérit ?...

— C'est pourquoi... songeant que la nouvelle cour n'allait pas tarder à se constituer, j'ai prié l'empereur de vouloir bien compter M^{lle} de Villeray au nombre des futures demoiselles d'honneur du nouveau roi.

Comme il achevait ces mots, un tumulte se fit entendre dans le vestibule et la porte s'ouvrit tout à coup, livrant passage à un officier d'ordonnance.

— Monsieur le maréchal, dit-il, voici l'homme que vous avez envoyé chercher.

Murat se précipita, disant :

— Qu'il entre.

Alors, quatre grenadiers franchirent le seuil, portant, sur leurs fusils croisés, un malheureux, étendu, immobile, recouvert d'un mauvais manteau.

— Pardieu, mon camarade ! s'exclama Murat, te voilà dans un bel état...

L'homme avait soulevé ses paupières et attachait sur le maréchal un regard tellement expressif qu'il tressaillit.

— Posez-le sur le fauteuil, dit-il aux soldats, en avançant lui-même un siège... Doucement... là... voilà qui est bien. Maintenant...

Il montrait la porte aux grenadiers qui firent demi-tour et sortirent.

— Est-ce bien comme ça ?... interrogea Murat, penché vers le blessé...

Celui-ci murmura tout bas, en désignant Villeray d'un hochement de tête :

— Soyons seuls.

Le maréchal fronça imperceptiblement les sourcils et se tournant vers le colonel :

— Mon cher, dit-il, voudriez-vous ?...

L'autre comprit, salua et se retira.

— Parle, maintenant, fit Murat en revenant vers le fauteuil où se trouvait le blessé.

Celui-ci avait réussi à se redresser sur un coude ; une joie rayonnait sur son visage et, dans ses prunelles, il y avait comme une braise allumée.

— Ah ! Excellence ! s'exclama-t-il, combien je suis aise de vous voir ici, sain et sauf...

Les lèvres du maréchal se pincèrent.

— Malheureusement, grommela-t-il, tu n'en pourrais dire autant de mes braves officiers... Egorgés ! mon cher, égorgés traitreusement, assassinés par ces bandits !...

Limassier soupira :

— Je le savais ; malheureusement, je n'ai pu vous prévenir à temps ; une chute stupide, qui m'a presque brisé le crâne, m'en a empêché !... C'est même un miracle qui a amené près de moi le gamin que je vous ai envoyé...

Murat dressa son poing fermé dans la direction d'invincibles ennemis et gronda :

— Au moins, on les vengera... et carrément, je le jure !...

Puis, domptant son emportement, il ajouta, plus calme :

— Je t'ai fait venir pour avoir de toi quelques détails sur cet attentat, et aussi pour savoir si tu es au courant des intentions de ces gens-là...

— Leurs intentions sont très claires : ils veulent chasser les Français d'Espagne...

— Ils ont compté sans nos baïonnettes.

— Ils prétendent pouvoir vous opposer les leurs... sans compter celles des Anglais...

— Tu crois que...

— J'en suis certain ; comme vous savez, depuis un mois, le marquis de La Romana et plusieurs de ses amis, grands d'Espagne comme lui, se réunissent chez moi... Ils me croient des leurs et parlent ouvertement... Or, c'est à la suite de l'arrivée à Madrid de don José de Santa-Cruz qu'ils ont décidé de mettre la main sur Votre Excellence.

— Ils ont échoué.

— Mais ce qu'ils n'ont pu faire par la trahison, ils le tenteront par la force... depuis deux ou trois jours on a fait entrer dans la ville des gens de la campagne, véritables brutes fanatisées par les moines qui, au premier signal, se jetteront sur la garnison et l'égorgeront...

Murat était perplexe.

Tarder, c'était laisser aux Espagnols le temps de s'organiser et d'exécuter le plan ainsi qu'ils l'avaient conçu, et

s'il permettait aux conjurés d'avoir, dans la capitale, le plus petit succès, la nouvelle s'en répandrait avec rapidité et, en quarante-huit heures, c'est l'Espagne entière que le corps d'occupation aurait sur le dos.

Soudain, au dehors, des cris éclatèrent, des appels, des jurons, des commandements, auxquels se mêlait un bruit confus d'armes. Puis, la porte s'ouvrit en coup de vent, et Villera y entra, suivi de Descarrières. Celui-ci était dans un pitoyable état. Sans coiffure, il avait sa pelisse brodée arrachée; son dolman était en lambeaux et le sabre qu'il tenait à la main était brisé par le milieu.

Murat s'élança vers lui et, la gorge serrée par l'émotion : — Qu'y a-t-il, lieutenant?... d'où vient que vous voici si mal arrangé ?...

— Monsieur le maréchal, on massacre les Français et, aux portes mêmes du palais, une bande de furieux s'est ruée sur moi... Sans l'intervention d'une patrouille de grenadiers, j'étais assommé...

Comme il achevait ces mots, un officier d'ordonnance entra à son tour pour faire son rapport.

Trente soldats qui revenaient d'une corvée de bois avaient été assaillis plaza del Sol par la foule furieuse : douze d'entre eux, les premiers surpris par une si brusque attaque, étaient restés sur le carreau ; les autres avaient eu le temps, armés chacun d'une bûche en guise de massue, de faire retraite vers leurs quartiers.

Bientôt, les nouvelles se succèdent, sans interruption, venant de tous les points de la ville. Le soulèvement est général. Les habitants se sont armés de fusils de chasse, de vieilles épées ; ceux qui ne possèdent ni fusils ni épées ont pris des bâtons et le massacre va bon train.

L'heure est propice et a été choisie adroitement : c'est celle où les soldats, occupés à recevoir ou à transporter leurs munitions, sont désarmés pour la plupart. Ceux que l'on surprend isolés dans les rues ou dans les maisons sont assassinés.

Les officiers qui sortent de chez eux pour se rendre à leurs quartiers respectifs, sont renversés de cheval et égorgés. On jette des pierres. On tire des coups de feu par les fenêtres.

Quelques femmes, véritables furies, versent de l'eau bouillante du haut des balcons.

Il n'y a plus à hésiter : il faut agir, et alors Murat se retrouve l'homme déterminé qu'il a toujours été. D'une voix nette, il dicte ses ordres.

D'abord, que le bataillon de piquet dégage la plaza Mayor et la rue d'Alcala où les insurgés affluent, dans l'espoir d'emporter le palais d'assaut et d'enlever le maréchal.

Au besoin, qu'on fasse usage des deux pièces de canon pour dissiper les rassemblements.

Qu'à coups de mitraille, on ouvre, à travers cette foule hurlante, un passage aux officiers d'ordonnance qui vont porter les ordres aux troupes du maréchal Moncey.

Celles-ci sont campées à une lieue et demie de Madrid : sa cavalerie couvre les villages les plus rapprochés. Les dragons et les cuirassiers entrèrent en ville par la porte de la Tucha, en pleine promenade du Prado, et occuperont l'hôpital, où se trouvent en ce moment près de trois mille Français. La première division prendra le pont Ségovie pour pénétrer par la porte de France, au midi de la capitale. La seconde division entrera, au nord, par la porte Santa-Barba.

Deux par deux, les officiers d'ordonnance montent à cheval, pour se seconder en cas d'attaque et assurer le transfert des ordres en cas de mort de l'un d'eux.

Le maréchal veut assister à leur départ ; il sort dans la cour, s'avance jusqu'à la grille et la fait ouvrir, au moment où les grenadiers, baïonnette basse, chargent la foule.

Celle-ci résiste, les coups de feu partent, des soldats tombent, une fusillade nourrie éclate, le sang ruisselle sur le pavé. Les révoltés tiennent tête à la troupe.

Alors, Murat s'emporte et, dans un hurlement de colère, il jette ces mots au sous-officier d'artillerie qui commande les deux pièces :

— Qu'attends-tu?... qu'ils viennent te les prendre?... Feu !... feu !... broie-moi cette canaille...

Deux formidables détonations ébranlent les maisons et font éclater les vitres.

Maintenant, ce sont des hurlements de douleur et, à travers les nuages de fumée, on aperçoit la multitude qui s'enfuit, affolée. Alors, se tournant vers les officiers d'ordonnance, immobiles, sabre en main :

— Allons, mes enfants !... fait le maréchal.

D'un même mouvement, ils mettent les éperons au flanc de leurs montures, qui s'élancent, et ils tombent comme la foudre au milieu des fuyards. Un moment, on peut suivre leurs shakos, qui dominent cette mer houleuse de têtes hurlantes.

Mais la foule revient à la charge et c'est au tour des grenadiers de jouer de la baïonnette. Pendant ce temps, le maréchal distribuait ses ordres.

Les troupes de la garde, ainsi que les régiments de ligne qui faisaient le service de la capitale, conjointement avec les troupes espagnoles, devaient — divisées en détachements — parcourir les rues de Madrid où les révoltés étaient en si grand nombre.

Il y avait assez de troupe pour contenir un moment les

rassemblements qui grossissaient d'une manière effrayante. Mais il n'y en avait pas assez pour les faire rentrer dans l'ordre et les disperser. Cela, c'était l'affaire du maréchal Moncey.

En attendant, le grand-duc de Berg, le maréchal Moncey et les officiers généraux qui n'étaient pas pourvus de commandements se dirigèrent vers la côte Saint-Vincent, à l'ouest de la ville, d'où ils dominaient la situation et pouvaient embrasser l'ensemble des mouvements. La ville, en cet instant, donnait l'impression d'un champ de bataille : les roulements de tambour, les fanfares des trompettes, les feux de file et le roulement du canon montaient dans l'air, formant une épouvantable cacophonie, à laquelle se mêlaient les cris de fureur des combattants et les hurlements de douleur des blessés. Ici, c'était la belle rue d'Alcala que la mitraille balayait terriblement dans toute sa longueur et dont le pavé se jonchait de cadavres.

Là, c'était le chef d'escadron Daumesnil qui, à la tête de la garde impériale, sabrait impitoyablement la multitude. Un peu plus loin, les lanciers polonais, sous le commandement du colonel de Villeray qui avait tenu quand même à monter à cheval, jetaient dans l'armée des Espagnols les premières impressions d'une terreur qui devait devenir plus grande à mesure qu'on les connaîtrait davantage.

La plaza del Sol, la rue de San Geronimo, la Corriera ruisselaient de sang.

Soudain, Murat s'exclama :

— Et l'arsenal !...

Il y avait là, proche de la porte de Fuencarral, un parc d'artillerie qui renfermait dix mille fusils et vingt-six pièces de canon montées sur affûts.

Et, pour garder ce matériel important, un poste de trente hommes d'infanterie française auxquels étaient adjoints trente soldats espagnols.

Or, sa lunette à la main, le maréchal venait d'apercevoir soudain, à travers le nuage de fumée qui flottait sur la ville, une forte colonne d'insurgés qui se dirigeait de ce côté.

Il eut le pressentiment que cette colonne avait l'intention de s'emparer des fusils et des canons. D'un signe, il appela Descarrières auprès de lui.

— Allez dire, commanda-t-il, au général Lefranc de prendre avec lui le 5^e régiment d'infanterie française qui arrive de San Bernardino, et d'occuper l'arsenal... sans tarder...

Le jeune homme salua, piqué des deux et disparaît dans la fumée, pour reparaitre à un kilomètre plus loin. Ventre à terre, il court vers une ligne scintillante d'acier qui vient d'entrer en ville et que le maréchal lui a désignée de la

main. C'est le 5^e d'infanterie qui précède la première division, auquel il sert d'avant-garde.

Au détour d'une rue, le jeune homme tombe dans un détachement que guide un capitaine qui l'appelle :

— Descarrières ! eh ! Descarrières !...

Le lieutenant s'arrête. Ce détachement appartient au 5^e léger et ce capitaine est précisément celui de sa propre compagnie.

— Où courez-vous si vite, mon cher ? demanda l'officier.

— Donner l'ordre au général Lefranc de s'emparer de l'arsenal...

— Si un coup de main peut être utile... proposa le capitaine...

Et les soldats de crier avec entrain :

— A l'arsenal !... à l'arsenal !...

Descarrières esquissa un geste vague et piqua des deux. — C'est fort joli, bougonna alors le capitaine ; mais, pour joindre l'arsenal, il faudrait d'abord se reconnaître...

Le fait est que le détachement avait pénétré, au hasard des coups de fusil, dans un labyrinthe de ruelles au milieu duquel il devait être fort difficile, pour un étranger au quartier, de s'orienter.

— S'il vous faut un guide, mon capitaine ? dit une voix derrière lui...

Se retournant, il vit Cri-Cri, raide, la main au shako.

— Toi ! grogna l'officier en fronçant les sourcils. Tu peux nous conduire à l'arsenal ?

— Pour sûr, mon capitaine...

— En avant, alors... et par le chemin le plus court...

Deux hommes étaient en tête, pour éclairer la route.

Cri-Cri prit le pas gymnastique et les rejoignit. Derrière l'un d'eux, un tambour marchait en sifflotant, la caisse sur la cuisse, les baguettes prêtes au roulement, pour disperser les groupes, à l'amiable. C'était un garçon de seize à dix-sept ans, l'air naïf, avec de gros yeux bleus à fleur de tête, dans un visage tout rond, imberbe et blanc comme celui d'une jeune fille. Long, maigre, sec comme une trique, avec des épaules larges qui trahissaient une force peu commune.

— Eh bien ! N'amasse-pas-Mousse ! fit Cri-Cri en lui donnant dans le dos une bourrade amicale... V'là les violons qui s'accordent...

L'autre se retourna et attacha sur le gamin un œil effaré.

— Toi !... eh bien ! si ma tante te savait ici...

— Corbièu !... faut-y pas m'mettre dans du coton... sous prétexte que j'ai que neuf ans ?...

Et, bombant sa petite poitrine, Cri-Cri déclara :

— C'est moi qui vous mène au feu...

Puis aux éclaireurs :

— A droite... puis la première rue à gauche... et nous tombons sur l'avenue des Récollets.

Celui que Cri-Cri avait appelé de ce singulier nom : N'amasse-pas-Mousse, demanda :

— Et mon oncle ?...

— P'pa ! sain comme l'œil... Nous avons passé une partie de la nuit ensemble...

Il s'interrompit, l'oreille tendue vers le lointain ; puis, subitement :

— Un moment... camarades... s'agit de ne pas se laisser surprendre...

Il se glissa entre les deux soldats qui s'étaient arrêtés, fila comme un lapin le long des façades des maisons, pour se défilier des coups de feu qui pouvaient partir de derrière les jalousies baissées, se jeta dans une ruelle, se coula par une autre et, sur le point de déboucher sur l'avenue, s'immobilisa.

Plusieurs centaines d'hommes étaient là, qui paraissaient résolus à barrer la route. Sans doute avaient-ils été prévenus du mouvement du 5^e régiment, et attendaient-ils le moment propice pour le prendre à revers.

Tout courant, Cri-Cri revint sur ses pas.

— Mon capitaine, dit-il essoufflé, ils sont là... une quantité... M'est avis qu'il va falloir leur passer sur le ventre...

— On va voir ça !... Combien sont-ils ?

— Deux ou trois cents, mon capitaine.

L'officier se retourna pour compter d'un regard sa petite troupe : soixante hommes environ.

— P'ffft... grommela-t-il... on peut passer... En avant !...

Et, avec Cri-Cri, il rejoignit les deux éclaireurs.

Quand ils arrivèrent dans l'avenue, leurs plumets rouges furent salués par des hurlements de rage et des bordées d'insultes.

Impossible, l'officier attendit que sa troupe l'eût rejoint.

— Sur deux rangs, commanda-t-il, l'arme au pied...

Puis à N'amasse-pas-Mousse :

— Tambour... un roulement !... dit-il avec autant de calme que s'il eût été sur le champ de manœuvre...

Pierre Quiroul se mit à battre, crânement, posément, indifférent à la foule qui hurlait.

Des pierres volèrent, plusieurs coups de feu éclatèrent.

Un soldat, atteint par un ricochet, mâcha un juron.

Le bras du capitaine se dressa ; Pierre s'arrêta et un silence régna parmi la foule.

— Espagnols !... commença l'officier.

— *Muerte a los Franceses !... Muerte !...*

Impassible, le capitaine commanda :

— Tambour... un roulement...

Sous les baguettes, la peau d'âne vibra de nouveau.

Le second roulement fut plus court que le premier.

Cette fois, le capitaine n'eut même pas le temps d'ouvrir la bouche ; une fusillade nourrie fit tomber sur le détachement une grêle de balles.

En même temps, de derrière les jalousies, par l'entrebâillement des portes, des coups de fusil partaient. Les soldats, bien que cette fusillade mal ajustée leur fit peu de mal, commençaient à s'inquiéter. Le capitaine, lui, mordillait sa moustache.

— Oh ! y a pas... murmura Cri-Cri à l'oreille de Pierre, y a pas, va falloir leur passer sur le ventre.

Et Pierre répondit tranquillement :

— On leur z'y passera... cousin.

— Et une charge soignée ! hein !...

— Comme si ça serait pour l'Empereur...

Le capitaine, afin que ses sommations eussent une allure plus pacifique, avait mis son sabre au fourreau. Soudain, la lame lui brilla au poing et il commanda :

— Apprêtez vos armes...

Puis à Pierre :

— Tambour ! un roulement !

Le cliquetis d'acier des chiens qu'on armait fut couvert par le bruit de la caisse qui éclatait, vibrante, ainsi que des coups de canon.

— *Muerte a los Franceses !...*

Le sabre du capitaine décrivit en l'air un arc de cercle.

— Fantassins !... commanda l'officier.

D'un pas rapide, il était allé prendre sa place de combat derrière ses hommes, Pierre Quiroul l'avait suivi. Quant à Cri-Cri, il s'était placé à gauche, en serre-file, pour mieux voir.

Un silence de mort planait. Stoiquement, les Espagnols attendaient. Leur plan était, les armes une fois déchargées, de se jeter sur les soldats et de les massacrer à l'arme blanche.

— Premier rang... cria le capitaine, feu !...

Ce fut comme un coup de tonnerre qui fit, dans leurs alvéoles de plomb, trembler les vitres. Les hommes du premier rang croisèrent la baïonnette. Ceux du second rang, l'arme en joue, attendaient.

Les Espagnols se précipitèrent en hurlant, brandissant des épées, des bâtons, des faux. Une deuxième salve éclata et leur élan se trouva brisé.

Mais ce fut de leur part plutôt de l'étonnement que de la frayeur.

Presque aussitôt, ils reprirent leur sang-froid et, plus furieux, plus enragés, se ruèrent sur les Français.

Mais, déjà, le capitaine avait boudi en tête de ses hommes.

— A la baïonnette... cria-t-il.

Et à Pierre :

— Tambour !... la charge !

On s'élança, et, en quelques bonds, on fut sur la foule.

Cri-Cri, à côté de son cousin, jouait du sabre comme un homme. Il y eut une courte mêlée, affreuse, épouvantable.

Les Espagnols se battaient comme des enragés ; les Français qui, pour la plupart, roulaient leur bosse, depuis quinze ans, dans tous les coins d'Europe, luttaient plus froidement. La baïonnette basse, ils pénétraient, comme un coin d'acier, à travers cette masse grouillante qui se laissait massacrer plutôt que de livrer passage.

En moins de dix minutes, le capitaine et ses hommes se trouvèrent de l'autre côté, ayant passé sur le ventre de trois cents Espagnols. Derrière eux, ils laissaient des cadavres et des mares de sang ; mais, devant eux, le chemin de l'arsenal était libre.

— Pas gymnastique !... commanda-t-il.

Les soldats jetèrent l'arme sur l'épaule et, sans répondre aux coups de fusil que les Espagnols, faisant volte-face, leur envoyaient dans le dos, ils se mirent à courir vers la porte de Fuencarral. Quand ils y arrivèrent, les insurgés étaient maîtres de la position.

CHAPITRE IV

A LA BAÏONNETTE !

Ainsi que l'avait pressenti Murat, ceux qui commandaient les révoltés avaient, dès le premier moment, songé à l'importance que pouvait avoir pour eux la prise de l'arsenal...

Une colonne de trois cents hommes du peuple avait été dirigée vers la porte de Fuencarral et ses chefs, après avoir vainement parlementé avec les chefs de poste, avaient donné l'assaut...

Il n'y avait là, nous l'avons dit, que trente soldats espagnols, auxquels un pareil nombre de soldats français étaient adjoints. Ces derniers, avons-nous besoin de le dire, avaient seuls résisté et, pendant un grand quart d'heure, ils avaient réussi à repousser les assaillants. Mais, sous le nombre, ils avaient succombé et c'est à grand-peine que les soldats espagnols avaient pu s'opposer à leur égorgement...

Rapidement, deux pièces d'artillerie avaient été amenées, à bras, devant la porte et mises en batterie. Ensuite, les

soldats espagnols, ainsi que ceux des insurgés possesseurs de fusils, s'étaient postés derrière la crête du mur, montés sur des bancs, sur des tables, sur des tutaïles. Ainsi à couvert, ils avaient attendu l'arrivée de la colonne française.

A la vue de ces préparatifs de combat, le général Lefranc avait fait faire halte à ses hommes et, abrité derrière un pignon de maison, se consultait avec ses officiers...

Aussitôt, le capitaine vint se mettre à la disposition du général. Celui-ci manifestait l'intention de parlementer.

Son régiment, incapable de prendre sur cette place resserrée une formation de combat, devait forcément marcher en colonnes profondes au milieu desquelles la mitraille des deux pièces de canon devait faire un carnage facile...

— Mon général, dit le capitaine des voltigeurs, si vous voulez me laisser faire, je me charge, avec mes hommes, de sauter sur les canons de ces bandits !...

Autour de lui, les autres officiers murmurèrent.

— C'est nous qui sommes commandés pour cela, dit l'un d'eux, et nous n'avons besoin de personne pour faire notre besogne...

— Ce que j'en dis, camarades, répliqua le capitaine, n'est pas pour vous froisser ; seulement mes hommes sont déjà dans le pays depuis six mois, et puis ce sont de vieilles troupes...

— Nos conscrits ont hâte de montrer ce qu'ils savent faire, répliqua un autre...

Le général intervint, souriant :

— Messieurs, pas de dispute : pour l'instant, il s'agit d'user de moyens pacifiques... Ce n'est qu'à la dernière extrémité que nous en emploierons d'autres...

Un sergent s'approcha.

— Mon général, dit-il, il y a du nouveau du côté des hidalgos...

Tous les yeux se tournèrent vers l'arsenal dont la porte venait de s'ouvrir, livrant passage à un officier qui, un mouchoir blanc à la main, traversait tranquillement la place.

— Lieutenant, fit le général, allez chercher ce parlementaire et amenez-nous-le.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que le lieutenant revenait : à côté de lui marchait un jeune homme, imberbe, tout blond, avec de grands yeux bleus.

Il aurait eu l'air d'une demoiselle, avec son teint de lait, si un ruisseau de sang qui coulait d'une légère blessure faite au front ne lui eût rosé les joues.

Il portait avec tréfilerie un uniforme de hussard dont un galon d'or zébrait les manches.

Il était au tête et n'avait pas d'épée.

Le général l'accueillit les sourcils froncés et, d'une voix rude :

— Vous vous êtes fait prendre, monsieur ! grogna-t-il.

Le front du jeune homme devint rouge, tandis que ses lèvres blémisssaient.

— Mon général, répondit-il d'une voix qui tremblait, je n'avais que trente hommes avec moi... Les autres étaient trois cents..., nous avons été pris à revers et livrés avant d'avoir pu soupçonner la trahison...

— Avec ces gens-là, il faut toujours soupçonner la trahison, déclara le général...

Puis, brusquement :

— Que voulez-vous ?...

— Voici la chose ; le capitaine qui a pris le commandement de l'arsenal m'envoie vous dire qu'il voudrait conférer avec vous, mon général...

— Pourquoi vous avoir choisi pour me faire cette proposition, au lieu de m'envoyer un des siens ?...

— Il craignait que vous ne le fîssiez passer par les armes !...

— Porteur du drapeau blanc !... Oh ! le gredin !...

Et le général, froissé jusqu'au plus profond de lui-même de cet outrage fait à sa loyauté, grogna :

— Je refuse tout entretien avec ces bandits !... C'est à la baïonnette que je m'en vais leur porter ma réponse...

Le jeune homme salua.

— Mon général... dit-il.

Et, tournant les talons, il s'éloigna de quelques pas.

— Eh bien !... où courez-vous ? cria Lefranc. Vous n'allez pas, je suppose, retourner là-bas !... Ces brutes, dans leur colère, seraient capable de vous égorger.

— Excusez-moi, mon général, mais on m'a prévenu que si vous refusiez l'entrevue proposée, mes hommes seraient passés par les armes...

— Eh bien !...

— Eh bien !... mon général, je ne veux pas qu'ils soient fusillés sans moi...

Cela avait été dit très simplement, comme la chose la plus naturelle du monde.

Le rude visage de Lefranc s'éclaira d'un sourire ; il marcha vers le jeune homme, lui prit les mains et d'une voix qui tremblait un peu :

— Voilà la réponse d'un brave... déclara-t-il... une réponse qui met un conscrit comme vous sur le même rang qu'un vieux d'Italie et d'Égypte comme moi, tonnerre de sort !... Votre nom ?

— Pascal Ciseray... sous-lieutenant au 3^e hussards, attaché à l'état-major de Son Excellence le grand-duc de Berg...

Et saluant de nouveau militairement :

— Adieu, mon général...

Mais celui-ci, hérissant sa grosse moustache, s'écria :

— Eh bien ! non... il ne sera pas dit que, de gaieté de cœur, j'aurai fait massacrer trente braves bougres... Sous-lieutenant, allez dire à votre hidalgo que je suis prêt à conférer avec lui.

— Mais, mon général...

— Allez donc...

Et Lefranc lui-même le poussa vers la place...

Les autres officiers l'entourèrent.

— Mon général, c'est un guet-apens... dirent-ils.

— Nous verrons bien... En tout cas, trente peaux valent mieux qu'une et je peux risquer la mienne pour tenter de sauver les leurs...

En ce moment, de l'autre côté de la place, la porte de l'arsenal s'entre-bâilla pour se refermer après avoir livré passage à un homme qui s'avança au milieu de la place, hardiment...

Il portait le costume espagnol national et, au côté, un sabre de cavalerie pendait, traînant sur le pavé avec un bruit de ferraille... A la main, il tenait une carabine...

Le général se dirigea vers lui, tranquillement, sifflant une charge, tout comme s'il fût allé rendre une visite. Mais, en dépit de son apparente indifférence, il ne quittait pas des yeux la crête du mur, au-dessus de laquelle passaient les extrémités des fusils, pas plus que le mouvement insensible des canonnières vers leurs pièces...

« Bon, soupira-t-il à part lui, ça y est... »

Mais il n'en continua pas moins d'avancer comme s'il n'eût aucun soupçon sur les intentions de ses adversaires.

L'Espagnol, lui, arrivé à une vingtaine de mètres des deux pièces d'artillerie, s'était arrêté et, les mains sur le canon de sa carabine, indiquait par son immobilité sa volonté bien arrêtée d'attendre le général.

Celui-ci poursuivit donc sa route. Quand il eut rejoint l'autre, il demanda :

— Qui êtes-vous et quelle qualité avez-vous pour traiter ainsi avec moi ?...

— On me nomme San Benito et je représente le chef des troupes insurrectionnelles au service de la junte provisoire...

Lefranc haussa les épaules ; mais, décidé à pousser la modération et la patience jusqu'aux plus extrêmes limites :

— Vous avez demandé à me parler... je suis venu ; qu'avez-vous à me dire ?

— Ceci : faites faire demi-tour à vos troupes...

— Ah ça !... Vous êtes fou !...

San Benito laissa retomber sa main sur l'épaule du général et ricana :

— Votre personne me répond de l'attitude de vos hommes... Vous êtes mon prisonnier...

En même temps, il faisait signe à un petit groupe d'insurgés qui se tenait en arrière des canons, n'attendant probablement que le moment d'intervenir.

Mais, d'un mouvement brusque, le général s'était dégagé. Puis, rapide comme l'éclair, il dégaina et, d'un coup d'épée, détourna le canon d'un pistolet braqué sur lui par l'insurgé.

Au moment où la balle sifflait au-dessus de la tête de Lefranc, celui-ci fonçait sur San Benito et lui transperçait la poitrine.

— A moi le 5^e ! cria-t-il d'une voix de stentor, en agitant la lame rouge de sang...

Baïonnette basse, les Français s'élançèrent au pas de charge...

Mais l'Espagnol, en tombant, avait eu le temps de lancer, d'une voix éteinte, un commandement...

Comme les troupes se ruaient vers l'arsenal, l'une des pièces fit feu...

La mitraille crevant les rangs pressés des conscrits, ceux-ci s'arrêtèrent, surpris, déconcertés...

C'était la première fois que ces recrues, qui arrivaient du Midi de la France, voyaient pareille chose, et ce carnage arrêta leur élan...

— En avant !... En avant !... crièrent les officiers...

Et les sous-officiers, les caporaux, des vieux à trois brisques, qui en avaient vu bien d'autres, répétaient d'une voix dure :

— Serrez les rangs... serrez les rangs !...

Mais comme les lignes s'ébranlaient à nouveau, voilà que la seconde pièce, faisant feu à son tour, les immobilisa.

En même temps la crête du mur de l'arsenal s'illumina d'une ligne de flammes courtes et une fusillade enragée vint achever l'œuvre de désordre commencée par la mitraille...

— Mais, tonnerre de sort ! gronda le général Lefranc, des larmes dans les yeux... nous allons nous laisser canarder comme des têtes de pipe !...

Et aux soldats :

— Premier rang... genbu terre... second rang, debout... et au commandement...

Puis, d'une voix vibrante :

— Joue !... feu !...

Une détonation effroyable éclata, éveillant des échos terrifiants...

La plupart des canonniers tombèrent.

Mais ils furent aussitôt remplacés par des insurgés qui arrivèrent de l'arsenal au pas de course...

Comme la ligne française s'ébranlait, les deux pièces firent feu en même temps, et cette fois la stupeur des recrues fut telle qu'une débandade sembla imminente...

Alors, fou de colère, le général se mit à hurler :

— Vous n'êtes que des gamins ! et vous ne saurez jamais rien faire... Vous avez besoin d'une leçon...

Et il appela :

— A moi le 5^e léger !...

Le détachement que Cri-Cri avait amené était, depuis le commencement de l'action, demeuré l'arme au pied, rangé contre une maison, face à l'arsenal...

Tortillant ses moustaches grises, il avait assisté, goguenard, à l'effet produit par les décharges successives des Espagnols...

Derrière lui, Cri-Cri et Pierre Quiroul rigolaient.

En présence de la jalousie des officiers de ligne, le vieux capitaine avait placé ses hommes le plus en arrière possible, de façon à ne pouvoir être accusé d'avoir voulu accaparer tous les avantages de l'affaire...

— Vrai, mon vieux N'amasse-pas-Mousse, s'exclama le premier, faut vraiment que ce soient des enfants pour se laisser embêter comme ça par les hidalgos !...

Et l'autre de répliquer, en haussant les épaules :

— Ma parole !... c'est à croire qu'y n'ont jamais rien vu... j'te demande un peu... deux pauvres pièces... Ben alors, qu'est-ce qu'ils auraient donc dit à Wagram et à Friedland... s'ils en avaient eu deux cents à leur cracher dans le nez ?...

Le capitaine ne disait rien, mais Cri-Cri, qui le voyait de profil, distinguait, entre les poils tombants de sa moustache, ses grosses lèvres violettes qu'un sourire retroussait...

— Touché !... fit soudain Pierre Quiroul...

Le capitaine se retourna vivement.

— Tu es blessé, gamin ? demanda-t-il, inquiet...

Pierre grommela d'un ton furieux :

— Non... mais bien sûr qu'y vaudrait mieux que ça soit moi... c'est ma caisse qui en tient...

Et il montrait l'enveloppe de cuivre qu'une balle morte venait de crever.

— Ça va être du propre, maintenant, ajouta-t-il...

Ce fut à ce moment que se fit entendre l'appel du général.

Le capitaine se retourna vers ses hommes...

Dans ses petits yeux gris, il y avait un étincellement radieux qui illuminait son vieux visage tout racorni.

— Mes enfants, dit-il d'une voix qui vibrait, nous sommes quarante ! S'agit de montrer à ces blancs-becs comment les anciens travaillent...

Alors, de toute la force de leurs poumons, les vieux de la vieille se mirent à hurler :

— Vive l'empereur !...

Et chose étrange, au-dessus de ce vacarme, les deux voix fûtées de Cri-Cri et de Pierre Quiroul s'entendirent à merveille.

Au pas de charge, le détachement fila à travers les compagnies de ligne et vint prendre sa place en tête... derrière le général...

Celui-ci, montrant de son sabre les deux pièces que l'on pointait en ce moment, leur dit :

— Camarades... il nous faut ces deux joujoux-là...

— Qu'ils profitent de leur reste, grogna un vieux ; y ne lâcheront pas une seconde bordée...

Comme il achevait ces mots, les Espagnols firent feu...

Quelques voltigeurs tombèrent morts ; d'autres ne furent que blessés et restèrent dans le rang...

— En avant ! hurla le capitaine.

Et, le sabre haut, il se lança dans la fumée...

Baïonnette croisée, ses hommes se jetèrent sur ses talons.

Au milieu de la pétarade que faisaient les fusils des Espagnols qui, là-bas, à l'abri derrière le mur, tiraient sans discontinuer, le roulement du tambour de Pierre Quiroul s'entendait.

A côté de son cousin, Cri-Cri galopait.

Il avait ramassé le fusil d'un blessé et, bien qu'il fût lourd pour ses petits bras, il n'en sentait pas le poids, tellement il était enragé et avait hâte d'arriver sur les pièces.

Oh ! ce ne fut pas long !...

En deux temps, trois mouvements, les canonniers furent servis à la baïonnette !

C'est à peine même s'ils se défendirent.

Pour la première fois de leur vie, ils se trouvaient face à face avec des soldats de l'Empereur et, avant même d'en être venus aux mains, la vue de ces terribles grognards les avait glacés d'effroi. Alors, tandis qu'une partie des voltigeurs faisait faire volte-face aux pièces et les braquait sur la porte de l'arsenal, le reste du détachement se rua sur les murailles.

De la crête, les Espagnols faisaient pleuvoir une grêle de balles. Mais les troupiers secouaient la tête quand le plomb leur sifflait de trop près aux oreilles et continuaient leur course... Enlevés par cette crânerie, les hommes du général Lefranc s'étaient élancés, eux aussi, et ils arrivèrent à la rescousse...

Seulement, en attendant que la porte, défoncée à coups de boulets, leur livrât passage, force était bien aux nôtres de chercher à escalader...

— Pierre ! fit tout à coup Cri-Cri à son cousin, la courte échelle... vite...

N'amasse-pas-Mousse courba les épaules et le gamin s'y élança d'un bond.

En y plaçant le pied, il se trouva atteindre la crête du mur...

Alors, d'un coup de baïonnette, il creva la gorge d'un Espagnol, bien éloigné de s'attendre à une si brusque attaque et qui, tranquillement, canardait les hommes du 5^e de ligne.

— Et d'un ! fit Cri-Cri.

Les voisins du mort, épouvantés, quittèrent la place...

Le gamin enjamba le mur et s'y plaça à califourchon...

Sa vue surexcita les voltigeurs qui, suivant son exemple, escaladèrent à leur tour...

Pierre avait rejoint Cri-Cri et, à califourchon lui aussi, battait sans discontinuer la charge sur sa caisse crevée. Au même instant, la porte volait en éclats sous la mitraille de deux pièces tonnant à la fois, et le général Lefranc se précipitait dans l'arsenal à la tête de son régiment. Tous ceux qui se trouvaient là furent passés à la baïonnette...

— Mon général, vint dire presque aussitôt le capitaine des voltigeurs, maintenant que vous n'avez plus besoin de moi, je retourne à ma besogne...

Il avait pour mission de faire patrouille à travers les rues de la ville et non de prendre l'arsenal...

— Par le flanc droit ! dit-il à ses hommes.

Et suivi de ses lapins, ainsi qu'il les appelait, toujours escorté de Cri-Cri, il traversa la place où, dans des mares de sang, les morts et les blessés gisaient...

C'étaient tous des Français du 5^e pour la plupart ; en passant près d'eux sans pouvoir s'arrêter, les voltigeurs machonnaient des jurons terribles, et leur tête se hochait menaçante vers les volets clos des maisons, derrière lesquels leur fureur devinait l'ennemi embusqué... La prise de l'arsenal donnait sans doute aux Espagnols une leçon de prudence et, leur carabine fumante encore à la main, ils attendaient le moment propice de tomber sur les soldats isolés.

De tous côtés, d'ailleurs, des coups de feu éclataient, plus pressés qu'au début de la journée.

L'insurrection se propageait, et l'incendie, tout d'abord localisé dans certains quartiers, s'étendait par toute la ville. Sur deux files, les voltigeurs flaient le long des murailles, surveillant les fenêtres, les portes des maisons placées de l'autre côté des rues, des avenues.

Quand un coup de feu partait d'une croisée, on la criblait de balles, pendant qu'un peloton enfonçait la porte et, baïonnette basse, se ruait dans l'intérieur de la maison. Puis, quand les soldats étaient ressortis, le visage farouchement

radieux, la balonnette sanglante, on reprenait la marche en avant. Le capitaine, auquel Cri-Cri emboîtait la pas, présenta l'une des files, son sabre sous le bras.

CHAPITRE V

LE CONDAMNÉ

Murat sortait de table.

Il avait invité à déjeuner avec lui les ministres espagnols, ayant voulu leur soumettre le rapport qu'il envoyait à l'empereur sur les événements qui venaient d'ensanglanter Madrid...

Ce rapport, rédigé d'une plume vibrante, sentait la poudre. Il se terminait par ces mots :

« Bref, Sire, l'insurrection du 2 mai donne l'Espagne à Votre Majesté. »

Ce à quoi le ministre de la guerre espagnol avait répliqué vivement :

— Non, l'empereur « perd » l'Espagne à tout jamais.

Le grand-duc de Berg s'était contenté de hausser les épaules et, ayant pris congé de ses invités, était passé dans son cabinet de travail où le colonel de Villeray l'attendait déjà... Des cartes étaient étalées sur les tables et des notes s'entassaient sur un bureau, à portée de la main...

— Eh bien !... colonel, fit Murat en se jetant dans un fauteuil, voilà de la belle besogne...

L'autre demanda, en hochant la tête d'un air soucieux :

— De quelle besogne Votre Excellence parle-t-elle ? de celle accomplie ou de celle qui reste à accomplir ?...

Le maréchal le regarda, étonné.

— Pardieu... il s'agit d'hier... de ce qui s'est fait... car pour ce qui est à faire... cela regarde messieurs du clergé et les ordonnateurs des réjouissances publiques...

Le colonel examina le maréchal d'un air si singulier que Murat crut devoir expliquer :

— Sans doute ; je veux parler de l'entrée solennelle du roi Joseph à Madrid...

Villeray allongea les lèvres.

— Oui... répéta-t-il en parlant lentement, l'entrée du roi à Madrid...

Et, avec brusquerie, il ajouta :

— Si Votre Excellence me permettait de lui donner un conseil...

D'un geste, le maréchal acquiesça...

— Eh bien !... Je m'occuperai un peu des provinces... car

l'intention de Sa Majesté est bien de faire son frère roi d'Espagne... et non roi de Madrid seulement ?... Or, je n'ai pas idée que les provinces vont s'enthousiasmer à l'annonce de cette combinaison de l'empereur...

Le grand-duc de Berg se prit à ricaner.

— Quelques centaines de balonnettes réchaufferont, au besoin, leur enthousiasme.

Le colonel approuva :

— C'était à quoi je pensais et j'y travaillais...

Il montrait les cartes et les notes dont il était entouré. Murat leva les bras au plafond.

— Voilà qui est un peu prématuré ! s'exclama-t-il ; avant de rien faire, il convient d'attendre les ordres de l'empereur...

Puis, souriant d'un air fin :

— Ce que j'ai dit est en manière de plaisanterie ; la conversation que je viens d'avoir à table avec ces messieurs espagnols m'a complètement édifié...

— Et j'arrive, à mon tour, Excellence, pour vous fournir quelques renseignements complémentaires...

Celui qui venait de prononcer ces mots était entré dans la pièce par une petite porte percée dans la boiserie, juste derrière les deux causeurs... Ceux-ci se retournèrent, stupéfaits.

— Limassier ! s'exclama le grand-duc de Berg, dont le visage s'éclaira d'une sourire de satisfaction...

Le policier s'inclina et, comme il voyait dans le regard du maréchal une surprise interrogative, il crut devoir expliquer par suite de quelles circonstances il avait pu pénétrer ainsi dans l'appartement.

— J'ai appris ce matin que Votre Excellence traitait les ministres du roi Ferdinand, dit-il, et, comme il m'intéressait de connaître le plus tôt possible leur attitude, je suis venu au palais...

— Et alors ?...

— Caché dans l'office, j'ai été mis mot à mot au courant de ce qui se disait...

— En vérité !...

— Ah ! rien de bien étonnant à cela !... j'ai un homme à moi parmi les valets de chambre de Votre Excellence...

Murat éclata de rire.

— Comment, s'exclama-t-il, jusque parmi les gans de ma maison ?...

Limassier répondit gravement :

— N'ai-je pas pour mission de veiller sur les jours de Votre Excellence ?...

— Eh !... cent mille diables !... mes jours ne courent aucun risque.

Le policier attacha sur lui ses petits yeux dans lesquels luisait un regard plein de malice et demanda :

— Votre Excellence en est-elle bien sûre?... En tous cas, si cela ne fait pas de bien, cela ne fait pas de mal, et j'ai ainsi la possibilité de savoir bien des choses qui se passent dans votre entourage...

Il ajouta :

— D'ailleurs... pourquoi serais-je moins favorisé que mes- sieurs les Espagnols?...

— Je ne comprends pas...

— Dame... ils entretiennent des espions autour de vous...

Le visage de Murat se transfigura et il clama :

— Eux!... eux!... ce n'est pas possible!...

— Possible ou non... il en est pourtant ainsi, on vous épie, on vous surveille; vos moindres paroles sont enregistrées; vos gestes, en apparence les plus indifférents, sont relevés...

Le maréchal ne pouvait se faire à cette idée!...

La face colorée, les yeux flamboyants, il arpenta à grandes enjambées son appartement, répétant :

— Croyez-vous, Villeray... Croyez-vous!

Puis, soudainement, il s'arrêta devant le policier.

— Bref?... interrogea-t-il.

Limassier le prit familièrement par le bras, l'attira dans l'embrasure de la fenêtre, souleva les lourds rideaux, jeta au dehors un coup d'œil à travers le store pour s'assurer que, dans la cour, personne n'écoutait, et dit :

— Sa Majesté envoie à Votre Excellence sa nomination de lieutenant général du royaume...

Le maréchal et Villeray ne purent retenir un mouvement de surprise.

— Oui... dit en souriant le policier, je sais bien, cela vous paraît extraordinaire que je sois ainsi au courant de choses que vous ignorez encore... Mais que voulez-vous? cela tient à ce que les courriers de M. Fouché sont mieux montés que ceux de Sa Majesté...

Il ajouta avec une attitude bonhomme :

— D'ailleurs, que la curiosité de Votre Excellence veuille bien patienter deux ou trois jours, le courrier de Bayonne ne saurait tarder à arriver...

Le maréchal lança un coup d'œil à Villeray et dit :

— Sans doute Sa Majesté m'envoie-t-elle ses instruc- tions.

Limassier eut un haussement d'épaules indéfinissable et ses lèvres s'allongèrent en une petite moue très singulière.

— Ce n'est pas tout : le courrier apporte aussi une procla- mation adressée au peuple espagnol par les rois Charles IV, Ferdinand VII et les princes don Carlos, don Francisco, don Antonio...

Il vint parlé à voix plus haute, en disant cela, comme s'il eût voulu que ses paroles, traversant les murailles de l'ap- partement, allassent tomber dans quelque oreille qu'il sup- posait aux écoutes, non loin... Le maréchal comprit, sans doute, l'intention du policier, car il promena autour de lui un regard curieux et investigateur.

— Et qu'y a-t-il dans cette proclamation? demanda Murat, sans chercher à déguiser le dépit qu'il éprouvait à voir ainsi cet homme, rouage inférieur, après tout, de la grande machine gouvernementale, ainsi renseigné avant lui...

— Les rois et les princes expliquent longuement les puis- sants motifs qui ont servi de règle à leur conduite; ils réclament l'obéissance à un autre souverain comme le plus grand témoignage de dévouement qui puisse leur être donné...

Un sourire de satisfaction illumina le visage de Murat.

— Hein! fit-il en s'adressant à Villeray, quand je vous le disais...

Mais, baissant la voix mystérieusement, Limassier ajouta :

— Seulement, il y a autre chose...

Il avait mis un doigt sur sa bouche pour recommander à ses auditeurs un absolu silence.

— Je sais, et, cette fois, le renseignement ne vient pas de M. Fouché, je sais qu'avant de signer cette proclamation officielle, Ferdinand VII a écrit, en grand secret, à la junte du gouvernement...

Murat et le colonel se regardèrent de nouveau... Seule- ment, cette fois, c'était le colonel qui paraissait triomphant et son regard signifiait clairement :

— Hein! avais-je raison?

— Et, demanda le maréchal, savez-vous ce que Ferdinand mande à la junte?

— Ma science ne va pas jusque-là!...

Après une minute de réflexion, Murat gronda, menaçant de son poing fermé des personnalités invisibles :

— Un homme prévenu en vaut deux... je vais réunir la junte et, la prenant à l'improviste, exiger...

Souriant, Limassier l'apaisa d'un geste.

— Non... Excellence, dit-il, vous ne ferez pas cela, car ce serait, pardonnez-moi l'expression, la plus grande mala- dresse que vous puissiez commettre... Il est inutile d'avoir recours aux gens quand on peut se passer d'eux; avant qu'il soit deux jours je vous aurai, moi, le texte des instruc- tions secrètes envoyées par Ferdinand à la junte...

— Vous?...

Et Murat examina le policier d'un œil ahuri.

Le petit homme répondit très tranquillement :

— Qui... moi... et voilà ce que je voulais vous dire pour que, prévenu, vous ne donniez à votre attitude, à votre langage, rien qui puisse exciter le moindre soupçon de la part des membres de la junte.

— Est-ce tout ? demanda Murat.

— Je désirerais un sauf-conduit.

— Pour vous ?...

— Pour moi...

— Le colonel va vous donner ça...

Et, ces mots prononcés d'une voix brève, le maréchal reprit sa course à travers l'appartement...

Le colonel, ayant libellé le sauf-conduit, y apposa les cachets et le tendit au policier, disant :

— Voici la chose...

Limassier prit le papier, le parcourut tranquillement ; après quoi, il le plia menu et le glissa dans la coiffe de son chapeau... Puis, s'inclinant :

— Avant trois jours, Excellence, vous aurez de mes nouvelles...

Et il disparut par la petite porte qui lui avait servi à entrer... Une fois seul avec le colonel, Murat lui dit :

— Prenez note qu'à dater de ce jour, les deux régiments suisses, cantonnés près de Madrid, soient encastrés dans le corps du général Dupont auquel, désormais, ils appartiendront ; vous ferez passer sous le commandement du maréchal Mancey les trois compagnies des gardes du corps et les quatre compagnies de service des gardes espagnols et wallonnes...

Murat ajouta, en guise de commentaire :

— De sorte que, si MM. les Espagnols avaient des velléités de rébellion, ils trouveraient à qui parler...

Comme ces mots avaient une allure de demande d'approbation, le colonel inclina la tête.

— Autre chose : vous allez mander au capitaine général de la Galicie, don Antonio Filangieri, l'ordre de se concerter avec le général de marine du Ferrol, afin d'embarquer trois mille hommes pour Buenes-Ayres...

Et comme le colonel le regardait, Murat expliqua :

— Vous ajouterez que le gouvernement a reçu avis d'une tentative prochaine de l'Angleterre sur les colonies espagnoles du Sud-Amérique...

Il se mit à rire, en se frottant les mains.

— Cela nous serait toujours, en toute éventualité et en mettant les choses au pire, trois mille hommes de moins à combattre... Toujours sous prétexte des Anglais, instructions à envoyer dans tous les ports pour mettre en réparation et en armement les vaisseaux de l'Etat... Vous tâchez de faire venir au commandant de l'escadre de la

Méditerranée, que les Anglais bloquent dans Valence, l'ordre de rallier Toulon, dès qu'il pourra s'échapper sans danger...

Les notes prises, Villeray demanda :

— Votre Excellence songe à Cadix et à Valence ?...

— Pour cela, il faut des armées, et surtout des ordres. Je n'ai ni les unes ni les autres...

Au bout de quelques instants :

— En attendant, nous allons changer les garnisons : vous ferez partir aujourd'hui même pour Badajoz un exprès qui portera au général Solano l'ordre d'expédier ses troupes au camp de Saint-Roch et de se rendre de sa personne à Cadix, pour reprendre ses fonctions de capitaine général de l'Andalousie.

— Hum !... fit le colonel, il hésitera peut-être...

— Vous ferez partir les instructions par quelqu'un de mon état-major, le capitaine Constantin, par exemple ; il le persuadera.

Murat déambulait, rêveur, jouant distraitement avec les broderies de son uniforme.

Villeray demanda :

— Est-ce que Votre Excellence songe à don Xavier de Castaños ?

— Le commandant du camp de Saint-Roch ! Belle question, en vérité !... J'y songe tellement que vous viendrez le chef de bataillon Rognat d'avoir à se tenir prêt à partir dès ce soir pour Saint-Roch...

— Bien, Excellence.

— Le commandant Rognat recevra comme instructions officielles, pour détourner les soupçons, de reconnaître la place de Gibraltar ; vous préparerez dans ce sens une note que vous me remettrez avant de la donner...

— C'est entendu...

— Au fait, vous convoquerez le commandant Rognat ici ; je préfère lui donner moi-même les instructions relatives à sa vraie mission : il faut qu'il fasse valoir aux yeux de Castaños les avantages qu'il y aura pour lui à entrer franchement dans le nouvel état de choses...

— Bien, Excellence... Est-ce tout ?

— Non. Convoquez-moi d'urgence MM. les ingénieurs afin de transformer le plus rapidement possible en citadelle le Retiro ; ce nous sera un endroit excellent duquel nous pourrions tenir en respect la population de Madrid...

Le maréchal se mit à arpenter la pièce, tandis que le colonel de Villeray relisait lentement les notes qu'il avait prises, afin de se bien assurer qu'il n'avait rien oublié.

Il avait à peine achevé sa lecture, pas une seule fois interrompue par Murat, lorsque, sur les dalles de la galerie

d'attente, un pas lourd, cadencé, se fit entendre, brusquement arrêté ; presque aussitôt, le bruit métallique des crosses de fusil reposées ensemble. Un officier d'ordonnance entra.

— Excellence, dit-il, voilà le prisonnier que vous avez demandé qu'on amenât...

Le visage du maréchal se transforma ; un pli profond se creusa entre ses sourcils, ses yeux s'obscurcirent d'un voile de tristesse et ses lèvres eurent leur grimace des mauvais jours.

— Qu'il entre, commanda-t-il.

Et à Villeray, qui se levait pour se retirer par discrétion, il ajouta :

— Demeurez.

Grande ouverte, la porte laissa passer d'abord deux voltigeurs, l'arme au bras, baïonnette au canon ; le seuil franchi, ils s'arrêtèrent et se firent face, comme en faction. Ensuite, le sergent Cognac, au port d'armes, sinistre, avec sa grosse moustache grise, ses joues tombantes et coupées, ses oreilles écartées sous le shako énorme que le plumet rouge de grande tenue empanachait.

A côté de lui, les mains libres, la tête haute, le regard fier, paraissant plus grand encore dans les habits noirs dont il était vêtu, le prisonnier... c'était le duc de Santa-Cruz.

Il semblait que, depuis la dramatique soirée où son palais avait été le théâtre des incidents par lesquels a débuté cette histoire, dix ans se fussent écoulés. Ses cheveux, si blancs déjà, semblaient avoir blanchi davantage. Son visage, si pâle, paraissait avoir blêmi encore, et le pli amer qui se creusait aux lèvres décolorées s'était accentué plus profondément.

Il était visible que le vieillard faisait d'incommensurables efforts pour redresser sa haute taille, que l'orage venait de courber si misérablement, et que cette démarche assurée n'était due qu'à une volonté pour ainsi dire surhumaine. Silencieusement, il inclina la tête devant Murat qui lui dit, d'un ton grave :

— Monsieur le duc, je vous salue...

Puis, un instant très court, ils demeurèrent l'un devant l'autre, se regardant.

— Sergent, dit enfin Murat, demi-tour ; vous et vos hommes vous tiendrez dans le vestibule...

La porte refermée sur le piquet de soldats, le maréchal ajouta, en présentant lui-même un siège au vieillard :

— Monsieur le duc, donnez-vous la peine de vous asseoir...

Mais Santa-Cruz demeura debout.

— Non, Excellence, dit-il ; je garderai, si vous le voulez bien, la posture qui convient à un prisonnier.

Murat eut un geste d'impatience.

— Pourquoi la fatalité a-t-elle voulu que cette trahison eût votre palais pour théâtre ?...

Le vieillard détourna la tête et murmura :

— Je supplie Votre Excellence de m'épargner... Déjà assez de honte m'a éclaboussé...

Le maréchal enveloppa d'un regard de profonde pitié cet homme à cheveux blancs qui s'humiliait devant lui.

— Le crime seul fait la honte, monsieur le duc ; et je sais que vous êtes innocent... je vous ai jugé de suite... à l'attitude et au langage d'une personne qui vous est chère...

Le visage de Santa-Cruz s'assombrit ; puis, de ses yeux, deux larmes jaillirent qui roulèrent silencieusement sur ses joues livides.

— Mercédès, murmura-t-il...

Il releva la tête, attacha sur le maréchal un regard interrogateur, un regard rempli d'angoisse et de supplications.

— Toujours sans nouvelles ? demanda-t-il tout bas...

Le maréchal soupira :

— Sans nouvelles...

Le vieillard poussa un gémissement et il dit :

— Tuez-moi bien vite, monsieur le maréchal ; je sens que je n'ai plus la force de souffrir...

Le colonel de Villeray effilait distraitement les pointes de sa moustache, et Murat avait repris sa course nerveuse à travers l'appartement. Enfin, écrasé par le silence de plomb qui pesait sur eux, le maréchal s'arrêta brusquement devant le prisonnier.

— Monsieur le duc, fit-il d'une voix qui tremblait un peu, si j'ai voulu vous voir avant que le jugement prononcé contre vous par la cour martiale reçut son exécution, c'est que je voulais vous demander pardon...

Le vieillard tressaillit et attacha sur son interlocuteur un regard stupéfait.

— La peine prononcée contre vous est inique, en ce sens qu'elle en visait un autre que vous et que c'est vous qu'elle atteint.

— Un autre ! soupira le vieillard.

Le maréchal poursuivit :

— Mais la situation dans laquelle nous nous trouvons est telle que la moindre apparence d'hésitation serait le signal du massacre de tous les Français de la péninsule... et le peuple espagnol ne pourrait comprendre comment le lâche évergèment des officiers de l'empereur, dont votre palais a été le théâtre, n'est pas vengé sur celui qui vraisemblablement en est l'auteur...

Le duc avait écouté, impassible. Murat, ayant dit, ajouta aussitôt :

— voilà pourquoi la cour martiale, jugeant sur l'apparence seulement, vous a condamné ; votre acquittement eût paru une preuve de faiblesse et bien du sang eût coulé dans la péninsule... Mais j'ai voulu vous dire, monsieur le duc, qu'en mourant, vous emportez toute mon estime, toute ma vénération... J'ai voulu vous dire que si quelque chose pouvait adoucir vos derniers moments, cela devait être la conviction de sauver, par votre mort, ces Français auxquels vous aviez accordé votre amitié...

Le vieillard l'interrompit.

— Avant que vous poursuiviez, monsieur le maréchal, dit-il avec gravité, laissez-moi vous poser une question...

— Parlez, monsieur le duc...

— Pouvez-vous me jurer, sur votre honneur de soldat, que Sa Majesté l'empereur ne nourrit aucun dessein mauvais contre l'Espagne ?...

Le maréchal se troubla légèrement et son regard chercha celui du colonel Villeray.

Mais il se reprit presque immédiatement.

— Monsieur le duc, dit-il, sur l'honneur, je vous affirme que Sa Majesté n'a en vue que le bonheur et la tranquillité de l'Espagne...

Mais Santa-Cruz secoua la tête.

— Entendez-moi bien, monsieur le maréchal, quand je parle de l'Espagne, je veux parler de l'Espagne tout entière, le peuple, la noblesse, la royauté...

Il avait particulièrement insisté sur ces derniers mots ; son œil s'attachait, perçant, inquisiteur, sur le visage de Murat. Celui-ci répondit évasivement, mais trop visiblement troublé pour que ses paroles pussent donner le change à celui qui l'interrogeait.

— Les desseins de Sa Majesté ne me sont pas encore communiqués...

— Mais vous savez quelque chose... Vous devez avoir entendu parler de Sa Majesté Ferdinand VII...

Et comme il lisait une hésitation grande dans les regards du maréchal, le vieillard implora :

— Voyons, Excellence, on doit la vérité à celui qui va mourir ! Je vous en conjure, répondez-moi... Dites-moi que les nouvelles rapportées de Bayonne par mon fils sont mensongères...

Murat hésita un moment.

— Monsieur le duc, fit-il enfin, la vérité m'oblige à vous dire qu'un accord est intervenu entre l'empereur et Sa Majesté Ferdinand VII...

Le duc devint blême et une flamme s'alluma dans ses yeux.

— Vous voulez dire que Napoléon, abusant de la crédulité du roi, l'a attiré dans un piège et, usant du droit du plus fort...

— Monsieur le duc... interrompit Murat.

— Monsieur le maréchal, dans ma situation, je n'ai personne ni rien à ménager et j'appelle les choses par leur nom ; or, je veux savoir si l'entrevue de Bayonne a été un guet-apens et si je puis, en mourant, pardonner à mon fils la trahison insigne — du moins je la croyais telle — dont il s'est rendu coupable envers vous.

Murat se mordit les lèvres.

— Il ne m'appartient pas, monsieur le duc, de critiquer la politique de Sa Majesté.

Très digne, le vieillard déclara :

— Adieu, monsieur le maréchal...

Il se dirigeait vers la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit violemment.

— Monsieur le duc ! clama une voix...

Cette voix était celle de Descarrières, qui arrivait tout essoufflé. A la vue du vieillard, le lieutenant s'arrêta net, les bras ballants, les yeux désorbités, la bouche entrouverte. Le regard de Santa-Cruz, en se fixant sur le jeune homme, s'adoucit. Même, il sembla qu'un sourire triste effleurât ses lèvres.

— Bonjour, monsieur le lieutenant, dit-il avec urbanité.

Descarrières courut à lui, et saisissant entre les siennes les mains pâles du vieillard :

— Monsieur le duc !... balbutia-t-il... ah ! monsieur le duc !

Santa-Cruz le considérait avec surprise. Il cherchait, sans pouvoir la découvrir, la cause de l'émotion violente à laquelle il voyait en proie Descarrières ; la raison des larmes dont il devinait ses paupières gonflées, et des sanglots qui l'étouffaient.

Murat, déconcerté par cette si brusque arrivée d'un officier, — auquel il s'intéressait vivement, c'est vrai, mais qui n'avait, somme toute, qu'un grade inférieur, — ne savait s'il devait s'irriter d'une si singulière entrée ou s'en étonner... seulement.

Tout à son émoi, Descarrières marcha vivement vers le maréchal.

— Excellence... balbutia-t-il... ah ! Excellence...

— Qu'arrive-t-il, lieutenant ? interrogea le maréchal, et à quoi dois-je attribuer une entrée si intempestive ?...

Descarrières baissa la voix, tandis que ses regards, en dessous, se dirigeaient vers Santa-Cruz.

— Monsieur le maréchal, dit-il, c'est ma compagnie qui a été désignée pour exécuter le jugement prononcé contre le duc de Santa-Cruz...

— Eh bien ?

— Ce n'est pas tout... on a tiré au sort pour savoir qui commanderait le peloton d'exécution et c'est sur moi que le sort est tombé...

— Après ?

— Monsieur le maréchal, je viens vous supplier de nommer un autre officier à ma place.

— Mais, monsieur...

— Monsieur le maréchal, ne me refusez pas !... Vous voulez bien me témoigner quelque sympathie ; je vous en conjure, ne me contraignez pas à tremper mes mains dans le sang de ce malheureux... j'aime Mercédès... Me contraindre à exécuter la consigne qui m'a été donnée, c'est creuser entre elle et moi un infranchissable abîme !... Comment voulez-vous qu'elle mette sa main dans la mienne que souillerait le sang de son père ?...

Murat paraissait ému de ce désespoir et il allait répondre, lorsque ses regards, s'étant dirigés du côté de Santa-Cruz, il tressaillit.

Le vieillard, depuis l'entrée de Descarrières, était demeuré à la même place, tout droit, immobile comme une statue de marbre, le masque impassible ; seuls, les yeux vivaient, brillants d'une lueur ardente. On eût dit — s'il n'entendait pas ce que se disaient les deux hommes — qu'il devinait le sens de leurs paroles. Voyant le maréchal perplexe, Santa-Cruz s'avança vers lui.

— Excellence, déclara-t-il, sur le point de marcher au supplice, je viens solliciter de vous une grâce...

— Une grâce ! répéta Murat, véritablement stupéfait...

Le vieillard hocha la tête vers Descarrières :

— C'est cet officier qui doit commander la fusillade, n'est-ce pas ?...

— C'est vrai, monsieur le duc... Mais, sur sa demande, je m'en vais donner l'ordre qu'il soit relevé de ce service... Ce lui serait vraiment trop cruel, à lui qui fut un des commensaux de votre palais...

À sa grande surprise, Santa-Cruz ne le laissa pas achever.

— Pardon, monsieur le maréchal, dit-il, la grâce que j'allais vous demander consistait précisément à ne pas changer cet officier...

Cela avait été dit d'une voix ferme, nette, trahissant une inébranlable volonté.

Descarrières s'élança vers lui, les mains tendues :

— Monsieur le duc !... balbutia-t-il... monsieur le duc !... Vous me haissez !...

Le duc répliqua, toujours impassible :

— Je ne vous hais ni ne vous aime !... Vous êtes Français et je suis Espagnol !... Cela n'est-il pas suffisant pour nous séparer ?...

— Non ! clama Descarrières, puisque, par un raffinement de cruauté, vous voulez chercher une barrière plus infranchissable encore...

Une flamme brilla dans les yeux mornes du vieillard.

— C'est vrai... Je veux que ce soit à votre commandement que les balles françaises me trouvent de part en part ! Je veux que mon sang vous éclabousse à la face, pour que, si le hasard vous remettait en présence de Mercédès, elle vous repousse avec horreur, en criant : « Arrière ! assassin de mon père !... ».

Le visage livide, les membres tremblants, il semblait que le jeune homme venait d'entendre son arrêt de mort.

— Vous êtes impitoyable ! cria-t-il... non seulement pour moi... mais pour elle. Elle m'aime !...

— Je le sais... et c'est parce que je sens que son amour serait plus fort que son patriotisme, que je veux, par mon cadavre, vous séparer à jamais...

Puis, d'une voix dure :

— Marchons, monsieur... commanda-t-il.

Descarrières se retourna vers Murat.

— Monsieur le maréchal... supplia-t-il...

Il avait la gorge tellement serrée qu'il ne pouvait parler ; mais, dans le coin de ses paupières, une grosse larme perlait... Murat lui mit la main sur l'épaule.

— Tranquillisez-vous, mon ami, dit-il ; un maréchal de France n'est pas un ogre, et Murat ne serait plus Murat s'il prêtait les mains à une combinaison aussi odieuse.

Ces derniers mots s'adressaient au duc de Santa-Cruz, qui écoutait avec un stupeur mêlée de rage concentrée.

— Colonel, fit Murat, à Villeray, rédigez un ordre de service au commandant de place pour que, d'urgence, il désigne un autre officier pour commander le peloton d'exécution...

Descarrières se jeta sur la main de Murat.

— Ah ! monsieur le maréchal...

Très digne, Murat dit à Santa-Cruz :

— Adieu, monsieur le duc...

Celui-ci réfléchissait, le regard fixé à terre, les lèvres tremblantes.

— Excellence, dit-il soudain, aurai-je l'autorisation d'écrire quelques mots à ma famille ?...

Plein d'urbanité, le maréchal conduisit lui-même le vieillard vers son propre bureau, et lui présenta ce qui lui était nécessaire. D'une main qui ne tremblait pas, le duc saisit

la plume et, posément, sans hâte, traça quelques lignes au-dessous desquelles il apposa sa signature. Ensuite, il plia le papier, qu'il scella par un cachet de cire sur lequel il apposa le chaton de sa bague.

— Excellence, dit-il en remettant le pli à Murat, je confie ceci à votre honneur de soldat ; jurez-moi que, si la Providence vous fait savoir ce qu'est devenue ma fille, où que vous soyez vous-même et quelles que soient les circonstances où vous vous trouverez, vous lui ferez tenir ceci...

Murat répondit avec gravité :

— Sur mon honneur de soldat, je vous le jure, monsieur le duc ; j'ajouterais même que, le cas échéant, je protégerai de tout mon pouvoir M^{me} de Santa-Cruz...

Le duc le toisa, hautain, provocant.

— Je ne vous en demande pas tant, répliqua-t-il... Son frère suffira à cette besogne... Adieu, messieurs...

Et, ayant salué d'une inclination de tête, il sortit.

La porte à peine refermée, Descarrières s'écria d'une voix désespérée :

— Ah ! monsieur le maréchal, cette lettre contient le malheur de ma vie !

Murat caressait et retournait, perplexe, le pli que lui avait confié le vieillard.

Il eut un hochement de tête, leva les épaules et jeta la lettre sur le bureau.

— Villeray, dit-il, vous classerez cela et vous m'en ferez souvenir...

Puis, à Descarrières :

— Monsieur, les amourettes ne valent rien pour un soldat ; vous allez prendre le commandement d'un détachement de hussards et de voltigeurs qui va au-devant du courrier de France...

Le lieutenant s'était redressé, refoulant son chagrin au fond de sa poitrine, se dominant pour être entier aux explications qui allaient lui être données.

— Vous devez rencontrer le courrier à quinze lieues d'ici, au couvent de Santa-Lucia où doit l'amener une escorte de Burgos que vous remplacerez...

— Bien, Excellence.

— Vous profiterez de la circonstance pour reconnaître l'état des esprits, sur votre passage, et noter ce qu'il pourrait y avoir d'inquiétant dans l'attitude des habitants.

— Bien, Excellence.

— N'oubliez pas que vous marchez au milieu d'un pays ennemi que vous devez continuer cependant à considérer comme ami, et que, tout en ne négligeant rien pour votre sûreté, il importe de ne pas froisser ceux même desquels vous aurez le plus de raison de vous défier.

Le maréchal réfléchit quelque temps encore, cherchant à part lui s'il n'oubliait rien de ce qu'il avait à dire.

— Votre détachement servira d'escorte au courrier que j'envoie à l'empereur et à différents officiers qui vont porter mes ordres dans les provinces ; peut-être aurez-vous quelques voitures à accompagner, commerçants ou autres qui demandent la protection de nos armes... Vous aurez à exiger de ces gens-là un passeport signé de moi...

— Bien, Excellence...

— Un dernier mot ; variez vos heures de départ de chaque étape, et gardez-vous de faire connaître votre destination, de façon à éviter les embuscades... Enfin, si le malheur venait que vous fussiez attaqué, souvenez-vous qu'à tout prix, le courrier doit arriver à Santa-Lucia...

Il tendit la main au jeune homme, en ajoutant :

— Bonne chance...

CHAPITRE VI

MERCÉDES

Il pouvait être quatre heures du matin. Les étoiles s'étaient, depuis quelques instants, éteintes dans la profondeur du firmament et de légers nuages, que la brise poussait devant elle, se teintaient du reflet rose du soleil, encore un peu au-dessous de l'horizon. Une clarté pâle tombait sur la ville, luttant avec les lampions fumeux des réverbères.

Sur la plaza del Sol, un rassemblement assez nombreux mettait une agitation inaccoutumée, qui avait fait s'entrebâiller quelques portes et se soulever un certain nombre de jalousies.

Une cinquantaine de soldats, l'arme au pied, attendaient en battant de la semelle, car l'air matinal était frais. Un peloton de hussards était là aussi.

Les chevaux s'ébrouaient, ruaiant, renâclaient, tenus en bride par leurs cavaliers, à pied, pour se délasser en attendant l'ordre de se mettre en selle.

Sur un côté de la place, le long des maisons, une dizaine de voitures étaient rangées, de toutes formes et attelées de la manière la plus variée.

À côté du lourd carrosse traîné par quatre mules fringantes, le berlingot du commerçant tiré par un cheval étique ; puis un fourgon militaire, contenant les effets de quelques officiers changeant de corps ; ou bien encore la charrette recouverte de toile, appartenant à quelques-uns de ces industriels audacieux qui risquaient une halle ou un

coup de baïonnette pour accompagner les détachements auxquels ils vendaient fort cher un verre d'eau-de-vie ou un morceau de saucisson.

Et les voyageurs, réunis, causaient à voix basse, mystérieusement, comme s'ils eussent craint que quelque oreille indiscrete n'entendit leurs réflexions.

Vivandiers, voyageurs, petits commerçants et jusqu'à un grand seigneur espagnol, ne formaient qu'un seul et même groupe.

— Est-ce tout ce qu'on aura de troupes pour escorter le convoi ? demandait un petit homme à mine rougeaude, enveloppé frileusement dans un grand manteau.

— Ma foi, il semble, répondait une jeune femme dont le mari, commis aux vivres, rejoignait le corps d'armée de Burgos...

Le grand seigneur espagnol hocha la tête et murmura :

— C'est peu...

Mais un quatrième — précisément le possesseur de la carriole recouverte d'une bâche — se récria :

— C'est peu... pour faire quinze lieues !... Faudrait-il pas une division ?...

Et tout de suite, avec la faconde du Méridional,

— Ce que j'en dis, c'est par patriotisme... car, au point de vue de mes intérêts, j'aimerais mieux qu'il y eût comme escorte tout un corps d'armée... Songez donc, ce qu'y en aurait à débiter, des petits verres... et des rondelles de saucisson !...

Il reprit, avec une mine imposante :

— Seulement... avec cinquante hommes d'infanterie et un peloton de hussards, c'est plus qu'il n'en faut pour passer sur le ventre d'une armée de ces bons hidalgos, c'pas, mon gros père ?...

Et, familièrement, il frappa sur le ventre du petit homme rougeaud.

Celui-ci se mit à rire, d'un rire gras, épais, qui pouvait le faire passer pour un brave homme.

Mais si notre vivandier l'eût regardé en ce moment, sans doute eût-il été fort désagréablement impressionné par l'éclair qui brilla dans ses yeux, éclair rapide et qu'aussitôt voila un abaissement des paupières. Le vivandier reprit, car c'était à peu près le seul, dans ce groupe, auquel son frottement quotidien avec des militaires donnait quelque cranerie :

— D'ailleurs, à propos de quoi, je vous demande un peu, les hidalgos ne seraient-ils pas contents ?... Ils avaient un roi qui n'était pas un roi... Sa Majesté l'empereur va se charger d'y pourvoir... et on verra...

Comme il achevait ces mots, il regardait autour de lui,

semblant quêter une approbation ; il put constater qu'on s'écartait de lui avec quelque embarras.

Même, la dame du commis aux vivres dit d'un ton pincé :

— Moi, je n'aime pas beaucoup qu'on s'occupe des affaires des autres, et si les Espagnols sont de mauvaise humeur, franchement, ils n'ont pas tout à fait tort... n'est-ce pas, señor ?...

Et elle s'adressait au personnage qui se trouvait près d'elle, lequel n'était autre que le possesseur de la grande berline attelée de quatre mules. Celui-ci eut un hochement de tête assez vague.

— Assurément, répondit-il, le mieux serait que chacun restât chez soi, mais...

Il compléta sa phrase par un geste qui voulait dire :

— Du moment qu'il n'y a pas moyen de faire autrement, la philosophie ordonne d'accepter les choses telles qu'elles sont.

Puis, montrant le centre de la place où, dans la brume du matin, des silhouettes à cheval s'agitaient, il ajouta :

— Je crois que le départ ne va plus se faire attendre.

Ces mots furent le signal auquel le groupe de causeurs se disloqua.

Chacun retourna vers ses équipages. Or, il se trouvait que le grand seigneur espagnol et le petit homme à perruque rougeaude avaient l'un son carrosse, l'autre son berlingot placés l'un à côté de l'autre.

Ils s'en allèrent donc côte à côte et, en s'en allant, ils échangeaient rapidement quelques paroles.

— Ils ont reçu des instructions et ne disent rien... fit le premier.

— Je ne pense pas... observa l'autre ; car on aurait recommandé le silence, et on ne m'a rien dit...

— Ni à moi ; il faudrait pourtant savoir où va le détachement...

— Baste, en cours de route, nous l'apprendrons.

— Dieu le veuille... et surtout que ce soit assez tôt pour prévenir le marquis.

Le petit homme haussa les épaules.

— Peuh ! il y a là dedans des jeunes gens qu'il ne me sera pas difficile de faire causer ; avec quelques cigares bien employés, nous déliérons les langues...

Le voyageur ajouta, d'une voix rude subitement, tandis que ses sourcils froncés donnaient à sa physionomie une expression terriblement menaçante :

— Surtout, par un mot, pas un geste, pas une imprudence qui pourraient faire supposer...

Le petit homme eut un geste farouche et gronda :

— Je la tuerais plutôt !

L'autre approuva et dit placidement :

— C'est l'ordre de don José...

La conversation s'arrêta là, interrompue par l'arrivée d'un sous-officier qui venait demander leurs passeports aux voyageurs auxquels avait été accordée l'autorisation de se joindre au convoi.

— Est-ce qu'on part bientôt ? demanda l'Espagnol qui avait pris place dans sa berline.

— Ça ne va pas tarder, probable, répliqua le sergent qui n'était autre que notre ami Briquet ; v'ia le commandant du détachement qui vient de s'amener.

Et il tourna les talons pour gagner le centre de la place, où Descarières, à cheval, s'entretenait avec le chef du peloton de hussards, un tout jeune sous-lieutenant, imberbe et blond.

— Enchanté de vous avoir pour compagnon de route, mon cher, disait Descarières ; j'espère qu'il ne nous arrivera rien de fâcheux.

L'autre allongea les lèvres en forme de moue indifférente. — D'ailleurs, poursuivit le lieutenant, quand on s'appelle Cerizay et qu'on s'est conduit comme vous l'avez fait à l'arsenal...

Le hussard devint tout rouge et murmura :

— Je vous en prie, mon cher camarade, ne parlons pas de cela...

Mais Descarières insista :

— Parlons-en, au contraire, car ce que nous allons faire n'est pas une promenade d'agrément, et le maréchal ne m'a pas dissimulé...

Il s'interrompit, voyant Briquet au port d'arme près de son cheval et lui tendant des papiers.

— Mon lieutenant, dit le sergent, ce sont les passeports des civils.

Le jeune homme y jeta un coup d'œil pénétrant, reconnut la signature de Murat, celle du chef d'état-major, et remit les papiers en disant :

— Rends-leur ça, et fais-les mettre en colonne, sur deux files... Tu les prévienbras que le détachement ne s'arrêtera sous aucun prétexte et que toute voiture qui ne pourra suivre sera abandonnée.

Pascal Cerizay eut un mouvement de protestation, Descarières le remarqua.

— Je sais bien, mon cher, c'est cruel ; mais j'ai charge d'âmes et il faut coûte que coûte que j'arrive au but qui a été fixé.

Puis, à Briquet :

— Tu ajouteras, pour que nous ne passions pas pour des

sauvages, que les cavaliers de l'escorte prendraient en croupe ceux qui resteraient en route.

Il se tourna vers les fantassins qui, l'arme au pied, attendaient avec une patience stoïque.

— Cognac ! appela-t-il.

Une longue silhouette se profila dans la brume matinale et le vieux grôgnard, arpentant la place sur ses jambes d'échassier, rejoignit les deux officiers.

— Mon vieux, fit le lieutenant, tu es chef de corps, puisque tu es le plus gradé de tes fantassins ; donc, à partir de maintenant, tu formeras conseil de guerre avec le sous-lieutenant Cerizay et moi.

Le vieux avait eu la peau tannée et retannée depuis si longtemps sur les grandes routes d'Europe, qu'il était bien difficile de le faire rougir. Mais il ne serait certainement pas invraisemblable d'insinuer que ces mots de son officier lui firent monter un flot de sang à la face.

Chef de corps... lui !... Ah ! bon sang de bois !... C'était-y Dieu possible !

D'orgueil, il se redressa encore, bomba son thorax et, instinctivement, caressa d'un regard flamboyant les galons d'or qui zébraient les manches de sa capote et le ruban rouge qui mettait une tache de sang sur sa poitrine.

— Tu vas me diviser tes lapins en deux groupes : le premier servira d'avant-garde et sera précédé de quelques hussards en guise d'éclaireurs ; le second groupe marchera sur les flancs du convoi et détachera, de droite et de gauche, des flanqueurs.

— Bien, mon lieutenant...

— Surtout, choisis-moi, comme flanqueurs, les plus malins, car ce n'est pas une mince affaire...

Cognac plissa son œil droit et ses lèvres se tordirent dans un sourire malicieux.

— Compris mon lieutenant, on a fait autrefois la guerre de Vendée, avec Turreau et Hoche... On connaît son affaire...

Il demanda :

— Faut-il prendre cette formation de marche tout de suite, ou seulement au sortir de la ville ?...

Pascal Cerizay déclara :

— Au sortir de la ville, ce serait suffisant... ce me semble...

Descarières allait répondre dans le même sens lorsqu'une idée lui passa subitement par la cervelle.

— Tout de suite, répondit-il ; veille surtout à ce que tes hommes s'embœffent exactement le pas, sur les flancs du convoi : il ne s'agit pas qu'il se glisse parmi les voyageurs des gens non munis de passeport...

Le sous-lieutenant de hussards approuva de la tête.

— Je n'avais point songé à cela...

Descarrières lui dit :

— Voulez-vous, je vous prie, donner des ordres conformément aux instructions que je viens de donner moi-même pour l'infanterie...

Le jeune homme s'éloigna et Descarrières demeura seul.

Alors, il tomba dans l'accablement morne qui, depuis quatre jours, l'enveloppait, c'est-à-dire depuis que M^{lle} de Santa-Cruz avait disparu. Qu'était-elle devenue ? Était-elle morte, assassinée lors de la prise du palais ? Mais alors, on aurait retrouvé son corps. Avait-elle été enlevée ? Mais par qui ?... à quel propos ?... Sur l'ordre de son père ?...

S'il en eût été ainsi, le duc n'aurait pas remis à Murat la lettre qu'il lui avait remise la veille, avant de marcher au supplice.

Peut-être bien son frère, en fuyant, l'avait entraînée avec lui ?

Bref, quelle que fût la cause de cette disparition, la jeune fille avait disparu !

— Mon lieutenant... tout est prêt...

C'était le sergent qui, debout près du cheval, au port d'arme, venait de parler.

Sur sa selle, Descarrières, brusquement arraché à ses réflexions, avait tressailli.

— Bien... fit-il.

Et, ayant jeté un coup d'œil sur la place que les premiers rayons du soleil éclairaient maintenant en plein :

— Va dire à l'officier de hussards de faire partir ses éclaireurs... tu feras suivre un peloton à cinquante pas... et surtout retiens bien ce que je t'ai dit...

Cognac pivota sur ses talons et s'en fut rejoindre le sous-lieutenant Certizay, auquel il communiqua l'ordre de Descarrières.

Aussitôt, quatre hussards partirent au trot, pour prendre de l'avance. Ils avaient le sabre pendu au poignet de la main droite par la dragonne de cuir et, sur la cuisse, leur poing fermé tenait la crosse de leur pistolet d'arçon. Derrière eux, une quinzaine de voltigeurs se mirent en marche, l'arme à la bretelle, mais la baïonnette au canon, prêts à toute éventualité.

Avec eux partit l'officier de hussards, auquel incombaient le soin d'éclairer la marche.

Ensuite les voitures, sur une file, entre deux rangs de fantassins, s'emboîtant le pas exactement, ainsi que l'avait prescrit Descarrières.

A cheval, en tête d'un peloton de hussards, il regarda défilier sa petite colonne, surveillant tout, examinant le fouragement des soldats, le harnachement des bêtes de trait et jusqu'à la physionomie des voyageurs.

Ceux-là surtout, sans l'inquiéter, le préoccupaient,

Avec ces diables de gens, pouvait-on savoir jamais ?

En dépit des précautions minutieuses prises, y avait-il rien d'impossible à ce que la colonne emmenât avec elle un espion et un traître ?

La dernière carriole ayant quitté la place, Descarrières fit partir le gros du peloton de cavalerie, ne gardant que quatre hommes auxquels il voulait confier le rôle d'arrière-garde.

Mais ces quatre hommes, il les avait choisis avec un soin particulier.

Un trompette d'abord, tout jeune, vingt ans à peine, mais l'air crane avec sa petite moustache noire sous son nez retroussé et ses yeux percés en trous de ville, très vifs, très malins, dans son visage mince couvert de taches de son.

Puis un grand gars, plus âgé, avec un chevron de laine sur la manche, le cuir tannée déjà par plusieurs campagnes, une face ronde, aux traits épais, et des membres athlétiques.

Ce qui avait fixé le choix de l'officier, c'avait été une grande balafre partant du sourcil droit pour rejoindre l'oreille gauche, en passant par-dessus le nez, légèrement endommagé.

Les deux autres l'avaient frappé par leur allure martiale et leur air dégourdi.

Ces quatre gaillards-là devaient valoir, à eux seuls, un escadron.

Le lieutenant poussa sa monture et, derrière lui, les hussards se mirent en marche, deux par deux, silencieux parce que c'était la consigne, mais ayant tort envie d'échanger leurs impressions.

— Tiens ! dit tout à coup l'un d'eux, presque malgré lui ; v'là M^{me} Briquet qui prend le frais...

En effet, sur le trottoir, devant le petit magasin où elle s'était improvisée modiste, la vivandière, les deux poings sur les hanches, regardait s'éloigner la petite colonne.

— Mon lieutenant ! s'exclama-t-elle... ah ! mon lieutenant...

L'officier s'était arrêté.

— Mon lieutenant, ce serait-y un effet de votre bonté de bien vouloir descendre pour un moment ? Y a mon gamin qu'aurait quelque chose à vous dire... mais il est au lit...

D'un bond, Descarrières fut à terre.

Il jeta la bride à un des hussards et emboîta le pas à la vivandière.

— Au lit ! répéta-t-il. Que lui est-il donc arrivé ?

— Oh ! c'est pas grand'chose, une balle qui lui a percé le gras de l'épaule ; mais il a la fièvre et le major veut pas qu'y s'lève...

Elle ajouta :

— C'est y a quatre jours... au palais Santa-Cruz, qu'il a
 étrapé ça...
 Le lieutenant s'était arrêté net, les jambes molles.
 — Au palais Santa-Cruz l... Vous dites que c'est là qu'il
 a été blessé ?...
 — Oui, il était avec le détachement qui a chassé les Espa-
 gnols qui s'y étaient retranchés l... Ah ! je croyais bien qu'il
 était mort, mon pauvre p'tiot l...
 — De l'arrière-boutique, qui servait en même temps d'atelier
 et de chambre à coucher, la voix de Cri-Cri se fit entendre,
 gentiment moqueuse.
 — Voyons, m'man, on n'est pas au boulevard du Crime et
 t'as pas invité le lieutenant à venir pleurnicher à la dernière
 scène du cinquième acte... c'pas ? donc...
 Puis, à Descarrières :
 — Voilà la chose, mon lieutenant, dit-il, et vous m'excuse-
 zerez de vous avoir pas prévenu plus tôt, mais j'avais le
 délire et c'est qu'hier que j'ai pu parler à m'man... S'agit de
 la demoiselle...
 Le jeune homme pâlit, et ses mains, qui serraient celles du
 gamin, se mirent à trembler.
 — Alors... demanda-t-il, tu as à me parler de M^{lle} de Santa-
 Cruz ?... Tu sais ce qu'elle est devenue ?
 — Du moins, je sais qui a fait le coup.
 Descarrières sursauta.
 — Quel coup ?... Qu'est-ce que tu sais ?... demanda-t-il
 d'une voix étranglée.
 Cri-Cri le regarda d'un œil ahuri.
 — Est-ce que M^{lle} de Santa-Cruz n'a pas disparu ?... Eh
 bien l... je l'ai vu enlever...
 Descarrières poussa un cri d'angoisse et, penché sur le
 Et :
 — Parle... parle... dis-moi quel est le misérable ?... Son
 père peut-être...
 — Non... c'est un nommé La Romana...
 — Le marquis de La Romana l...
 — Ou du moins je le suppose, mon lieutenant. Et j'pour-
 rais même pas vous dire son nom si, dans sa fuite, l'indi-
 vidu n'avait pas laissé tomber quelque chose que j'ai ram-
 massé, moi...
 Et à M^{me} Briquet :
 — M'man, dit-il, donne donc la carabine...
 Sans doute, la vivandière avait-elle prévu la demande, car
 elle s'était dirigée vers un angle de la pièce d'où elle reven-
 nait, tenant une arme à la main.
 Les doigts du petit se crispèrent sur l'arme, nerveusement,
 dès qu'ils la tinrent.
 — Tenez, mon lieutenant, dit-il, voyez-vous, là... incrusté

dans la croisée, ce nom avec de la nacre et de l'argent l...
 Voyez-vous ?... même qu'il y a une couronne avec...
 Penché, Descarrières déchiffrait péniblement, au milieu de
 l'obscurité, le nom que lui montrait le gamin.

Enfin, il réussit à épeler chaque lettre et s'écria :

— La Romana l... Tu as raison... cette arme est bien au
 marquis... Mais comment cette carabine est-elle entre tes
 mains ?...

— Quand le capitaine a voulu s'emparer du palais... j'ai
 eu idée de monter avec quelques camarades dans l'arbre
 qui nous avait déjà servi, à nous deux... Histoire de prendre
 l'ennemi à revers ! V'là qu'chacun de nous s'était séparé,
 poursuivant son chemin au petit bonheur, et que tout à coup
 j'aperçois, au bout d'un couloir, un civil qui débouchait
 d'un escalier et se sauvait comme si qu'il aurait eu le diable
 à ses trousses... J'cours après... le entre dans une pièce...
 j'veux entrer... la porte était fermée... j'entends une voix de
 femme, des gémissements, des supplications... Alors, j'n'fais
 ni une ni deux... j'empoigne mon sabre à deux mains... et
 j'attaque la serrure... qui saute. J'entre, et j'vois une femme
 qui se débattait aux bras d'un homme...

— C'était Mercédès l... clama le lieutenant.

— J'ai eu à peine le temps de la reconnaître... mais j'l'ai
 reconnue tout d'même : le gredin m'a ajusté et j'suis
 tombé...

M^{me} Briquet écoutait comme si c'eût été la première fois
 qu'elle entendait ce récit.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que ce soit le marquis de
 La Romana ? demanda Descarrières.

— Cette carabine, avec laquelle il m'a ajusté et qu'il a
 jetée ensuite, sans doute pour avoir plus facilement raison
 de la demoiselle...

Le lieutenant s'écria d'une voix furieuse :

— Oh ! le lâche ! le lâche !...

Les chevaux qui piaffaient au dehors rappelaient tout à
 coup Descarrières à la réalité, et l'homme du devoir qui
 était en lui triompha de l'amoureux désespéré.

— Petit, dit-il en se penchant vers le fils de la vivandière,
 je te remercie et je te vaudrai ça, à la première occasion...

Il l'embrassa et tendit la main à M^{me} Briquet.

— Merci aussi, ma brave camarade, ajouta-t-il, nous nous
 reverrons...

Il sortit, sauta sur sa selle et mit son cheval au trot pour
 rattraper la colonne. Le renseignement fourni par Cri-Cri
 n'était, à bien considérer, pas bien important et dépendant
 il avait rasséréiné l'âme du jeune homme... ou du moins,
 il avait transformé ce qu'il éprouvait. Il ne pleurait plus
 sur le sort de Mercédès. Il savait ce qu'elle était devenue, il

n'avait plus la crainte qu'on vînt lui annoncer que son corps venait d'être trouvé, criblé de coups, dans quelque coin du palais ou du parc. Elle vivait !

Non : c'était de la fureur qu'il ressentait ; une fureur folle, irraisonnée contre celui ou plutôt ceux qui s'étaient emparés de la jeune fille. Car, n'étant, bien entendu, pas au courant des combinaisons matrimoniales qui existaient entre don José et le marquis de La Romana, il ne pouvait supposer que ce dernier eût, jusqu'à un certain point, le droit d'agir ainsi qu'il l'avait fait. Il ne voyait dans cet acte brutal que le fait d'un frère — chef de famille par suite de la mort du vieux duc — s'opposant par la force à ce qu'une Santa-Cruz se mesurât.

« Je le retrouverai... songeait-il... je le retrouverai... dussé-je pour cela fouiller l'Espagne entière... et quand je lui aurai mis la main dessus... il faudra bien qu'il parle... qu'il me dise en quel endroit il l'a cachée... »

Tout à sa rage, il éperonnait son cheval et la pauvre bête — bien innocente — se cabra tout à coup. Ce petit incident changea, pour le moment, le cours des idées du jeune homme.

Il songea à la responsabilité lourde qui lui incombait et il regarda devant lui.

En dehors des portes de la ville, le convoi avait fait halte pour l'attendre.

— Brigadier, dit-il à l'un de ses hussards, allez dire qu'on se mette en marche et qu'on presse l'allure...

Le soleil maintenant était tout à fait levé et il s'agissait de gagner l'étape avant la grande chaleur du jour.

Belamour partit dans un galop fou, et le bruit des sabots de son cheval martelant le pavé fit soulever curieusement quelques jalousies.

Au pas, pour donner au convoi le temps de prendre une avance suffisante, Descarrières franchit la porte de Madrid, et, les faubourgs traversés, on se trouva dans la campagne.

L'étape fut longue, monotone : sur la route on ne fit que des rencontres insignifiantes.

A droite et à gauche, les campagnes étaient désertes.

On voyait les instruments aratoires abandonnés.

Les villages qu'on traversait étaient vides.

Pas un être humain... pas un animal... Les habitants avaient fui, en emmenant leurs bestiaux ; les chiens eux-mêmes avaient suivi leurs maîtres, et l'on voyait, en jetant un coup d'œil dans les maisons, que tout ce qui avait pu être emporté l'avait été.

Et Descarrières, qui cheminait passivement, endormi dans une quiétude douloureuse, se disait qu'on entrerait dans une aventure terrible, dans une aventure où les belles troupes de

l'empereur allaient s'user vainement, sans aucun profit ni pour la gloire de Napoléon, ni pour les intérêts de la patrie.

Vers midi, on arriva à un gros bourg que le colonel Villaray avait désigné comme devant servir d'étape à la petite colonne. Ainsi que tous les villages rencontrés depuis le départ de Madrid, ce bourg était désert.

Les soldats n'eurent que plus de commodité pour installer leur campement.

Les plus belles maisons, celles où ils pensaient trouver le plus de confortable, furent choisies par eux, et bientôt les cheminées s'empanachèrent de torrents de fumée.

Hussards et fantassins s'entendaient comme frères pour faire cuire leur soupe... une soupe qui promettait d'être copieusement arrosée, vu que certains lascars — doués d'un flair particulier — avaient réussi à dénicher des provisions de vin, soigneusement cachées cependant.

Comme bien on pense, Descarrières avait pris, en arrivant dans le bourg, toutes les précautions d'usage.

Des sentinelles avaient été placées sur certaines hauteurs dominant les environs, des éclaireurs à cheval avaient été se poster à une demi-lieue de là, et un des troupiers les plus intelligents, choisi par le sergent Cognac lui-même, était grimpé dans le haut du clocher pour surveiller le pays.

Mais ce n'avait pas été tout.

Les voitures avaient été parquées sur la place et défense avait été faite aux voyageurs de franchir la ligne de sentinelles postées autour de la place.

Les soldats avaient ordre de tirer sur quiconque n'observerait pas cette consigne. Or, dans l'une des maisons qui se dressaient à côté de l'église, maisons qui avaient été abandonnées précisément aux voyageurs pour pouvoir s'y reposer durant quelques heures avant de reprendre la route, deux hommes causaient derrière les volets clos, tout en fumant une cigarette, devant une tasse de chocolat brûlant.

L'un était le petit homme rougeaud dont nous avons fait connaissance sur la plaza Mayor, à Madrid ; l'autre était un grand garçon, paraissant dans les vingt-cinq ans, habillé comme les arrieros et armé d'un sabre dont le ceinturon était bouclé par-dessus une haute ceinture de laine rouge. Déposée contre la cheminée, à portée de sa main, une carabine munie de sa baïonnette. Celui-là n'était autre que Benito, le même avec lequel Murat et M^{lle} de Santa-Cruz avait eu l'entretien qu'on connaît, la nuit où le palais avait été ensanglanté.

Le même que le général Lefranc avait abattu à ses pieds, lors de l'assaut de l'arsenal de Fuencarral.

Il était blême : la blessure reçue était à peine fermée. Mais le fanatisme le soutenait et la haine aussi.

— Comment donc as-tu réussi à le cacher ? demanda le petit homme rougeaud.

— Dans l'église... sous l'autel... Quand les soldats ont eu pris position, je suis sorti de ma cachette, j'ai examiné par les vitraux l'aspect de la place... j'ai reconnu votre carriole au signal convenu et je me suis bien douté que vous deviez être par ici... Alors j'ai passé par les cryptes qui communiquent avec la cave de cette maison...

— Quelles nouvelles ?...

— Don José est à Santa-Lucia... où il attend le courrier de France...

— C'est à Santa-Lucia que se rend notre convoi.

— Bon à savoir... je prendrai les devants... et il sera prévenu à temps...

— Que dois-je faire ?

— Rien, si ce n'est tâcher de surprendre les heures auxquelles le commandant compte arriver à Santa-Lucia.

— On y tâchera ; maintenant, autre chose : les hommes d'escorte ne sont pas pour nous, mais pour le courrier qu'on attend et le ramener à Madrid.

— Je m'en doute...

— Or... il est à supposer que le courrier sera escorté depuis Burgos également par les troupes. Don José a-t-il songé à cela ?...

— C'est possible... En tout cas, je le lui ferai observer.

— Et crois-tu que vous serez suffisamment en nombre pour lutter contre les deux escortés ?

— Peut-être a-t-il l'intention de les surprendre l'une après l'autre !...

— Ce serait plus prudent...

Un silence suivit, durant lequel San Benito regardait, à travers les nuages de fumée de sa cigarette, son compagnon qui, les paupières closes béatement, buvait à petites gorgées sa tasse de chocolat.

Sur le visage de l'Espagnol se voyaient très nettement les phases d'un combat intérieur, les traces d'une grande perplexité.

Plusieurs fois il avait ouvert la bouche, et l'avait refermée sans avoir prononcé un mot.

Mais enfin il se décida et se pencha vers l'autre pour lui demander à voix basse, sur un ton très mystérieux :

— Et... la señorita ?... demanda-t-il.

Le petit homme tressaillit et le regarda, effaré.

— Quelle señorita ? demanda-t-il au bout d'un instant.

San Benito haussa les épaules.

— Allons, El Médico, ricana-t-il, ne fais pas l'enfant, tu sais bien de qui je veux parler.

Et comme l'autre le regardait, sans mot dire, le jeune homme ajouta :

— Celle que tu as amenée de Madrid dans la carriole...

Le petit homme se leva d'un bond et, la main sur le manche d'une longue navaja passée à sa ceinture :

— Sur ta vie, garçon, déclara-t-il, voilà un sujet de conversation qui ne vaut rien, ni pour toi... ni pour moi...

San Benito, sans bouger de place, riposta :

— Depuis quand El Médico se transforme-t-il en duègne pour accompagner les jeunes filles ?...

— Depuis que les jeunes filles ont à craindre les insultes de leurs serviteurs...

Le jeune homme, cette fois, ne put se contenir.

Dressé soudain, comme si ses jambes eussent été mues par des ressorts, il vint se camper à deux pouces de son interlocuteur.

— Est-ce pour moi que tu parles ainsi ? gronda-t-il.

— Je ne fais allusion à personne... que ceux qui se sentent coupables prennent mes paroles pour eux...

San Benito courba la tête.

— Coupable... répéta-t-il entres ses dents... Coupable de quoi ?... de n'avoir pu la voir sans l'aimer !

Et poussant un profond soupir, il ajouta d'une voix brève :

— Ah ! El Médico... si tu savais ce qu'on souffre...

L'autre répondit, narquois :

— Moi... je ne sais pas...

— Ecoute, quand, l'autre jour, devant l'arsenal, ce général français m'a frappé, la lame de son sabre pénétrant dans ma chair m'a torturé d'une façon effroyable ; eh bien ! cette torture n'est rien auprès de celle que je subis depuis des mois...

Et il étreignait son cœur à deux mains, comme s'il eût espéré y pouvoir broyer cet amour qui lui faisait tant de mal.

Un long silence suivit, au bout duquel le jeune homme demanda :

— La señorita, Médico, c'est à don José que tu la conduis ?

— Que t'importe ?

Sans répondre, le jeune homme poursuivit, domptant à grand-peine la rage qui grondait en lui :

— Gageons que c'est au marquis de La Romana que tu la mènes ?...

El Médico eut un geste vague.

— Ça, je ne sais pas... Je vais à Burgos...

Un flot de sang empourpra la face de San Benito.

— Que Notre-Dame del Pilar me confonde si je n'étais pas dans le vrai ! gronda-t-il. Le marquis commande là-bas avec Castaños...

El Médico le regardait à la dérobée, plissant ses lèvres minces dans un presque imperceptible sourire...

— Et... tu vas jusqu'à Santa-Lucia ? demanda le jeune homme, après un moment de sombre réflexion...

— Je ne sais encore... répondit l'autre, évasivement ; en principe, oui, mais il se pourrait qu'en cours de route, don José m'envoyât quelque instruction nouvelle qui me fit changer d'itinéraire... comprends-tu ?

Le jeune homme inclina la tête dans un signe affirmatif.

— Oui, répondit-il gravement, je comprends...

Et ses doigts tourmentaient nerveusement la garde de son sabre, comme si quelque idée de meurtre lui eût traversé la cervelle. Mais il se contenta, s'assit et se mit à rouler une cigarette qu'il fuma tout entière, sans desserrer les dents. Puis, il se leva.

— *Adios !* dit-il.

— Tu t'en vas ?...

— Oui... don José m'attend et je n'ai pas à flâner en route, si je veux devancer le convoi suffisamment pour qu'on prenne les dispositions nécessaires...

— Mais... ton cheval ?...

— Caché dans le cimetière... au fond d'un caveau abandonné...

Là-dessus, San Benito ouvrit une porte qui donnait sur l'escalier conduisant à la cave et El Médico, l'oreille tendue, entendit les lourdes bottes éperonnées marteler les marches de pierre... puis plus rien. Le jeune homme avait gagné les caves qui communiquaient avec les cryptes de l'église... Alors, il se leva, s'approcha de la jalousie baissée qui laissait filtrer dans la pièce quelques rayons étincelants de soleil et jeta un regard sur la place. Elle était déserte et, sauf les sentinelles aplaties le long des murs chauds, pour profiter autant que possible de leur ombre mince, tout dormait ; même les mules et les chevaux du convoi fermaient les yeux, immobiles dans l'air torride.

Dans la maison aux volets clos, les troupes faisaient la sieste. Alors, El Médico ouvrit la porte avec précaution, se glissa hors du logis et se trouva tout de suite près de son berlingot. Nous l'avons déjà dit, c'était une voiture à deux roues, assez vaste, entièrement fermée par des rideaux de cuir, et sur le devant de laquelle une place très étroite était réservée pour le conducteur. Masqué par la voiture qui était arrêtée à deux pas de la porte, l'homme avait pu sortir sans être aperçu des sentinelles. Il entre-bâilla les rideaux de cuir et passa sa tête dans l'intérieur du berlingot.

— Señora... appela-t-il à voix basse...

Aucune réponse.

— Señora, répéta-t-il en engageant les épaules...

Alors, au milieu de l'ombre vague, une forme se souleva lentement, une forme humaine, tout de noir vêtue, et une voix demanda, languissante :

— Que voulez-vous ?...

— Savoir si vous désirez vous restaurer un peu ?

— Je n'ai pas faim.

— Ou vous rafraîchir ?...

— Si vous le pouvez, donnez-moi un verre d'eau...

L'Espagnol dégagea ses épaules, sa tête rentra dans la maison, chercha une tasse et, l'ayant trouvée, la remplit à un alcarazas ; puis il revint vers la voiture.

— Voici, señora, dit-il avec empressement.

Deux mains s'allongèrent, deux mains fines et blanches, qui prirent la tasse et, durant une seconde, s'entendit le léger glissement du liquide dans la gorge.

— Merci, fit-elle, en rendant la tasse vide.

Un coup de feu éclata en ce même moment, presque aussitôt suivit d'un autre.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-elle.

Mais El Médico avait refermé les rideaux et, en deux bonds, était rentré dans la maison dont il repoussa la porte... Alors, la face collée contre la jalousie, il regarda.

Comme par enchantement, la place s'était réveillée ; les sentinelles, subitement sorties de leur torpeur, avaient repris une pose martiale.

Encadrés dans les portes brusquement ouvertes des maisons, des soldats se croisaient, se frottant les yeux, bâillant, comme des gens éveillés en sursaut...

Les deux officiers, eux aussi, étaient apparus, chacun de son côté, et avaient couru l'un vers l'autre. En même temps, le vieux sergent accourait, boutonnant en toute hâte son habit, le shako enfoncé d'un coup de poing.

— Mon lieutenant, dit-il en s'arrêtant devant Descarrières... je vais voir... et je reviens vous mettre au courant...

— C'est cela... allez, sergent... et tâchez de savoir exactement ce qui s'est passé...

Les hommes du détachement, rompus à ces alertes, avaient pris d'eux-mêmes les armes et, en rang de bataille, attendaient, pendant que les cavaliers se hâtaient de passer la bride à leur monture.

Le sabre sous le bras, Descarrières s'entretenait avec le sous-lieutenant de hussards et cherchait à prévoir, de concert avec lui, les dispositions à prendre en vue de l'éventuel combat qui, peut-être, se préparait... Le sergent, tout à coup, revint.

— Mon lieutenant, fit-il en s'arrêtant tout essoufflé près des deux officiers, ce n'est rien qu'un homme qui passait à

cheval, à une portée de fusil de nos sentinelles. Il a refusé de s'arrêter... on a tiré dessus.

— L'a-t-on tué ?...

— Peut-être bien a-t-il été touché ; mais son cheval était intact et il a filé au grand galop.

Le jeune officier de hussards s'empresse de dire :

— On aurait pu mettre quelques cavaliers à sa poursuite. Le vieux Cognac haussa les épaules.

— Peuh !... risquer la peau de quatre hommes pour un hidalgo... répondit-il, car rien ne prouve que ce ne soit pas un piège.

— Enfin, il a disparu ? interrogea Descarrières.

— Qui... mon lieutenant... on l'a perdu de vue au coin d'un bois qui se trouve sur la droite, un peu en arrière du village...

Pascal Cerizay suggéra :

— Ce n'est peut-être qu'un simple paysan qui, pris de peur, s'est enfui à notre approche...

Cognac, avec son franc-parler de vieux grognard, secoua la tête :

— Je ne crois pas beaucoup aux paysans à cheval, moi ; surtout que le village a été fouillé et reconnu abandonné. Descarrières eut un geste d'impatience.

Le sergent demanda, respectueux :

— Quels sont vos ordres, mon lieutenant ?

— On va repartir de suite... dans le même ordre que lorsqu'on a quitté Madrid ; seulement... tu feras rentrer les fantassins qui servaient de flanqueurs... ils seront remplacés par la cavalerie... Cela nous permettra de nous éclairer plus au loin...

Il ajouta :

— L'infanterie disponible augmentera l'arrière-garde.

— C'est tout, mon lieutenant ?

— C'est tout...

Le sergent transmit d'abord l'ordre aux hussards qui devaient servir de pointe d'avant-garde et partirent au trot.

Puis ce fut le tour des voitures qui se mirent en route entre deux files de fantassins, tandis qu'à même hauteur trois hussards de chaque côté filaient grand train pour éclairer la marche à cinq cents mètres au moins des flancs de la colonne...

Le lieutenant Cerizay prit le commandement de ce groupe.

Le troisième groupe était l'arrière-garde avec laquelle marchait Descarrières, toujours escorté de ses trois hussards... Ceux-ci, en dépit de la gravité de la situation, auraient bien voulu blaguer.

Mais le lieutenant avait l'air si grave, si préoccupé, que les groupiers cheminant derrière lui n'osaient se risquer. Cepen-

dant Belamour, se penchant à l'oreille de Clampistol, finit par lui dire tout bas, bien bas :

— Probable que le lieutenant craint un coup de chien...

Pauvre diable de Belamour ! S'il eût pu se douter que Descarrières songeait à Mercédès...

CHAPITRE VII

LE MOINE

Santa-Lucia est, ou plutôt était une petite bourgade à quelques lieues environ de Madrid, sur la route de Burgos, et à vingt lieues de cette dernière ville.

Les événements tragiques dont l'Espagne fut le théâtre durant cette guerre funeste ont vu disparaître peu à peu Santa-Lucia, qui, par sa situation topographique, était considérée par l'un et par l'autre parti comme une situation stratégique importante.

Si bien que, prise et reprise alternativement par les Français et les Espagnols, il finit par ne plus rester une seule habitation debout.

Peu à peu, le temps aidant, disparut jusqu'au moindre vestige de hameau, et la charrue du cultivateur a, insensiblement, si bien nivelé le terrain, que bien fin serait celui qui pourrait dire aujourd'hui où se dressaient les maisons de Santa-Lucia.

Mais il n'en est pas moins vrai qu'à l'époque dont nous parlons, Santa-Lucia existait et jouissait même d'un certain renom à cause d'une communauté de moines prêcheurs, auxquels on attribuait une certaine éloquence populaire...

Situé en pleine montagne, ce couvent, perché au sommet d'un roc qui commandait un étroit défilé, avait de vagues airs de citadelle, avec ses deux tours crénelées, ses murailles d'enceinte percées de meurtrières, et sa porte à hersé.

Très anciennes de date, ces constructions militaires s'expliquaient par le nombre considérable de mauvaises gens qui pullulaient, autrefois, dans ces parages...

Et, comme, à donner au couvent un aspect plus monacal il eût fallu dépenser un argent que la communauté ne possédait pas, les tours étaient restées debout, comme les murs avaient continué à être percés de meurtrières, et le couvent s'était, comme par le passé, dressé orgueilleusement au-dessus de la demi-douzaine de maisons accrochées au flanc de la montagne, qui composaient le hameau de Santa-Lucia.

Le principal habitant exerçait le métier de maître de poste, car Santa-Lucia, située au sommet d'un défilé, se trouvait à

cheval sur les deux versants, et il était naturel qu'on y eût établi un relais.

Hormis certains jours où passaient les deux diligences faisant le service de Madrid à Burgos et réciproquement, à l'exception aussi de convois de mules portant des marchandises à destination de France, ou encore en venant, le hameau, à cette époque où la guerre n'avait pas encore éclaté, sommeillait continuellement dans un silence et une quiétude que lui eussent enviés les grands centres.

Or, le jour même où le lieutenant Descarrières avait quitté Madrid, comme le crépuscule commençait à tomber, une certaine agitation régnait dans le couvent.

Les bons pères, qui avaient coutume, après le repas du soir, de déambuler sous les arcades pleines de fraîcheur, tout en causant lentement des futilités incidentes de la journée, les bons pères étaient rassemblés dans la chapelle.

En dépit de la sainteté du lieu, un chuchotement bourdonnait sous les voûtes sonores et les yeux se tenaient attachés curieusement sur une porte percée dans la muraille, derrière le maître-autel, et qui devait conduire du chœur à la sacristie.

Soudain, cette porte s'ouvrit et, précédé de deux moines tenant l'un un ostensor, l'autre un vase d'argent rempli d'eau bénite, un vieillard s'avança, grave, compassé, sinistre, recouvert d'une chasuble qui semblait toute en or, tellement elle était surchargée d'ornements...

De longs cheveux blancs auréolaient son front et, dans un visage émacié, les yeux mettaient comme deux pointes de feu.

À sa vue, le bourdonnement se tut comme par enchantement et le silence se fit si profond qu'on eût pu, sous les robes de bure, entendre battre les cœurs.

Le vieillard, après une gémissement prolongée devant le tabernacle, s'avança jusqu'à la grille de fer doré qui séparait le chœur de la nef, et là, les mains levées au ciel, sembla implorer Dieu pour qu'il fit descendre sur l'assemblée les lumières dont elle avait besoin.

Ensuite il prit, des mains du moine qui l'accompagnait, le goupillon qui trempait dans l'eau bénite, et à gestes larges, aspergea les assistants, traçant dans l'air, au-dessus de leurs têtes, de grands signes de croix.

Quand ce fut fini, il retourna vers le tabernacle, s'agenouilla et, les mains croisées, demeura un long moment en prières...

Puis il se releva et, s'étant signé, se dirigea vers une chaire de bois sculpté, peu élevée au-dessus du sol, mais suffisamment cependant pour dominer les assistants.

D'une voix vibrante, il dit alors :

— Mes frères... si je vous ai rassemblés en si grand'hâte et hors des heures consacrées ordinairement à vos exercices religieux, c'est qu'il plaît à Dieu de nous frapper cruellement et que l'heure des résolutions viriles a sonné... On sert Dieu, mes frères, non moins bien par ses actes que par ses prières, et ce sont des actes que je vais vous demander au nom de Dieu, de la sainte Eglise et de l'Espagne...

Ce préambule provoqua dans l'auditoire une stupéfaction grande, et chacun considéra son voisin comme s'il eût espéré lire sur son visage l'explication des paroles qui venaient d'être prononcées...

Le prélat poursuivit :

— De Madrid sont envoyées dans les provinces des proclamations soi-disant adressées par Sa Majesté Ferdinand VII, notre bien-aimé souverain... Ces proclamations nous annoncent que Sa Majesté, se sacrifiant au bonheur de ses sujets, abdique son pouvoir aux mains de l'empereur des Français.

Le prélat s'arrêta un moment et promena un regard inquiet sur l'assemblée, pour juger de l'effet produit par ces mots. C'était comme si les assistants avaient été changés en autant de blocs de pierre.

— Sa Majesté, poursuivit l'orateur, recommande à ceux qui étaient ses sujets d'obéir à celui que leur désignera Napoléon, comme à lui-même...

Des exclamations s'élevèrent. Le prélat étendit la main.

— Paix-là, mes frères, contenez votre légitime indignation et laissez-moi poursuivre... Eh bien ! cette proclamation, qui, par les soins du maréchal Murat, va être répandue à profusion dans toute l'Espagne, cette proclamation est mensongère... ou plutôt elle est détruite par cette autre que voici...

Et, au milieu d'un silence solennel, le prélat donna lecture d'une lettre écrite par Ferdinand VII à la junte du gouvernement, cette lettre à laquelle, on s'en souvient, Limassier avait fait allusion à Murat. Le roi disait très nettement qu'il « n'était pas en liberté et qu'il ne pouvait, par conséquent, prendre aucune mesure pour la conservation du souverain et de la monarchie... »

« D'après ces considérations, il donnait à la junte les pouvoirs les plus illimités.

« Elle pouvait se transporter partout où elle le jugeait convenable, et exercer, au nom de Sa Majesté, toutes les fonctions de la souveraineté...

« Les hostilités devaient commencer au moment où le roi serait conduit dans l'intérieur de la France, chose à laquelle il ne consentirait jamais, à moins d'y être contraint par la violence...

« En même temps, Sa Majesté adressait au conseil royal et, à son défaut, à toute chancellerie ou audience, un décret

portant que les Cortès seraient assemblées dans le lieu le plus convenable ; qu'elles s'occuperaient d'abord de levées de troupes, et de subsides nécessaires pour la défense du royaume, et que leur session serait permanente, pour prendre par la suite les mesures convenables, suivant l'occurrence des événements... »

La lettre terminée, le prélat regarda les assistants. Alors, comme si de ses yeux avait jailli une étincelle qui mit le feu aux poudres, les moines se levèrent et, la main dressée dans un geste de serment, crièrent tous ensemble d'une voix forte :

— Vive Ferdinand VII, notre roi...

Un seul cri :

— Mort à Napoléon !...

Ce fut un signal et, dans un délire, tous ceux qui étaient là répétèrent :

— Mort ! mort à Napoléon !...

Le masque blême du prélat s'était coloré d'une légère rougeur ; il se pencha un peu sur le rebord de la chaire et, la main au-dessus des yeux, en visière, fouilla l'ombre vaguë où se mouvaient les silhouettes blanches des moines... Puis, agenouillé, il murmura une courte prière, se releva, bénit les assistants d'un geste large et fit signe qu'il avait encore quelque chose à dire.

— Mes frères, le ciel compte sur vous pour aller à travers l'Espagne porter la bonne parole et surexciter les courages... Que chaque Espagnol se lève et, l'esconette au poing, soit, d'une heure à l'autre, soldat... Il s'agit de défendre son foyer, sa femme, ses enfants, le sol où reposent les ancêtres !... Vous-mêmes, mes frères, Dieu vous ordonne par ma bouche de recourir à tous les moyens pour défendre la cause de l'Eglise et celle de votre roi... Souvenez-vous de la lutte de nos ancêtres contre les Maures !... Laissez dans vos cellules vos livres et vos chapelets... Aux armes, moines !... soyez les soldats du Dieu des armées !...

Un tonnerre accueillit ces paroles vibrantes... D'un geste, le prélat obtint le silence.

— A genoux ! mes frères, et prions pour le salut du roi... pour le salut de l'Espagne !... pour le triomphe de Dieu !...

L'assistance tomba à genoux, et de toutes ces poitrines dans lesquelles un sang nouveau semblait circuler, les chants sacrés vibrèrent, sonores, menaçants, ainsi que des cris de guerre.

Puis, le prélat s'étant relevé, les moines se relevèrent eux aussi et, s'étant signés, sortirent en silence de la chapelle, défilant un à un devant le vieillard qui se tenait debout sur la marche du chœur... A chacun il sonnait sa bénédiction... Quand le dernier passa devant lui, il lui fit signe du doigt.

— Demeurez, mon fils, dit-il à voix basse...

L'autre s'arrêta et, la tête basse, à moitié enfouie dans le vaste capuchon, les mains disparaissant dans les vastes manches, il attendit.

Quand la porte se fut refermée sur le dernier moine, le prélat éleva la voix et dit :

— Vous pouvez venir, monsieur le duc...

Alors, de la sacristie, sortit un homme vêtu en cavalier, d'un costume de drap brun, chaussé de fortes bottes éperonnées et armé d'un sabre de cavalerie, dans le ceinturon duquel deux pistolets étaient passés. Il tenait à la main un grand feutre qu'une plume rouge empanachait et dont il balaya les dalles en s'inclinant profondément devant le tabernacle. Quand il se releva et qu'il tourna vers le prélat devant l'image du Sauveur, il sembla que le moine tressaillit imperceptiblement.

Le cavalier était don José de Santa-Cruz, duc par la mort de son père.

— Vous avez entendu, monsieur le duc ? demanda le prélat.

— Oui, monseigneur, et je ne saurais trop vous applaudir de l'éloquence que vous avez déployée.

Mais le vieillard eut un geste brusque, comme pour protester contre l'éloge qu'on lui réservait.

— Monsieur le duc, nous avons l'un et l'autre la même âme échauffée du même patriotisme... C'est la cause de l'Espagne qu'il s'agit de faire triompher, et, trop faible pour porter l'épée, j'y emploierai du moins toutes les ressources de mon esprit et de mon cœur...

Don José saisit les mains de l'évêque et les baisa. Le prélat se dégagea doucement et reprit, en désignant le moine qui, durant l'échange de ces quelques paroles, n'avait pas donné signe de vie :

— Monsieur le duc, je crois que voici celui qu'il vous faut...

Le jeune homme examinait le moine de ses regards ardents, comme s'il eût voulu descendre jusqu'au fond de lui-même.

— C'est lui qui, tout à l'heure, a crié le premier : « Mort à Napoléon !... » Est-ce vrai ?...

Le moine courba la tête.

— Mon père, fit-il avec humilité, j'en demande pardon à Votre Eminence... je suis d'un caractère emporté et je ne puis malheureusement pas toujours retenir l'expression de ma colère...

Le vieillard eut un beau sourire et lui mit paternellement la main sur l'épaule.

— Ne vous défendez pas, mon fils, répondit-il : il est des circonstances où les défauts deviennent une qualité et l'exal-

tation patriotique ne peut être qu'agréable au Seigneur... N'est-il pas vrai, monsieur le duc ?...

Avant que don José eût formulé son approbation, le moine s'écria, en levant vers la porte de l'église ses deux bras dont les manches semblaient de larges ailes d'oiseau :

— Puisse le Seigneur me faire la grâce de rendre ma vie utile à la patrie !...

Don José, qui l'examinait toujours sans dire mot, lui demanda :

— De quelle partie de l'Espagne êtes-vous, mon père ?

— D'Irun, monsieur le duc.

Le jeune homme eut un signe de tête d'assentiment et murmura :

— Je vous trouvais aussi un accent particulier que je ne connaissais pas...

Et il s'adressa au prélat :

— Je ne suis jamais allé dans cette partie de l'Espagne... ou, du moins, je n'ai jamais fait que la traverser... en accompagnant à Bayonne... notre malheureux roi, Sa Majesté Ferdinand...

L'expression de son visage s'était faite terrible lorsqu'il avait prononcé ces derniers mots et, dans ses prunelles sombres, un éclair avait lui.

Une horloge, qui lentement sonna huit heures, troubla le silence.

— Monsieur le duc, fit le vieillard, peut-être serait-il temps...

Le jeune homme tressaillit.

— Vous avez raison, monseigneur...

Il se retourna vers le moine, examina à nouveau ce visage mince, chafouin, dont le nez s'allongeait ainsi qu'un museau, de chaque côté duquel s'embusquaient deux petits yeux noirs, brillants ainsi que des éclats de jais.

— Mon père, se décida-t-il à dire, j'ai reçu avis qu'un courrier de France doit passer ici, allant porter à Madrid les ordres de Napoléon.

Le moine se contenta d'incliner la tête.

— Or, il importe à la junte provisoire de connaître la teneur de ces ordres.

— Bien, monsieur le duc...

— Il importe également que le maréchal Murat ne se doute pas que nous sommes au courant des instructions qu'il a reçues... autrement il changerait de lui-même les dispositions que l'empereur lui dit de prendre.

— Bien, monsieur le duc...

— De même que Murat envoie un courrier à Bayonne, et j'aurais grand intérêt à savoir ce que contient le rapport du maréchal...

Le moine eut un geste énergique :

— Puisque ces deux courriers doivent passer ici... il n'y a qu'à les attendre !...

Le prélat protesta vivement.

— Pour compromettre le couvent, mon fils !...

Le moine répliqua très humblement :

— Eminence, en temps de guerre, le couvent de Santa-Lucia est la plus étonnante fortification qui soit et mieux vaudrait, à mon sens, l'occuper militairement, plutôt que de laisser les Français s'en emparer...

Don José tressaillit, regarda le moine et dit :

— Voilà qui est fort judicieusement raisonné !...

Entre ses dents, il ajouta, mais si bas que ses interlocuteurs ne purent entendre :

— Tron, peut-être...

Le prélat répliqua, après un moment de réflexion :

— Sans doute... mais avant que la junte ait rien décidé, il serait prématuré d'agir... et mieux vaut ruser... C'est pourquoi, seigneur don José, je me permettrai de vous proposer un plan...

— Parlez, mon père...

— Que celui-ci — et il désignait le moine — prenne le commandement d'un certain nombre de nos frères, ceux qu'il jugera les plus aptes à cette expédition, et que, sous des costumes laïques, que nous prêteront certainement les gens du village, il s'en aille tondre, dans la montagne, une embuscade au courrier de Bayonne...

Le visage de don José traduisait une grande surprise.

— Je ne comprends plus...

— C'est bien simple, pourtant : que les paysans se soulevent, rien de plus naturel... que même le courrier tombe au milieu d'une bande de brigands dont la renommée peuplé nos montagnes... à cela, rien encore de bien extraordinaire...

Et, se tournant vers le moine, le prélat ajouta avec un sourire :

— Qu'importe l'habit sous lequel vous opérez, du moment que votre œuvre sera agréable à Dieu ?...

Le moine s'inclina et murmura :

— Que votre volonté soit faite... mon père...

Les traits de don José s'étaient éclairés et il ne put s'empêcher de dire, en plaisantant, au prélat :

— Savez-vous, monseigneur, que vous auriez fait un excellent homme de guerre ?

— Dieu daigne quelquefois éclairer ses serviteurs.

Et, cette réponse faite avec humilité, le vieillard ajouta :

— Don José, je vous laisse donner à notre frère vos ins-

tructions... mon carrosse attend et je n'ai pas un instant à perdre si je veux être à Burgos avant le jour...

— Quoi ! déjà ?...

— A partir de maintenant, je me suis juré de n'avoir plus un instant de repos et de parcourir l'Espagne entière, pour répandre la bonne parole... Au revoir, don José ; occupez-vous activement de la constitution d'une junta définitive et, quelque part que je sois, si vous croyez utile de faire appel à mes faibles lumières, j'accourrai...

Au-dessus de la tête inclinée du moine, il étendit sa main dans un geste de bénédiction, et sortit.

Un silence suivit, assez long, durant lequel don José examinait son compagnon.

— Le projet que Son Eminence m'a exposé, se décida-t-il enfin à dire, me semble bon et d'une exécution relativement facile ; la réussite dépend de l'intelligence et de l'énergie de celui qui va être chargé de diriger les autres...

Le moine s'inclina :

— Si Votre Seigneurie ne me juge pas digne de risquer ma vie en cette expédition, dit-il, je me retirerai...

Il faisait un pas vers la sacristie ; dont José le retint.

— Restez... Son Eminence vous a choisi... C'est la meilleure garantie que vous puissiez m'offrir ; seulement, je tiens à vous dire que, si vous éprouvez un échec, c'est votre vie que vous joueriez...

Le moine croisa les mains sur sa poitrine et murmura :

— Mes jours sont entre les mains de Dieu...

Don José ajouta d'une voix menaçante :

— Dieu est bien grand, mon frère, et le directeur du monde détourne souvent son attention du vrai coupable... Aussi, c'est à moi que vous auriez à rendre compte de votre trahison...

— Ma trahison !...

— Oui, car, je vous le répète, il est des circonstances où échouer est un crime... et tout crime mérite punition...

Le moine répondit d'une voix douce :

— Monseigneur, le sacrifice de ma vie est fait...

— C'est bien ; vous êtes prévenu. Maintenant, il ne reste plus qu'à agir... Suivez-moi...

Ils sortirent par la porte qui conduisait à la sacristie et là, don José continua :

— Je suis avisé que le courrier de Bayonne a quitté Burgos ce matin à trois heures et qu'après une halte à Padajilla, de l'autre côté de la montagne, il a dû se mettre en route à la tombée du soir, pour arriver ici sur la coup de minuit...

Le jeune homme tira sa montre et dit :

— Le dernier coup de neuf heures vient de sonner, vous avez le temps de vous préparer, d'armer votre troupe et de

surprendre le convoi à une heure d'ici, dans un passage qui semble être fait pour cela... à la Punta de Cabellas... Vous connaissez ?

— Je connais... je demanderai seulement à Votre Seigneurie si le courrier voyage seul... et combien d'hommes je dois prendre avec moi...

— Etes-vous fou ?... Ce courrier voyage sous escorte depuis Bayonne : à Burgos, il a dû prendre, me dit-on, une section de grenadiers et un demi-peloton de dragons... en tout quarante-cinq hommes...

Le visage du moine exprima une certaine stupeur...

— Mais, par la sainte Vierge ! s'exclama-t-il, il me va falloir prendre une troupe sérieuse !...

— Peuh ! sont-ils si redoutables que cela ?...

— C'est juste... surtout en leur tendant une embuscade...

En ce moment, il y eut dans la cour pavée un bruit de cheval, en même temps que s'élevait un murmure confus de voix...

Don José tressaillit et dit :

— Voici peut-être de nouveaux renseignements qui m'arrivent...

On frappa à la porte qui s'ouvrit, encadrant une tête de moine.

— Un cavalier vient d'arriver, qui demande Votre Seigneurie.

— Qu'il entre...

Et, tout de suite, reconnaissant celui qu'on introduisait, il avança à sa rencontre, s'exclamant :

— Ah !... c'est toi, San Benito !... eh bien ?...

Il sembla que le moine, en entendant ce nom, se détournait légèrement ; d'un presque imperceptible mouvement, il rabattit son capuchon sur son visage.

— Tu es blessé !... ajouta don José, avec plus de curiosité que de sollicitude.

— Oui..., une balle qui m'a effleuré l'épaule ; quand j'ai quitté le cantonnement du convoi de Madrid, j'ai été surpris par les sentinelles... qui m'ont tiré dessus... Mais ce n'est rien.

— Tu as vu El Médico ?

— Je l'ai vu...

En répondant si laconiquement, le nouveau venu fixait don José, comme s'il eût attendu qu'il lui posât une question...

Mais l'expression de son visage changea quand le jeune homme demanda :

— L'escorte est nombreuse ?

— Encore assez ; un peloton de hussards... et deux sections d'infanterie ; en tout, un peu plus de cent hommes...

Le front de don José se plissa.

— Hum... grommela-t-il, c'est beaucoup...

Ce disant, il regardait le moine, qui attendait, impassible.

— Et... ils seront ici vers quelle heure ?

— Passé minuit, assurément, car ils ont une longue étape à fournir, et ce versant de la montagne est plus rude que l'autre.

Don José hocha la tête, disant, d'une voix dans laquelle quelqu'un de malintentionné eût vu une pointe de raillerie :

— C'est juste !... tu connais le pays... C'est dans ces contrées, n'est-ce pas, que tu as été élevé ?

San Benito inclina la tête affirmativement.

— Même n'as-tu pas commencé par garder les troupeaux du couvent ?

San Benito lui jeta un regard en dessous et il se mordit les lèvres si violemment qu'une goutte de sang apparut...

— Vous avez une mémoire excellente, don José, déclara-t-il d'une voix profonde.

L'autre le regarda et parut surpris, bien qu'un certain sourire ironique, dont ses lèvres se plissaient, dénonçât cette surprise comme factice.

— Eh !... tu ne m'en veux pas au moins ! s'exclama-t-il ; tes parents étaient de braves gens, et il ne faut jamais rougir de ses origines.

— Ce n'est point de honte que je rougis, seigneur don José, repartit avec calme San Benito, mais de...

Il s'arrêta net, voila sous un abaissement de paupières l'éclair de son regard, et demanda :

— Votre Seigneurie a-t-elle quelque nouvel ordre à me donner ?...

— Non... je ne sais pas... pour le moment ; mais rien ne te presse...

— Pardon... je voudrais gagner Burgos.

Don José ne peut réprimer un tressaillement léger.

— Que veux-tu aller faire à Burgos ? demanda-t-il en le regardant avec attention.

— Je me propose de me faire attacher à l'état-major du marquis de La Romana, qu'il est question de nommer au commandement d'une armée...

Une vive rougeur empourpra la face du jeune duc de Santa-Cruz.

— Lui !... qu'en sais-tu ?...

Et il avait esquissé, en prononçant ces mots, une moue tellement significative que San Benito riposta :

— Bien qu'ancien gardien de troupeaux, on est Espagnol, monsieur le duc, et l'on peut avoir du mérite...

— Mais je n'en disconviens pas ; la preuve, c'est que je voulais t'attacher à ma personne...

Cette fois, ce fut San Benito qui sourit.

— Merci, monsieur le duc, je préfère servir dans le corps d'armée du marquis...

— Parce que ?...

— Parce que j'aurai plus de chances d'avancer, ayant plus d'occasions de me distinguer.

Et comme son interlocuteur allait se récrier, il s'empressa d'ajouter :

— M. le marquis de La Romana a une autorité et un âge qui font qu'on lui confiera de grandes choses.

Don José se mordit les lèvres et murmura :

— C'est bien...

Il regardait attentivement le bout de ses bottes et paraissait en proie à une perplexité profonde...

Enfin, relevant la tête, il demanda brusquement :

— Avant que vous ne partiez pour Burgos, puis-je vous demander un service ?

Cette transformation subite dans l'allure et le langage surprit San Benito, qui répondit :

— De quoi s'agit-il ?

— De conduire une troupe d'hommes à la Punta de Cabellas...

CHAPITRE VIII

SAN BENITO

Le moine, durant le rapide entretien que venaient d'avoir entre eux don José et San Benito, était demeuré silencieux, immobile, à moitié encapuchonné. On eût dit une statue. Pourtant, en entendant les derniers mots prononcés par le duc, il ne put réprimer un mouvement :

— Mais j'ai dit à Votre Seigneurie que je connaissais l'endroit !... s'exclama-t-il presque malgré lui.

San Benito tressaillit et se retourna avec vivacité.

Don José, lui, donna à ce mouvement un sens qu'il n'avait certainement pas ; il l'attribua à la surprise qu'il éprouvait de voir un moine infirme oser protester contre un ordre du duc de Santa-Cruz. Il lui dit avec hauteur :

— Comment ! vous étiez là, mon frère ? Je vous supposais occupé à recruter votre troupe et à vêtir vos soldats...

Il ajouta, désignant la porte d'un léger hochement de tête :

— Allez et hâtez-vous... car il faudra partir d'ici une heure.

Le moine s'inclina profondément ; mais, en passant devant San Benito, il releva insensiblement la tête et lança

un regard rapide vers lui... Quand il fut sorti, le duc dit à son compagnon :

— Vous avez vu cet homme ?...

— Oui, señor.

— C'est celui qu'il s'agit de guider vers la Punta de Cabellas...

— Il prétend connaître l'endroit...

— Peu m'importe ; il n'est point de ces contrées et, la nuit, il n'y aurait rien d'extraordinaire à ce qu'il s'égarât...

Il ajouta avec une condescendance quelque peu empreinte de raillerie :

— D'ailleurs, puisque vous vous rendez à Burgos, cela ne vous détournera guère de votre route.

— **Aucunement, même.**

Puis, après un moment, San Benito ajouta d'un ton indifférent :

— Et... une fois à Punta de Cabellas... je quitterai ce moine ?...

Le jeune duc fit claquer ses doigts avec impatience, se promena de long en large, durant un moment ; ensuite, il s'arrêta devant son interlocuteur et, baissant la voix instinctivement :

— Non, répondit-il, je voudrais que vous demeuriez avec lui... Il attend le courrier de France qu'escortent quelques soldats de la garnison de Burgos et il a mission d'enlever le courrier.

— Très bien... Mais quel rôle jouerai-je là dedans ? Devrai-je prendre part à l'action ou bien me contenter d'être spectateur ?

— Vous devrez surveiller cet homme, dont je me méfie...

Le visage de San Benito exprima une surprise profonde.

— En ce cas, demanda-t-il, pourquoi lui confier cette mission ?

Don José frappa du pied et haussa violemment les épaules.

— Dans la vie, fait-on toujours ce que l'on veut ? grommela-t-il. Et puis, n'ayant personne sous la main, je ne puis avoir la prétention d'arrêter un convoi à moi tout seul, sans compter que Mgr l'archevêque de Valence me l'a presque imposé.

— Votre Seigneurie a quelque soupçon contre cet homme ?

— Aucun, s'empressa de répondre le jeune duc ; aucun. S'il en était autrement, je serais le dernier des fous de lui confier une mission importante.

— Alors ?...

— Seulement, je ne sais, c'est une sorte de malaise que je ressens en présence de lui ; un instinct, si vous voulez, qui me fait le regarder avec défiance ; bref, je voudrais que vous fussiez auprès de lui...

San Benito se rejeta vivement en arrière et toisa don José.

— J'ai beau avoir gardé les troupeaux autrefois, il ne s'ensuit pas que je doive être apte à faire le policier...

Il ajouta violemment :

— J'en suis fâché : faites surveiller cet homme tant que vous voudrez ; moi je ne suis pas propre à ce métier-là...

Le jeune duc réprima la colère que ce refus faisait naître en lui.

— Eh, là ! eh, là !... s'exclama-t-il, ne vous emportez pas ; il ne s'agit aucunement de surveiller cet homme... mais de le tuer.

L'autre ricana.

— Un assassinat !... c'est encore mieux...

— Est-ce commettre un assassinat que de tuer un traître ?

— Encore faudrait-il prouver qu'il l'est.

— Aussi ce ne serait qu'au cas où il vous en fournirait la preuve ; alors, après vous être débarrassé de lui, vous prendriez le commandement de la troupe...

— Et il s'agit...

— D'arrêter le convoi... sous prétexte de piller, mais, en réalité, pour prendre connaissance des instructions que l'empereur envoie au maréchal Murat, sans que nul se puisse douter que c'est là la véritable raison de la surprise... Il faudra donc restituer les papiers, comme inutiles, et prendre l'argent, les bijoux...

— Comme des voleurs...

Le duc frappa du pied.

— Non, mille diables ! pas comme des voleurs... mais comme des patriotes qui marchent droit à un but, sans se préoccuper des moyens qu'ils emploient.

Il ajouta d'une voix sourde :

— Moi-même, ai-je hésité, il y a quatre jours, à Madrid, à égorger dans le palais de mon père ces misérables qui venaient pour nous asservir ?... Et, pourtant, les lois de l'hospitalité étaient là qui...

Il s'interrompit et, le visage caché dans les mains, s'absorba en une profonde méditation.

San Benito, les bras croisés, le regardait.

— Votre Seigneurie a quelque regret, dit-il d'une voix calme, sous laquelle on sentait une pointe de raillerie.

— Certes, entre la lutte à ciel ouvert, sous le grand soleil, face à face, et cette... chose sinistre et sombre que nous avons faite... là-bas... à Madrid... je n'aurais pas hésité, si j'avais eu le choix ; mais l'intérêt de la patrie avant tout...

Il ajouta, se frappant la poitrine avec force, tandis que ses regards s'attachaient, fulgurants, sur son interlocuteur :

— Quand on aime vraiment sa patrie... vois-tu, San

Benito, on lui sacrifie non seulement sa vie, mais son honneur !

Il avait laissé familièrement sa main retomber sur l'épaule du jeune homme.

Celui-ci tressaillit.

— Eh bien ! poursuivit don José, tu acceptes, n'est-ce pas ?

San Benito hésita encore durant quelques secondes.

— J'accepte ! finit-il par dire.

Le visage du jeune duc se crispa dans un mince sourire.

— Bien, fit-il, et je te promets que, pour te dédommager, je te réserverai une bonne place à la première bataille rangée que nous livrerons à ces gueux de Français...

Il le poussa vers la porte de la sacristie. Sur le point de franchir le seuil, l'autre demanda :

— Et le courrier de Madrid ?

— Eh bien !...

— Serai-je chargé aussi de l'arrêter ?

Le jeune duc le regarda ; puis gaiement :

— Allons ! allons ! voilà que tu prends goût à la chose ; tout à l'heure tu ne voulais pas entendre parler d'en arrêter un, et maintenant tu voudrais les arrêter tous...

San Benito se mordit légèrement les lèvres. Don José le mit dehors, disant :

— Va, fais vite et tu auras mérité la reconnaissance de la junte...

Dans la cour du couvent, le jeune homme vit des formes humaines qui se mouvaient au milieu du brouillard, semblables à des spectres...

Immense, cette cour plantée d'oliviers et qu'entouraient de hautes arcades sous lesquelles les moines avaient coutume de se promener, entre leurs offices, causant et discutant entre eux sur quelque point de religion ou de philosophie.

Des nuages noirs, qui se traînaient au ciel lourdement, masquaient la lune, si bien que, de loin, on ne distinguait qu'imparfaitement les êtres.

Cependant son oreille percevait, par instants, le bruit particulier produit par le choc des crosses de fusil contre le sol ou le froissement d'un sabre contre un canon de pistolet.

C'était la troupe de moines qui s'appêtait au départ.

Curieusement, San Benito s'approcha et ne fut pas peu surpris de la transformation soudaine qui s'était opérée non seulement dans le costume, mais encore dans l'allure, dans la physionomie de ces gens pacifiques.

La mine était farouche, le regard avait instantanément pris quelque chose de haineux, de cruel. C'étaient des habits de paysans qu'ils avaient endossés ; mais ils étaient armés

fort convenablement : carabines, pistolets, poignards, des sabres de cavalerie même, tout y était.

Un petit homme, vêtu d'un costume de muletier, d'un rouge sombre, les commandait.

San Benito reconnut en lui le moine que lui avait désigné don José. Il s'approcha de lui.

— *Mi padre* (mon père), lui dit-il avec déférence, Sa Seigneurie désire — comme je me rends à Burgos — que je guide votre petite troupe vers la Punta de Cabellas.

Le petit homme qui, à ce moment même, examinait la cartouchière d'un de ses soldats improvisés, pivota sur ses talons et se retourna tout d'une pièce.

— Ah bah !... fit-il.

Et il toisait son interlocuteur de la tête aux pieds, attachant sur lui son petit œil noir, perçant comme une vrille.

— Verriez-vous à cela quelque inconvénient, *mi padre* ?... demanda San Benito fort ingénument.

L'autre se récria.

— Badinez-vous, mon fils ? répliqua-t-il ; ne sommes-nous pas tous dévoués à la même cause, et peut-il être indifférent au Seigneur qu'un de plus de ses enfants cherche à se rendre utile ?

Il ajouta d'un air bon enfant, auquel San Benito, sur le premier moment, se laissa prendre :

— Cela me va d'autant plus, mon fils, que la nuit, quoique connaissant passablement la contrée, je pourrais bien ne pas trouver rapidement la Punta de Cabellas.

Une satisfaction intense emplît l'âme de San Benito.

Il craignait, étant donné ce qu'il avait dit don José, d'éprouver quelque résistance de la part de ce moine, et voilà qu'au contraire il lui apparaissait comme un bon compagnon.

— Vous permettez, mon fils, que je continue mon inspection ?...

Et, sans plus s'occuper de San Benito, le moine recommença à visiter les armes, à s'assurer que les ceinturons étaient solidement bouclés, qu'il y avait de la poudre dans le bassinet des pistolets.

San Benito l'examinait, et sa physionomie exprimait un sentiment qui ressemblait à une vive surprise, celle, sans doute, de voir cet homme, habitué à feuilleter son livre d'heures et à chanter des oraisons, porter si délibérément l'équipement d'un soldat et commander de cette voix brève, décidée.

« Est-ce que don José aurait raison ? » pensa San Benito.

Et il ne quitta plus des yeux le singulier moine, épiant ses moindres mouvements, surveillant ses moindres paroles.

L'autre allait, venait, réprimandait, encourageait, tour à tour sévère et bon enfant.

L'heure sonna, lente et solennelle, et les échos de la cloche roulerent, sonores, à travers la gorge de montagne.

— En route ! commanda le moine.

Le couvent était fortifié comme une citadelle : la porte était percée dans une voûte basse, et défendue, en outre, par une herse redoutable, à moitié baïonnée, comme si l'on eût craint une surprise ; et la petite troupe dut marcher à demi courbée, pour pouvoir passer sous les dents d'acier qui effleuraient les têtes.

Tout de suite, il fallut s'avancer en file indienne, vu l'étroitesse du sentier qui se tordait à travers les roches, et San Benito prit la tête, en sa qualité de guide, sur l'invitation même du chef du détachement.

Et comme San Benito s'en défendait, l'autre hésita :

— Je vous en prie, mon frère... c'est un service que vous me rendez... La lune, comme par un fait exprès, se cache... et je ne répondrais pas de ne pas conduire mes hommes dans un précipice.

Le fait est que la nuit se faisait de plus en plus sombre ; ou plutôt, au fur et à mesure qu'on s'avancait et qu'on pénétrait plus profondément dans la montagne, le peu de ciel qu'on apercevait au-dessus de la tête allait se rétrécissant, et la clarté vague qui tombe toujours d'en haut, même par les temps sombres, faisait défaut.

A un tournant du sentier, soudain, sur une roche, apparut, se dressant, un grand Christ de fer, dont les bras étendus semblaient protéger les voyageurs contre l'abîme vertigineusement profond qui se creusait à leurs pieds.

San Benito, brusquement, détourna la tête.

Le moine s'était agenouillé et ce signal dévotement, son chapeau de feutre à la main.

Derrière lui, toute la troupe était agenouillée également.

Alors, San Benito fit comme le moine : il se découvrit et fit le signe de la croix.

Puis on se remit en route, silencieusement.

« Que le diable m'étrangle, songea San Benito à part lui, si je sais maintenant à quoi m'en tenir ; ou don José s'est singulièrement trompé, ou bien cet homme est plus fort que nous. »

On continua de marcher ainsi une heure durant, tantôt montant, tantôt descendant.

Le chemin était si mauvais que, par instants, le sentier, emporté par un éboulement, avait totalement disparu. Alors, il fallait se hisser, comme l'on pouvait, le long des roches dont quelques-unes étaient lisses, comme si elles avaient été polies par les eaux.

Les hommes se faisaient mutuellement la courte échelle, plantant, dans les fissures des rochers, les lames de leurs poignards qui leur servaient d'échelons pour poser leurs pieds.

Mais il s'agissait de gagner au plus court, ainsi que l'expliquait San Benito, et on n'avait pas le choix de l'itinéraire.

Soudain, le guide s'arrêta et, se retournant vers le moine, lui demanda :

— Mon père, ne vous semble-t-il pas que l'on serait bien ici ?...

L'autre avança de façon à rejoindre San Benito et fit un pas en arrière, instinctivement.

— La Punta de las Cabellas, dit San Benito,

Il désignait une roche monstrueuse, qu'un éboulement avait fait tomber en travers d'un ravin effrayant et qui en unissait les deux rives, comme une arche de pont.

Au-dessous, le gouffre se creusait, sans fond et sombre, terrifiant, d'autant que des entrailles de la terre montait un mugissement sourd.

Quelque torrent qui roulait ses eaux tumultueuses à perte de vue et dont on pouvait, en écarquillant les yeux, distinguer par instants les vagues écumantes se brisant contre les parois rocheuses.

— C'est par là que doit passer le convoi ? demanda le moine...

San Benito inclina lentement la tête, dans un geste affirmatif.

Puis il regarda son compagnon bien en face et dit :

— N'est-ce pas, *mi padre*, que l'endroit est bien choisi ?...

L'autre ne répondit pas ; mais ses regards, dans lesquels il y avait une lueur d'effarement, s'attachaient sur son interlocuteur. Celui-ci ajouta d'un ton satisfait :

— Il ne vous en échappera pas un seul !

Le moine, maintenant, examinait la position et se rendait compte combien, en effet, l'endroit était bien choisi pour une embuscade.

En divisant sa troupe en deux parties, dont l'une irait prendre position de l'autre côté du torrent et dont l'autre demeurerait de ce côté-ci, le convoi se trouverait pris entre deux feux, une fois engagé sur la roche qui servait de pont, et... à moins qu'il ne préférât se jeter dans le gouffre...

— Eh bien ! mon fils, dit le moine, après être demeuré quelques instants silencieux, je vous remercie... vous pouvez continuer votre route...

Il étendit la main pour bénir le voyageur. Mais celui-ci se récria :

— Si vous le permettez, *mi padre*, je demeurerai avec vous ; d'abord, il se pourrait que vous eussiez besoin d'un

coup de main... ensuite, en partant maintenant, je rencontrerais le convoi et je risquerais de me faire prendre, tandis que lorsque vous l'aurez arrêté, la route sera libre...

Le visage du moine s'était assombri et il avait paru un moment fort nerveux.

Cependant il répondit d'une voix douce :

— Comme il vous plaira, mon fils...

La troupe avait fait halte.

Les deux hommes s'engagèrent sur la roche qui servait de pont, afin de passer de l'autre côté et de se rendre compte de la disposition du terrain.

Cette roche était assez large pour livrer passage à deux chariots de front ; elle était bordée, de droite et de gauche, par un lacia de branches servant de parapet.

Faible rempart, destiné plutôt à rassurer les voyageurs qu'à les préserver d'une chute, ainsi que le prouvaient les tranchées nombreuses pratiquées dans ce parapet rudimentaire et que l'incurie des habitants avait négligé de réparer.

Le moine tressaillit plus d'une fois en franchissant cette arche de pierre, et son visage soucieux formait un contraste étrange avec celui de son compagnon, sur lequel se lisait un contentement intérieur, profond.

De l'autre côté du ravin, la route, meilleure que celle suivie depuis le couvent, traversait un bois de mélèzes dont les troncs énormes et le feuillage épais offraient la meilleure cachette qui se pût rêver.

— On pourrait mettre deux cents hommes de chaque côté, murmura San Benito.

— Oui, dit le moine : et il est fâcheux de n'en avoir que dix à mettre.

— C'est vrai, mais dix de chaque côté, cela fait vingt ; et lorsque ces vingt hommes s'avanceront à l'entrée du pont, une fois le convoi engagé dessus, m'est avis qu'ils produiront un certain effet, surtout lorsque les vingt autres apparaîtront à leur tour, de l'autre côté.

Le moine haussa les épaules.

— Le convoi leur passera sur le ventre.

— Si on leur en laisse le temps... Quarante coups de fusil éclatant à la fois... *mi padre*, cela jette toujours une certaine confusion... sans compter que, si vous avez bien choisi vos tireurs, ils peuvent, du premier coup, détruire l'escorte.

Le moine avait des petits hochements de tête approbatifs, mais il gardait le silence ; enfin il se décida :

— J'ai ordre d'agir sous forme de brigandage, dit-il.

— Oui, je sais, pour prendre connaissance des instructions que porte le courrier ; mais les brigands n'ont pas, du moins je le suppose, coutume d'épargner ceux qu'ils veulent

dépouiller... Et pourvu qu'il en reste un pour porter à Madrid le pli dont était chargé le courrier...

— C'est juste...

Ils repassèrent le pont ; le moine prit avec lui une vingtaine d'hommes, qu'il s'en alla poster lui-même, de l'autre côté, répartis également à droite et à gauche de la route, dans les fourrés qui servaient de lisière au bois de mélèzes.

A plat ventre, la carabine au poing, ils reçurent comme consigne de laisser défilé le convoi et de ne sortir de leur cachette que lorsqu'ils le verraient engagé sur le pont.

Alors, rampant, ils viendraient se poster en travers de la route, sur le bord même du précipice, et attendraient pour faire feu que la seconde troupe, commandée par le moine, se dressât à son tour et que son chef poussât un signal convenu.

Toutes ces instructions, le moine les avait données avec calme, d'une voix assurée, sans paraître remarquer combien San Benito l'examinait.

Tout à coup, il se dit :

— Puisque vous êtes assez aimable, mon fils, pour m'offrir votre concours, voulez-vous prendre le commandement de la troupe qui est restée de l'autre côté ? Moi, je m'établirai ici avec ces braves gens ; de la sorte mes ordres seront mieux exécutés.

San Benito le regarda, réfléchit un moment, et finit par répondre :

— J'aimerais mieux, *mi padre*, prendre le commandement de cette troupe.

L'autre tressaillit, examina son interlocuteur et demanda :

— La raison de cette préférence ?

— Pas autre que votre préférence à vous-même.

Le moine le prit par le bras, l'entraîna doucement sur le pont, et lorsqu'il l'eut amené au milieu, bien à l'écart des deux troupes :

— Causons, dit-il.

Sa main, en disant cela, cherchait nonchalamment le manche d'un poignard passé dans sa ceinture. San Benito eut un geste à peu près semblable. Seulement, au lieu d'un manche de poignard, ce fut la crosse d'un pistolet que ses doigts caressèrent.

— Causons, dit-il avec placidité.

Le moine se recueillit quelques secondes.

— J'ai idée, fit-il, que le seigneur don José, au cours de l'entretien que vous avez eu avec lui, vous a causé de moi.

San Benito eut un léger tressaillement.

— Ai-je des comptes à vous rendre ? grommela-t-il d'un ton de mauvaise humeur.

— Non, certes, quoique cependant j'aie reçu le commandement de cette expédition et que j'aie tous droits sur ceux qui en font partie.

L'autre se redressa, et vivement :

— Je ne suis pas sous vos ordres.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ; cependant ne vous y êtes-vous pas mis de vous-même, en insistant pour me prêter votre concours ?

— Point.

— En ce cas, pourquoi ne poursuivez-vous pas votre route ?

— Je vous l'ai dit : pour ne pas tomber entre les mains du convoi que vous attendiez.

— Je le sais ; mais quelle raison, je vous le répète, en ce cas, avez-vous de ne pas accéder à la demande que je vous adresse ?

San Benito ne répondit pas.

— Je vais vous le dire, moi, fit brusquement le moine.

Le jeune homme tressaillit et attacha sur le visage de son interlocuteur ses yeux troublés d'angoisse.

— Parce que don José vous a donné mission de m'espionner, déclara-t-il.

San Benito eut un sursaut et sa main serra la crosse de son pistolet de façon tellement significative que le poignard du moine sortit presque entièrement de sa gaine.

— Votre colère seule, dit-il, suffit à prouver que j'ai deviné juste ; donc, don José se méfie de moi !... Eh bien ! il a tort...

Et à cette déclaration il ajouta ces mots :

— Aussi tort que vous d'avoir confiance en lui...

San Benito ne put cacher sa surprise, si profonde que, durant quelques secondes, il examina le moine pour s'assurer s'il parlait sérieusement ou s'il raillait.

— Expliquez-vous, dit-il, d'une voix rauque.

L'autre lui posa sur les épaules ses deux mains, pour le mieux considérer et, sans préambule :

— San Benito, fit-il, vous êtes amoureux...

Le jeune homme se troubla, eut un mouvement de colère, puis parut en proie à un accablement profond et murmura :

— Qu'en savez-vous, *mi padre* ?...

Le moine eut un sourire énigmatique et répondit :

— Si je vous dis le nom de la femme que vous aimez, me croirez-vous bien informé ?...

Le trouble de San Benito s'accrut ; silencieux, il tenait la tête baissée, mais, en dessous, examinait curieusement son interlocuteur. Comme celui-ci ouvrait la bouche, le jeune homme dit brusquement :

— Non... ne parlez pas...

Puis, au bout d'un instant :

— Et à quel sujet ai-je tort d'avoir confiance dans le duc de Santa-Cruz ?...

Alors carrément, sans hésitation aucune, le moine répondit :

— Parce que jamais le duc de Santa-Cruz ne consentira au mariage de sa sœur avec le fils d'un fermier de son père...

D'un seul coup, le sang monta à la tête du jeune homme.

Il vit rouge et se rua sur son interlocuteur, grondant :

— Tu sais mon secret, moine... tu vas mourir...

Mais à sa grande surprise, au moment où il braquait sur lui son pistolet, il se sentit saisi au poignet si violemment, si énergiquement qu'il lui sembla être pris dans un étai.

Peu s'en fallut que l'arme ne lui échappât et ne roulât dans le gouffre.

Toujours calme, le moine lui dit :

— Un peu moins de fougue, jeune homme, et écoute-moi.

— Parlez, murmura San Benito, dompté.

— Je t'ai dit que Santa-Cruz abusait de toi... je vais te dire en quoi, me réservant de te fournir la preuve de mon dire dans quelques heures... Le courrier qui est parti de Madrid et au-devant duquel tu as été envoyé, sais-tu qui s'y trouve ?... Ne cherche pas, car, confiant dans la parole de Santa-Cruz, tu ne trouverais pas... Mercédès, celle que tu aimes...

— Mercédès !...

— Oui, Mercédès de Santa-Cruz...

Tout d'abord, San Benito parut abasourdi. Puis, presque aussitôt, il entra dans une fureur épouvantable ; ses poings se crispèrent, ses yeux jetèrent des flammes, et sa bouche se tordit dans un chapelet d'imprécations épouvantables.

— Ah !... le maudit !... le maudit !...

Le moine l'apaisa.

— Du calme, San Benito ; plus les circonstances sont graves, plus grand est le sang-froid avec lequel on doit les envisager... Tout n'est pas perdu, car un homme prévenu est bien fort...

Le jeune homme, tête baissée, murmura :

— Que puis-je faire ?

— Tout... si tu as de l'audace et si tu aimes vraiment...

— Plus que ma vie...

— Ce n'est pas assez ! Aimes-tu cette femme plus que ton honneur ?...

San Benito sursauta et répéta d'une voix rauque :

— Plus que mon honneur ?...

Il avait comme un mouvement de recul ; mais il se souvint que quelques jours auparavant il avait proposé à

Murat un marché infâme, et il réfléchit qu'en effet il aimait Mercédès plus que son honneur...

Il répondit, mais si indistinctement, que son interlocuteur devina plutôt qu'il n'entendit ses paroles :

— Oui, *mi padre*, plus que mon honneur...

Le moine eut un petit ricanement singulier et se frotta les mains d'un air satisfait.

— Voilà qui va bien, dit-il.

Et il réfléchit quelques instants.

Puis, se décidant :

— Donnant, donnant... Tu vas aller prendre le commandement des hommes de l'autre côté du pont, ordonna-t-il ; moi, je reste de ce côté... Tu veilleras à ce qu'aucun coup de fusil ne soit tiré sans mon ordre et à mon commandement... Par contre... je t'emmènerai avec moi pour l'attaque au convoi qui arrive de Madrid, et — si tu es intelligent — tu pourras mettre la main sur la belle Mercédès...

Les sourcils de San Benito, qui étaient demeurés soucieusement froncés durant la première partie de la phrase, se détendirent quand fut prononcé le nom de celle qu'il aimait.

— Soit, dit-il laconiquement.

Et, sans en dire plus, il traversa le pont et s'en fut prendre le commandement des moines dissimulés derrière les roches.

Son interlocuteur, lui, revint vers les vingt hommes qui attendaient toujours au milieu des fourrés.

— A genoux, mes frères, dit-il d'une voix grave, et prions Dieu qu'il bénisse notre entreprise !...

Et ce fut un spectacle étrange assurément que celui de ces hommes, en armes, agenouillés au milieu des fourrés, récitant d'une voix monotone un *Pater* et un *Ave*.

CHAPITRE IX

LE CONVOI DE BURGOS

Le convoi était parti de Burgos à quatre heures du matin.

Vers dix heures, la chaleur devenant forte, on avait fait halte dans une ferme abandonnée, posée au bord de la route, et on avait attendu que l'ardeur du soleil se fût un peu apaisée.

Alors, vers quatre heures de l'après-midi, on s'était remis en route. Et, depuis ce moment, on marchait.

Tant qu'on était resté en plaine, le capitaine qui commandait le convoi, un vieux grognard, qui avait fait tous ses grades dans les dragons de la garde, avait maintenu strictement l'ordre de marche, tel que le prescrivaient la prudence et la connaissance de la situation ; les quelques

cavaliers servant d'éclaireurs et couvrant la queue du convoi, les fantassins serrés autour des voitures, qu'ils encadraient.

A Burgos, comme à Madrid, des négociants, des bourgeois, des cultivateurs avaient demandé l'autorisation de voyager sous la protection du détachement français ; mais on avait estimé qu'il était indispensable de ne laisser les voyageurs espagnols à même de communiquer avec personne.

D'ailleurs les voitures étaient peu nombreuses et, à l'exception de la chaise de poste, dans laquelle se trouvait le courrier envoyé de Bayonne par Napoléon, une autre voiture, plus étroite, qui contenait une jeune fille française allant rejoindre son père à Madrid, et deux carrosses où se trouvaient un prélat espagnol et sa suite ; les autres personnes étaient à cheval ou montées sur des mulets.

Sur le siège de la voiture qui transportait la jeune fille, à côté du conducteur espagnol, un homme était assis. Il portait un ample manteau bleu, dont le collet relevé le garantissait de la brise du soir qui pinçait quelque peu la peau, les pans du manteau entr'ouvert laissaient voir l'uniforme de la petite tenue des lanciers polonais et, sur la tête, en guise de coiffure, un bonnet de police, crânement incliné, couvrait ses cheveux déjà gris. Grise aussi, était la moustache, qui sabrait martialement son visage au teint tanné par le soleil et les intempéries de tous les pays où il avait, depuis dix ans, trainé son sabre. Mais l'expression du visage, en dépit de cette moustache terrible et de sourcils rébarbatifs, qui hérissaient son front, était profondément bonne.

Pour l'instant, assoupi par le cahotement lent de la carriole et le monotone grincement des essieux, le brave homme avait la tête inclinée vers la poitrine, ballottant suivant les cahots nombreux dus au mauvais entretien du chemin.

Le terrain commençait à devenir montueux et la marche s'était ralentie.

Tout à coup, montant une mule fringante, un voyageur, qui s'était détaché de la queue de la colonne, longea le convoi, traversant les rangs des soldats, écartés respectueusement devant lui, et rejoignit la carriole.

— Mademoiselle Andrée ! dit-il à voix basse et en se penchant vers la portière, tandis que son regard se tournait anxieusement vers le siège.

Le rideau de cuir qui remplaçait la vitre absente, se souleva, et une ravissante tête de jeune fille apparut dans l'encadrement.

— Vous !... oh ! monsieur de Bacheleu !... s'exclama-t-elle d'une voix musicale... quelle imprudence !...

Et son regard — à elle aussi — se dirigeait vers le siège.
— Tranquillisez-vous... Ce bon Blaisot est endormi... et je puis vous dire, sans crainte de le formaliser, combien je vous aime...

La jeune fille mit un doigt sur ses lèvres, haussant ses sourcils dans une indignation trop comique pour être sincère.

— S'il vous entendait !...

— Il dort, vous dis-je... ma chère Andrée... et vous n'avez rien à craindre de lui...

Cependant le visage de la jeune fille ne se rassérénait pas.

— C'est que mon père ne plaisante pas... déclara-t-elle, et s'il se doutait que le cœur de sa fille est pris...

— Puisque M^{me} votre tante elle-même connaît mes sentiments et approuve la réciprocité, dont vous voulez bien reconnaître mon affection, le colonel de Villeray ne pourrait faire autrement que d'approuver, lui aussi...

M^{lle} de Villeray se récria :

— Oh ! vous ne connaissez pas mon père... pour parler ainsi de lui... S'il se pouvait douter que l'on compte en dehors de lui...

M. de Bacheleu eut un petit sourire qui retroussa gentiment sa moustache brune.

— On compte... pour son bonheur, répondit-il ; car, je jure bien d'être pour lui le fils le plus respectueux, le plus dévoué... le plus...

La jeune fille l'interrompit, et, moqueuse :

— Eh là !... eh là !... n'en ajoutez plus ; car si vous avez toutes les perfections, je ne serai plus, par comparaison, que la fille la plus ingrate, la plus irrespectueuse...

Elle ajouta, sérieuse tout à coup :

— D'abord, il y a deux obstacles.

— Qui sont ?...

— Vous n'êtes pas soldat... et mon père, qui appartient à l'armée depuis quinze ans, ne voudra pour fils qu'un homme qui porte l'uniforme.

Le jeune homme entr'ouvrit son manteau et montra son habit tout couvert de broderies.

— N'en ai-je pas un ? répliqua-t-il.

— Assurément, et fort beau même... et qui vous va fort bien...

En dépit du crépuscule qui tombait déjà, le visage de M. de Bacheleu se colora légèrement.

La jeune fille ajouta, avec une pointe de raillerie aux lèvres :

— Seulement, il y a un malheur... l'épée d'un auditeur au Conseil d'Etat n'a jamais tué personne.

Il demanda avec vivacité :

— Vous mettez en doute mon courage ?...

— Certes non, répliqua-t-elle, sérieuse cette fois.

— Depuis le commencement du voyage, je cherche une occasion de me dévouer pour vous.

— Merci bien ! j'aime mieux croire à votre dévouement que de l'expérimenter... et je ne demande qu'une chose, c'est que d'ici Madrid votre épée ne sorte pas du fourreau.

Il murmura, un peu désappointé :

— Ce serait pourtant le meilleur moyen de prouver à votre père qu'on peut être courageux sans être soldat.

— Ce n'est pas douteux ; seulement, il vous répondrait qu'on ne peut être colonel sans avoir été soldat.

— Il n'est pas nécessaire que tout le monde soit colonel.

Et M. de Bacheleu, en disant cela, paraissait si piteux que la jeune fille ne put retenir un éclat de rire qui fusa entre ses dents blanches plus que ne le recommandait la prudence.

Sur le siège où il somnolait, le grognard se remua et redressa la tête. Vivement M. de Bacheleu tira sur les rênes de sa mule et passa derrière la carriole, dont la carcasse le dissimula aux regards du farouche gardien de M^{lle} de Villeray.

Mais ce ne fut qu'une fausse alerte ; engourdi par les cahots répétés de la voiture et par les sonnailleries monotones de l'attelage, le vieux soldat avait repris son somme.

M. de Bacheleu donna un coup de talon à sa monture et revint prendre place auprès de la portière.

Malicieuse, la jeune fille reprit la conversation à l'endroit où elle avait été interrompue.

— Assurément, il n'est pas nécessaire que tout le monde soit colonel, mais mon père ne comprend un gendre qu'avec l'aigrette blanche.

— Faudra-t-il donc que je change de carrière !... soupira le pauvre amoureux.

M^{lle} de Villarey s'écria :

— Vous feriez cela ?

— Pour vous obtenir, que ne ferais-je pas ?

Elle battit des mains et s'exclama :

— Ca... c'est gentil !

— Seulement, je ne suis plus assez jeune pour endosser l'uniforme de simple troupière, avec l'espoir d'arriver jamais à un grade suffisant...

Elle le regarda, vit qu'il parlait sérieusement et alors elle cessa de rire.

— Monsieur de Bacheleu, dit-elle d'une voix qui tremblait un peu, voilà des paroles qui, à mes yeux, valent mieux que tous les coups de sabre que vous pourriez distribuer en mon honneur... Il y a plus de courage à recommencer sa vie qu'à risquer un mauvais coup...

Elle lui tendit sa main, une main petite et blanche, qu'il saisit et qu'il porta à ses lèvres avec transport.

La jeune fille continua :

— N'ayez crainte, je ne suis pas fille de soldat pour rien, et mon père a trop souvent parlé de stratégie devant moi pour que je n'en connaisse pas quelques principes... Je manœuvrerai si bien que nous en arriverons où nous voulons.

Les yeux de M. de Bacheleu s'irradiaient.

— Puissiez-vous dire vrai !... s'exclama-t-il.

— Je n'avance rien dont je ne sois sûre ; seulement, je suis comme mon père : acharnée sur la discipline, et il faut obéir.

Plaisamment, il porta la main à son chapeau et dit :

— Mon colonel, je suis à vos ordres...

— Eh bien !... il faut être très prudent... car si mon père pouvait soupçonner que nous complotons...

— C'est entendu, je serai prudent... mais comment ferai-je pour vous voir ? Aurais-je donc fait le voyage de Bayonne à Madrid uniquement pour vous apercevoir de loin en loin, pendant le voyage, et pouvoir échanger à la débâchée quelques paroles...

M^{lle} de Villera y se croisa comiquement les bras.

— Savez-vous que vous êtes bien exigeant ! dit-elle ; d'autres, à votre place, seraient ravis.

— Mais je le suis, croyez-le bien... Seulement, une fois à Madrid...

— D'abord... vous n'allez pas y séjourner bien longtemps...

— Sait-on ?... répliqua-t-il en souriant ; si vous connaissez la stratégie, moi je connais la diplomatie, et...

Mais il s'arrêta, avec un air mystérieux, et ajouta :

— D'ailleurs vous verrez...

Elle attachait sur lui ses grands yeux noirs dans lesquels luisait un éclair de joie.

— Vous auriez trouvé un moyen de rester à Madrid !... s'exclama-t-elle.

Plus mystérieux encore, il expliqua :

— Je ne puis rien dire... pour le moment... Donc vous déclarez qu'il faut être prudent. Eh bien ! on le sera...

— Et patient...

La mine de M. de Bacheleu s'allongea.

— Patient !... ça, ce sera plus difficile ! Songez donc que voilà cinq mois déjà que j'attends...

La jeune fille sourit et répéta :

— Cinq mois !... mais, mon pauvre ami, qu'est-ce que cela, à côté de ce qu'il vous va falloir attendre encore...

M. de Bacheleu sursauta sur sa selle.

— Attendre encore !... s'exclama-t-il, atterré...

— Dame... je n'ai pas tout à fait dix-sept ans... je ne suis encore qu'une enfant...

Et comme le jeune homme écarquillait les yeux, M^{lle} de Villera y ajouta :

— Oui... je sais... je parais beaucoup plus que mon âge... mais cela n'est pas une raison ; et puis...

Son visage s'assombrit et elle dit encore avec mélancolie :

— Et puis, mon père a perdu ma mère alors que j'étais toute jeune, et ce lui sera un grand chagrin lorsqu'il lui faudra se séparer de moi...

— Il n'a pourtant pas la prétention de vous garder pour lui seul, toute la vie !... s'exclama M. de Bacheleu.

— Non certes, mais le plus longtemps possible...

— C'est de l'égoïsme...

— Un égoïsme bien compréhensible, convenez-en... et mettez-vous à sa place...

Le jeune homme avait courbé la tête ; il murmura, après un soupir :

— J'aurai de la patience... mais ce sera bien dur...

— Pas si dur que vous croyez... Vous trouverez moyen de vous faire présenter à lui... nous pourrons nous voir dans les salons... danser ensemble quelquefois... et cela nous donnera le temps, à l'un et à l'autre, de nous assurer que nous ne nous sommes pas trompés sur notre compte...

M. de Bacheleu eut un geste énergique de protestation :

— Oh ! moi... commença-t-il.

Mais elle l'arrêta tout de suite, pour dire avec malice :

— Je ne suis pas un ange... vous savez... j'ai des défauts...

— Je ne vous connais que des qualités...

Elle pouffa de rire.

— Vous verrez... vous verrez...

Conquis par cette allure mutine, consolé par ce sourire radieux, il lui saisit la main qu'elle posait — avec intention peut-être — sur l'encadrement de la portière, et la baisa avec transport... Mais elle la retira avec vivacité, disant d'une voix étouffée :

— Sauvez-vous !... vous avez réveillé Blaisot...

Sur le siège, en effet, le grognard s'était redressé, tiré de sa somnolence non pas tant par la conversation des deux amoureux que par une pierre énorme sur laquelle avait passé l'une des roues. Le cahot l'avait jeté sur le conducteur et, tout jurant, il se frottait les yeux.

Il se retourna, penché vers l'intérieur, et dit :

— Je crois que j'ai dormi, mademoiselle Andrée.

Il riait d'un air bon enfant, en disant cela, l'enveloppant d'un regard tendre, quasi paternel.

Elle, un peu embarrassée et inquiète aussi de savoir si

M. de Bacheleu avait eu le temps de se dissimuler, balbutia :

— C'est la chaleur de tantôt qui t'a abasourdi, mon bon ami.

— Et vous, demanda-t-il, comment allez-vous?... C'est long, n'est-ce pas, ce voyage... vous vous ennuyez...

Si déjà le crépuscule n'eût assombri le jour tombant, peut-être bien que le brave soldat eût vu le visage de la jeune fille se colorer soudain d'une vive rougeur.

Hypocritement, elle répondit :

— Il me tarde de voir mon père!...

Le grognard se mit à rire dans sa moustache.

— Et moi, donc ; je voudrais déjà assister à la stupéfaction de mon colonel ; car, du diable s'il se doute que vous venez le retrouver...

Inquiète un peu, M^{lle} de Villeray murmura :

— Il ne sera peut-être pas content...

— Pas content de vous voir!... Vous plaisantez, mademoiselle Andrée... Mon colonel vous aime tant!

— Et puis... du moment que l'empereur a ordonné...

— Bien sûr...

Et Blaisot eut un hochement de tête qui traduisait clairement combien il eût paru stupéfait que son colonel osât être d'un autre avis que l'empereur.

— Fichu pays! grommela-t-il tout à coup après avoir considéré un moment le paysage... C'est des routes à se rompre le cou à chaque pas.

Et il louchait involontairement vers le conducteur, une tête d'Espagnol au teint basané, au regard éteint, masque impénétrable, derrière lequel le vieux brave flairait peut-être quelque velléité de trahison.

Il songait que, s'il le voulait, le conducteur n'avait qu'à tirer imperceptiblement sur l'une des cordes qui lui servaient de guides, pour jeter la carriole dans le précipice que l'on suivait et dont la profondeur augmentait naturellement au fur et à mesure que l'on s'élevait dans le sentier en lacet qui serpentait sur le flanc de la montagne.

A droite, l'abîme, à gauche, les rochers à pic, des rochers noirs, sinistres, sur lesquels la lune laissait tomber un rayon blafard.

— Hum ! fit Blaisot.

Et il mesurait de l'œil la distance qui séparait du gouffre l'ornière dans laquelle tournait, en grinçant, la roue de la carriole.

— Eh ! camarade, cria-t-il à l'un des grenadiers qui cheminaient en avant, prends donc un peu le baudet par le mors... ça lui assurera le pied...

Bon enfant, le troupiér obéit tout en rigolant.

— Bien sûr que s'il lui prenait un vertige... y a des p'tites demoiselles qui pourraient bien faire un saut de carpe...

Les dragons qui escortaient le convoi et formaient l'avant-garde apparurent tout à coup, au tournant du sentier. Ils étaient perchés sur une roche, à cent mètres environ au-dessus de la tête des voyageurs. Leurs silhouettes se détachaient, grêles, sur le ciel qui teintaient légèrement les derniers feux du soleil couchant, et ils semblaient planer dans l'espace.

— Quand arrivons-nous à l'étape ? interrogea M^{lle} de Villeray.

— Vers minuit, je crois, répondit Blaisot.

Il ajouta :

— Si vous faisiez quelque chose de bien, mademoiselle Andrée, vous vous envelopperiez dans la couverture de voyage et vous dormiriez... le temps vous paraîtrait moins long...

Elle répondit avec conviction :

— Je ne pourrais pas dormir ; il me semble qu'il va arriver quelque chose...

— Quelque chose ! quoi donc, grand Dieu ?... Un accident ? Mais je plaisantais, tout à l'heure !... On roule aussi bien que sur l'avenue des Champs-Élysées... Et puis, je suis là... moi !...

— Oh ! ce n'est pas ça !... non, il me semble que nous n'achèverons pas notre voyage sans encombre...

Le vieux soldat haussa les épaules.

— Pftt... les brigands... à cause des montagnes... M'est avis que ces messieurs à escopettes y regarderaient à deux fois avant de se trotter à des dragons français...

Le soldat qui avait pris la mule par la bride se retourna.

— Eh ! camarade... tu pourrais parler aussi des grenadiers... ce ne sont pas des lapins qu'on puisse chasser avec des escopettes...

Et il riait, très amusé lui-même de sa plaisanterie.

Mais, soudain, une voix cria, rude, farouche :

— Silence... là-bas... on ne s'entend pas marcher !

C'était le capitaine de dragons, chef du convoi, qui, retourne sur son cheval, pour examiner l'ensemble de la colonne, venait de crier ces mots.

Il ajouta :

— Faites serrer... faites serrer...

La nuit était subitement tombée et, en admettant même qu'il n'y eût aucun danger à redouter, la plus élémentaire prudence recommandait de ne pas laisser en arrière de trainards qui, au milieu de l'obscurité et dans ces sentiers étroits, eussent été incapables de rejoindre le gros du convoi.

M^{lle} de Villeray demanda, avec un accent qui trahissait quelque émoi :

— Que se passe-t-il donc, Blaisot ?

Celui-ci, affectant une assurance qu'il était loin d'avoir, haussa les épaules et ricana :

— Comme le chemin manque de réverbères, c'est de peur que les tramards ne mettent le pied dans un trou, et comme dans ce pays-ci les trous sont de profondeur...

Ce disant, il touchait du côté du ravin dont les ombres s'épaississaient et avaient quelque chose de tragique.

Il ajouta, en revenant à ce qu'il avait dit tout à l'heure :

— vous devriez tâcher de dormir ; ça monte tout le temps, à présent, et l'on ne peut même plus se distraire à regarder le paysage.

Mais la jeune fille, dont une instinctive appréhension égrasait la poitrine, s'accoua à la portière et demeura immobile, ses grands yeux demesurement ouverts, fixés sur le noir qui enveloppait la montagne.

Maintenant, on s'était tu dans le convoi : chacun n'avait pas trop de toute son attention pour bien emboîter le pas à celui qui le précédait.

Les blagues avaient cessé et l'on n'entendait plus que le souffle des bêtes de trait attelées aux voitures. Par instants une pierre roulait sous le pied d'un cheval et tombait dans le ravin, heurtant les parois de granit avec un bruit sourd, pour produire, en touchant le fond du gouffre, une détonation semblable à celle d'une pièce d'artillerie...

Alors, il y avait non pas un arrêt dans le convoi, mais une sorte de soubresaut, et chacun, l'oreille tendue, écoutait mourir les lugubres échos au fond des gorges de la montagne.

Soudain, à un tournant, le capitaine qui commandait se pencha vers un sous-officier qui marchait derrière lui et, à voix basse, lui donna un ordre.

Le sous-officier s'arrêta sur le bord du sentier, aplati contre les rochers qui servaient de muraille, du côté opposé au ravin, et laissa defiler le convoi... De temps à autre, il appelait discrètement par son nom un des grenadiers, ajoutant simplement ces mots :

— A ma droite...

Quand elle en eut ainsi réuni une demi-douzaine, il se tut jusqu'au moment où passa devant lui la voiture du courrier.

— Deux hommes de chaque côté, commanda-t-il d'une voix brève, les deux autres derrière avec moi...

Et, entre deux grenadiers, il se mit à marcher en arrière du carrosse, entre deux grenadiers taciturnes et indifférents...

M. de Bacheleu qui, en guettant M^{lle} de Villeray, était remonté en voiture, passa sa tête par la portière...

— Qu'y a-t-il donc, sergent ? interrogea-t-il.

— Rien, monsieur ; seulement, le capitaine préfère prendre ses précautions... Dans ce satané pays, on ne sait jamais...

— Ah !... bien !...

Cette laconique réponse jetée d'un ton tranquille, le jeune homme retira sa tête, et les grenadiers qui cheminaient à la portière purent entendre dans l'intérieur de la voiture le bruit sec d'une batterie de pistolets qu'on armait... L'un d'eux se tourna vers le sergent et, indiquant la voiture d'un hochement de tête, murmura :

— Il n'a fait pas à la pose, là dedans... mais c'est un crâne...

Brusquement, le chemin changea d'aspect...

Il s'encaissait maintenant dans le fond d'un défilé étroit, que bordaient de droite et de gauche des pentes raides, couvertes de sapins et de hautes broussailles...

Là dedans, un corps d'armée eut pu s'embusquer à l'aise, et le commandant de l'escorte avait estimé avec juste raison que, si quelque embuscade devait lui être tendue, l'endroit était admirablement choisi pour cela...

De là l'ordre donné d'escorter la voiture du courrier pour être prêt à la défendre contre toute surprise.

Haussé sur ses épaules, le sabre hors le fourreau et pendant à son poignet par la dragonne de cuir, il avait fait armer les fusils...

— Mademoiselle, supplia Blaisot en s'adressant à M^{lle} Andree, ne vous mettez pas ainsi à la portière... Rentrez et baissez le rideau de cuir ; cela vous protégera toujours un peu...

Mais elle, entêtée, ne bougeait pas, se contentant de dire :

— Je veux voir...

Lui, alors, tira de ses poches une paire de pistolets dont il fit craquer la batterie, et les conserva dans les mains, le doigt posé sur la gâchette, prêt au coup de feu...

CHAPITRE X

ALERTE

Les dragons précédaient toujours le convoi, fouillant l'ombre, éclairant le chemin, s'assurant qu'il n'était point coupé ni par des crevasses, ni par des barricades ; en même temps, ils fouillaient les taillis et les fourrés...

Mais, sauf quelques lapins qui fuyaient devant leurs chevaux, déboulant en travers des sentiers comme des motes

de terre arrachées au flanc de la montagne ; sauf quelques oiseaux de nuit sortis de leur taciturne quiétude, dont les ailes lourdes battaient soudainement l'air, et qui jetaient en passant au-dessus du convoi un cri sinistre, rien ne troublait le silence de la nuit.

Et on continuait d'avancer...

Les heures succédaient aux heures, et les ravins suivaienent les ravins ; d'une gorge on passait dans une autre, on montait toujours.

L'ombre s'apaisissait, mais en écarquillant les yeux, on réussissait à distinguer vaguement les silhouettes grêles des dragons qui précédaient le convoi...

Et la vue de ces éclaireurs rassurait les plus timorés.

Soudain, l'air fut troublé par une sorte de bruit qui semblait un mugissement monstrueux de quelque bête lointaine, ou mieux encore au roulement assourdi du tonnerre...

— Allons, bon ! grommela Blaisot en levant la tête pour consulter le ciel avec inquiétude, voilà de l'orage, à présent...

L'atmosphère était lourde et de gros nuages noirs se traînaient lentement, semblant renfermer la foudre dans leurs flancs...

— Hein ! ajouta-t-il en se tournant vers l'Espagnol qui jouait le rôle de cocher, nous allons avoir mauvais temps...

L'autre répondit, impassible :

— La Punta de Cabellas...

Le vieux soldat secoua la tête :

— Comprends pas... Qu'est-ce que c'est que ça, la Punta de Cabellas ?...

L'un des grenadiers qui marchaient à côté de la voiture suggéra :

— C'est peut-être bien le nom que ces sauvages-là donnent au tonnerre...

M^{lle} de Villeray dit alors :

— C'est le nom d'un passage dangereux : à Burgos, la maîtresse d'hôtel m'a expliqué... Ce que l'on entend, c'est le torrent qui gronde au fond du ravin...

Elle ajouta :

— S'il avait fait jour, on aurait pu voir... il paraît que c'est un spectacle merveilleux...

Blaisot grommela par deux fois :

— Hum... hum...

Il était moins enthousiaste que sa jeune maîtresse des beautés de la nature, et son instinct de vieux troupière se défiait des curiosités de paysage.

— Il y a un pont, au moins ? interrogea-t-il...

— Il paraît que c'est un bloc énorme de rocher qui en tient lieu, répondit la jeune fille,

Blaisot gronda, furieux :

— Ils en ont de joyeuses... dans ce pays-ci... Comme si ça leur aurait coûté beaucoup de faire un pont... Et je vous demande un peu... un rocher !... c'est pas des circulations pour des chrétiens...

Et, s'adressant au cocher :

— Y a-t-il au moins des parapets... dis, l'hidalgo ?... interrogea-t-il...

L'Espagnol hocha la tête, indiquant qu'il ne comprenait pas.

Alors un grenadier ricana :

— On verra bien quand on y sera...

Une fois encore, l'aspect du pays avait changé ; on était sorti du défilé et l'on se trouvait au bord du précipice au fond duquel bouillonnait le torrent dont les mugissements s'entendaient depuis un instant...

A gauche, c'était un bois de mélèzes sombre et tragique dont on longeait la lisière à perte de vue...

Là-bas, une masse blanche apparaissait, qui semblait suspendue au-dessus du gouffre... Le cocher étendit le bras et, brusquement :

— Punta de Cabellas, dit-il...

Un rayon de lune passait sur la roche monstrueuse, la faisant détacher de la nuit sombre, comme dans un pays féérique.

— Oh ! Blaisot, s'exclama M^{lle} de Villeray, le buste hors de la portière, vois donc comme c'est beau...

Pour toute réponse, le vieux soldat grogna dans sa moustache...

Décidément, son tempérament ne le portait pas à la contemplation des beautés de la nature...

Depuis quinze ans qu'il roulait à travers l'Europe, il avait pris l'habitude de ne considérer dans le paysage que le plus ou moins de facilités qu'il offrait au point de vue d'une embuscade... Et dame ! celui-là lui paraissait tout particulièrement favorable.

Sans doute le commandant du convoi partageait-il cette opinion, car, abandonnant tout à coup les soldats avec lesquels il cheminait, il mit son cheval au petit trot pour rejoindre ses éclaireurs...

Ceux-ci, une demi-douzaine de dragons, s'avançaient lentement, à trois ou quatre cents mètres de la petite colonne, le mousqueton armé en travers de la selle, l'oreille tendue, prêts à surprendre le moindre bruit suspect, fouillant de l'œil l'ombre qui, de toutes parts, les enveloppait...

— Rien de nouveau ? demanda-t-il, en rejoignant celui qui se trouvait en tête.

— Non, mon capitaine, rien de nouveau ; seulement... y a ça...

— Toi non plus, tu ne renifles pas ça... hein ?

Et il hochait la tête vers la Punta de Cabellas...

— Dame... mon capitaine... c'est joliment mal fichu, ce passage-là... Il suffirait d'une demi-douzaine de pierrots pour nous jeter en bas, nous, les chevaux et les voitures...

Le capitaine haussa les épaules...

— Possible, mon vieux ; mais il faut passer...

— On passera... mon capitaine...

Ils continuèrent d'avancer avec prudence, les yeux toujours fixés sur cette masse énorme qui semblait suspendue dans le noir du ravin...

A un millier de mètres environ, surgissaient au-dessus des roches qui masquaient le sentier les cimes des sapins et des mélèzes, au milieu desquels s'était cachée la première partie de la troupe commandée par le moine...

Mais, à partir de l'endroit où étaient arrivés les cavaliers, la pente s'accroissait, et il fallait bien compter mettre une demi-heure avant d'atteindre le bois...

Le capitaine avait pris la tête et, le pistolet au poing, s'avavançait au pas.

Derrière lui, les dragons, échelonnés de cinquante mètres en cinquante mètres, suivaient, graves, rêvant d'un coup de chien possible, louchant vers le précipice où une balle pourrait les jeter, vivants encore, pour rouler de roche en roche jusqu'au fond du gouffre...

Brrr !... Tout à coup, une voix monta jusqu'au capitaine.

— Halte !...

Cette voix fit se cabrer le cheval de l'officier, car elle semblait sortir du sol, d'entre les pieds même de la bête.

Un craquement sec se fit entendre : celui de la batterie de son pistolet que le capitaine armait.

— Qui va là ? demanda-t-il d'une voix rude.

Vainement, penché sur l'encolure de son cheval, fouillaient l'ombre. Il ne pouvait rien distinguer au milieu de ce fouillis inextricable de roches, de troncs d'arbres, de broussailles qui tapissaient le flanc du gouffre.

Une forme se dressa tout à coup d'entre les buissons.

— Pas de bêtise, mon officier, fit une voix narquoise, gardez votre poudre pour une meilleure occasion et écoutez-moi...

— D'abord, qui es-tu ?

— Un ami... un Français qui vous attend pour vous sauver...

— La preuve ?...

L'homme ouvrit la veste de velours qui le vêtait, écarta sa chemise et prit un papier qu'il tendit à l'officier, disant laconiquement :

— Si vous voulez lire, mon officier...

Celui-ci se tourna vers le dragon qui le suivait.

— As-tu un briquet ?...

Le soldat tendit l'objet demandé et l'officier ayant heurté le silex contre l'acier, enflamma une courte mèche de fil ; en soufflant dessus, il en aviva la combustion, produisant ainsi une petite lueur, suffisante pour lui permettre de jeter un rapide coup d'œil sur le papier qui lui était tendu.

— Un laissez-passer du maréchal Murat ! murmura-t-il, surpris.

— Oui, mon capitaine... dit l'homme en repliant le papier et en le cachant là où il venait de le prendre...

Mais le capitaine avait, durant quelques secondes, réfléchi, et un soupçon lui était venu...

— Et qui me prouve que tu sois bien celui auquel appartient ce laissez-passer ?...

L'autre eut un petit rire moqueur.

— Voilà une objection que j'attendais, murmura-t-il, et il faut avouer que la preuve est assez difficile à fournir...

Il se gratta le menton avec énergie, faisant un effort cérébral visible pour trouver ce qui lui était demandé.

Tout à coup, étendant le bras vers la Punta de Cabellas :

— Une preuve ?... dit-il, elle est là. Poursuivez votre chemin et, avant une demi-heure d'ici, vous reconnaîtrez, mais trop tard, que vous avez eu tort de n'avoir pas confiance en moi...

— Que se passe-t-il donc ? grommela l'officier, impressionné malgré lui par l'accent de sincérité de son interlocuteur.

— Rien autre que ceci : on vous attend...

L'officier sursauta sur son cheval et grommela :

— Tonnerre !... Je m'en doutais...

Puis, revenant de sa surprise, il demanda :

— Combien sont-ils ?

— Suffisamment pour vous jeter, vous et votre convoi, dans le gouffre...

— Heu !... on en a vu d'autres...

— Possible, mais intervertissez les rôles, et voyez si, à leur place, vous vous feriez fort de barrer la route à une troupe devant forcément passer sur cette roche qui sert de pont...

Puis, brusquement :

— Enfin, que décidez-vous ?... Si vous avez confiance, suivez-moi... Sinon, mettez-moi en rapport avec le courrier de France que vous escortez et que je veux prévenir de la situation...

Cela avait été dit d'un ton tellement impératif, tellement autoritaire, que le capitaine grommela, suffoqué :

— Sais-tu que je pourrais te faire empoigner...

— Vous en seriez bien avancé !... Là-bas, on se chargerait de me remettre en liberté... à moins que, dans la bagarre, je ne reçoive une balle dans la tête, ce qui ne vous avance-rait guère non plus...

Il ajouta :

— Libre à vous de vous aller faire tuer bêtement avec vos hommes pour avoir la possibilité de vendre plus ou moins chèrement votre vie ; mais, pour le courrier, il en est autrement. Il doit remettre au maréchal les instructions dont il est porteur, coûte que coûte... sans regarder au moyen qu'il emploie... Il ne doit pas avoir d'amour-propre et, dût-il paraître avoir peur pour fuir les embuscades, il faut qu'il arrive à Madrid...

Cette argumentation, faite d'une voix assurée, vibrante, parut faire impression sur l'officier.

— Pour ce qui est du courrier, dit-il, ça, c'est une autre affaire. Quant à moi, dussé-je être seul... je poursuivrai ma route...

— C'est au mieux, répliqua l'autre un peu narquoisement ; seulement, je vous ferai observer que vous et vos hommes avez pour mission d'escorter le courrier, et que si le courrier juge opportun de se détourner de sa route...

— Mais j'ai des ordres, moi aussi, répliqua l'officier, que finissait par énerver cette logique... je dois aller à Santa-Lucia... et pas autre part...

— C'est aussi à Santa-Lucia que je me propose de vous conduire...

Il ajouta d'un ton mystérieux :

— Et soyez sans crainte, en y allant comme je me propose de vous y faire aller, je vous jure, capitaine, que vous n'aurez pas perdu votre temps...

Il se tut quelques secondes et dit encore :

— Maintenant, si vous avez quelque doute, envoyez des éclaireurs en avant ; d'après l'accueil qui leur sera fait à la Punta de Cabellas, vous pourrez juger de celui qui vous attendait... Seulement, c'est compromettre peut-être la partie, et à coup sûr sacrifier la vie de ces braves gens...

Le capitaine demanda brusquement :

— Alors ?...

— Alors !... vous allez mettre pied à terre, vous et vos hommes, tenir solidement vos bêtes en bride et surtout ne pas avoir le vertige... le cri d'un seul d'entre vous qui tomberait entraînerait la perte des autres.

Le capitaine tortillait sa moustache d'un air soucieux.

— Mais la preuve que tu ne me tends pas un piège... grommela-t-il tout à coup...

L'autre répondit froidement :

— Je passe le premier... suivez-moi et, à la moindre alerte, cassez-moi la tête...

Cela avait été dit sans hésitation aucune et les regards droits dans ceux de son interlocuteur :

— Pied à terre !... commanda celui-ci à ses hommes...

Il ajouta :

— Vous avez entendu ce que vient de dire monsieur ; ouvrez l'œil et assurez vos pas... Il y va de la vie...

Puis à l'un d'eux...

— Cours au-devant du convoi et fais presser l'allure...

Silencieusement, on attendit : les hommes en battant la semelle, — car à ces hauteurs, il soufflait une bise glaciale ; — le capitaine et son interlocuteur en se regardant d'un air singulier...

— Alors, demanda le vieil officier, vous arrivez de Madrid, monsieur ?...

— Limassier, mon capitaine, Achille Limassier...

— Je vous demande pardon... je n'ai pas la mémoire des noms ; et qu'y a-t-il de nouveau ?

— Pas grand'chose, mon capitaine ; la ville paraît ren- trée dans le calme... et à Burgos ?...

— Rien... absolument rien ! mais on s'attend à un coup de chien.

— Ce qui ne m'étonnerait pas.

Limassier s'interrompt et montrant, au détour du sentier, de hauts bonnets à poil qui venaient d'apparaître :

— Voilà le convoi !... à propos, vous allez être obligé d'abandonner les voitures.

— C'est certain, mais il y a les conducteurs...

— Des Espagnols ?

— Naturellement... hum !... on pourrait s'en défaire...

— Crime inutile ; d'autant plus qu'à votre retour, ces hommes pourraient vous servir...

Et après réflexion :

— A votre place, je les ligoterais et les bâillonnerais soli- dement ; bien saucissonnés, ils pourront attendre que vous reveniez...

Le capitaine tourna les talons pour s'en aller donner lui- même au convoi les ordres que comportait le changement d'itinéraire...

— Mademoiselle, fit-il à M^{lle} de Villeray en se présentant à la portière de sa voiture, vous allez être obligée de faire une partie de la route à pied, car le chemin que nous prenons n'est pas carrossable... loin de là...

La jeune fille sauta lestement à terre. Blaisot, ses gros sourcils froncés soucieusement, demanda :

— Et les bagages ?...

— C'est juste ! grommela le capitaine, il y a les bagages...

Puis, avec un haussement d'épaules :

— Eh bien !... mes grenadiers s'en chargeront... ils n'en sont pas à quelques livres de plus sur leur sac...

Mais la jeune fille se récria :

— Plaisantez-vous, capitaine ! des soldats ne sont pas des bêtes de somme, et les pauvres gens, depuis Burgos, ont assez à faire de porter leurs cartouches et leurs armes... tant pis pour mes bagages...

Elle ajouta :

— La fille du colonel de Villeray a le respect des soldats...

Autour d'elle, un murmure flatteur accueillit ces mots...

— En tout cas, mon capitaine, fit une voix, on pourrait mettre les bagages sur les chevaux...

— Soit... mais faites vite... bougonna l'officier.

Il pivota sur ses talons et s'éloigna pour rejoindre M. de Bacheleu qui cheminait à la queue du convoi... Attribuant cet arrêt subit à quelque accident, le jeune homme s'efforçait de fendre les rangs pressés des soldats, pour s'enquérir...

— Monsieur, lui dit le capitaine, il vous va falloir abandonner votre voiture...

— Le chemin est mauvais ?...

— Si ce n'était que cela !... Non, il est barré paraît-il, par une embuscade... et nous prenons un sentier impraticable pour les voitures...

— Mon capitaine, je suis prêt, répondit M. de Bacheleu ; le temps de boucler ma valise sur cette mule...

Le capitaine, rasséréiné un peu par cette crânerie de la jeune fille et cette philosophie des personnes qu'il avait mission d'escorter, revint vers Limassier.

Celui-ci, assis sur un quartier de roc, attendait, sifflotant en sourdine un air de fanfare...

— Sommes-nous prêts, mon capitaine ? demanda-t-il en se levant.

— Quand vous voudrez...

En disant ces mots, l'officier faisait ostensiblement craquer la batterie de son pistolet, rappelant ainsi à son guide que le moindre faux pas, la plus petite hésitation lui coûteraient la vie.

Limassier eut un léger mouvement d'épaules et commença la descente... Il n'avait pas menti : le chemin était rude ; il se composait d'un lacet, excessivement étroit, qui circulait sur le flanc du ravin, avec, par instants, lorsque la pente était par trop raide, de minuscules paliers taillés dans le roc, et à peine assez larges pour permettre aux chevaux d'y placer les deux pieds à la fois...

Cependant, à force de lenteur et de prudence, tout le convoi avait fini par s'y engager.

Les dragons descendaient les premiers, soutenant leurs montures par le mors.

On eût dit que les pauvres bêtes, elles-mêmes, avaient conscience du danger, car pas une d'entre elles n'avait fait un faux pas.

Il eût suffi d'une seule chute pour précipiter dans le gouffre le convoi tout entier...

Par prudence, Blaisot avait laissé toute la troupe défilier devant lui et il s'était engagé dans le sentier seulement après le dernier grenadier...

— Comme ça, avait-il chuchoté à l'oreille de M^{lle} de Villeray, si y en a un qui se laisse tomber, y ne tombera pas sur nous...

Puis, s'arc-boutant fortement contre une roche dont la saillie formait la première marche de ce dangereux escalier :

— Prenez le collet de mon manteau, mademoiselle Andrée, ajouta-t-il. Bien !... des deux mains... et soutenez-vous sur moi... Parfait... En route, maintenant... et fermez les yeux... si vous avez le vertige...

Il y avait cinq minutes qu'ils cheminaient ainsi, lorsque le vieux soldat fit halte brusquement, entendant un petit caillou rouler derrière lui.

Retournant la tête, il vit, en arrière de sa compagne, une silhouette d'homme et bougonna :

— Qui donc est là ?...

— Un voyageur comme vous, monsieur, répondit une voix.

Andrée tressaillit, car elle avait reconnu la voix de M. de Bacheleu.

— Je croyais qu'il n'y avait plus personne... fit Blaisot d'un ton rogue...

— Excusez-moi, monsieur, répondit le jeune homme avec une exquise urbanité, il y a encore moi... le courrier de Sa Majesté l'empereur...

Ces mots produisirent sur le grognard une vive impression, car, aussitôt, il s'empressa de répondre :

— Excusez-moi, Excellence... Seulement, je croyais... parce que, voyez-vous, dans de sacrés chemins comme ça... moins on a de monde derrière soi...

Et, s'aplatissant contre le rocher, Blaisot ajouta :

— Si c'était un effet de votre bonté de passer devant...

M. de Bacheleu ne put s'empêcher de rire et M^{lle} de Villeray, elle-même, malgré le tragique de la situation, fit entendre une petite ricanement moqueur...

Avant que le jeune homme eût pu répondre, elle dit à Blaisot :

— Comment ! n'as-tu pas honte de demander une chose comme celle-là ?...

— Mais ce n'est pas pour moi, mademoiselle... se récria Blaisot, honteux qu'on pût suspecter, une seconde seulement, le sentiment qui le guidait... Moi, je me fiche de ces trous-là... comme des balles et des baïonnettes... C'est pour vous.

Aussitôt, M. de Bacheleu répliqua :

— Ne bougez pas... Je passe devant, si vous croyez qu'il y ait moins de danger pour Mademoiselle...

Mais la jeune fille, d'un simple déplacement de corps, barra le peu d'espace demeuré libre sur le sentier...

— Non, monsieur, déclara-t-elle énergiquement, vous me ferez le plaisir de demeurer où vous êtes... J'ai moins peur de savoir quelqu'un derrière moi, qui pourrait me retenir si je faisais un faux pas...

Blaisot bougonna laconiquement :

— Soit... Je vous remercie quand même, Excellence.

Le vieux soldat avait repris la descente.

M. de Bacheleu se pencha à l'oreille de M^{lle} de Villeray :

— Oh ! mademoiselle Andrée, si vous saviez comme...

Mais sans doute déplaisait-il à la jeune fille d'entendre la fin de cette phrase, dont son secret instinct lui faisait pressentir le sens, car elle poussa un petit cri d'effroi...

— Qu'y a-t-il ? demanda curieusement Blaisot...

— Rien... mon pied qui a glissé sur un petit caillou...

Et l'on continua... C'était un spectacle étrange, pour celui qui marchait le dernier, d'apercevoir, s'enfonçant au-dessous de lui, dans l'ombre épaisse du gouffre, les silhouettes vagues des hommes et des chevaux... Un silence profond régnait. On n'entendait que le souffle fort des bêtes, effarées et concentrant toute leur attention sur la place où elles mettaient leurs pieds, et le heurt sec, parfois, d'un canon de fusil contre le fourreau d'un sabre... Parfois aussi, un tron montait d'en bas, arraché par quelque faux pas par l'éboulement d'une motte de terre servant de point d'appui.

Au fur et à mesure qu'on s'enfonçait dans la nuit, les yeux s'habituèrent à l'obscurité et l'on distinguait un peu plus nettement le lit du torrent qui roulait ses eaux écumeuses en hurlant comme un désespéré.

Et chacun, en se rapprochant du fond, se demandait s'on allait trouver un pont pour passer de l'autre côté...

C'est pourquoi, tout à coup, le capitaine se pencha vers Limassier pour demander d'une voix brève, avec un hochement de tête vers les eaux :

— Et ça ?...

— Ça... Ah ! par exemple, mon capitaine, ça vous représente un bain de pieds, mais pas plus...

— Il y a un gué ?...

— Oui... il suffit de suivre le cours d'eau, sur un espace de vingt mètres environ, pour le rencontrer...

Le vieil officier eut un grognement d'approbation.

Puis, au bout d'un instant, ses soupçons le reprirent.

— Savez-vous bien que nous sommes au fond d'une souricière ? dit-il.

Limassier répliqua, indifférent :

— Le fait est que, au point de vue stratégique, la situation n'est pas brillante... mais mieux vaut pour vous être ici que là-haut...

Et, d'un hochement de tête, il indiquait le sommet du ravin, si élevé que la roche monstrueuse qui servait de pont apparaissait de dimensions presque normales...

— Un joli saut à exécuter, ajouta-t-il, quand on est pris en tête et en queue...

Tout en parlant, il continuait sa route et, bientôt, le convoi tout entier se trouva au bord du torrent qui éparpillait sur eux l'écume glacée de ses eaux bondissantes...

— Le gué est à droite, dit-il au capitaine.

Et on se mit à suivre la rive, si escarpée, si entrecoupée de roches, que les malheureux chevaux, ne purent qu'à la poigne de leurs cavaliers de ne pas rouler dans le torrent...

Derrière le guide, le capitaine ne cessait de bougonner dans sa moustache, reniflant de droite ou de gauche, comme fait un vieux limier qui flairer quelque chose de mauvais...

— Ayez pas peur, mon capitaine, plaisanta Limassier, une fois de l'autre côté de l'eau, vous y verrez plus clair...

Il étendit la main vers un sapin ébranché qui se dressait à vingt-cinq pas sur le bord de l'eau, ayant à son sommet une loque blanche.

— Voilà le gué, dit-il.

L'assurance du petit homme finissait cependant par dissiper les soupçons du vieux soldat.

Il poussa un soupir de satisfaction et instinctivement pressa le pas.

Arrivé près du sapin, Limassier s'arrêta et, derrière lui, le convoi s'immobilisa, silencieux et inquiet.

— Capitaine, dit le policier, il faudrait faire passer d'abord le plus solide des cavaliers de l'escorte ; le torrent peut avoir grossi à la suite des dernières pluies et ce serait le meilleur moyen de nous assurer de la hauteur des eaux...

L'officier se retourna vers le convoi, pour faire le choix dont lui parlait le guide, lorsque, soudain, une exclamation échappée aux lèvres de celui-ci le fit pivoter sur ses talons.

— Qu'y a-t-il ?...

Mais à peine avait-il posé cette question qu'il grommela :

— Tonnerre !...

En même temps, il tirait son sabre et le levait sur la tête de Limassier en criant :

— Du moins, traître, ça t'aura coûté la peau...

Le petit homme, loin de chercher à parer le coup mortel qui le menaçait, se croisa les bras et dit d'une voix impassible :

— Vous avez raison, capitaine : les apparences sont contre moi... J'ai mérité la mort...

Ce flegme, cette réponse si crâne, impressionnèrent l'officier.

Au lieu de laisser retomber son arme, il en dirigea la pointe vers le torrent et dit ce seul mot :

— Regarde...

L'autre rive était garnie d'hommes armés dont les fusils, braqués par-dessus le cours mugissant du torrent, tenaient le convoi en joue.

Vivement, sans avoir besoin d'ordre pour exécuter ce mouvement d'instinctive prudence, les soldats s'étaient mis à l'abri derrière leurs montures.

M. de Bacheleu avait saisi M^{lle} de Villeray par le bras et, un peu brutalement, l'avait jetée derrière son mulet.

Alors, Limassier s'avança vers le lit du torrent, escalada une roche qui surplombait les autres et, les mains autour de la bouche en guise de porte-voix, cria :

— San Benito !... tu es un lâche !...

Cela dit, les bras ballants, il demeura immobile, offrant — cible vivante — sa poitrine aux balles.

CHAPITRE XI

UN TRAITRE

— Cet homme est fou !... clama le capitaine.

Puis, à ses soldats :

— A mon commandement... fit-il, et visez bien...

Quelque bas que cet ordre eût été donné, l'écho en parvint de l'autre côté des eaux mugissantes car aussitôt ces mots furent prononcés :

— Bas les armes... Français... ou vous êtes perdus...

Cette voix, Limassier la reconnut aussitôt. C'était celle de San Benito. Il eut l'instinctif pressentiment que l'Espagnol avait combiné quelque plan nouveau, et qu'avant d'agir, il importait de savoir ce dont il s'agissait. Il se retourna vers l'officier qui commandait le convoi.

— Mon capitaine, dit-il rapidement, si vous m'en croyez, vous patienterez un moment...

Et remettant ses mains autour de sa bouche,

— Si tu n'es pas un lâche, San Benito, cria-t-il, tu nous laisseras le passage libre...

— Pas avant que je t'aie parlé, répondit l'Espagnol.

Et il ajouta, continuant à ne pas se montrer :

— Traverse le gué hardiment... les eaux ne sont pas hautes... Je jure sur le Christ que si nous ne nous entendons pas, tu pourras retourner sain et sauf vers tes compagnons...

Le capitaine cria à Limassier :

— Tu vas te faire assassiner...

Le policier haussa les épaules avec philosophie.

— Baste, répliqua-t-il, la mort m'attend aussi bien de ce côté que de l'autre... car vous aviez raison, tout à l'heure, de vouloir me frapper... Je me suis laissé tromper par ce misérable... je vous ai perdus, vous et les vôtres, je mérite la mort...

Le capitaine eut un mouvement de pitié.

Mais déjà Limassier avait sauté en bas de la roche sur laquelle il était perché et il entraînait dans l'eau.

— Reviens !... cria le capitaine, ému de cette cranerie.

— Trop tard, déclara le policier ; mais ne bougez pas avant que je ne vous en aie donné le signal.

Au fur et à mesure qu'il avançait, le lit du torrent devenait plus profond et il fallait qu'il recherchât à tâtons, du bout du pied, les roches qui se cachaient sous l'eau, pour pouvoir s'en servir comme de passerelle.

Enfin, il atteignit l'autre bord. Le premier homme qu'il rencontra fut San Benito.

L'Espagnol l'attendait sur la rive, les deux mains sur le canon de sa carabine et la cigarette aux lèvres.

Comme Limassier ouvrait la bouche, pour l'invectiver sans doute, l'autre le devança :

— Vous autres, Français, déclara-t-il, vous avez la langue trop prompte et je ne sais, tout à l'heure, ce qui m'a empêché de t'envoyer une balle quand, à la face de tous, tu m'as traité de lâche...

Limassier, qui le regardait dans les yeux, répondit avec une extraordinaire tranquillité :

— Tu ne sais pas pourquoi ?... Je m'en vais te le dire, moi...

Ces mots avaient été prononcés sur un ton si singulier, si mystérieux presque, que l'Espagnol ne put retenir un léger tressaillement.

— Oui, moi... répéta Limassier qui, maintenant, se sentait sûr de gagner la partie. Tu aimes Mercédès et tu espères, par moi, arriver à elle ! Est-ce vrai ?

San Benito avait baissé les paupières et il demeura un bon moment le front empourpré, les lèvres balbutiantes.

— Est-ce vrai ? demanda Limassier pour la seconde fois.
— C'est vrai...
— Alors, puisque tu as besoin de moi, pourquoi ce piège ?... pourquoi cette trahison ?...

— J'avais besoin de te parler...
Puis, devant les reproches qu'il devinait sur les lèvres de son interlocuteur, il ajouta d'une voix rageuse, d'une voix dans laquelle se devinait une amertume, une rancœur indéfinissable :

— Me traiter de traître !... La belle affaire... quand on fait ce que je fais ! Quand on est assez fou pour oublier sa patrie... pour vendre les siens !... Crois-tu que la parole donnée à un ennemi pèse dans la balance ?...

C'était assurément un argument sans réplique.

— Jusqu'à quel point, en ce cas, puis-je avoir confiance en toi ? demanda Limassier.

Tragique, San Benito leva la main vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de son serment.

— Mon amour est sans limite... déclara-t-il ; c'est par mon amour que tu me tiens et je te le dis, en me méprisant moi-même, cet amour me fera commettre les pires infamies, les crimes les plus épouvantables...

Ces paroles, il les avait prononcées d'une voix sourde, indistincte presque.

— Alors, tu as à me parler ?...

— Oui...

— Mais d'abord, comment se fait-il que je te trouve ici ?...

— Parce que c'est le seul chemin qui puisse mener à Santa-Lucia... en dehors de celui-là...

Et il montrait, de la main, la roche énorme suspendue au-dessus de leur tête entre les rives du gouffre.

— Tu savais donc que je passerais par ici ?...

L'autre haussa les épaules.

— La belle malice ! à moins de te supposer, toi aussi, un traître à ceux de ton pays, devais-je un seul instant croire que tu mènerais le détachement de Burgos à la mort ?... Donc tu devais passer par ici... et voilà pourquoi je t'y ai attendu...

— Alors ? interrogea laconiquement Limassier.

— Mercédès, m'as-tu dit, se trouve dans le convoi qui vient de Madrid et qui doit séjourner à Santa-Lucia.

— Oui...

— Tu me le jures ?...

— Sur le salut de mon âme !...

— Et si tu me mentais ?...

— Dans quel but te mentrais-je ?

— Les Français se donnent pour chevaleresques et je suis

surpris de te voir consentir si aisément à me livrer cette jeune fille...

Les sourcils de Limassier se froncèrent ; déjà, même avant que San Benito lui fit cette observation, il se l'était faite à lui-même et, dans cette combinaison, il y avait assurément quelque chose qui le « chatouillait ».

Mais, après tout, cette fille, il ne la connaissait pour ainsi dire pas !... et il estimait, non sans raison peut-être, que la politique et la chevalerie, ça fait deux ; qu'une Espagnole ne vaut pas, à beaucoup près, la peau de quelques centaines de braves bougres de troupiers ; qu'enfin San Benito était un beau garçon et qu'à tout prendre, M^{lle} de Santa-Cruz ne serait pas fort à plaindre d'avoir un galant si bien tourné.

Donc, il n'avait eu et n'avait encore aucune hésitation au sujet de la conclusion de cet étrange marché.

Cependant, San Benito n'avait toujours pas dit le motif du singulier guet-apens tendu à Limassier et au convoi auquel il servait de guide.

— Le temps presse, dit enfin le policier, et Santa-Lucia est loin...

— Peu !... par la montagne, une heure tout au plus...

Il ajouta :

— N'ayez crainte... ce n'est pas moi qui vous mettrai en retard... il y a le convoi de Madrid que je ne veux pas manquer...

Il se tut encore une fois, jouant distraitement avec le canon de sa carabine, tout en faisant rouler des cailloux sous les semelles épaisses de ses bottes.

— Eh bien ! demanda Limassier qui ne le quittait pas de l'œil, qu'as-tu à me dire ?

San Benito hésita encore un long moment.

— Voilà ; je vous ai dit que j'aimais M^{lle} de Santa-Cruz... que je l'aimais follement et d'autant plus ardemment que, hélas ! la distance qui me sépare d'elle est grande... et que j'ai bien peu d'espoir de la franchir...

Limassier haussa les épaules.

— Sait-on jamais ? les hasards sont si grands.

L'Espagnol poussa un soupir... Après un silence, il reprit :

— Il y a de nombreux exemples, dans votre armée, d'humbles gens parvenus à de hauts grades, n'est-ce pas ?...

— Tous les généraux et maréchaux de l'empereur...

Le policier ajouta :

— Chez nous la faveur ne joue aucun rôle ; chacun a son avenir au bout de son sabre...

Un éclair brilla dans la prunelle noire de l'Espagnol.

— Alors, moi ! dit-il vivement, je pourrais...

Il s'arrêta net, hésitant à poursuivre.

Mais il en avait dit assez pour que Limassier eût saisi sa pensée, en dépit de sa phrase incomplète.

— Certes... tu pourrais rendre de grands services... et l'empereur est reconnaissant et généreux...

Pour la seconde fois, les yeux de San Benito étincelèrent.

— Oui, fit-il d'une voix rauque, l'empereur dote ses généraux, quand il est content d'eux.

Il ajouta, craignant que Limassier ne se méprît sur son sentiment :

— Oh ! ne croyez pas que l'argent ait, à mes yeux, d'autre mérite que de pouvoir me hausser jusqu'à elle... Elle est riche, elle est noble... Il n'y a que dans les batailles que je puisse avoir chance de ramasser la noblesse et la richesse...

— Fort juste...

Un mouvement de joie fit tressauter San Benito.

Il saisit les mains de Limassier et les lui serra, balbutiant :

— Merci... oh ! merci...

— Seulement, poursuivit le policier, pour rendre d'effectifs services, il faudrait que tu restes ce que tu es, chef de bande... pour faire la contre-guerilla...

— En jouant la comédie vis-à-vis de la junte ! se récria l'Espagnol avec horreur...

— Non pas ! Je ne désire pas que tu pousses l'ignominie jusque-là.

San Benito devint blême et sa main chercha la manche du couteau passé à sa ceinture.

Limassier poursuivit, sans paraître avoir remarqué ce mouvement menaçant :

— Nous ne manquons ni d'officiers ni de soldats pour battre les Espagnols en rase campagne et, dans une bataille rangée, nous sommes certains d'avoir le dessus... mais pour ce qui est d'une guerre de montagnes, c'est autre chose...

L'Espagnol se redressa avec fierté.

— Pour ce qui est de cette guerre-là, déclara-t-il, nous ne craignons personne...

— Donc, il est inutile que je m'explique plus ouvertement, tu m'as compris...

Un silence suivit, au bout duquel San Benito demanda, à voix basse, comme honteux de la question qu'il posait :

— Et vous pensez, alors, que le maréchal accepterait mes services ?...

— Avec le plus grand plaisir... et je puis t'affirmer qu'il serait prêt à te les payer royalement...

L'autre fit un geste de protestation.

— Je ne veux pas d'argent... gronda-t-il.

— Aussi n'est-ce pas d'argent que je voulais parler... J'entendais par là qu'il te donnerait certainement un grade.

Une flamme brilla dans les prunelles de San Benito.

— Je pourrais être officier français ?...

— Tout comme sont officiers, dans l'armée française, les Italiens, les Polonais, les Allemands dont les troupes servent avec les nôtres...

Une joie enfantine se lisait sur le front bronzé de San Benito.

— Et quel grade pourrais-je espérer ?... demanda-t-il avec un tremblement d'émotion dans la voix.

— Mais, je ne sais trop... ce n'est point une question à laquelle je sois à même de répondre... cependant, il me semble que le grade de colonel...

— Colonel !... Je pourrais ?...

— Je m'en porterais presque garant ; en tout cas, il y a une chose certaine, c'est que tu ne pourrais avoir un grade inférieur à celui de capitaine-major...

— J'aimerais mieux... colonel...

— Tu peux compter sur moi pour te seconder de mon mieux... Mais le temps s'écoule et il nous faut arriver à Santa-Lucia avant minuit...

— Dans deux heures, vous y serez... déclara San Benito.

— Nous pouvons passer ?... interrogea Limassier.

L'Espagnol se retourna, donna à voix basse un ordre à un de ses compagnons et, comme par enchantement, les hommes de sa troupe disparurent derrière les roches.

— Vous connaissez le chemin ? demanda-t-il.

— Oui...

— Alors, je vous quitte ; dites à l'officier qui commande de ne pas s'inquiéter de son avant-garde et de ses flancs... Je me charge de protéger sa marche...

Ces mots à peine achevés, il sauta légèrement en bas du rocher sur lequel il causait avec Limassier. On eût dit qu'il s'était enfoncé dans le sol, tellement prompte et pour ainsi dire magique fut sa disparition.

Mettant ses mains en porte-voix autour de sa bouche, le policier héla le capitaine dont le haut plumet s'apercevait au-dessus d'une crête rocheuse derrière laquelle il s'était mis à l'abri.

— Le passage est libre !... cria-t-il.

Puis il s'avança jusqu'au bord du torrent et il ajouta :

— Faites entrer d'abord deux ou trois de vos meilleurs cavaliers qui rompront le courant et le convoi pourra défilier sans danger... Seulement, attention aux pointes de roches...

Un dragon s'aventura le premier dans les eaux grondantes, et il fallait qu'il fût un excellent cavalier pour contraindre sa monture à mettre le pied au milieu de cette écume qui lui jaillissait aux yeux et inondait son poitrail.

Ensuite, quand elle fut des quatre jambes dans le lit

même, elle s'avança, résignée à son sort, tâtant le sol d'un pied prudent, tremblant de sentir soudain son sabot manquer de point d'appui.

Après celui-là, un second entra, puis un troisième, et quand il y en eut ainsi une demi-douzaine, enfoncés dans l'eau jusqu'aux flancs, la tête de l'un touchant la croupe du précédent, la rapidité du courant se trouva suffisamment rompue pour que le convoi pût effectuer la traversée...

Les fantassins passèrent les premiers ; puis ce fut le tour des voyageurs.

M. de Bacheleu s'était précipité pour offrir à M^{lle} de Villeray de la prendre et de la traverser.

Mais le vieux Blaisot protesta :

— J'en demande pardon à Votre Excellence, dit-il avec une fermeté respectueuse, mais c'est moi qui ai la responsabilité de Mademoiselle...

Il ajouta avec un hochement de tête plein d'assurance :

— J'ai beau avoir la quarantaine sonnée depuis longtemps, j'ai bon pied encore, mon jeune monsieur, et ce n'est pas un torrent comme ça qui peut m'effarer..

La jeune fille, alors, intervint avec enjouement :

— Je n'ai besoin de personne, mon bon Blaisot, pas plus de toi que de notre trop aimable compagnon de voyage... A la guerre comme à la guerre... et quand je me mouillerais un peu... vraiment, y aurait-il à cela un si grand dommage ?

— Mais c'est impossible ! se récria M. de Bacheleu, vous aurez de l'eau jusqu'à la taille, voyez les chevaux des dragons...

Le capitaine, cependant, s'impatientait.

— Allons, voyons, décidez-vous... prenez un parti... Nous ne pouvons nous attarder indéfiniment...

Blaisot fit mine de prendre M^{lle} de Villeray dans ses bras.

— J'vous demande pardon, mam'zelle Andrée... mais à la guerre comme à la guerre...

Mais M. de Bacheleu avait, en un tournemain, débarrassé sa mule des bagages qu'on lui avait chargés sur le dos.

— Vite, fit-il à la jeune fille, en selle. Là-dessus vous traverserez à sec et en toute sûreté.

Il ajouta en riant :

— Les mulets ont le pied plus sûr que les chevaux, et même que les vieux grognards...

Blaisot lui lança un regard de travers. Mais, comme en son âme et conscience, il ne pouvait s'empêcher d'applaudir à l'idée du jeune homme, il se contenta de bougonner entre ses dents quelques paroles malsonnantes à l'égard des jeunes gens irrespectueux et saisit la mule par le mors.

Mais M. de Bacheleu qui tenait la bride de l'autre côté

ne la lâcha pour cela, bien au contraire. On eût dit qu'il mettait une question d'amour-propre à se tremper plus encore que Blaisot, pour bien prouver à la jeune fille que son amour n'avait pas peur de l'eau froide.

Sans encombre, le mulet atteignit l'autre bord et, sur un signe de M^{lle} de Villeray, le jeune homme disparut au milieu des soldats. Il eût été imprudent d'attirer davantage encore l'attention de Blaisot.

Le vieux avait aussi bon œil que bon pied et, dans son rapport au colonel de Villeray, lors de son arrivée à Madrid, il n'eût certainement pas manqué de signaler les attentions toutes particulières dont la jeune fille avait été l'objet de la part du courrier de l'empereur... D'ailleurs le convoi se reformait.

Les dragons, une fois les fantassins passés, avaient traversé à leur tour. Une partie d'entre eux avaient pris la tête et l'autre attendait que le dernier grenadier se fût mis en route pour partir à son tour.

En avant, le capitaine, tirant son cheval après lui, marchait derrière Limassier.

— Qu'est-ce que c'était que ce pierrot-là ? demanda-t-il presque aussitôt.

— Vous voulez parler de celui qui commandait les Espagnols au passage du torrent !...

— Pardieu !...

— Eh bien ! ce pierrot-là, mon capitaine, sera peut-être colonel avant trois jours.

Le vieux soldat fit un tel bond qu'il faillit en rouler dans le précipice qui bordait la route.

— En voilà une violente !... grogna-t-il.

— C'est pourtant comme ça, mon capitaine ; et ce qui vous paraîtra plus violent encore, c'est que vous-même pourriez bien, d'ici trois jours, être proposé pour l'avancement... et pour la croix.

Instruit par l'expérience, le capitaine contint une dangereuse manifestation de surprise. Il se contenta de riposter :

— Qu'est-ce que c'est que ces contes à dormir debout ?

Limassier se mit à rire.

— Mon capitaine, gardez-vous bien de dormir debout, car vous risqueriez fort de prendre le lit du torrent comme oreiller...

Puis, redevenant sérieux, il ajouta, mais tout bas, si bas que l'officier devina plutôt qu'il n'entendit vraiment ces mots :

— Que diriez-vous si, cette nuit même, vous mettiez la main sur l'un des chefs de la révolution ?...

— Moi ! que je...

Etranglé de surprise et aussi de joie, le brave capitaine fit

un violent effort pour avaler sa salive. Et c'est cet effort qui venait de couper sa phrase en deux.

— Nom d'un boulet ! gronda-t-il, voilà qui serait une aubaine !...

— Et croyez-vous que le maréchal regarderait à récompenser un tel coup de main ? poursuivit le policier...

— Ça... non... ou alors, il faudrait qu'il fût le dernier des derniers...

Le capitaine reprit presque aussitôt :

— Seulement, ça me paraît joliment invraisemblable, ce que vous me racontez là, mon brave monsieur...

Limassier hochâ la tête.

— Heu !... dans la vie, vous savez, il y a bien des choses invraisemblables qui arrivent tout de même...

— Ça, c'est un fait, observa l'autre, qui ne demandait pas mieux que de se laisser convaincre...

Durant quelques minutes, les deux hommes se turent.

Le sentier était devenu plus mauvais et l'on n'avait pas trop de toute son attention pour éviter un faux pas, de toute sa volonté pour se défendre du vertige.

En arrière, le convoi montait lentement, péniblement. On entendait les bêtes broncher à chaque pas et leurs conducteurs les encourager à voix basse, comme s'ils eussent craint d'éveiller les échos endormis dans ces ténèbres tragiques.

Le passage dangereux étant franchi, le capitaine se rapprocha de Limassier et, comme la largeur du sentier le permettait, il se plaça à côté de lui.

— Alors, fit-il, reprenant la conversation où on l'avait laissée, vous dites que cet oiseau-là — il avait un vague hochement de tête vers la montagne — pourrait vous faire mettre la main sur un hidalgo de marque.

— Je fais plus que de le croire... j'en suis persuadé.

— Alors, il va falloir jouer de la baïonnette.

— C'est fort probable...

L'officier murmura d'un ton navré :

— J'ai bien peu d'hommes...

— Euh !... un grenadier contre cinq Espagnols, ça va encore...

— On était moins que ça à Austerlitz... Ça n'empêche pas qu'on en est venu à bout tout de même...

— Parbleu !... dit le policier avec assurance.

Il ajouta :

— Et puis, j'ignore ses projets... peut-être veut-il vous réunir à l'autre convoi, celui qui vient de Madrid ?...

Dans cette phrase, un mot frappa particulièrement l'oreille de l'officier.

— Diantre !... fit-il, mais j'oubliais... j'ai des instructions

précises... je dois escorter le courrier et le remettre à l'escorte qu'on envoie de Madrid au-devant de lui.

— D'accord : mais où devez-vous vous rencontrer ?

— Au couvent de Santa-Lucia...

— Parfait ; mais si le couvent vous ferme ses portes !...

— Cordieu ! je les ferai ouvrir à coups de crosse. J'ai des instructions, il faut que je les exécute.

— Eh bien ! nous sommes d'accord...

Le capitaine demanda, intéressé davantage encore :

— Ah !... c'est à Santa-Lucia qu'on doit mettre la main sur le personnage ?

— J'en ai idée...

Ce fut tout. A partir de ce moment-là, les deux hommes poursuivirent leur route en silence ; chacun d'eux s'absorbait de son côté dans des pensées profondes.

L'officier pensait au coup de chien qui se préparait. L'autre, l'esprit plus large, voyait au delà et se demandait si ce coup de chien pouvait être d'une influence quelconque sur la marche des événements tragiques qui se préparaient.

Durant deux heures encore on monta.

Dans l'ombre, on entendait les bêtes souffler avec force et butter à chaque pas. Les hommes, eux, commençaient à se lasser ; les cavaliers avaient le poignet brisé à soutenir leur monture. Les fantassins, des hommes cependant rompus à la fatigue, bougonnaient entre leurs dents ; au fur et à mesure que l'on avançait, le coup de sac était plus pénible et les jarrets perdaient leur élasticité.

Soudain, de derrière une roche, un homme apparut.

— Halte ! commanda-t-il.

Le capitaine, sur le premier moment, s'était mis en défense ; mais Limassier lui posa la main sur le bras.

— C'est lui ! murmura-t-il.

Il, s'avançant, il demanda :

— Eh bien ! San Benito... quoi de nouveau ?

L'Espagnol étendit le bras vers un massif rocheux qui se dressait à deux cents mètres à peine de l'endroit où le courrier était arrêté.

— Le convoi de Madrid est là, répondit-il.

L'officier demanda :

— Nous sommes donc arrivés ? s'exclama-t-il.

Pour toute réponse, l'Espagnol étendit le bras dans une direction qui s'écartait peu de celle qu'il venait d'indiquer.

— Santa-Lucia est là...

— Avez-vous un plan ? demanda Limassier à l'Espagnol.

Il est fort simple ! Le convoi de Madrid, au-devant duquel je suis allé et qui a pressé son allure, est supposé se trouver encore à deux lieues d'ici... rien n'est donc plus simple que de l'employer pour établir un cordon de senti-

nelles sur la face du couvent où la fuite est possible ; les autres faces sont bordées de précipices... et il n'y a pas lieu de s'en inquiéter...

Le capitaine approuva de la tête.

— Le convoi de Burgos n'a qu'à s'avancer tout naturellement et à accepter l'hospitalité du couvent, il n'a rien à craindre, à condition que ceux qui le composent jouent suffisamment la comédie.

— Qu'entend-il par là ? interrogea l'officier.

— Tout simplement ceci : à la Punta de Cabellas vous avez été arrêtés par des bandits qui vous ont dépouillés et remis en liberté.

— C'est simple comme bonjour, bougonna le capitaine qui, en lui-même, s'avouait qu'il ne comprenait pas un traître mot à cela...

San Benito poursuivit :

— D'ici l'aube, il vous sera facile de mettre la main sur celui dont il s'agit...

Et à l'officier :

— Laissez ici le convoi ; pendant que je vais vous mener vers la troupe qui arrive de Madrid, Monsieur — et il désignait Limassier — voudra bien mettre au courant de la situation les voyageurs que vous accompagnez et les soldats...

Silencieusement, subissant malgré lui l'ascendant de cet homme, le vieil officier suivit San Benito.

Celui-ci avait jeté sur ses épaules, sans doute à cause de la fraîcheur de la nuit, une mante en drap rouge, munie d'un capuchon presque entièrement rabattu sur le visage. En sorte qu'il était à peu près impossible de distinguer ses traits.

Mais c'était une circonstance que son compagnon, tout absorbé, ne pensa même pas à remarquer. D'ailleurs, il n'en eut guère le temps, car l'Espagnol avait dit vrai.

À peine contournée la roche monstrueuse qu'avait désignée San Benito, ils se trouvèrent nez à nez avec un voltigeur dissimulé derrière un paquet de lentisques.

— Qui-vive ? demanda le soldat à voix basse.

Pas de craquement de batterie ; preuve que l'arme était chargée et prête à faire feu.

— France... 2^e grenadiers de la garde... Garnison de Burgos...

Le voltigeur abaissa son arme.

— L'officier qui commande le convoi ? interrogea le capitaine.

— C'est moi, mon capitaine, répondit Descarrières, qui se tenait à deux pas de sa sentinelle, aplati dans l'herbe, le sabre d'une main, le pistolet de l'autre.

Puis, tout de suite, désignant San Benito :

— C'est vous qui m'avez envoyé cet homme ? interrogea-t-il.

— Certes non...

Le jeune officier se tourna vers l'Espagnol.

— Alors ? fit-il, menaçant déjà.

Mais, dans l'ombre, derrière eux, une voix prononça ces mots :

— Je réponds de lui.

Et le policier s'approcha de Descarrières, vers lequel il se haussa, pour bien lui montrer ses traits.

— Me reconnaissez-vous, mon lieutenant ? demanda-t-il tout bas.

Le jeune homme ne put retenir un léger tressaillement.

— Attendez donc, fit-il, je vous ai vu...

— Chez le maréchal Murat.

Descarrières se toucha le front.

— Oui... je me souviens, maintenant, et vous dites qu'il est cet homme...

— Cet homme est avec nous... et peut vous faire gagner les épaulettes de capitaine... d'ici trois jours.

— A moi ?...

— Le couvent abrite en ce moment, caché dans la cellule d'un moine, un des chefs de la révolte de Madrid... Sa capture peut enrayer le mouvement révolutionnaire.

Descarrières laissa échapper une exclamation joyeuse.

— Pardieu !... voilà une occasion qu'il ne faut pas laisser échapper.

— C'est aussi notre avis.

Le capitaine qui, durant ce rapide colloque, avait joué nerveusement avec la garde de son sabre, demanda, un peu impatienté :

— Eh bien ?...

— Eh bien, mon capitaine, fit Descarrières en revenant à lui, je suis à vos ordres... vous m'excuserez d'avoir hésité, mais je suis chef de corps et j'ai ma responsabilité.

Le vieux soldat inclina la tête en signe d'assentiment.

— Combien d'hommes avez-vous ? demanda-t-il.

— Un peloton de hussards et une demi-compagnie de voltigeurs, en tout cent trente hommes.

— Bon... Voulez-vous me suivre ?

L'un à côté de l'autre, les deux officiers s'éloignèrent, contournant le ravin qui les séparait du couvent, dont la masse se dressait, imposante et sinistre, dans l'ombre de la nuit.

Ainsi que l'avait expliqué San Benito, les murailles avaient pour assise la crête même du gouffre qui entourait les lourdes constructions, comme eût pu le faire un fossé creusé de main d'homme. Mais ce qui protégeait les habi-

tants du couvent contre une attaque venant de ce côté les empêchait par cela même de songer à fuir par là.

Le torrent qui roulait ses eaux mugissantes au bas des roches à pic promettait la mort à quiconque serait assez fou pour cela. Mais la façade même du couvent — celle qui dominait le défilé par lequel passait la grande route faisant communiquer entre elles, à travers la montagne, les deux provinces — cette façade, disons-nous, était protégée par une enceinte fortifiée de main d'homme.

Ce fut du côté de cette enceinte que les officiers devaient porter leur attention.

Un escalier taillé dans le roc permettait de descendre dans le gouffre, au fond duquel se trouvait un tronc d'arbre jeté en travers du torrent ; de l'autre côté, le même escalier menait aux murailles du couvent.

Aplati dans l'ombre, le capitaine expliquait à Descarrières :

— Vous allez, avec vos hommes, prendre cet escalier et arriver ici par le chemin que nous venons de prendre... Vous laisserez les voitures et les chevaux à la garde d'un gradé et de quatre hommes... Vous bâillonerez les Espagnols qui vous servent de cochers ; quant aux voyageurs, vous donnerez à vos hommes la consigne de les tuer à l'arme blanche, à la moindre velléité de fuite...

— Bien, mon capitaine...

— Vous disperserez votre troupe, à cinquante mètres de l'enceinte fortifiée, avec un intervalle de dix pas... avec ordre de tirer sur quiconque voudra franchir leur ligne...

— Est-ce tout, mon capitaine ?

— C'est tout... Une sonnerie de trompette vous indiquera quand vous pourrez rallier votre convoi...

Les deux officiers revinrent à l'endroit où Limassier et San Benito les avaient attendus, en causant... Ils paraissaient être d'accord, car ils se quittèrent tous les deux, Limassier pour suivre Descarrières, l'autre, San Benito, pour accompagner le capitaine.

Un quart d'heure plus tard, les dragons qui servaient d'avant-garde au convoi de Burgos frappaient à la porte du couvent.

Un frère, qui avait risqué un œil derrière un judas grillagé, leur ouvrit la porte toute grande, en apprenant qu'ils étaient... Et bientôt le père supérieur, qu'on était allé prévenir en hâte, accourut, juste à temps pour recevoir le capitaine arrivant à la tête de ses fantassins.

L'officier coupa court aux salutations exagérées du religieux.

— Monsieur le capucin, dit-il d'une voix rude, votre couvent est marqué comme lieu d'étape sur ma feuille de

route ; j'y dois attendre un convoi qui arrive de Madrid ; force m'est donc de vous demander l'hospitalité...

Le supérieur indiqua les arcades qui entouraient la cour d'honneur et dit :

— Vos hommes pourront camper ici, señor capitaine ; quant à vous et à vos officiers, je mets à votre disposition le nombre de cellules nécessaires...

Il ajouta d'un ton plein de regret :

— Ce n'est pas confortable, señor capitaine, mais nous ne sommes que de pauvres religieux et...

— Bon... parfait, monsieur le capucin ; il est minuit et mes hommes sont harassés... Je vous demande pardon.

Il se tourna vers les grenadiers qui attendaient sur deux rangs, droits et immobiles comme à la parade.

— Mes enfants, dit-il, vous allez former les faisceaux sous ces arcades : les nuits sont chaudes et vous ne serez pas mal... Rompez les rangs !...

Puis, au supérieur :

— Monsieur le capucin... je compte sur votre obligeance pour faire donner à mes hommes du vin et quelque peu de nourriture... Le convoi a été attaqué dans la montagne par une troupe de bandits qui nous ont dépouillés de tout... de nos provisions comme du reste ; de sorte que...

Le moine ne le laissa pas achever.

— Señor capitaine... c'est un plaisir pour le couvent de Santa-Lucia d'offrir l'hospitalité aux braves soldats français... Nous allons les gâter...

Il ajouta :

— Voulez-vous vous donner la peine de me suivre ? Je vais vous montrer les cellules que je puis mettre à votre disposition...

Précédé d'un frère qui portait un candélabre, il s'achemina vers les arcades, suivi de l'officier et du groupe composé des voyageurs qu'escortait le convoi.

M. de Bacheleu se tenait un peu à l'écart, surveillant M^{lle} de Villeray, que flanquait son fidèle garde du corps Blaisot.

Quelques instants plus tard, la jeune fille était installée dans une chambre de quelques pieds carrés, blanchie à la chaux, dont le mobilier se composait d'une pailleasse de feuilles sèches posée sur deux planches fixées au mur par des crampons de fer, d'une tablette et d'un escabeau de bois. Ce réduit prenait jour au moyen d'une fenêtre assez large ouvrant sur le ravin.

Dans la cellule de droite, Blaisot avait été placé. Celle de gauche était occupée par M. de Bacheleu.

Une fois seule, la jeune fille ouvrit la fenêtre et s'absorba

dans la contemplation du panorama sauvage qui s'offrait à elle.

Au loin, les pics des montagnes, blancs de neige, rayonnant sous la clarté bleue de la lune.

Plus près, un amoncellement de roches monstrueuses que semblait avoir fait s'écrouler l'une sur l'autre la main d'un Titan et entre lesquelles des arbres tordus, rabougris, avaient trouvé le moyen de pousser leurs racines... A ses pieds, au fond du gouffre dont la paroi se creusait à pic, le torrent dont les eaux écumaient en hurlant.

Peu à peu, dans la cour du couvent où les soldats étaient campés, le silence s'était fait... Rassasiés, ayant bu à leur suffisance, les grenadiers devaient avoir la tête quelque peu lourde et le sommeil les avait sans doute gagnés plus rapidement qu'ils ne l'auraient supposé.

Alors, un grand calme enveloppa la jeune fille et, à la douce clarté bleue de l'astre lunaire, elle éprouva une joie infinie à rêver... Rêverie d'autant plus fatale que celui qui en était l'objet, elle le savait là, près d'elle. Même, quelque précaution qu'il eût prise, elle l'avait entendu ouvrir la fenêtre de la cellule qui lui servait d'appartement... Puis il lui avait semblé qu'un appel discret était venu jusqu'à elle. Mais, troublée, rougissante, elle n'avait pas répondu.

Vainement, deux ou trois petits accès de toux, fort timides, d'ailleurs, étaient-ils venus prouver à la jeune fille que son voisin ne désespérait pas de finir par attirer son attention.

M^{lle} de Villeray s'était contentée de sourire malicieusement, tandis qu'elle tournait, dans un mouvement instinctif, la tête vers la cellule de gauche... Pour peu de chose, elle eût souhaité voir émerger de la muraille la terrifiante tête de Blaisot.

Bien qu'il eût pu être dangereux pour l'innocent roman de la jeune fille que son fidèle chien de garde conçût quelque soupçon, Andrée eût été un moment égayée par l'effroi de M. de Bacheleu. Mais le bon Blaisot dormait en ce moment à poings fermés, sans se douter de l'idylle qui, durant tout le voyage, s'était développée sous ses yeux.

Mais voilà, heureusement pour la responsabilité du vieux hussard qui avait accepté — peut-être bien à son corps défendant — de jouer ce rôle scabreux de femme de chambre, Andrée de Villeray avait une fermeté de caractère très supranante pour son âge.

En même temps, un sentiment profond du devoir.

Plaisanter dans un salon avec M. de Bacheleu, sous l'œil indulgent d'une tante portée naturellement vers les combinaisons matrimoniales ; sourire, à la dérobée, à celui dont son cœur s'était épris, derrière le dos de son méticuleux surveillant ; au besoin, même, abandonner sa main à l'amou-

reux pour que celui-ci, durant quelques secondes, y appuyât — oh ! très légèrement — ses lèvres, certes, la jeune fille ne voyait pas grand mal à cela. Disons même qu'elle n'y voyait aucun mal... Autrement, nous pouvons presque assurer qu'elle ne l'eût pas fait.

Mais entre ces différents petits manèges, bien connus de la plupart des jeunes filles parvenues à l'âge du mariage, et le fait de répondre, ne fût-ce que par une syllabe, à l'appel de M. de Bacheleu, dans les circonstances où l'on se trouvait, il y avait un monde.

Où, du moins, Andrée, devenue rigoriste aussitôt la tombée du jour, voyait un monde.

Il lui semblait faire plus de mal sous l'œil vigilant des étoiles qu'à la grande clarté du soleil...

Elle laissa donc le pauvre M. de Bacheleu continuer sa petite toux discrète.

D'abord émue de tant de persévérance, elle s'en voulut de le contraindre ainsi à s'arracher la gorge, et la charité chrétienne ne fut pas bien loin de lui faire faire ce que lui interdisait une instinctive répugnance... Puis, elle finit par sourire, prête à le trouver grotesque avec cette toux opiniâtre dont elle devinait le sens et à laquelle elle refusait de répondre. Heureusement, le petit dieu malin qui veille sur les amoureux suggéra à M. de Bacheleu la géniale idée de refermer sa croisée et de chercher dans un sommeil bien mérité le repos de ses fatigués et l'oubli de ses chagrins...

Le calme, alors, ne fut plus troublé, et M^{lle} de Villeray finit par s'assoupir, les deux coudes sur l'entablement de la croisée, le menton dans les mains, en regardant les cieux étoilés...

Une lueur bleue baignait la route, faisant au loin étinceler les pics neigeux, rendant plus profondes encore les ténèbres qui emplissaient les gouffres au fond desquels glissait un rayon timide.

Dans un mélèze, de l'autre côté du jardin, un rossignol s'égosillait.

Et la suavité de son chant ne fut pas pour peu dans l'engourdissement qui, peu après, et sans qu'elle s'en aperçût, saisit la jeune fille. Soudain, elle s'éveilla en sursaut.

La porte de sa cellule venait de s'ouvrir brusquement.

Elle se referma de même et, dans son demi-sommeil, Andrée eut alors conscience que l'on tirait un verrou... Dressée d'un bond, adossée à la fenêtre, elle vit une silhouette humaine collée contre la porte et qui semblait écouter...

La terreur, une terreur folle, née de la surprise première, la serrait à la gorge terriblement. Elle voulut crier et ne put émettre que des sons inarticulés. Mais cet appel étouffé, s'il

échappa à ses voisins, fut entendu de celui qui venait de faire irruption dans la cellule.

Il poussa un juron terrible et, d'un bond, fut près de M^{lle} de Villeray qu'il saisit par le poignet.

— Un mot, lui souffla-t-il, et vous êtes morte...

Dans la main droite qu'il levait sur elle, la lame d'un couteau luisait au clair de lune.

Chose singulière, la vue de cette arme produisit un effet tout opposé à celui qu'elle eût dû produire.

Se raidissant contre la terreur qui, tout d'abord, s'était emparée d'elle, la jeune fille retrouva tout son sang-froid. Et peut-être qu'en dépit de cette menace, ou peut-être à cause de cette menace même, elle eût appelé. Mais un regard jeté sur l'homme qui la menaçait si terriblement modifia ses intentions.

Le rayon lunaire qui entrait dans la cellule le frappait en plein visage et faisait ressortir davantage encore la beauté expressive de ses traits... Ses grands yeux noirs lançaient des éclairs... Ses lèvres, que surmontait une moustache fièrement retroussée, se crispaient dans une grimace pleine d'audace. Ses cheveux épars sur ses épaules lui donnaient une vague ressemblance avec un lion en furie.

Grand, svelte, bien découplé, il donnait dans toute sa personne l'impression d'une crânerie à nulle autre pareille.

— Que voulez-vous, monsieur ? demanda la jeune fille, d'une voix qui ne tremblait pas.

Comme pour répondre à cette question, une vague rumeur, qui régnait dans l'intérieur du couvent, éclata tout à coup.

Des appels, des jurons, des bruits de portes ouvertes violemment et refermées à toute volée, des coups de crosse de fusil sondant les murailles, les planchers.

En même temps, des deux cellules voisines de celle de M^{lle} de Villeray, des appels sortirent.

— Mademoiselle Andrée !... mademoiselle !...

C'était la voix enrouée de Blaisot, qui, brusquement arraché au sommeil, songeait en premier lieu à sa jeune maîtresse... Et, de la cellule de droite, semblable à un écho, une autre voix — celle de M^{lle} de Bacheleu — cria, elle aussi :

— Mademoiselle !... mademoiselle !...

Devant la crâne, attitude de la jeune fille, l'homme avait laissé retomber son bras et paraissait avoir abandonné l'idée de la frapper.

— C'est moi qu'on cherche, dit-il avec calme.

Et remettant le couteau à sa place, dans la large ceinture de soie rouge qui lui entourait la taille, sous la veste ronde de velours noir qui le vêtait, il se croisa les bras...

— Quel hardiment résigné à son sort, il la regardait.

— Qu'avez-vous fait ? interrogea-t-elle.

— Je n'ai ni assassiné... ni volé... je vous en fais le serment... mais je suis Espagnol... Poursuivi, traqué comme une bête fautive... j'ai fui à travers le couvent devant les soldats qui me recherchent... Cette cellule est la seule que je n'ai pas trouvée fermée... je la croyais vide...

M^{lle} de Villeray avait tressailli.

C'était un Espagnol... un de ceux, peut-être, qui avaient organisé les massacres de Madrid... Etait-ce, pour cela, un ennemi ?

Que, face à face, les armes à la main, les soldats de l'Empereur luttassent contre eux, soit ; c'était leur devoir d'obéir aux ordres qu'on leur donnait.

Mais elle, elle n'était pas soldat... Elle était femme, et, tout de suite, sa sympathie était allée à ce beau garçon qui, cependant, la menaçait... Certes, elle n'avait ni le souci, ni le temps d'analyser ses sentiments, ni de rechercher le motif qui la poussait à voir le fugitif échapper à ceux qui le poursuivaient. Peut-être bien était-ce tout simplement à cause de l'allure romanesque de la situation... Toute femme est naturellement portée à faire du roman.

— Ce sont les grenadiers qui vous cherchent ? demanda-t-elle.

Il fit signe que oui... Dans la galerie, les pas se rapprochaient.

— Par où pouvez-vous fuir ?...

A cette question, l'homme tressaillit et la regarda.

— Vous ne voulez pas me livrer ?... interrogea-t-il.

Andrée de Villeray se redressa et le toisa d'un regard dans lequel il y avait, certes, autant de fierté que dans le sien.

— Mon père est un officier supérieur... répondit-elle.

— Pardon...

En disant ce mot, il lui prit la main et la baisa.

Au même moment, on essaya d'ouvrir la porte de la cellule.

— Dieu ! s'exclama la jeune fille.

Dehors, la voix de Blaisot se fit entendre.

— Laissez, laissez, camarades ! Pas la peine de chercher par ici ! C'est là que se trouve la personne que j'accompagne !...

— Ah ! c'est différent...

Les pas s'éloignèrent.

— Vous êtes sauvés...

A peine avait-elle prononcé ces mots que Blaisot appela :

— Mademoiselle ! Eh ! mademoiselle !...

Les yeux de la jeune fille s'attachèrent, pleins de terreur, sur le fugitif.

— Il va vouloir entrer...

— Ouvrez... se contenta-t-il de dire.

Elle courut à la fenêtre et se recula, prise de vertige à la vue du gouffre qui se creusait sous elle, ce gouffre dont, tout à l'heure, elle admirait les profondeurs éclairées par les lueurs lunaires... Blaisot continuait d'appeler...

M^{lle} de Villeray, montrant le ravin, murmura avec désespoir :

— Et impossible de fuir par ici...

L'autre secoua la tête, toujours impassible, résigné...

Mais la jeune fille, toujours penchée, sondait l'ombre d'un regard perçant.

Et, tout à coup, revenant au fugitif :

— Vous êtes sauvé... déclara-t-elle.

Blaisot ébranlait la porte, grondant :

— Mademoiselle !... mademoiselle Andrée !...

Un éclair avait lui dans les prunelles du fugitif.

— Sauvé... répéta-t-il... et comment ?

Elle arracha la couverture qui recouvrait la couchette.

— Vite, fit-elle... avec votre couteau... une corde...

Sans appréhension, elle lui montrait l'arme dont, tout à l'heure, il l'avait menacée.

— Faites-en des morceaux suffisamment forts pour vous porter, ajouta-t-elle.

En quelques secondes, la couverture fut séparée en cinq parties, que l'homme ajouta les unes aux autres en les nouant solidement.

— Maintenant, à la fenêtre...

Elle commandait d'une voix ferme, calme, et lui obéissait, absolument dominé...

— Tenez, fit-elle, en l'invitant à se pencher... En regardant avec soin, voyez-vous... là... à dix pieds au-dessous de nous... un arbre qui a les racines dans le roc et que le vent a courbé comme un pont ?...

Au bout d'une seconde, l'homme répondit :

— Je le vois... Ses branches touchent l'autre paroi du ravin...

— Eh bien !... avec cette couverture... vous comprenez ?...

Maintenant, de l'autre côté de la porte, d'autres personnes s'étaient jointes à Blaisot en criant :

— Enfoncez !... enfoncez !... Il est arrivé quelque chose à Mademoiselle !...

Et les crosses de fusil se mirent à battre la porte avec un bruit de catapulte.

— Filez !... commanda M^{lle} de Villeray.

— Et vous ?... demanda-t-il en enjambant la fenêtre.

— Ne vous inquiétez pas de moi.

Les jambes de l'homme pendaient dans le gouffre, et il attachait la corde improvisée à l'espagnolette de la croisée.

— Toute ma vie... je vous jure... je me souviendrai...

Alors, les mains jointes, elle supplia :

— Alors, en souvenir de ce que je fais pour vous... soyez miséricordieux...

Il ne répondit pas ; seulement, il tira de sa ceinture le couteau avec lequel il avait voulu la tuer et le lui tendit.

— Cachez cette arme, dit-il ; si jamais vous avez besoin de secours ou de protection auprès de ceux de ma patrie, la vue de cette arme vous servira de passeport pour arriver jusqu'à moi...

Elle ferma le couteau, le fit disparaître dans son corsage, et, penchée, regarda le fugitif glisser le long de la corde. Bientôt, il eut disparu dans l'ombre. Alors, quand elle sentit que la couverture se balançait au gré du vent, débarrassée du corps qui y était accroché, elle la détacha et la jeta dans le ravin. Au même moment, la porte s'effondrait sous les coups de crosse, et Blaisot, le premier, se précipitait dans la cellule.

— Mademoiselle !...

Il venait d'apercevoir Andrée qui, avec une présence d'esprit incroyable, s'était renversée sur l'appui de la croisée, inerte, simulant à merveille un évanouissement.

— Ah ! le misérable ! le bandit !... balbutia-t-il, en prenant la jeune fille entre ses bras.

Alors, au milieu du silence de la nuit, une voix éclata de l'autre côté du ravin, qui criait narquoisement :

— Français !... Don José de Santa-Cruz vous dit au revoir !...

Par la fenêtre, plusieurs coups de feu éclatèrent, tirés au jugé par les grenadiers sur une silhouette qu'ils avaient cru apercevoir... Puis, la campagne redevint calme, et ce fut tout.

CHAPITRE XIII

L'EMPEREUR EST LÀ !

Vers la fin du mois d'octobre, les forces espagnoles, divisées en trois armées bien distinctes, accusaient une ligne qui, partant des côtes d'Asturies, vers Santander, s'avancait en pointe vers la Biscaye et, suivant ensuite le cours de l'Ebre jusque vers Tudela, remontait un peu dans la Navarre et l'Aragon et redescendait encore sur l'Ebre, vers Saragosse.

Le corps de gauche, fort de cinquante mille hommes, était commandé par le général Blacke, qui avait remplacé le général Cuesta après la bataille de Médina de Riosecco.

Le général Castaños, à la tête des troupes réglées et des levées d'Andalousie, de Valence et de Castille, au nombre

de quarante mille combattants, avait traversé l'Ebre, près de Tudela, et les poussait à droite dans la direction de Pampelune; sa gauche était à trois journées de marche de l'extrême droite du général Blacke.

Enfin, vingt mille Aragonais, sous les ordres de Joseph Palafox, se trouvaient entre les routes de Tudela et Jaca, à Saragosse, en avant de cette dernière ville.

D'autres corps séparés, sous la dénomination d'armées de réserve et d'Estramadure, formaient comme une seconde ligne pour couvrir Madrid, au cas où l'armée française, qui avait rétrogradé jusque derrière le cours de l'Ebre, aurait passé sur le ventre des troupes dont nous avons donné ci-dessus la nomenclature.

Depuis que le roi Joseph, après un séjour de trois jours dans sa capitale, avait été contraint d'en sortir pour se soustraire à un massacre certain, les forces françaises s'étaient considérablement augmentées.

Napoléon, comprenant que la partie qu'il avait inconsidérément engagée au delà des Pyrénées devenait plus sérieuse que ses agents ne le lui avaient fait pressentir, Napoléon s'était assuré de la neutralité de l'Europe.

Il ne s'agissait pas pour lui, en effet, que les nations coalisées tombassent sur ses derrières tandis qu'il songerait à écraser l'insurrection espagnole...

Et, tandis qu'il réunissait à Erfurt un congrès auquel avaient été convoqués tous les princes de la confédération germanique, congrès auquel Alexandre, empereur de Russie, devait assister, il envoyait en sous-main quatre-vingt mille hommes de vieilles troupes pour renforcer le corps d'armée d'occupation.

Et, dans le commencement du mois de novembre, les forces de la Grande Armée se trouvaient ainsi réparties :

Les troupes du maréchal Monecy bordaient la rive droite de la rivière Aragon, qui se jette dans l'Ebre, au-dessous de Milagro. Le maréchal avait son quartier général à Tafalla. Le maréchal Ney commandait un autre corps cantonné aux environs de la Guardia, faisant face à l'Ebre.

Les troupes du maréchal Bessières occupaient Miranda et, sur la rive droite de l'Ebre, l'important défilé de Poncorbo.

Une division, sous les ordres du général Merlin, était postée sur les hauteurs de Durango, pour couvrir la grande route de Vittoria à Bayonne, que les troupes du général Blacke paraissaient menacer vers Mondragon.

Mais, à l'arrivée du maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, qui amenait un nouveau corps d'armée, composé de deux divisions, commandées par les généraux Leval, Sébastiani et Vilatte, le roi Joseph avait rappelé la division Merlin à

Vittoria... A Vittoria se trouvait le quartier général du roi d'Espagne...

Puis, c'avait été le maréchal Victor, duc de Bellune, qui qui était entré, à son tour, en Espagne. Il formait le premier corps de la Grande Armée, que l'empereur avait détaché d'Allemagne, pour renforcer les troupes de Joseph... Il devançait de peu Napoléon lui-même, qui avait trouvé la situation assez grave pour se transporter, de sa personne, en Espagne, et diriger lui-même les opérations qui allaient commencer... Il était parti de Bayonne, le 4 du mois, et il était arrivé le lendemain même à Vittoria, où aussitôt sa présence avait surexcité les troupes...

Depuis deux mois qu'elles étaient dans une quasi-inactivité... depuis deux mois que les insuccès suivaient les insuccès, les soldats avaient fini par n'avoir plus d'espoir que dans l'empereur lui-même.

Aussi, lors de son arrivée, avait-il été acclamé bruyamment... Pour un peu, on l'eût porté en triomphe... L'accueil des officiers avait été un peu plus froid.

Un grand nombre de mutations avaient eu lieu, non seulement dans les commandements supérieurs, mais encore parmi les colonels et les capitaines.

Au surplus, l'entrevue du roi Joseph et de son impérial frère avait quelque peu manqué de cordialité.

Et les personnages de la cour du roi d'Espagne avaient nécessairement reçu le contre-coup de cet état de choses...

Cependant, le quartier général devant être transporté de Vittoria à Miranda, sur l'Ebre, Joseph avait organisé une réception militaire, pour permettre à l'empereur de réunir autour de lui tous ses commandants de corps et de leur donner ses dernières instructions, avant leur départ pour les positions qui leur avaient été assignées.

L'ennemi sous son quartier général à Burgos et une bataille était imminente...

Le visage soucieux de Napoléon s'était un peu déridé à la vue de l'entrain qui régnait autour de lui...

Les jeunes officiers avaient reçu l'autorisation de faire danser les quelques dames présentes à la fête... Femmes et filles de fonctionnaires qui avaient fui Madrid à la suite du roi, femmes d'officiers qui, se trouvant en Espagne depuis deux ans, avaient cru pouvoir faire venir leur famille. Et tel était l'esprit de cette époque que l'on dansait avec entrain, insoucieux de ce lendemain si sombre, sans songer que ces frères joyeux et ces hautbois chanteurs seraient, à l'aube, remplacés par les roulements des tambours et les sonneries des clairons...

Un couple surtout attirait l'attention de l'empereur, qui, adossé à la cheminée, écoutait les explications que lui don-

naît le colonel de Villeray, attaché, depuis la nomination de Joseph, à la personne du nouveau roi... L'empereur avait appris que le colonel avait été un des témoins de la tuerie du palais de Santa-Cruz, dans la nuit qui avait vu la première révolte de Madrid, et cela l'intéressait d'en entendre faire le récit par quelqu'un qui avait été mêlé directement au drame...

— Une jolie personne... murmura l'empereur en désignant, d'un hochement de tête léger, une jeune fille, vêtue de gaze rosé, qui polkaït au bras d'un charmant garçon, vêtu d'un habit tout brodé d'argent...

Le colonel sourit, radieux, et dit :

— Sire, en vérité, Votre Majesté est trop bonne !...

— Et pourquoi, monsieur le colonel ? demanda l'empereur, sur un ton de bonne humeur...

— La personne que Votre Majesté veut bien remarquer n'est autre que ma fille...

— Eh bien ! je vous fais compliment, mon cher, M^{lle} de Villeray est charmante...

Le visage du colonel s'empourpra.

— Sire, balbutia-t-il...

— Je me souviens, maintenant, murmura Napoléon, qui cherchait dans ses souvenirs... Lors de l'un de ses passages à Bayonne, Murat m'avait parlé... de votre fille... pour la cour de Joseph...

Il allongea les lèvres en forme de moue méprisante.

— Cour... un peu nomade...

Il fronça les sourcils, puis, au bout d'une seconde de silence, fit entendre un petit claquement de langue significatif...

— Mais... cela va changer... On s'arrangera de façon que M^{lle} de Villeray ne soit pas obligée de déménager tous les huit jours...

Ces mots avaient été prononcés sur un ton d'ironie menaçante, tandis que ses regards se reposaient sur le couple qui avait attiré son attention...

— Avec qui danse-t-elle ? demanda-t-il brusquement...

— Avec M. de Bacheleu, Sire...

— Un auditeur au Conseil d'Etat... courrier de cabinet... fit Napoléon qui savait tout et aimait assez à faire preuve de sa surprenante mémoire...

— C'est cela même, Sire...

— Un fiancé ? interrogea l'empereur...

Sa voix, pour poser cette question, s'était faite presque dure et sa bouche s'était crispée dans une imperceptible grimace...

Le colonel se récria :

— Non... Sire... non...

Napoléon sourit et regarda.

— Voilà qui est très bien !... dit-il.

Et, au bout d'un moment, il ajouta, d'un air tout à fait aimable :

— Je penserai, pour M^{lle} de Villeray, à un bon officier.

— Votre Majesté est trop bonne et je ne sais comment lui témoigner ma reconnaissance, balbutia Villeray...

— En m'ayant les renseignements les plus circonstanciés possible sur ce que prépare l'ennemi... Donnez de votre personne, s'il le faut, mais tâchez de me savoir ce que fait le corps de Blaque...

Et, revenant aux préoccupations du moment, dont l'avait distrait, durant quelques secondes, la charmante silhouette de la jeune fille, l'empereur passa son bras sous celui du colonel et l'emmena dans l'embrasure d'une croisée, où il pût causer plus commodément...

Pendant ce temps, M^{lle} de Villeray, qui avait passé dans un autre salon, au bras de son danseur, s'était laissé entraîner — la polka terminée — sur une large terrasse... De cette terrasse, on descendait, par deux larges escaliers, dans le parc qui entourait le palais, transformé en habitation impériale...

Une brise légère balançait, avec un imperceptible bruissement d'étoffe, le sommet des arbres et, sous les voûtes sombres que formait le feuillage, on devinait des allées fraîches et mystérieuses...

— J'ai à vous parler, dit M. de Bacheleu, après qu'ils furent demeurés, un moment, accoudés à la balustrade de marbre, côte à côte, silencieux.

M^{lle} de Villeray regarda son voisin d'un air moqueur.

— Mon Dieu !... de quoi s'agit-il ?... Vous me faites peur !...

— Ne craignez rien... il s'agit plutôt d'une chose heureuse... Mais je n'ose en parler ici... J'ai toujours peur que votre maudite femme de chambre en chabraque soit embusquée dans quelque coin, aux écoutes.

— Ce pauvre Blaisot... vous ne l'aimez pas...

— Il vous aime trop... C'est votre ombre... Vous ne pouvez faire un pas qu'il ne soit sur vos talons...

Le jeune homme soupira.

— C'est heureux encore que le rang modeste qu'il occupe dans l'armée ne lui octroie pas accès dans le salon... En voilà un qui passerait l'inspection de vos danseurs, avant de vous donner l'autorisation de valser avec eux...

Andrée dit tout bas, sur un ton mystérieux :

— Je crois qu'il a des soupçons...

M. de Bacheleu grommela :

— Parbleu !... je m'en était toujours douté ! Cette vieille basane ne m'a jamais rien dit de bon !...

— Oh ! taisez-vous... riposta la jeune fille... Blaisot est la bonté même. N'aviez-vous pas quelque chose à me dire ?

Elle avait posé l'extrémité de ses doigts sur le bras du jeune homme et tous deux, silencieux, descendirent les marches de marbre... Presque tout de suite, après quelques pas faits, ils se trouvèrent sous la voûte sombre des grands arbres... Un grand calme régnait et cette obscurité les enveloppait de son mystère.

— Croyez-vous que nous soyons en sûreté ici ? demanda Andrée en plaisantant... De quoi s'agit-il ?

— Pe l'empereur... n'avez-vous pas remarqué qu'il vous regardait, ce soir ?...

M^{lle} de Villaray s'exclama :

— Chut... écoutez...

Le jeune homme tendit l'oreille...

— Quoi donc ?...

— N'avez-vous pas entendu ?... Il m'avait semblé que quelqu'un avait... marché, là !

— Peuh !... des oiseaux qui se disputaient, sans doute, sous la feuillée... Ce que je voulais vous dire, ma chère Andrée, c'était que nos affaires étaient en bonne voie... Le maréchal Savary a bien voulu parler de moi à Sa Majesté le roi Joseph... et le roi lui a promis qu'il en toucherait un mot à l'empereur, de façon à amener le colonel de Villaray, votre père...

Mais la jeune fille ne le laissa pas poursuivre...

De nouveau, elle s'était dressée et, le doigt tendu vers le buisson :

— Je vous jure, monsieur de Bacheleu, qu'il y a quelqu'un là...

— Je vais aller voir...

— Non ; rentrons... nous avons commis une imprudence en venant ici...

— Qu'y a-t-il à craindre ? Le jardin dépend de l'habitation du roi...

— Cette habitation appartient à un Espagnol ; et, avec ces gens-là, on ne sait jamais...

M. de Bacheleu poussa un soupir.

— Soit, dit-il, rentrons... Mais, j'espérais que nous pourrions causer un peu de nos projets d'avenir.

— Déjà !... voilà qui me semble un peu prématuré.

— Mais... puisque l'empereur...

La jeune fille secoua la tête.

— Voyez-vous, monsieur de Bacheleu, l'empereur est l'empereur... Mais mon père est mon père...

— Sa Majesté n'a-t-elle pas coutume de chercher, elle-même, des maris aux filles de ses officiers ?

— Certainement... seulement, vous avez dû remarquer que

Sa Majesté ne prend les maris en question que dans l'armée... Or, je ne sache pas qu'un auditeur au Conseil d'Etat soit soldat...

Le jeune homme frappa du pied avec impatience.

— Ah ! grommela-t-il, que ne se présente-t-il l'occasion de prouver à votre père qu'on peut être brave sans porter l'uniforme...

Le dépit de M. de Bacheleu était si amusant que M^{lle} de Villaray riposta :

— Un conseil... et un bon !... Il va y avoir, ces jours-ci, une grande bataille, n'est-ce pas ?...

— On le prétend...

— Eh bien ! mettez-vous à la tête d'un escadron... allez chercher un drapeau au milieu des rangs ennemis et rapportez-le à l'empereur... Il vous nommera peut-être général... et alors, vous pourrez... — étant le supérieur de mon père, — lui imposer le mariage que vous désirez...

Ils allaient sortir de la voûte de verdure et, déjà, arrivaient jusqu'à leurs oreilles, les éclats de l'orchestre qui jouait un quadrille. Tout à coup, M^{lle} de Villaray poussa un cri et, avant qu'il eût pu se reconnaître, M. de Bacheleu tomba à terre comme une masse...

Un long moment, il demeura ainsi, la face dans le sable, inerte.

Quand la fraîcheur qui tombait des arbres l'eut ranimé, il commença par se retourner et s'asseoir fort péniblement... Son corps entier était brisé, comme s'il avait été roué de coups de bâton, et il lui semblait qu'un poids lui fût tombé sur la nuque... Machinalement, il porta la main au derrière de sa tête et la retira tachée de sang... La vue du sang le rappela à la réalité et précisa ses souvenirs.

« Andrée !... s'exclama-t-il. Où est Andrée ?... »

Mais il avait beau promener ses regards autour de lui, fouiller l'ombre qui emplissait l'allée... l'allée était déserte !... Une terreur le prit... Il voulut se lever...

Il retomba sur ses genoux et resta là.

« Andrée !... répéta-t-il... Ma chère Andrée !... »

Les taillis demeurèrent silencieux...

« Oh ! grommela M. de Bacheleu, tout frissonnant, il faut que je marche... Il le faut... »

Alors, en dépit de l'intolérable souffrance que lui causait la blessure reçue à la nuque, il parvint à se dresser sur ses pieds...

A pas lents, il s'avança, chancelant, parvint à gagner un autre arbre et poursuivit ainsi sa route jusqu'à ce qu'il fût sorti de l'allée...

Là, avant d'arriver au perron du palais, il avait une centaine de mètres à parcourir.

« Quand je devrais me mettre à plat ventre, je me traînerai jusque-là... »

Il avait bien, il est vrai, la ressource d'appeler... Mais une crainte instinctive d'ébruiter cette affaire le retenait...

C'était bien assez d'être contraint de mettre le colonel de Villeray au courant, sans encore être obligé de passer par les mains du terrible Blaisot...

Le pauvre M. de Bacheleu s'imaginait que « la femme de chambre » d'Andrée l'étranglerait de ses mains...

Titubant, il s'acheminait donc vers le palais...

D'un massif, tout à coup, une ombre se détacha et s'avança vers lui. Le jeune homme frissonna et s'arrêta... Il avait reconnu la silhouette de Blaisot... Le vieux soldat, de son côté, avait reconnu l'auditeur au Conseil d'Etat.

— Eh bien ! monsieur... dit-il d'une voix quelque peu gouguenarde, en s'avançant vers lui, vous fais-je peur ?...

M. de Bacheleu se redressa.

— Peur ! répéta-t-il... vous n'y songez pas, mon brave monsieur Blaisot...

— Dame... à vous voir là, planté comme un orme...

Il s'interrompit, courut au jeune homme et le soutint.

— Ben quoi !... Ben quoi !... v'là que vous tournez de l'œil, à présent !

M. de Bacheleu avait brusquement pivoté sur lui-même et, sans l'aide de Blaisot, allait s'affaler tout de son long...

Malgré lui, l'auditeur au Conseil d'Etat se cramponnait à l'uniforme du soldat, disant :

— Ne me lâchez pas ! je sens que tout s'en va.

Un froid mortel glissa tout à coup jusqu'au cœur de Blaisot...

— Mais, bon sang d'sort, gronda-t-il, et mam'zelle Andrée ?...

M. de Bacheleu eut un haut-le-corps et répéta :

— M^{lle} Andrée ?...

— Oui... n'avez-vous pas dansé avec elle ?

— Certes, oui...

Le vieux soldat se mit à le secouer, pour le tirer de cette terreur qui l'abrutissait.

— Voyons... voyons, s'agit pas de s'endormir... Répondez carrément...

Presque inanimé, M. de Bacheleu eut à peine la force de balbutier :

— Dans l'allée... là-bas... enlevée...

Ce dernier mot produisit à Blaisot le même effet qu'une crosse de fusil s'abattant en pleine poitrine... Il lâcha l'infortuné auditeur si brusquement que sa tête heurta le sol, sur lequel il demeura inerte...

Blaisot, lui, s'était élancé vers l'allée, marchant courbé en

deux, cherchant les empreintes sur le sable fin... Tout à coup, il poussa une sorte de rugissement... Il venait de distinguer des traces de pieds nus qui portaient d'un taillis épais et suivait exactement celles qu'avaient laissées les pieds de Bacheleu et de M^{lle} de Villeray... Puis, il arriva à l'endroit où l'auditeur au Conseil d'Etat avait été terrassé...

Une large tache rouge indiquait la place où sa tête avait posé et où avait coulé le sang de sa blessure.

Non loin, une grosse pierre tachée de sang, celle qui avait servi à le frapper...

« Et elle... elle ?... » se demandait le soldat.

Il avait beau chercher des traces de la jeune fille, il ne pouvait se faire aucune idée du sort qui avait été le sien... Qu'avait-il pu advenir d'elle ? Cependant, en y regardant de plus près, il s'aperçut que, partant du piétinement qui indiquait une lutte, les mêmes traces de pieds nus se remarquaient, mais plus profondément enfoncées dans le sable...

Sans doute celui auquel appartenait ces pieds était-il alourdi par un fardeau... le corps de la pauvre Andrée...

Du moment qu'il y avait des traces dans l'allée, sans doute, assurément même, devait-il en avoir laissé derrière lui jusqu'à sa sortie du parc.

Courbé vers le sol, Blaisot se mit en chasse et, du point où l'homme avait sauté dans le fourré, il se lança sur sa piste.

Ici, c'étaient des branches cassées, là un taillis troué dans une course rapide comme celle d'une bête fauve... un peu plus loin, une foulée sur l'herbe... plus loin encore, un lambeau de dentelle accroché aux buissons.

Semblable à un limier lancé sur la piste d'un gibier d'importance, le grognard allait...

Après avoir traversé ainsi, dans toute sa largeur, le parc, qui était immense, Blaisot finit par arriver à un saut de loup qui formait clôture. Ce saut de loup avait une belle largeur ; en outre, les pluies dernières y avaient amassé deux pieds d'eau, ce qui en compliquait la traversée.

L'homme avait-il franchi le saut de loup en cet endroit ? Ou bien, le suivant, avait-il cherché quelque endroit plus commode pour son évocation ?...

Un rayon de lune filtrait à travers les nuages et lui permit d'apercevoir, enroulé à une ronce, un morceau d'étoffe qui ondulait à la brise, sur le flanc du saut de loup.

Le morceau d'étoffe avait appartenu à la jupe de M^{lle} de Villeray.

Hardiment, il entra dans l'eau vaseuse jusqu'aux genoux, remonta de l'autre côté...

Là, c'était une route qui, à travers des champs d'oliviers, filait dans la direction de Burgos...

« Mordieu ! songea Blaisot, en considérant ses jambes, ma-

culées d'un limon noirâtre, à moins que ce misérable n'ait pu s'envoler par les airs, il aura laissé derrière lui de quoi le suivre à la piste... »

Mais, à sa grande surprise, nulle trace sur la route... La poussière était immaculée.

« Tonnerre ! il avait un complice qui l'attendait ici avec des chevaux. »

Maintenant qu'il reconnaissait l'impossibilité de retrouver, à lui tout seul, la malheureuse Andrée, son devoir était de prévenir le colonel...

Ah ! pour sûr qu'il eût mieux aimé avoir à charger, tout seul, un carré d'Autrichiens ou de Russes... même avec la certitude d'y laisser un bras ou une jambe...

Tout à coup, il aperçut quelque chose qui brillait sur la route.

Il courut instinctivement jusque-là, se baissa et ramassa une petite boucle en perles fines qu'il se rappela avoir vue déjà plusieurs fois au corsage de M^{lle} de Villeray.

La vue de ce bijou, en augmentant encore sa douleur, lui donna une énergie nouvelle...

Un entêtement le prit : il voulut, tout au moins, en apprenant au colonel ce qui était arrivé, pouvoir lui donner, en même temps, un espoir, si léger fût-il, de retrouver la jeune fille.

Il se lança à grandes emjambées sur la route, avec l'espérance vague de recueillir quelque indice nouveau.

En un endroit où le sol était plus humide, des empreintes de chevaux se voyaient ; Blaisot les compta, ils étaient deux.

A son grand étonnement, il constata que les ravisseurs d'Andrée ne paraissaient pas avoir fui ; leurs montures n'avaient pas pris le galop, mais seulement un trot allongé, fort normal...

« Voilà qui est de l'audace », songea-t-il.

Et cette circonstance ne fit qu'augmenter l'espoir qu'il avait, de pouvoir les rejoindre promptement, dès qu'il serait certain de la direction qu'ils avaient prise... Car il était bien décidé à ne retourner prévenir M. de Villeray que lorsqu'il pourrait lui dire en même temps :

« Mon colonel, vous chagrinez pas trop, j'sais où est votre demoiselle !... »

Cependant, il marchait toujours.

Vittoria, maintenant, s'était perdue dans la nuit et ce n'était, tout autour du grognard, que des campagnes sombres, coupées par la longue route blanche, semblable à un large ruban... Tout à coup, Blaisot s'arrêta... Il lui semblait avoir aperçu, sur sa droite, une silhouette humaine qui se mouvait dans un champ de maïs...

Cette silhouette venait dans sa direction.

« Tonnerre !... fit tout à coup Blaisot, c'en est un de chez nous !... »

Dans l'ombre, au-dessus de l'individu, le vieux grognard avait aperçu un point brillant.

Ce point brillant n'était autre que l'aigle de cuivre qui ornait le shako du soldat.

Maintenant se distinguaient les boutons de l'uniforme, la plaque du ceinturon.

Même, en travers, une buffleterie blanche mettait une ligne claire qui croisait en diagonale le buste de l'individu.

Mais, soudain, celui-ci, effaré par cette subite apparition, avait plongé au milieu des maïs.

Blaisot comprit qu'il avait commis une grave imprudence en se montrant.

Il avait affaire, sans doute, à quelque soldat en maraude qui ne se souciait guère de faire de la prison.

Or, dans l'ombre, le grade de Blaisot, — qui n'en avait aucun, — avait dû être un épouvantail pour le trouper.

De là son subit et très habile plongeon.

Allez donc chercher un homme dans cet amas de feuillage !

— Camarade !... eh ! camarade !

Rien ne répondit... que le bruissement des feuilles de maïs au soufflé de la brise.

— Camarade, t'as rien à craindre... je suis un simple soldat, comme toi... montre ton museau... et avance à l'ordre.

Pas plus de réponse que la première fois. Alors, Blaisot commença à sentir la moutarde lui monter au nez.

« Tonnerre de tonnerre ! disait-il... c'est-y que ce clampin de fantassin va me faire poser comme ça ?... Faudra-t-y donc que j'aïlle le chercher par les oreilles ? »

Il sembla au grognard qu'un petit ricanement léger sortait des maïs.

— Aussi vrai qu'il fait nuit en ce moment, je suis aux lanciers polonais, 2^e régiment, 3^e escadron, détaché comme ordonnance au service du colonel Villeray, lequel est, comme tu le sais peut-être, à la tête de l'état-major de Sa Majesté le roi d'Espagne, et pour le moment chargé par Sa Majesté l'empereur...

Mais il aurait pu en défilier long comme ça, et accumuler les unes sur les autres les preuves de son identité...

L'autre n'écoutait plus...

A peine Blaisot avait-il prononcé le nom de Villeray que le shako s'était mis à courir à travers les champs, se dirigeant vers la route.

Et la surprise du cavalier fut grande, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait affaire à un gamin, portant en sautoir une buffleterie blanche garnie de baguettes d'ébène.

C'était un tambour de voltigeurs...

— C'est pas pour dire... mon ancien, mais vous pouvez vous vanter d'avoir une rude chance... vous savez... C'est vous que je cherchais, ou plutôt que j'allais chercher... et voilà que j'vous rencontre, déambulant sur la route...

Blaisot, à ces mots, se troubla, au point qu'il ne put que balbutier :

— Tu me cherchais... petit... tu me cherchais?... Il s'agit d'une jeune fille, n'est-ce pas?... bégaya-t-il.

Le gamin se mit à ricaner :

— Une jeune fille !... excusez, l'ancien... mais, nonobstant le déplaisir que ça paraît vous causer, y a pas plus de jeune fille que dans mon œil...

Blaisot tordit sa moustache.

— Ah ! se contenta-t-il de grommeler... si tu n'aurais pas, par hasard, rencontré un homme à cheval, emportant une femme...

— Pour sûr que non...

Cette réponse faite, Cri-Cri déclara, avec une assurance qui eût été risible en toute autre circonstance :

— D'abord, si je l'aurais rencontré... j'y aurais envoyé une prune... parce que nous, au cinquième, nous n'aimons pas beaucoup ça, les hommes qui enlèvent les femmes...

Il ajouta aussitôt, en manière de restriction :

— Excepté quand c'est pour le bon motif... c'est-à-dire que ça serait des amoureux...

Mais lorsque Blaisot lui demanda :

— Maintenant que je t'ai dit pourquoi je t'ai arrêté, tu me diras pourquoi tu m'as parlé de mon colonel...

— Tiens... c'te farce, parce que j'ai une commission pour lui...

— Tu as une commission... A quel sujet ?

— Quand je dis que c'est moi... c'est m'man, plutôt, vu que c'est à elle qu'on a donné le mot d'écrit... Mais comme m'man n'est qu'une femme... pas ? ça lui est pas aussi commode à se débrouiller qu'un homme, et c'est pourquoi elle m'a dit, comme ça, d'y porter le mot, à sa place, au colonel...

Une agitation fébrile secouait le corps tout entier du vieux soldat.

— Ce mot... interrompit-il d'une voix qui tremblait un peu... qu'est-ce que c'est que ce mot ?...

— Ça... j'sais pas... vu que je l'ai pas ouvert... comme vous comprenez d'ailleurs... il n'est pas pour moi...

Blaisot se mordit les lèvres...

— Et... qui est-ce qui lui a remis, à ta mère, ce billet ?...

— Un homme... y paraît !... moi, j'sais pas... j'dormais dans la carriole... Alors, j'ai pas pu voir...

L'autre piétinait sur place ; il demanda :

— Et... cet homme... qu'est-ce qu'il a dit à ta mère ?...

— Au juste, j'ignore... Mais, quelque chose comme ça... à ce que m'a raconté m'man : « Voilà un douro, pour remettre ce mot de billet au colonel français... de Villeray... ».

— Il lui a dit ça en espagnol ?...

Cri-Cri haussa les épaules.

— Puisque j'vous dis que je dormais...

— A quel endroit étiez-vous, demanda Blaisot, lorsque cet homme à abordé ta mère ?

— Ma foi... je ne sais pas trop au juste... Le régiment allait prendre sa place dans la division du général Mouton, qui doit partir demain matin à l'aube... M'man était avec l'arrière-garde, rapport qu'elle s'était attardée pour une fourniture de rhum qu'on ne lui avait pas livrée...

— Mais encore !... insista Blaisot.

— Ben... p't-être ben à une petite lieue d'ici... comme la carriole traversait un village...

— Il y avait pas d'homme, avec l'homme ?...

— Sûr que non... Une femme qu'on enlève, ça s'voit, c'pas... et m'man n'est pas aveugle...

Blaisot tordait sa moustache... En même temps, il allongea les jambes, sans s'occuper de savoir si son jeune compagnon pouvait le suivre... tellement il lui tardait de savoir si ses pressentiments étaient exacts...

Mais le pas gymnastique était une chose que Cri-Cri connaissait, pour s'y être livré souvent en tête de sa compagnie... Tout en déambulant, Blaisot ne cessait de grommeler.

— Voyons, l'ancien, fit le gamin, faut pas vous mettre le caisson à l'envers comme ça... Une femme, ça s'escamote pas de même qu'une muscade... et bien sûr qu'on la retrouvera...

Le vieux soldat en revint à sa première idée.

— Alors... tu n'sais pas ce qu'il y a dans le billet ? demanda-t-il.

— Bien sûr que non...

Cette réponse fut faite de manière à prouver à Blaisot qu'il était inutile de songer à obtenir du gamin la moindre infraction à ce qu'il considérait comme un devoir de conscience...

Il ne fit qu'en accélérer davantage sa marche...

Quand ils arrivèrent au palais qui servait de résidence au roi Joseph, Cri-Cri suait à grosses gouttes et était hors d'haleine...

— Bon sang de sort ! grommela-t-il, c'est pas pour dire, l'ancien... mais, sur le chapitre des pattes, vous pourriez en remonter aux chameaux de Syrie...

Blaisot s'était précipité au travers des vestibules et des galeries, en bousculant les laquais et les huissiers qui tentaient d'arrêter au passage ce soldat poussiéreux, aux jambes

osseuses, dont les pieds laissaient sur le parquet et sur les tapis des maculatures honteuses... Mais force lui fut de faire halte, cependant...

Dans une galerie, un officier de service se dressa devant lui et lui barra le passage. C'était Descarrières.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?... demanda-t-il d'une voix sévère... et comment se fait-il qu'on laisse pénétrer jusqu'ici un homme dans un tel état ?...

Blaisot voulut continuer sa route... L'officier lui mit la main au collet.

— Ne me force pas à appeler le piquet de garde.

Mais à ce moment Cri-Cri qui, dès les premiers pas, avait été arrêté et qui avait réussi à glisser des mains des domestiques, Cri-Cri arrivait... Essouffé, rouge comme une tomate, furieux, il s'exclama :

— Ah ! mon lieutenant !... quelle chance de vous rencontrer...

— Que diable viens-tu faire ici ?...

— Faut que je voie le colonel.

Descarrières sursauta.

— Toi aussi ?...

— Ah !... oui... y a l'ancien qui dit comme ça que c'est son officier... Mais, moi, ça me regarde pas...

Blaisot, se frappant le front tout à coup, dit au lieutenant :

— Mais tonnerre de sort, mon lieutenant, c'était-y pas vous qui commandiez l'escorte qui était venue chercher, il y a deux mois, le courrier de Burgos ?...

— C'est vrai... eh bien ?...

— Eh bien !... avec le courrier, y avait moi, qui accompagnait M^{lle} de Villeray... S'agit d'elle.

Descarrières dit alors :

— Demeurez là tous deux... je vais voir ce qu'il y a moyen de faire...

Blaisot supplia :

— Mon lieutenant, dites-lui la chose en douceur... à mon pauvre colonel... C'est son adoration, mam'zelle Andrée... et s'il apprend ça brusquement, il est fichu d'avoir un coup de sang...

Une fois seuls, Blaisot et Cri-Cri se regardèrent.

— Pourvu qu'y vienne tout de suite, murmura le premier...

— C'est qu'y faut que je rejoigne le régiment, dit à son tour le gamin... et y a une trotte.

Presque aussitôt, Descarrières reparut.

— Viens, toi, dit-il, en s'adressant au gamin...

Blaisot, interloqué, demanda :

— Et moi ?...

— Je n'ai pas parlé de vous, mon brave, parce que le colonel aurait pu s'émouvoir...

Cri-Cri devint rouge comme une pivoine... Une flambée brilla dans ses yeux, sa petite taille se redressa et il dit d'une voix parfaitement assurée :

— Allons...

— Permetts, fit Descarrières en souriant, amusé fort de l'assurance de ce petit bonhomme ; je passe devant pour te montrer le chemin...

Une suite de couloirs, plusieurs vestibules, remplis d'officiers, de pages, d'huissiers qui regardaient avec surprise passer ce petit tambour, marchant fier et hardi...

Puis, une porte ouverte subitement, et la voix de Descarrières, disant :

— Sire, voici l'enfant...

Cri-Cri s'était immobilisé, raidi dans une posture militaire, les talons joints, la tête bien droite, le regard assuré, la main à la visière du shako...

Napoléon était assis devant une table sur laquelle des cartes étaient étalées...

Le colonel se tenait debout de l'autre côté de la table, donnant à l'empereur des explications que celui-ci suivait sur les cartes. Les mots de Descarrières lui firent lever la tête et diriger ses regards du côté de ceux qui venaient d'entrer... A la vue du gamin, il ne put retenir une légère exclamation.

— Vous connaissez cet enfant ? demanda l'empereur...

— Eh oui !... Sire, répondit M. de Villeray... c'est celui dont je vous ai parlé... le fils de M^{me} Tambour... la vivandière du pont de Lodi...

Un sourire passa sur les lèvres graves de Napoléon.

— Avance... dit-il brièvement...

Comme à la parade, Cri-Cri fit trois pas en avant, raide, la tête immobile, la main toujours à la visière du shako. Mais comme il était encore en dehors de la zone lumineuse projetée par l'abat-jour de la lampe, Napoléon ajouta :

— Avance encore...

Et il ajouta en plaisantant :

— Que je vois de près celui qui a sauvé le maréchal Murat...

Ayant obéi, le gamin, sans se déconcerter, protesta :

— Oh ! Sire !... sauvé !... Votre Majesté exagère beaucoup...

Le colonel et Descarrières, effrayés de cette audace, adressèrent à l'enfant des signes désespérés pour l'avertir de se taire. Ces signes, l'empereur les surprit.

— Laissez... laissez... dit-il, ce petit bonhomme m'intéresse.

Puis à Cri-Cri :

— Ton sabre d'honneur... l'as-tu reçu déjà ?... demanda-t-il.

Le gamin frappa d'un geste glorieux sur la garde de son briquet.

— Le voilà, Sire... répondit-il... et je vous fiche mon billet qu'y m'a joliment servi...

— Tu ne te contentes donc pas de jouer de la caisse ? interrogea l'empereur un peu railleur... mais à dessein, pour pouvoir mieux juger l'enfant...

Celui-ci devint tout rouge de dépit :

— Probable... Sire... autrement, je me serais contenté des baguettes que M. le maréchal m'offrait...

Le colonel s'effara de cette audace. Mais l'empereur, frappant de la main sur le bras de son fauteuil, s'écria :

— Bien répondu... voltigeur, bien répondu...

Puis, continuant de sourire :

— Puisque l'occasion me fait faire ta connaissance, ajouta-t-il, qu'est-ce que tu veux ?...

L'enfant, un moment interdit, regardait Napoléon, semblant lui demander ce qu'il entendait par ces mots.

— Mais, Sire, fit-il, M. le maréchal...

L'empereur l'interrompit :

— Murat te devait la vie... il s'est acquitté... c'est au mieux... Mais tu as sauvé un maréchal de l'Empire... et l'empereur est ton débiteur.

Cri-Cri balbutia :

— Sire... je n'ai fait que mon devoir...

Napoléon fronça ses sourcils... terriblement... et, d'une voix sévère :

— Et... s'il me plaît de te récompenser pour avoir fait ton devoir... aurais-tu la prétention de m'empêcher de faire ce qu'il me plaît ?...

Tout interloqué, le gamin regardait Descarrières.

— Eh bien ! Sire... dit alors l'enfant, j'ai un cousin... qu'est tapin, comme moi, et qui, sauf votre respect, tape la peau d'âne comme pas un... Eh bien ! Sire... si c'était un effet de vot' bonté... de lui donner les sardines...

— A un tambour ?...

— Sire... c'est un tambour qui joue joliment de la baïonnette... Même que, pendant la retraite, depuis Madridejos... avec le colonel Rouelle...

Il s'interrompit et, désignant Descarrières :

— D'ailleurs... le lieutenant peut vous dire... Pierre Quiroul n'a pas froid aux yeux... même que c'est lui, avec moi, qu'a tiré le lieutenant d'un mauvais moment...

Descarrières allait entrer dans des détails ; Napoléon ne le laissa pas parler.

— Vous ferez prendre note de ceci au chef d'état-major... j'aviserai.

Ces mots avaient été prononcés d'une voix brève, qui in-

diquait que l'empereur en avait assez de ce petit intermède qui l'avait distraité, durant quelques instants, de ses graves préoccupations.

— Tu avais une communication urgente à faire au colonel de Villeray ? interrogea-t-il.

L'enfant entr'ouvrit sa veste et en tira un papier tout froissé qu'il remit au colonel.

— Sire... demanda celui-ci, vous permettez ?...

Napoléon acquiesça d'un signe de tête et se pencha vers la carte. Mais il se redressa à l'exclamation poussée par M. de Villeray.

— Qu'y a-t-il ?...

Le colonel chancelait et, pour ne pas tomber, dut se cramponner au rebord de la table devant laquelle était assis l'empereur.

— Qu'y a-t-il ? répéta celui-ci, en remarquant le visage altéré de l'officier.

— Sire, balbutia M. de Villeray, c'est un rendez-vous qu'on me donne... et auquel je vous demande la permission de courir...

En même temps, il tendait à l'empereur, qui le prit brusquement, le chiffon de papier apporté par Cri-Cri. A peine y eut-il jeté les yeux que Napoléon demanda :

— Qu'est-ce que cela signifie ?... Vous n'allez pas vous rendre là ?... c'est un piège !... ou un guet-apens !... Que peut avoir à vous dire cet homme ?...

— Sire... Cet homme, un des promoteurs de l'insurrection, commande une division dans le corps d'armée du général Blacke.

— Je le sais, mais je sais aussi que vous êtes considéré, parmi les Espagnols, comme ayant conseillé au grand-duc de Berg l'exécution du vieux duc de Santa-Cruz... et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le fils voudût venger le père.

Il ajouta :

— Je vous refuse l'autorisation que vous me demandez... colonel...

En ce moment, Descarrières s'avança.

— Sire... j'ai négligé de dire au colonel de Villeray qu'un homme était là, son ordonnance... paraît-il...

Le colonel ne put retenir un cri de désespoir :

— Grand Dieu !... Sire... il est arrivé malheur à ma fille... pour que Blaisot me vienne relancer jusqu'ici...

L'empereur eut un léger mouvement d'impatience.

— Allez... colonel... dit-il d'un ton un peu sec, et quand vous serez rassuré, venez me rejoindre... En tout cas, ne faites rien sans m'avoir tenu au courant...

M. de Villeray sortit précipitamment.

Dans la galerie où Blaisot attendait, le colonel s'était précipité comme un coup de vent.

Tout de suite, à l'altération des traits du vieux soldat, il devina qu'une catastrophe venait de s'abattre sur lui.

— Andrée !...

Blaisot s'écria, d'une voix étranglée :

— Mon colonel, si vous me croyez coupable... tuez-moi...

— Andrée ?...

— Disparue... enlevée...

D'une voix effroyablement calme, le colonel dit à Blaisot :

— Tu vas chercher Kéroub et me l'amèneras sur la place de l'Eglise où je t'attendrai...

— Mon colonel ne va pas aller au rendez-vous que lui donnent ces bandits ?

— Je vais retrouver ma fille...

— Mais vous dit-on, dans ce mot de billet, qu'il s'agit de M^{lle} Andrée ?...

— Mon cœur me le dit... et puis... c'est assez... file... et hâte-toi !...

Demeuré seul, le colonel suivit quelques instants des yeux la silhouette de Blaisot qui se fondait dans l'ombre. Puis il poussa un soupir profond qui traduisait le désespoir dans lequel son cœur menaçait de sombrer.

En ce moment, deux silhouettes surgirent près de lui.

L'une était celle de Descarrières, l'autre celle de Cri-Cri.

— Mon colonel, dit l'officier en saluant, excusez mon indiscretion ; vos pressentiments se sont-ils justifiés et ce que me dit ce gamin est-il vrai ? M^{lle} de Villeray...

Le pauvre père lui saisit la main.

— Un drame affreux, épouvantable... lieutenant ; un drame qui m'anéantit !... En vérité, je ne sais si je rêve... ou si je suis éveillé...

— Mon colonel... si je puis vous être utile...

— Merci, mon ami... merci... mais hélas !...

— En tout cas, mon colonel... voilà un gamin qui, je crois, pourrait vous donner quelques indications...

M. de Villeray sursauta.

— Toi ! s'exclama-t-il... Tu as vu ces gens...

— Hélas ! mon colonel... c'est m'man qui les a vus... Moi te dormais...

M. de Villeray eut un mouvement d'impatience.

Puis il poussa un soupir et s'éloigna en murmurant :

— Enfin !... à la grâce de Dieu !...

Descarrières et Cri-Cri demeurèrent un moment immobiles, les yeux fixés sur le pauvre homme qui s'éloignait dans la direction de l'église.

L'enfant fut le premier à reprendre possession de lui-même.

— C'est encore ces sales hidalgos qui ont fait le coup... grimmela-t-il.

Le colonel, lui, avait atteint la place, rapidement.

Son premier mouvement, en arrivant, fut de regarder autour de lui.

Où était le guide dont lui parlait le billet qu'il avait reçu ?... Personne !...

Alors une effroyable terreur le prit : s'était-on joué de lui ?

Un frisson le secoua, une sueur froide lui perla au front.

« Mon Dieu !... » balbutia-t-il.

Chancelant, il s'appuya à l'une des colonnes qui soutenaient le porche de l'église.

Alors, de l'ombre, une voix sortit qui lui dit tout bas, en mauvais français :

— Señor colonel... vous renverrez votre soldat, quand il vous aura amené votre cheval...

M. de Villeray avait tressailli.

Mais presque aussitôt il avait repris possession de lui-même et, froidement, il répondit :

— Ce qui est convenu... est convenu...

— Attention, fit la voix, j'entends des pas de cheval... Voici l'homme...

Le colonel n'avait même pas cherché à savoir de quel côté venait cette voix. Soldat dans l'âme il respectait une consigne donnée : le mot qui lui avait été remis par Cri-Cri lui recommandait de ne pas chercher à savoir qui était son guide, et il obéissait.

Blaisot arrivait, en ce moment, sur la place. Il était à cheval et menait en bride la monture de M. de Villeray.

Celui-ci alla rapidement au-devant de lui.

— Pourquoi deux chevaux ?... demanda-t-il d'un ton bourru.

— Est-ce que je ne vous accompagne pas, mon colonel ?

— Non...

— Vous allez seul ! C'est vouloir vous faire égorger par ces bandits...

— Je sais ce que j'ai à faire...

Le pauvre Blaisot poussa un soupir.

— Mon colonel... mon colonel...

Il était tellement troublé qu'il ne songeait pas à tendre l'étrier à M. de Villeray, qui se mit en selle d'un seul bond.

— Va-t'en, maintenant je n'ai plus besoin de toi... Si demain dans la soirée tu ne m'as pas revu, c'est que je serai mort.

Le grognard se tirait les poils de la moustache avec férocité. Puis, sans dire un mot, il salua militairement et pirouetta sur ses talons. Mais, à peine se fut-il engagé dans

l'une des petites rues qui avoisinaient la place qu'il s'arrêta, les jambes molles; impossible de les porter plus loin. Son cheval, qu'il tirait après lui par la bride, s'arrêta et, tête basse, comme s'il prenait part au désespoir de son maître, attendit.

« Bon Dieu de bon Dieu !... grommela Blaisot. Si c'est pas à se casser la tête contre les murs !... »

Un rayon de lune prenait la rue en écharpe et montra à Blaisot le fils de M^{me} Briquet. Le gamin, après avoir quitté Descarrières, se hâta de rattraper la colonne à laquelle sa mère appartenait et qui — nous l'avons dit — allait prendre position dans la division du maréchal Lefebvre... désignée pour partir à l'aube.

— Ah ! c'est vous, l'ancien... fit Cri-Cri en s'arrêtant.

Puis, remarquant la mine décomposée de Blaisot :

— Quoi donc, ça ne va pas ?...

En ce moment, un coup résonna dans la nuit. Le gamin sursauta.

— La demie de onze heures !... murmura-t-il. Eh bien !... je suis frais...

Puis, frappé d'une idée soudaine :

— Dites donc, l'ancien, fit-il, si vous étiez un bon garçon... vous me feriez faire un bout de chemin avec vous...

— Un bout de chemin avec moi ?...

Ces mots, Blaisot les répétait machinalement, sans en avoir seulement saisi le sens.

Son esprit était ailleurs...

— Bien sûr, expliqua Cri-Cri... s'agit pour moi de rejoindre ma compagnie... et dame, même en forçant l'étape, j'en aurai au moins pour deux heures... tandis qu'avec votre poulet d'inde...

Cette fois, le grognard avait compris. Il sursauta et regarda l'enfant.

— T'es pas fou !...

— Je n'en ai pas l'air... En tout cas... j'veus demande un service... Comme j'en ai rendu un à vot' colonel... nous serions quittes... voilà tout...

Ce dernier argument était de nature à toucher Blaisot.

— Allons... monte ! fit-il laconiquement.

Il tendit la main à Cri-Cri... et le gamin se trouva à califourchon sur le devant du soldat avant même d'avoir pu se rendre compte du mouvement...

— Où allons-nous ?... demanda Blaisot.

— Le corps du maréchal Lefebvre doit prendre position en avant de la ville, sur la route de Burgos... En poussant tout droit, nous y serons dans une demi-heure...

Le grognard, silencieusement, rendit la bride et le cheval partit au trot,

— Y m'vient une idée, formula-t-il au bout d'un moment... Ta mère a vu un des misérables qui ont enlevé M^{lle} Andrée ?... Elle pourrait peut-être me dire comment il était fait... et peut-être aussi quelle route il a prise...

Le gamin fit entendre une petite toux qui prouvait combien peu il partageait l'espoir de son vieux compagnon.

Ils avaient dépassé les dernières maisons du faubourg et, maintenant, le cheval trotait grand train sur la route déserte.

Au loin s'entendait la rumeur confuse, sur la nature de laquelle une oreille aussi exercée que la sienne ne pouvait se méprendre. C'était un corps d'armée qui défilait.

Par instant, un hennissement sonore troublait le silence. Ou encore le claquement sec d'un fouet.

Blaisot mit les éperons aux flancs de son cheval qui prit le galop. Bientôt, dans l'ombre, il vit une masse noire qui coupait la campagne, avec, par instant, des éclairs qui brillaient, étincellements de baïonnettes et de canons.

— Voilà notre affaire... murmura-t-il.

— Le tout, maintenant, ça va être de trouver ma compagnie, murmura Cri-Cri...

Dans une plaine immense qui longeait la plaine de Burgos, le corps d'armée s'était arrêté brusquement, et, division par division, régiment par régiment, prenait ses dispositions pour passer la nuit.

Sommairement, car les ordres de l'empereur étaient formels :

A la pointe du jour, il fallait mettre sac au dos et partir.

Tout à coup, dans l'ombre, une voix s'exclama :

— Ben vrai !... te v'là... Ma tante est dans un état !...

Cri-Cri avait reconnu l'organe nasillard de son cousin. Il demanda :

— Où qu'elle est, m'man ?

Pierre Quiroul indigna dans l'ombre un point lumineux.

— Là-bas... tu vois son feu, elle prépare la soupe, pour manger demain, avant de partir...

— Pauv' maman !...

En un temps de galop, ils furent près du campement de la vivandière.

La charrette, dételée, se maintenait dans une position horizontale, grâce à ses brancards appuyés sur une planche. Gédéon, attaché à une roue, broulait voracement une botte de maïs, arrachée de-ci de-là, au hasard de la route.

Et sur un maigre feu, une marmite ronronnait déjà.

La vivandière, à genoux, remuait, avec une grande cuiller de bois, la modeste pitance qui cuisait là dedans.

A plat ventre, le sergent Cognac soufflait de toute la force

de ses poumons, enflant ses joues, afin d'activer un peu les flammes.

A la vue de son enfant, M^{me} Briquet se releva d'un bond.

— Enfin... s'exclama-t-elle... c'est toi !... Qu'est-ce qui t'est arrivé ? tu es blessé ?...

Cri-Cri sauta à terre et prit la vivandière dans ses bras, plaisantant :

— Toujours la même, alors... Rien... que j't'assure... sain comme l'œil... pas vrai, l'ancien !...

Il prenait Blaisot à témoin.

Celui-ci mit pied à terre.

— Parole d'honneur... la mère... pas une égratignure... mais c'est à vous que j'ai affaire... Le billet que vous avez fait tenir par votre petit au colonel de Villeray avait rapport à sa fille qui a disparu cette nuit... pendant le bal que le roi Joseph donnait à Sa Majesté.

La vivandière ouvrit des yeux énormes et dit simplement, d'un ton de stupéfaction profonde :

— Bah !...

Cognac se redressa tout à fait et, les doigts tortillant ses longues moustaches, attendit la suite.

— Disparue ! répéta M^{me} Briquet... Vous voulez-t-il dire, l'ancien, qu'elle a été enlevée ?

— Parfaitement. Or, vous avez vu un des gredins qui ont fait le coup.

— Vrai ?...

— Oui... celui qui vous a remis le billet que votre fils a porté était certainement un de ces misérables. Vous rappelez-vous comment il était fait ?... demanda Blaisot.

— Ma foi, attendez donc, c'est pas bien commode, vu qu'y faisait sombre, et que mon baudet me le cachait en partie... Cependant, j'peux vous dire qu'il était grand de taille... avec une barbe noire et un fichu rouge qui lui entourait la tête. Avec ça, il avait une veste ronde et une ceinture, dans laquelle y avait des pistolets dont les crosses étaient incrustées d'argent...

— C'est tout ?... demanda le grognard d'une voix éteinte.

— Hélas ! oui... j'vois pas autre chose à vous signaler, fit la vivandière en grattant son chignon avec énergie.

— Savez-vous au moins dans quelle direction il s'est éloigné ? interrogea Blaisot.

M^{me} Briquet leva les yeux au ciel.

— Pardieu ! répliqua-t-elle, j'avais assez de surveiller Gédéon qui bronchait à chaque pas...

Le lancier polonais asséna sur le sol un coup de talon furieux.

— Rien ! gronda-t-il, rien !...

Alors, le sergent dit à son tour :

— Mais moi, je le sais, de quel côté il est parti. Blaisot ne fit qu'un saut et prit entre ses mains les mains de Cognac.

— Ah ! parlez, parlez, sergent, supplia-t-il.

— D'abord, y a un détail que j'ai observé et qui peut être pour vous bien important ; la mule que montait l'individu trotte l'amble.

Blaisot poussa une exclamation joyeuse :

— Bon sang de bon sang !... oui, v'là un renseignement... et un bon... C'est-y tout, sergent ?... Vous n'avez rien remarqué d'autre ?...

Cognac secoua la tête :

— Ma foi, non... Et c'est encore une chance que j'aie remarqué ça... Parce que je ne suis pas curieux de mon naturel... Seulement, comme j'ai vu, de loin, la mère Tambour causer avec le particulier, quand il l'a quittée, je l'ai suivi machinalement des yeux...

— Alors, vous avez vu de quel côté il partait...

— Tout droit sur la route de Burgos...

Blaisot hocha la tête :

— C'est vague...

— Sans compter qu'il a de l'avance sur vous, et qu'à cette heure il doit déjà avoir franchi les portes de la ville.

Le grognard montra le poing au ciel et clama :

— Par tous les tonnerres de sort !... quand même qu'y s'rait derrière les murs de Burgos... j'donnerais l'assaut à moi tout seul... Mais y s'ra pas dit que Blaisot aura laissé son colonel dans l'embarras...

De dessous la bâche qui recouvrait la voiture, une voix demanda alors :

— Vous tenez au moins à sauver ceux que vous aimez !

La voix qui venait de prononcer ces mots était rauque, mais juvénile cependant, et non dépourvue d'une certaine fraîcheur.

Tous ceux qui étaient là se retournèrent, et la vivandière fut la première à s'écrier :

— Ben... qu'est-ce qui vous prend ? vous n' dormez donc pas ?...

La brave femme paraissait fort en colère.

Une tête d'abord, puis un buste venaient d'apparaître sous la toile.

Puis, bientôt, le reste du corps, qui était celui d'un housard, surgit.

Vivement M^{me} Tambour s'approcha, et, à voix basse, mécontente :

— C'est-y donc que vous voulez rendre fou ce pauvre lieutenant Descarrières ? grommela-t-elle. Il vous avait bien recommandé de ne pas vous montrer...

Cri-Cri, à l'affût de tout ce qui se disait, demanda :

— Pourquoi qu'y s'rait fou... le lieutenant... dis... m'man ?

La vivandière lui bourra les côtes d'un coup de coude :

— Tais-toi donc... toi...

Cognac, tout surpris, demanda, les yeux écarquillés :

— Qu'est-ce que c'est que ce conscrit-là ?

Il ajouta avec un gros rire, et, menaçant du doigt la brave femme :

— M'man Briquet... vous savez... j'préviendrai Briquet que vous recevez des blancs-becs dans vot' carriole...

Mais elle, prenant mal la plaisanterie, de riposter :

— Vous savez... Cognac... si vous voulez que nous restions camarades, vous tiendrez vot' langue...

Cri-Cri, voyant que c'était sérieux, avait fait deux pas en arrière.

En sorte que M^{me} Briquet demeura seule auprès du jeune cavalier.

— Señora... dit-elle tout bas... vous êtes bien imprudente... et si le lieutenant Descarrières...

La jeune fille — car nos lecteurs ont certainement déjà reconnu M^{me} de Santa-Cruz — répondit avec impatience :

— Eh !... pour l'amour de Dieu ! ma brave femme... ne me parlez pas toujours de señor Descarrières... Je ne suis ni sa fille, ni sa sœur, ni sa femme...

Elle ajouta avec une amertume non déguisée :

— ... Ni même sa fiancée... et je ne sache pas qu'il ait sur moi aucun droit...

Bourrué, la vivandière riposta :

— Pas d'autre que celui que vous protéger, ma señora...

Puis, colère, elle grogna :

— Après tout... faites donc ce que vous voudrez... Comme vous le dites, vous êtes libre... Même si vous voulez rejoindre le 2^e hussards... auquel vous appartenez, sûrement... ça vous regarde...

La jeune fille frissonna à la perspective évoquée par la vivandière.

Bien que celle-ci s'en défendit, M^{me} de Santa-Cruz lui prit les mains :

— Voyons, ma bonne madame Briquet... nous en veuillez pas... Est-ce ma faute si ce pauvre homme m'a émue... et si je veux tâcher de lui rendre service ?...

Elle ajouta, d'une voix pleine d'émotion :

— Je n'ai malheureusement pas la possibilité de reconnaître ce que le lieutenant Descarrières, ce que vous-même avez fait pour moi...

M^{me} Tambour eut un geste de protestation qui signifiait clairement :

— Ne parlons pas de ça.

— Alors, poursuit Mercédès, en rendant service à ce brave homme, c'est une manière comme une autre de reconnaître les services que les Français m'ont rendus...

— Alors ? interrogea la vivandière...

— Je veux aller avec lui... voilà...

— Vous n'y songez pas !...

— Si peu... que je vais lui proposer de suite...

Ayant dit, la jeune fille écarta, d'un geste brusque, la brave femme ahurie, et s'avança vers Blaisot :

— L'ancien, dit-elle, très délibérément, si vous voulez... je suis à votre disposition pour aller avec vous.

— Quel avantage ai-je à m'embarrasser d'un blanc-bec de ton espèce ?...

La jeune fille répondit simplement :

— Je connais le pays... et je parle l'espagnol...

Le vieux soldat considéra son interlocutrice d'un air soupçonneux :

— Qu'est-ce que nous allons faire ?...

— Gagner Burgos ; là, nous nous renseignerons...

— Mais, comme disait tout à l'heure le sergent, nos uniformes nous feront massacrer...

— Nous prendrons d'autres habits...

Blaisot fronça les sourcils.

— Des déguisements ! grommela-t-il ; j'aime guère ça...

— Y a pourtant que ce moyen-là...

— Et où trouver des vêtements ?...

La jeune fille tendit la main vers la vivandière et répondit :

— Cette brave femme nous en procurera...

Mais M^{me} Tambour, qui était décidément de mauvaise humeur, et qui, sans en avoir l'air, prêtait l'oreille à ce qui se disait, riposta avec aigreur :

— Je n'ai rien... et quand même j'aurais quelque chose... je ne vous le donnerais pas... Sûr que je ne vais pas tremper les mains dans une affaire comme ça...

Et, à Mercédès :

— On vous a confiée à moi... Il vous plaît de vous en aller... allez-vous-en... mais, quant à vous aider en rien... bernique !... Débrouillez-vous comme vous l'entendrez...

C'était très catégorique et très net... Blaisot paraissait confondu et, sur son visage, déjà se reflétait le désappointement grand qui s'emparait de lui. Mais, décidément, ce petit hussard ne doutait de rien.

— Partons, mon camarade, déclara-t-il à Blaisot... Je connais certains chemins détournés qui nous mèneront à Burgos sans que nous ayons à redouter de trop mauvaises rencontres...

— Mais, nos uniformes ?...

— Dans la montagne, nous trouverons bien un village isolé où il nous sera possible d'acheter des hardes de paysans...

— Les villageois nous tomberont dessus...

M^{lle} de Santa-Cruz regarda celui qui allait devenir son compagnon d'aventure.

— Est-ce que vous auriez peur ? ricana-t-elle...

Blaisot sursauta et se mordit les lèvres.

— Mon camarade, grommela-t-il, voilà une plaisanterie qui, en d'autres circonstances, vous vaudrait un joli coup de sabre !...

La jeune fille se mit à rire franchement et répondit :

— On pourra voir à s'aligner, quand on aura retrouvé la fille de votre colonel ; pour l'instant, en selle, et partons... En faisant diligence, peut-être pourrons-nous atteindre Burgos avant le jour...

Blaisot sauta à cheval et aida le jeune housard à se mettre en croupe.

Puis il tendit la main vivement à M^{me} Tambour :

— Merci... et au revoir...

Durant une demi-heure, ils galopèrent en silence.

Blaisot songeait, à part lui, au côté extraordinaire de cette rencontre.

Lui, qui était un vieux païen, ayant cru jusqu'à présent plus volontiers au diable qu'à Dieu, il se demandait si vraiment il n'y avait pas une Providence.

Quant à M^{lle} de Santa-Cruz, elle n'était pas éloignée de trouver qu'elle avait commis une imprudence.

Elle s'était laissé emporter par le premier mouvement.

Quand elle avait entendu le nom du colonel Villeray, un sentiment plus fort qu'elle-même lui avait étreint le cœur... Et elle avait parlé... et elle avait surgi de sa cachette...

Et, maintenant, la voilà qui galopait en croupe de ce vieux soldat sur la route qui menait à Burgos.

C'est-à-dire sur la route qui la conduisait vers son frère.

Par San Benito, elle avait appris que don José de Santa-Cruz servait en qualité de brigadier-major de cavalerie dans l'armée d'Estramadure.

Et tout de suite, un raisonnement s'était fait en elle. C'était don José qui avait fait le coup.

Sans doute avait-il appris par les indiscrétions de ses espions que sa sœur faisait partie du corps d'armée campé à Vittoria.

Et don José n'avait pas trouvé d'autre moyen de délivrer sa sœur, ou pour mieux dire de mettre la main dessus, que de s'emparer de M^{lle} de Villeray.

C'était là pour lui un otage d'importance, contre lequel il pouvait espérer, sans présomption, échanger Mercédès.

Alors une idée lui était venue. Faciliter cet échange, en se rendant elle-même auprès de son frère. Certes, en faisant cela, elle ruina à jamais son doux rêve d'amour.

Le couvent l'attendait pour la fin de ses jours. Comme chef de la famille, don José était dorénavant le maître. Et son intérêt était de consacrer à Dieu une sœur qui pourrait lui réclamer une part de l'héritage paternel. Et cependant, on l'a vu, elle n'avait pas hésité.

Depuis plusieurs semaines, sous la sauvegarde de M^{me} Briquet, elle allait à la suite de l'armée. Passant des heures et des heures dans cette misérable charrette, la jeune fille avait réfléchi.

Elle, la fille du duc de Santa-Cruz, elle était aimée d'un officier français.

Sans doute, elle savait par quelle inexorable fatalité son père avait perdu la vie.

Elle n'ignorait pas, ainsi que d'ailleurs elle l'avait dit à Descarrières lui-même, que les Français ne pouvaient être accusés de la mort de son père.

C'était plus haut qu'elle en devait faire remonter la responsabilité.

Et son âme de chrétienne s'inclinait sous la volonté divine qui avait frappé le vieillard.

Seulement, elle se demandait si ce qu'elle faisait était bien conforme au devoir filial.

Si un jour, plus prochain peut-être qu'elle ne pouvait le supposer, entre son époux et elle ne se dresserait pas l'image ensanglantée du duc de Santa-Cruz... Bruquement, elle s'était décidée !

Et maintenant le sort en était jeté... Blaisot avait tiré sur les rênes et le cheval s'était arrêté.

— De quel côté tournons-nous, mon camarade ? demanda le vieux soldat.

En cet endroit, le chemin bifurquait ou, du moins, sur la grande route, suivie jusqu'à présent, une autre route, un peu plus étroite, venait se greffer qui s'enfonçait dans des bois d'oliviers, dans la direction des hauteurs dont les cimes se profilaient vaguement, à quelques lieues de là, sur le fond assombri du ciel.

La jeune fille jeta un regard autour d'elle. Puis elle désigna un second chemin, et dit laconiquement :

— Par ici...

Le grognard donna de l'épéon et le cheval repartit au galop.

Durant une demi-heure encore, les deux compagnons coururent grand train, silencieux.

Mercédès était retombée dans ses rêveries douloureuses.

Blaisot, lui, surveillait le silence qui planait sur la cam-

pagne et cherchait à percer l'ombre dangereuse que le feuillage des arbres projetait sur la route.

Cependant, insensiblement, celle-ci s'était rétrécie au point de ne plus former qu'un sentier étroit et caillouteux.

Le cheval avait ralenti son allure, d'autant plus que le sentier serpentait maintenant à travers des roches qui servaient de bases aux montagnes entr'aperçues auparavant.

— Tu es sûr de ton affaire ? interrogea Blaisot, vaguement inquiet.

La jeune fille répondit :

— Avant un quart d'heure d'ici, nous rencontrerons un village où nous trouverons, sans doute, les vêtements dont nous avons besoin.

— Penses-tu que le colonel ait suivi ce chemin-là ? interrogea le vieux soldat.

— Voilà ce que j'ignore aussi bien que vous ; lui seul et son guide le savent. Mais ce que je sais, c'est que s'ils ont pris la route directe de Burgos... nous aurons sur eux une avance de plusieurs heures...

Comme M^{lle} de Santa-Cruz achevait ces mots, des toits de tuiles rouges apparemment soudain à un détour du chemin.

— Nous y voici... dit-elle.

Blaisot arrêta son cheval et la jeune fille se laissa couler à terre.

— Descendez, mon camarade... Il serait dangereux d'entrer ainsi dans le village ; bien que j'aie lieu de le croire inhabité, il suffirait que quelques habitants y fussent restés pour nous mettre en mauvaise posture...

Le vieux soldat fut en bas d'un bond ; il demanda :

— Le cheval ?...

— Vous allez l'attacher à un arbre dans un de ces fourrés, de manière à pouvoir le trouver au retour... à moins qu'il ne soit plus avantageux de nous en servir jusqu'à Burgos...

Blaisot, sa monture une fois entravée, se glissa sur les traces de son guide qui, filant à travers les taillis, avait atteint déjà les premières maisons du village. Mais quand il rejoignit sa compagne, celle-ci était arrêtée.

— Qu'y a-t-il ?

— Il y a du monde dans une des maisons... Ecoutez ?...

L'oreille tendue, il sembla en effet à Blaisot entendre des éclats de voix qui partaient de l'extrémité de la rue à l'entrée de laquelle ils se trouvaient.

— Diable !... gronda-t-il, tandis qu'instinctivement sa main cherchait un des pistolets qu'il avait retirés des fontes de sa selle, pour les passer dans sa ceinture.

Mercédès lui saisit le bras.

— De la prudence... dit-elle d'une voix ferme... Vous

n'avez pas la prétention d'entrer seul en lutte contre ces gens ?...

— Alors ?

— Ce que nous avons à faire... c'est de chercher des vêtements ; ensuite, nous ferons le tour du village et nous poursuivrons notre route...

L'un derrière l'autre, ils s'aventurèrent ; ainsi que l'avait prévu Mercédès, les habitants avaient fui pour aller rejoindre l'armée d'Estramadure et, avec les soldats réguliers, travailler à repousser Napoléon.

Seulement, en s'enfuyant, ils avaient eu la précaution de fermer leurs portes derrière eux.

Or, il ne fallait pas songer à user de violence pour les enfoncer. Le moindre bruit eût pu les trahir.

Ils allaient donc, soulevant les loquets les uns après les autres, sans rencontrer un seuil qu'ils pussent franchir, quand, tout à coup, Blaisot, qui perquisitionnait de l'autre côté de la rue, laissa échapper une exclamation joyeuse.

Il venait de pousser une porte qui s'était ouverte à demi.

— Voilà notre affaire... dit-il à voix basse.

Mercédès courut le rejoindre.

— C'est le presbytère.

Et elle lui montrait, au-dessus de la porte, sculptée dans la pierre même de l'habitation, une croix.

— Qu'importe !... répondit le soldat.

Il entra et la jeune fille entra à sa suite. Un escalier se présenta, dans lequel ils s'engagèrent, devinant que les vêtements, s'il en restait, devaient se trouver dans les pièces du haut.

Et, de fait, dans la première chambre où il pénétra, qu'un rayon de lune glissant par la fenêtre éclairait faiblement, Blaisot s'exclama :

— Nom d'une sabretache... c'est une robe de curé, mais ça ne fait rien... A la guerre comme à la guerre. Ce sera d'autant plus commode que j'aurai pas besoin de quitter mon uniforme...

Prestement, il endossait la soutane.

Le grand chapeau à gouttières le coiffait admirablement, masquant d'ombre le visage et rendant ses traits méconnaissables.

— Hum ! gronnait-il en se caressant machinalement les moustaches, y a bien ça... mais puisque dans ce sacré pays les curés se font soldats, à c'te heure y a rien d'étonnant à ce qu'ils laissent pousser leurs moustaches.

Son déguisement une fois terminé, Blaisot ajouta :

— J'suis curieux d'savoir ce que le conscrit aura trouvé...

Comme il achevait ces mots, il vit paraître, sur le seuil

de la pièce, une femme portant un costume de condition modeste et coiffée d'un grand chapeau de paille, dont les bords avançants brouillaient les traits suffisamment pour que, sur le premier moment, il ne pût les distinguer.

— Bon.... grommela le soldat, d'où sort celle-là ?...

Sa stupéfaction fut grande lorsque, s'avançant vers lui, la femme demanda :

— Eh bien ! l'ancien... suis-je si méconnaissable que cela ?

Blaisot sursauta et s'exclama :

— Comment ! c'est toi... housard ?

— Oui, l'ancien... c'est moi... et je défie bien quiconque me rencontrera...

Puis, aussitôt :

— Si vous m'en croyez, l'ancien, nous ne perdrons pas de temps...

L'un derrière l'autre, ils descendirent l'escalier et, une fois dans la rue, la jeune fille lui tendit un paquet qu'elle avait à la main.

— C'est mon uniforme, dit-elle ; portez-le à l'endroit où vous avez laissé le cheval : il se peut que nous en ayons besoin au retour...

— Et toi ?... interrogea le grognard.

— Moi ! je vais voir ce que sont ces gens que nous avons entendus tout à l'heure.

— Où te retrouverai-je ?...

— C'est moi qui vous rejoindrai là où vous allez... et surtout ne commettez pas l'imprudence de sortir de là... nous ne pourrions plus nous rejoindre...

Blaisot fit, de la main, un signe rassurant et tourna à droite.

Mercédès, elle, tourna à gauche et, rasant les maisons dont l'ombre l'abritait, s'enfonça dans la grande rue du village. Tous les volets étaient clos hermétiquement et pas un bruit ne s'entendait.

Pas même un aboi de chien pour troubler le silence.

La jeune fille s'avançait sans appréhension, mais avec prudence, amortissant le bruit de ses pas, au point qu'elle semblait glisser sur la route poussiéreuse.

Enfin, elle parvint à une maison de meilleure apparence que les autres et dont les volets, grands ouverts, laissaient voir les fenêtres éclairées.

Mercédès s'approcha et, par une porte charretière entrebâillée, aperçut dans une cour intérieure un troupeau de mules qui mangeaient avidement une brassée de maïs. Une borne se trouvait là, sur laquelle M^{lle} de Santa-Cruz se hissa pour jeter un regard par les vitres éclairées.

Une douzaine d'hommes, enroulés dans leurs manteaux, dormaient étendus sur le plancher même. Une autre pièce

plus petite communiquait avec cette grande salle par une porte demeurée ouverte.

Et Mercédès faillit pousser un cri en apercevant, assise sur une escabelle, au coin de l'âtre dans lequel brûlait un maigre feu, une femme qui paraissait en proie à une prostration profonde.

M^{lle} de Santa-Cruz faillit pousser un cri, tellement sa stupéfaction fut grande.

Nul doute qu'elle ne fût en présence de M^{lle} de Villeray et de ses ravisseurs...

C'était là une chance inespérée ! Du moins, sur le premier moment, elle le jugea ainsi.

Mais quelques secondes de réflexion lui démontrèrent la presque impossibilité de tirer parti de cette providentielle rencontre.

Comment, seul, Blaisot pourrait-il, quelles que fussent sa valeur et son énergie, triompher de ces hommes ?

Braves, sans conteste, ils avaient pour eux l'avantage du nombre.

Les attaquer, c'était vouloir se faire massacrer assurément.

Et cependant, avoir là sous les yeux celle que l'on recherchait, si près qu'en étendant la main, on aurait pu la toucher du doigt.

N'était-ce pas là le supplice de Tantale ?...

CHAPITRE XIV

FRÈRE ET SŒUR

En avant du village de Gamonal, sur la route de Madrid, l'armée espagnole avait massé son centre, étendant ses ailes à droite et à gauche pour couvrir Burgos.

Là, le commandant en chef avait groupé ses meilleures troupes et accumulé presque tout ce qu'il possédait comme artillerie. Derrière de solides épaulements, trente pièces de canon protégeaient le village, semblables à des chiens de garde monstrueux.

C'était là que le jeune duc de Santa-Cruz avait pris position avec ses troupes : il savait que le plus fort du combat — si les Français attaquaient — aurait lieu en cet endroit et son exaltation patriotique avait réclamé ce poste d'honneur.

Pendant toute la nuit, il avait parcouru à cheval le front de ses troupes, examinant avec un soin minutieux la position occupée par chaque détachement et la manière dont on se gardait.

Pour chacun il avait eu un mot d'encouragement et il faut avouer que le besoin s'en faisait sentir.

En dépit de leurs succès pour ainsi dire ininterrompus depuis trois mois, les Espagnols étaient véritablement terrifiés par la nouvelle de l'arrivée de Napoléon.

Le vainqueur de l'Europe avait passé les Pyrénées pour venir réduire lui-même les Espagnols insurgés.

L'appréhension était grande.

Et non seulement parmi les simples soldats, mais aussi dans le corps d'officiers !

Tous, autour de don José, montraient des traits assombrés et chaque mot qu'ils prononçaient trahissait l'inquiétude grande qui lui poignait l'âme.

Seul, il conservait un visage calme, serein.

Même, il semblait que plus approchait le moment où il faudrait engager la lutte avec le redoutable adversaire, plus augmentait la sérénité du jeune duc.

Cependant, tout en plaisantant avec ses officiers et ses soldats, don José n'était pas sans s'assurer de ce qui se passait du côté de Gamonal.

Il se trouvait, vers deux heures du matin, à près de deux lieues de son centre et, plus d'une fois, ceux qui l'accompagnaient l'avaient vu arrêter son cheval et se dresser sur ses étriers, la main en visière au-dessus des yeux, sondant la nuit dans la direction du village. Soudain, il tressaillit : jusqu'à lui était arrivé l'écho d'un galop de cheval, lancé à fond de train. Un sourire singulier crispa ses lèvres.

— Messieurs, dit-il aux officiers qui l'entouraient, voici du nouveau...

Ses compagnons l'examinèrent curieusement, cherchant à comprendre ce que pouvaient bien signifier ces mots.

Mais déjà le visage de don José avait repris son impassibilité ordinaire.

Faisant signe aux officiers de l'attendre, le jeune homme partit au trot, se rendant à la rencontre du cavalier qui s'avavançait vers lui. C'était un dragon régulier qui, en l'apercevant, piqua droit sur lui.

— Excellence... lui cria de loin le soldat, ceux que vous attendez sont là...

Une exclamation joyeuse s'échappa des lèvres de don José.

Il mit son cheval au galop et, en passant à côté du dragon, lui commanda :

— Va dire à mes officiers de rejoindre Gamonal à petite allure...

Poursuivant sa course, il atteignit le village en moins d'un quart d'heure et arriva dans l'habitation où il avait établi sa résidence ; il se jeta à terre.

Dans l'intérieur de la maison, qu'une torche résineuse éclairait imparfaitement d'une lueur rougeâtre, deux hommes attendaient. L'un portait le costume d'arrière espagnol. L'autre, enveloppé d'un long manteau, était coiffé du chapeau d'officier supérieur français. Ce fut vers lui que don José s'avança aussitôt.

Et, le saluant avec une politesse dans laquelle se sentait un peu d'ironie :

— Le colonel de Villeray, sans doute ? demanda-t-il.

— Oui, señor... m'expliquerez-vous ?...

Le colonel avait prononcé ces quelques mots d'une voix vibrante.

Don José, d'un geste impératif, indiqua la porte au guide. Celui-ci inclina la tête et sortit.

— Colonel !... dit alors le jeune homme en désignant une escabelle de bois à son interlocuteur, veuillez vous asseoir... Mais M. de Villeray demeure debout.

— Señor, déclara-t-il, que signifie ce billet qui m'a été porté hier soir à Vittoria ?... Dois-je croire que sa teneur a trait à mon enfant que des misérables ont enlevée au mépris de toute humanité ?...

Don José avait conservé un visage impassible.

— C'est pour parler d'elle que je me suis permis de vous déranger...

Penché en avant, le malheureux père cherchait à lire sur le visage de son interlocuteur ce qu'il allait lui dire. Le colonel demanda :

— C'est vous qui avez fait enlever ma fille ?...

— C'est moi...

Les poings crispés, M. de Villeray, se jeta en avant.

— Misérable ! gronda-t-il, misérable... dans quel but avez-vous commis cette infamie ?...

Souriant sous l'outrage, sa situation de vainqueur lui rendant l'indulgence facile, don José répondit :

— En deux mots, voici : je sais que votre mérite vous a acquis auprès de la personne de Joseph Bonaparte...

Le colonel Villeray protesta :

— Vous voulez dire Sa Majesté le roi Joseph...

— Il n'y a qu'un roi d'Espagne, c'est Ferdinand VII... riposta furieusement don José ; c'est en sa faveur que nous avons pris les armes... et nous défendrons ses droits jusqu'à notre dernier soupir...

Cela dit, il reprit d'un ton plus calme :

— Je sais également que vous jouissez auprès de l'empereur d'une grande confiance et que, par votre situation de chef de renseignements, vous êtes au courant des intentions de Napoléon...

La taille du colonel s'était redressée et, dans son masque

blème, ses yeux soudainement s'étaient mis à briller d'un feu terrible.

— Après ?... interrogea-t-il avec un calme effrayant.

En même temps, il essayait du revers de la main une sueur froide qui subitement venait d'emperler son front.

Don José le regarda et parut impressionné par l'expression de cette physionomie.

— J'ai compté, dit-il, que vous me livreriez le plan de marche...

Il n'acheva pas.

D'un bond, le colonel s'était dressé et, à deux pouces de lui, le dominant de sa haute taille :

— Assez, misérable... assez !... Vous prétendez savoir qui je suis... Mais vous me connaissez bien mal si vous avez cru que je serais capable d'une semblable lâcheté...

Don José, impressionné, étendit la main :

— Colonel, je vous jure sur ma part de paradis que je vous tiens pour un bon et loyal officier ; aussi n'est-ce pas sur l'officier que je compte pour commettre cette lâcheté...

— Sur qui donc... alors ?... balbutia M. de Villeray.

— Sur le père...

Ces trois mots, l'Espagnol les avait prononcés d'une voix impassible et froide.

M. de Villeray demeura, durant quelques secondes, immobile et muet, attachant des yeux hagards sur le jeune duc. Il semblait qu'il eût mal entendu. Puis, tout à coup, une tureur le prit.

— Ah ! misérable ! misérable !... cria-t-il.

Mais il ne bougea pas : la pensée de sa fille, de son Andrée chérie, le paralysait.

Une lutte effroyable se livrait en lui, lutte dont les phases pouvaient se lire sur son visage.

Il ajouta encore une fois :

— Misérable !...

Mais il y avait des sanglots dans sa voix. Était-ce sur son honneur d'officier qu'il pleurerait... ou bien était-ce son cœur de père qui saignait ?...

Perplexe, don José l'examinait.

— Eh bien !... colonel, demanda-t-il enfin, à quoi vous résolvez-vous ?...

L'officier s'emporta :

— Alors... vous avez cru, s'exclama-t-il, que je serais capable d'une semblable lâcheté ?...

— J'ai cru simplement que vous aimiez votre fille...

M. de Villeray laissa échapper un sanglot.

— Ma fille... Mon Andrée...

Insensible à cette grande douleur, semblable à un bour-

reau du moyen âge, don José dardait sur sa victime des yeux ardents.

Il cherchait à deviner, à l'expression du visage de celui qu'il torturait, ce qu'il avait lieu d'espérer...

— Eh bien !...

Le colonel releva la tête. Il sembla qu'en l'espace des quelques secondes qui venaient de s'écouler, il avait vieilli de dix ans...

Mais, au fond de ses yeux, un feu intense brillait qui fit baisser les paupières à don José.

— Vous vous êtes trompé, dit enfin le vieillard, vous vous êtes rendu inutilement coupable d'un rapt odieux... vous vous êtes rabaisé au rang des plus lâches et des plus ignobles exaltés de votre parti... Rien ne me fera commettre la lâche trahison que vous attendez de moi...

Le jeune homme tressaillit, sa bouche se tordit dans une significative grimace.

L'émotion qu'il éprouvait était grande.

— Vous refusez ?... gronda-t-il.

— Je refuse...

Le colonel ajouta, hautain, imperturbable :

— Si vous n'avez rien d'autre à me dire, souffrez que je me retire... D'ici à l'armée impériale, il y a loin, et je ne voudrais pas manquer l'occasion — prochaine, je l'espère — de me battre contre vous...

Une rage sourde envahissait le cœur de l'Espagnol.

Il s'écria, ne sachant trop ce qu'il disait :

— Ei si je vous gardais ?...

Un éclair jaillit des prunelles de M. de Villeray.

— Si vous faisiez cela, don José, je vous souffletterais, à la vue de tous les autres, avec le sauf-conduit que m'a remis l'homme qui m'a amené ici... et, avant de mourir, je crierais bien haut, si haut que les échos porteraient ma voix à toute l'Espagne, que don José de Santa-Cruz est le plus lâche et le plus fourbe des hommes...

Les poings serrés, don José fit mine de se jeter en avant.

Le colonel croisa les bras et dit, avec un calme effrayant :

— Assassinez-moi... Ce sera complet...

Le jeune homme s'arrêta net.

— Vous refusez ?... vous refusez ?... répéta-t-il. Vous savez à quoi vous exposez votre fille...

Le colonel ne répondit pas ; une douleur intolérable le poignait ; il lui semblait que la griffe d'un tigre lui labourait la poitrine. Il garda le silence ; de grosses larmes roulaient sur ses joues et venaient se perdre dans sa moustache grise... Ces larmes parurent donner à don José un regain d'espoir.

vous remercie de m'avoir rappelé aux sentiments de l'honneur. Donc... vous pourrez retourner à Vittoria librement ; mais non, cependant, avant que vous ayez embrassé votre fille.

Il tendit l'oreille vers un bruit de voix qui venait du dehors, puis, ouvrant la porte, il cria dans la nuit :

— C'est toi, Médico ?...

Une voix répondit :

— Oui, monseigneur... J'ai la señora avec moi...

— Vous avez raison, dit-il d'une voix mal contenue, et je Le colonel était devenu blême ; chancelant, comme s'il eût reçu une balle en pleine poitrine, il dut se soutenir à un escabeau qui se trouvait à portée de sa main.

De l'ombre du dehors, soudain, surgit une silhouette d'homme qui s'avavançait vers la maison, tenant par la bride la mule de laquelle il venait de descendre.

— La señora ? interrogea don José, dont la voix tremblait d'émotion.

— Là, répondit l'homme en désignant un groupe qui s'apercevait vaguement à quelques pas.

— Amène-la ! commanda le jeune homme.

Il rentra dans la maison et dit à M. de Villeray :

— Ne voulez-vous pas voir votre fille ?

Le malheureux père tremblait, n'osant s'interroger : une terreur lui était venue soudain de voir sa tendresse paternelle triompher de sa conscience. S'il allait faillir à son devoir !...

Des pas se firent entendre dans la rue. La porte s'ouvrit et, conduite par Médico, une femme entra.

Suivant la coutume du pays, elle était enveloppée des pieds à la tête d'une ample mante brune.

Sur sa tête, une épaisse mantille de dentelle la masquait.

— Señora, fit don José en s'inclinant, je vous laisse... avec votre père... Tâchez de le convaincre. Il y va pour vous de la vie...

— Bandit ! ah ! bandit ! cria le colonel, soudainement redressé, en lançant son poing fermé vers l'Espagnol.

Mais celui-ci avait tourné les talons et était sorti de la maison.

Sa voix brève, sèche, s'entendit, qui disait à la sentinelle :

— Tu en réponds sur ta vie... :

Des pas s'éloignèrent.

Le colonel, lui, était demeuré comme médusé. Il ne reconnaissait pas la silhouette élevée d'Andrée.

Ce n'était pas sa taille non plus... Tout autre qu'un père aurait pu s'y tromper.

Mais lui, du premier coup d'œil, avait constaté la différence.

Et puis, le doigt que cette femme venait de placer sur ses lèvres, subitement, avait inspiré un soupçon au colonel.

— Vous n'êtes pas Andrée, dit-il d'une voix rauque, en faisant un pas en arrière.

— Silence ! dit-elle en s'avançant vers lui rapidement ; faites, au contraire, comme si j'étais votre fille, señor de Villeray, sinon vous êtes perdu !

Elle l'avait entraîné dans le coin le plus éloigné de la pièce.

Là, n'arrivaient que des rayons très faibles de la mauvaise lampe fumeuse qui brûlait sur la table.

Elle s'assit sur une escabelle, tout près du siège sur lequel, abasourdi, M. de Villeray s'était laissé tomber ; ensuite, elle écarta la dentelle qui lui servait de mantille, et ses traits apparurent aux yeux stupéfaits du colonel.

— M^{lle} de Santa-Cruz !...

— Oui, fit la jeune fille en abaissant la dentelle qui la masqua de nouveau, c'est moi. Mais, de grâce, contenez-vous, car la moindre imprudence peut compromettre ce que j'ai fait...

— Mais ma fille... ma fille ? s'exclama M. de Villeray, la tête perdue.

— Tranquillisez-vous, votre fille est en sûreté ; à présent, elle doit se trouver à Vittoria. Vous n'avez plus rien à faire ici... Partez, monsieur, partez, et que Dieu vous garde...

Rassuré, le colonel n'avait plus hâte de partir. Andrée était sauvée !

Il en rendait grâce à Dieu et à cette vaillante jeune fille.

Mais alors, en ce qui concernait cette dernière, il avait contracté une dette de reconnaissance.

Et il n'était pas homme à rester ainsi le débiteur d'une femme.

— Mademoiselle, demanda-t-il ardemment, expliquez-moi...

Mais elle s'était levée et, le prenant par la main, le contraignit à faire comme elle.

— M^{lle} Andrée vous donnera toutes les explications désirables, et aussi votre vieux soldat...

— Blaisot ! s'exclama le colonel.

— Oui... c'est ainsi que se nomme, je crois, l'homme que j'ai accompagné... Il vous dira ce qui s'est passé... mais partez... partez vite...

Elle le poussait vers la porte. Lui résistait ; il demanda d'une voix ferme :

— Et vous ?...

— Ne vous occupez pas de moi !...

— Que serais-je donc, si je vous laissais sans savoir quel va être votre sort, et cela après que vous vous êtes dévouée pour moi ?...

Une angoisse la tenait de le voir ainsi compromettre la réussite du plan hardi mené à bien par elle jusqu'alors.

— Qu'avez-vous à vous inquiéter, señor colonel ?... Don José n'est-il pas mon frère ?

— Certes ; mais c'est un homme violent, exalté, et dont la vengeance pourrait vous atteindre vous-même terriblement, bien que vous lui soyez attachée par les liens du sang...

Elle eut un geste de dénégation.

— Que peut-il me faire ?... Sa rage n'irait pas jusqu'à me frapper... Le couvent...

Elle poussa un soupir et ajouta :

— N'est-ce point le seul refuge qui existe contre toutes les douleurs de la vie... le port où l'âme, ballottée par les orages, peut enfin se reposer en toute quiétude ?...

Et, poussant le colonel vers la porte :

— Partez, señor, je vous en conjure... Si vous tardez encore, il ne sera plus temps...

Au dehors, elle avait entendu brusquement des pas qui avançaient.

En même temps, les vitres de la maison se blanchissaient aux premiers rayons de l'aube.

Mais quelque chose, en M. de Villeray, se révoltait à la pensée que cette jeune fille allait servir de victime expiatoire à la fureur de don José.

— Je ne puis cependant vous abandonner ainsi... dit-il.

— Est-ce donc en vain que j'aurai fait ce que j'ai fait ? répondit-elle, haletante.

— Non, répondit-il avec vivacité... puisque votre audacieuse intervention a tiré ma fille des mains de ses ravisseurs...

— Mais vous !... vous !

Le colonel eut un haussement d'épaules vague qui disait son trouble.

Et, avec une sorte de honte, il répliqua à voix basse :

— Vous m'avez peut-être sauvé l'honneur... Qui sait si mon amour paternel aurait pu résister au spectacle de ma chère Andrée... et si j'aurais eu le courage de la laisser ainsi exposée aux mille outrages de ces gens !...

En ce moment, au loin... un coup de feu retentit.

Et si loin qu'il eût été tiré, son écho en troubla étrangement le pays tout à l'entour.

Le colonel tressaillit, tira sa montre et murmura :

— C'est l'heure...

— Colonel... supplia la jeune fille.

Il secoua la tête et dit simplement :

— Il est trop tard...

Désespérée, elle ajouta, en détournant les yeux :

— Ça va être la seconde action lâche qu'il faudra mettre à l'actif de Santa-Cruz.

M. de Villeray s'était approché de la fenêtre et, par les vitres, examinait curieusement le mouvement subitement éveillé dans le village.

Des maisons sortaient des officiers qui montaient à cheval et partaient dans toutes les directions.

Des soldats arrivaient, porteurs d'ordres qu'ils communiquaient à don José.

Le jeune homme s'était tout à coup arrêté à quelques mètres de la maison dans laquelle il avait laissé M. de Villeray et sa soi-disant fille.

Tout à ses devoirs de commandant, il recevait des estafettes et en renvoyait d'autres transmettre immédiatement sur toute sa ligne d'avant-garde les ordres reçus du général en chef.

Maintenant, dans le lointain, la fusillade crépitait, assez nourrie pour indiquer à une oreille exercée que c'était là une action sérieuse qui s'engageait.

Soudain, un cavalier arriva à fond de train. Certainement il venait du lieu du combat.

Sa monture, frappée d'un coup de feu, avait la croupe zébrée d'un ruisseau de sang.

Lui aussi, sans coiffure, avait ses vêtements en désordre, comme s'il eût dû, pour parvenir jusqu'ici, passer sur le ventre de plusieurs adversaires.

Don José, en écoutant le récit rapide que lui faisait le cavalier, parut en proie à une subite colère.

Hâtivement, il griffonna quelques lignes qu'il remit au soldat, puis, courant presque, il se dirigea vers la maison, dans laquelle il entra en coup de vent.

Ainsi qu'il en avait pris la décision la veille, vers le crépuscule, l'empereur avait fait évacuer Vittoria.

Durant toute la nuit, les troupes avaient marché pour s'en aller prendre position sur le champ de bataille prévu par Napoléon.

Lui-même, vers minuit, était monté en poste et s'était transporté rapidement à Briviesca, où il établit son quartier général.

C'est autour de cette petite ville que l'armée du centre avait campé. L'ennemi était à proximité.

On pouvait apercevoir dans le lointain, piquant la nuit, une infinité de feux qui formaient une ligne fort étendue dont les deux extrémités rejoignaient l'horizon.

Vers deux heures du matin, tout le monde dormait chez les Français.

On était éreinté de la marche à peine achevée.

Et on mettait les bouchées doubles, pour tenter de se reposer un peu, durant les quelques heures qui précédaient le réveil.

M^{me} Briquet faisait comme les autres.

Dans sa charrette, étendue sur une botte de paille, elle ronflait comme un troupiér...

En travers de ses pieds, sur une botte de paille aussi, Cri-Cri rêvait à haute voix qu'il était... maréchal de France pour le moins...

C'étaient des cris de : « En avant ! »... « Soldats ! »... « La charge ! »...

Mais la fatigue était telle qu'il eût crié dans le désert... sans plus d'effet...

Tout à coup, la bâche qui recouvrait la carriole se souleva et un buste d'homme apparut dans l'ombre.

— Eh ! la mère ? fit une voix, la mère ?...

Mais la vivandière dormait à poings fermés et demeura sourde à cet appel.

« Cré mille tonnerres !... gronda le visiteur nocturne. J'suis fichu de tout faire basculer. »

Il répéta, haussant le ton :

— Eh ! Pascaline !... Eh ! madame Pascaline !...

Mais va te faire fiche... comme s'il avait flûté dans un violon...

Alors, de ses mains étendues, sondant l'obscurité, voilà qu'il sentit tout à coup une paire de jambes terminées par des pieds nus.

« C'est juste... Y a le gamin... »

Sans précautions, brutalement, il saisit l'un des pieds et le tira avec force.

— Allons ! hb ! debout !...

Un grognement retentit. Mais Cri-Cri, poursuivant son rêve, se mit à hurler :

« A la baïonnette !... tambour... la charge ! »

Le visiteur eut un furieux haussement d'épaules.

« Le diable soit de lui !... Attends, mon conscrit, on va t'en servir des charges à la baïonnette... et des soignées. »

Puis, il empoigna de nouveau le pied et amena le corps endormi.

Le sommeil du gamin — si profond fût-il — ne pouvait résister à de pareils procédés.

— Ben, quoi !... ben, quoi ! fit-il par deux fois... En v'là un cosaque...

— Cosaque ou non... debout... mon garçon... et rondement !

Reconnaissant la voix, le gamin se dressa sur un coude et s'exclama :

— Ah ! c'est vous... sergent... qu'est-ce qui arrive ?... C'est-y que lès hidalgos viennent nous tirer par les pieds ?...

— Dans cinq minutes, la compagnie sera sur les rangs... v'là ce que je viens t'dire... ainsi...

Du coup, le gamin fut éveillé.

— Nom d'une bague !... plaisanta-t-il... y a donc pas moyen que l'empereur nous laisse faire une nuit complète...

— Corbleu !... si tu veux rester avec les bagages... à ton aise... d'ici même tu serais très bien pour nous voir...

Cri-Cri sauta hors de la voiture.

— Un coup de torchon ! clama-t-il... voilà qui m'va,

Et, appelant :

— M'man ! m'man !... s'agit plus d' dormir... On part !... Bon gré mal gré, et quelque profondément qu'elle dormit, il fallut bien que la vivandière s'éveillât.

— Et après ? grogna-t-elle.

— C'est le sergent Cognac qui vient prévenir qu'on part...

— Encore !... Ah çà ! mais...

Le vieux sous-officier ne la laissa pas achever :

— Allons... m'ame Pascaline, ne grinchons pas... et dépêchons, si vous voulez suivre le régiment... Y vient d'arriver un ordre que le 5^e passait à la division Mouton...

Dans l'ombre, Cri-Cri s'interrompit d'atteler Gédéon pour battre un entrechat.

— Mouton !... c'est un vrai... un d'attaque, celui-là... y a du bon !

Il ajouta, tout joyeux :

— Eh bien ! y peut se vanter de tomber à pic, je me sens ce matin les poignets d'un délié... Jamais y n'aura eu de charges roulées comme je m'en vais lui en rouler...

Cependant, M^{me} Briquet s'était coulée hors de sa bâche et, avec l'aide de Cognac et de son fils, s'empressait de remballer tout son petit bazar, sa table boiteuse, ses paniers à gobelets, ses bancs...

— Un petit verre ? proposa-t-elle au sous-officier.

Celui-ci hésita un peu — il avait la même hésitation tous les matins.

— Non, finit-il par dire... non, ça me fait trop de dettes, à la fin. Imaginez que je serais tué... eh ben, après !...

— Après... c'est pas ça qui me ruinerait ; et puis...

Un peu narquoise, elle ajouta :

— Croyez-vous, mon vieux Cognac, que, vous vivant, je rentrerai jamais sans ce que vous me devez ?...

Il hocha la tête mélancoliquement.

— Ça, je ne peux pas le garantir, répondit-il ; mais ce que je peux vous jurer, par exemple, c'est que j'y pense...

Il ajouta, heurtant au gobelet de M^{me} Briquet le verre qu'elle venait de lui tendre plein d'alcool :

— Alors, m'ame Pascaline, à votre santé... et c'est le dernier, vous savez... parce que demain... je refuse...

L'âne était attelé et l'établissement volant de la vivandière chargé sur la carriole.

— Alors, poursuivit le sergent, si vous n'avez plus besoin de nous, on va rejoindre...

Cri-Cri sauta au cou de sa mère.

— Au revoir... m'man, dit-il.

— Et fais attention, murmura la mère.

Pauvre femme !... comme si un tambour du 5^e léger pouvait faire attention.

D'abord, est-ce qu'il y a moyen d'éviter un boulet quand il vous arrive, en plein sur vous... ou d'esquiver une balle bien ajustée ? C'est brutal... ça... Ça vous abat sans défense.

Ah ! un coup de sabre ou de baïonnette ! c'est autre chose. Le briquet en main, on peut voir à garer sa peau.

Faire attention ! Le gamin haussa doucement les épaules, en attachant sur sa mère un regard plein de commisération.

Et c'était M^{me} Tambour qui parlait ainsi ! comme si elle n'avait pas l'habitude de la chose.

— Bien sûr... bien sûr... lui répondit-il.

Et il prit le pas gymnastique pour rejoindre Cognac, dont les grandes jambes arpentaient l'ombre.

— Alors, comme ça... on fait partie de la division Mouton ?

— Comme j'ai eu l'honneur de te le dire, gamin...

— Mais, Mouton... c'est avec Soult qu'il est ?

— Je ne dis pas le contraire...

Nouvel entrechat du gamin qui clama, tout joyeux :

— Vous aviez raison, sergent ! ça aurait été dommage d'assister en spectateurs à ce qui va se passer.

Tout autour d'eux, dans l'obscurité, des silhouettes d'hommes s'agitaient.

Les sacs se bouclaient aux épaules, les jugulaires des shakos s'ajustaient sous les mentons, les ceinturons s'attachaient aux flancs...

Même, il y en avait, parmi les troupiers plus rapidement harnachés que les camarades, qui affûtaient leur baïonnette sur une pierre.

— Bigre !... ricana Cri-Cri, paraît qu'on s'attend à de la besogne.

Quelqu'un entendit et riposta :

← Quand on a l'honneur de marcher avec la division

Mouton, mon p'tit, faut être à hauteur... Sinon, on fait mieux de rester aux bagages...

C'en était un qui venait souvent prendre la goutte chez M^{me} Briquet et qui avait, dans l'obscurité, reconnu le gamin.

La clique, elle, était déjà prête à partir. Sur cinq rangs, huit par huit, la caisse sur le dos, les tapins attendaient.

A trois mètres en avant d'eux, une ombre énorme se dressait, que, en y regardant superficiellement, on eût pu prendre pour un tronc d'arbre dépouillé de ses branches.

C'était le père Sapeau, le tambour-major, un des plus beaux hommes de l'armée d'Espagne, et que le 5^e de ligne n'était pas peu fier de posséder.

— Ah ! c'est toi, mioche, ricana-t-il en apercevant Cri-Cri ; on n'attendait plus que toi pour partir.

— En ce cas, fit le gamin pour continuer la plaisanterie, marche !...

Il y eut des rires discrets étouffés derrière la main.

Tout de suite, Pierre Quiroul se mit à geindre dans l'oreille de son cousin :

— Non... mais si tu crois que c'est drôle... ça !...

— Quoi ! ça ?

Pierre posa sa main sur sa bouche pour assourdir les échos d'un bâillement formidable qui lui distendait les mâchoires.

— Comment ! quoi ! s'exclama-t-il en écarquillant les yeux ; mais c't'éveil, donc... tu crois que c'est rien... juste que je dormais comme un caillou ?

— Et moi comme un rocher, répliqua le fils à M^{me} Briquet.

— J'suis moulu.

— Moi ! je suis haché !... Mais, ma foi, pour marcher avec la division Mouton...

Pierre eut, dans l'obscurité, un geste de tête vague.

— Euh !... grogna-t-il, paraît qu'y boudent pas au feu.

Froissé dans son amour-propre de troupiier, Cri-Cri répliqua :

— J'pense pas que ceux du 5^e non plus...

— Certes non... Mais c'est pour dire que j'aurais bien dormi quelques heures de plus.

— Et moi donc !... Mais, bah ! on dormira double demain soir.

Mais Pierre Quiroul, nature essentiellement geignarde, de balbutier :

— Oui... à moins que... fittt...

Et de la main il termina expressivement sa phrase.

Cri-Cri haussa les épaules.

— Ça, c'est autre chose ; en ce cas, on dormira pour tou-

Jours... Tu vois que ce ne serait pas si désagréable que ça...

Cependant, quelques hommes, détachés de la compagnie de tête, filaient dans la nuit au pas accéléré. C'était l'avant-garde. Avec eux marchait un cavalier dont la silhouette se détachait, monstrueuse, sur l'écran sombre de la nuit. C'était un officier envoyé par le grand état-major pour guider le régiment jusqu'à l'emplacement qu'il devait occuper dans la division du maréchal Soult.

— Bonjour, petit, fit l'officier en passant.

— Bonjour, mon lieutenant, répondit Cri-Cri, qui venait de reconnaître Descarrières.

Quand l'avant-garde eut pris la distance réglementaire, le tambour-major prononça un commandement à voix basse et la clique se mit en marche, entraînant, sur ses talons, les compagnies silencieuses.

Nous l'avons dit, cette marche de nuit, à proximité de l'ennemi, avait quelque chose de mystérieux qui impressionnait les hommes. En outre, la perspective de se battre dans quelques heures, côte à côte avec les lapins du général Mouton, laissait ces braves un peu rêveurs, et aussi perplexes. Pour sûr qu'ils avaient — comme l'armée tout entière — entendu parler des soldats de Mouton.

Ils savaient qu'en nombre de circonstances leur élan avait décidé de la victoire. Et que, en d'autres circonstances, leur immobilité avait arrêté, tel un mur de granit, l'élan de l'ennemi.

Pas un de l'armée impériale qui ne connût cet ordre du jour où, après avoir fait l'éloge du général Mouton, le *Bulletin officiel* ajoutait : « Il est vrai que cette division est composée de corps dont le nom seul est depuis longtemps un titre d'honneur. »

Et chacun, à part soi, se demandait ce que ces gaillards-là pouvaient bien faire sur le champ de bataille de plus extraordinaire qu'il ne faisait lui-même.

Car, la division Mouton mise à part, celle du 5^e estimait qu'il n'y en avait pas beaucoup — dans l'armée — pour lui damer le pion.

Quand on eut marché durant deux heures, le régiment se trouva soudain déboucher dans une plaine où le corps d'armée du maréchal Soult était campé.

Les premières lueurs de l'aube commençaient à jeter dans la nuit une clarté pâle et, au milieu de la brume légère qui flottait au ras du sol, se distinguaient, à perte de vue, des masses sombres d'infanterie, des grouillements de chevaux, des reluisements de canons.

Et Cri-Cri, fort expert en la matière, Cri-Cri qui connaissait tout, qui savait tout, Cri-Cri expliquait à son cousin les différents détails du panorama qui s'offrait à leurs yeux.

Là-bas, cet essaim de casques, de schapskas, de bonnets, de shakos, c'était la cavalerie de réserve que commandait le maréchal Bessières.

Un peu en avant, formant comme la tête de colonne du corps d'armée tout entier, la division Mouton, cette fameuse division dont la réputation surprenait ceux du 5^e ; ici les grenadiers, là les voltigeurs, un peu plus loin des troupes allemandes, avec la cavalerie italienne marchant encadrée entre les chasseurs et les hussards... Enfin, les batteries d'artillerie de la division, dont les chevaux s'ébrouaient bruyamment.

— Comme s'ils n'étaient pas des chevaux pareils aux autres, ricana Cri-Cri, qu'une pointe de jalousie mordait, lui aussi.

Il ajouta, avec une nuance de respect très accentuée, en désignant à bout de bras, sur le derrière des troupes, une masse compacte d'hommes, de chevaux, de canons :

— Là... c'est la garde !...

— Ah ! fit simplement Pierre Quiroul.

Et, le cœur faisant tic tac dans la poitrine, il écarquilla les yeux.

Bien qu'on fût loin et hors de portée de pouvoir distinguer les régiments, encore moins les hommes, l'imagination du gamin se représentait aisément ces terribles grognards dont les hauts bonnets à poil suffisaient à terroriser l'ennemi et à lui faire prendre la fuite avant même aucun engagement.

Une sorte d'auréole planait sur la garde.

L'empereur, on le savait, était ménager du sang de ses vieux soldats et ne les faisait donner que lorsque la nécessité le commandait impérieusement.

Spectatrice impassible des combats, elle donnait confiance à l'armée impériale, et sa présence suffisait à troubler les cœurs de ses adversaires.

Cependant, Descarrières avait fait faire halte à l'avant-garde et, derrière elle, le régiment s'était immobilisé.

Puis, à travers la plaine, il avait couru, au galop, à la recherche du quartier général, pour remettre à l'état-major les troupes qu'il amenait.

Assis sur leur caisse posée à terre, Cri-Cri et Pierre regardaient avec curiosité cet horizon derrière lequel l'ennemi les attendait et où on allait vraisemblablement aller le chercher.

— Encore une étape !... geignit Pierre. Comme s'ils ne pouvaient pas se déranger un peu !...

— Merci de l'occasion, ricana l'autre ; m'est avis que, depuis Madrid, y nous ont fait un joli bout de conduite !...

C'est un peu à not' tour... Autrement, quoi... y nous conduisaient à Bayonne...

Il ajouta :

— Et puis... dis donc... Depuis qu'on n'en a pas vu dans le blanc des yeux... des hidalgos, le temps ne te dure pas un peu ?...

Pierre fit entendre une petite toux qui voulait dire bien des choses.

— Tu sais, poursuivit Cri-Cri... c'est peut-être aujourd'hui qu'y s'agit de décrocher les sardines de laine que j'ai demandées à l'empereur pour toi...

— Heu !... aujourd'hui... avec ceux-là...

Et Pierre, dans un mouvement circulaire, désignait le corps d'armée du maréchal Soult, comme si tous ceux qui se trouvaient là eussent été autant de concurrents pour les galons de caporal qu'il ambitionnait si ardemment.

— Bast !... riposta le fils de M^{me} Briquet, qui ne doutait de rien, avec ceux-là ou avec d'autres... Quand on veut bien faire... on fait bien...

— Sans doute... Mais ceux-là prendront toute la besogne... et ne laisseront rien aux camarades...

— T'es hête... Si le maréchal avait pensé ça, est-ce qui nous aurait demandés ?... Preuve qu'y aura de la besogne pour nous aussi.

Un peu rasséréiné, Pierre s'absorba dans la contemplation de ce fourmillement d'hommes qui s'agitaient sous les lueurs blanches de l'aube.

Un cavalier qui débouchait d'un petit bois, sur la droite, attira en ce moment l'attention de Cri-Cri.

— Mais, nom d'une sabretache ! déclara-t-il, c'est mon Polonais... ça !...

— Ton Polonais ? interrogea son cousin. T'as un Polonais ?...

Le gamin ne crut même pas devoir répondre. Il se contenta de hausser les épaules.

Seulement, il s'était dressé, et, la main au-dessus des yeux, il regardait le cavalier qui s'avancait... Ou plutôt les cavaliers... Car, derrière le premier, un second avait surgi.

A la vue de celui-ci, le gamin s'exclama :

— Eh !... c'est la petite housarde à M. Descarrières... En v'là, une histoire !... Qu'est-ce que ça peut vouloir dire ?...

Il ajouta :

— Pour sûr, alors, que c'est le Polonais...

Et, la réflexion venant, il murmura d'un ton attristé :

— C'est raté, son expédition... Pauv' colonel... c'est fichant !... Une fille qu'il aimait tant !...

Une fureur le prit, et il asséna sur le sol un coup de talon formidable en grondant :

— Ça devrait être interdit de faire la guerre aux femmes !... Mais allez donc... avec des sauvages comme ça...

Il tourmentait d'une main fiévreuse la garde de son briquet.

— Ah ! c'est pas pour dire, mais j'en éventrerais bien un ou deux tout à l'heure, si l'occasion s'en présente.

Le lancier, cependant, galopait par la plaine, un peu à l'aventure.

Il semblait se demander vers quel corps il allait diriger sa course.

Cri-Cri éleva son shako au-dessus de sa tête, appelant :

— L'ancien !... eh ! l'ancien !...

Puis, le nom lui revenant :

— Blaisot !... cria-t-il, Blaisot !...

Le nom frappa l'oreille du vieux soldat, qui arrêta net son cheval, et, haussé sur ses étriers, regarda autour de lui.

La housarde, qui l'avait rejoint, lui montra alors l'endroit d'où l'appel était parti, et tous deux piquèrent droit sur le 5^e.

Le fils de M^{me} Briquet s'avança au-devant de lui.

— Eh ! s'exclama Blaisot, en le reconnaissant, c'est le fils de la vivandière !

— Lui-même en personne, mon ancien... Mais...

Le gamin s'arrêta, bouche bée, les yeux écarquillés, fixés sur le housard qui s'était arrêté à quelques pas de son compagnon.

— Voyons... voyons... fit-il... c'est-y que j'ai la berlue ?... Mais y m'semble que on m'a changé mon housard...

— Je te crois, gamin... c'est la fille de mon colonel...

Cri-Cri demeura muet de stupeur. Puis il s'exclama, tout joyeux :

— Ça a réussi, alors ?... Enfoncés, les hidalgos !...

Et il esquissa un entrechat qui fit se désorbiter les yeux de la clique, y compris ceux du tambour-major.

Mais, soudain, son exubérance s'apaisa et une inquiétude profonde se refléta sur son visage assombri.

— Mais, sapristi !... ajouta-t-il, qu'est-ce que va dire le lieutenant ?...

— Quel lieutenant ?...

— Le lieutenant Descarrières... donc ; celui qui avait confié à m'man la señora... celle que la demoiselle que je vois là a remplacée !...

M^{me} de Villeray prit alors la parole.

— Cette personne a exigé, et j'ai dû m'incliner devant sa volonté formelle...

Mais Blaisot l'interromptit.

— Ah ! je vous en prie, mademoiselle Andrée... C'est pas le moment de donner des explications... faut songer à mon colonel...

Et Cri-Cri de s'exclamer :

— C'est vrai !... le colonel... qu'est-ce qu'il est devenu ?... Le grognard montra le poing à l'horizon et gronda :

— Ces canailles l'auront gardé... Mais minute...

Et il demanda :

— Quel est ce corps-là ?

— Celui du maréchal Soult...

— La division Bessières en est, alors ?...

— Je crois... La v'là qui est massée là-bas... dans ce vallon que vous voyez, derrière le petit bois... sur la droite...

Un flot de sang colora la face de Blaisot, un éclair brilla dans sa prunelle et, se tournant vers M^{lle} de Villeray :

— Allons, mademoiselle Andrée, nous avons plus de chance que je n'espérais... Le maréchal Bessières est un ancien de mon colonel... Y comprendra la chose... En avant !...

Il mit les éperons aux flancs de son cheval et partit comme un trait, courbé sur l'encolure de la bête, qui faisait des bonds formidables.

Derrière lui, Andrée galopait.

Mais voilà qu'à cinq cents mètres du régiment de voltigeurs auquel appartenait Cri-Cri un cavalier les croisa, emporté, lui aussi, à une vertigineuse allure. Un cri s'échappa de sa poitrine.

Il sembla un moment qu'il voulait ralentir l'allure de son cheval.

Mais, bien au contraire, il l'éperonna plus vivement et arriva comme la foudre sur le front du 5^e.

— Le colonel ! clama-t-il en arrêtant sa monture, blanche d'écume et toute tremblante de la course qu'elle venait de fournir.

Un bras s'étendit, montrant un groupe de cavaliers qui stationnaient au sommet d'un renflement de terrain. Le courrier repartit. Alors, Cri-Cri murmura :

— Heureusement que le lieutenant n'a pas reconnu la compagnie du vieux Blaisot... sans ça... c'est ça qui lui aurait donné un coup...

Il achevait à peine cette réflexion que le commandement de « garde à vous » retentissait.

Descarrières venait d'apporter du maréchal Soult l'ordre au 5^e de venir se joindre à la tête de colonne qui allait marcher à l'ennemi. Cri-Cri poussa le coude à Pierre Quiroul.

— Hein ! mon vieux !... tu as une chance... Tes sardines sont là-bas... tu vas avoir qu'à courir pour aller les chercher...

il resserrait les cordes de sa caisse, pour lui donner le plus de sonorité possible, et ajouta en riant :

— On va leur en rouler, des charges, à ceux de la division Mouton !... Faut que leurs oreilles en claquent...

Le tambour-major fit un signe, accompagné d'un commandement bref, et le régiment se mit en marche silencieusement.

Descarrières, lui, pendant ce temps-là, avait relancé son cheval, et, à toute bride, traversait la plaine, suivant à peu près la même ligne qu'il avait suivie quelques instants auparavant.

Là-bas, très loin, à près d'un kilomètre déjà, galopaient les deux cavaliers que tout à l'heure il avait croisés. Ces deux cavaliers, en dépit de la rapidité de sa course, il les avait reconnus... Ou, du moins, il le croyait... Car, trompé par l'uniforme, il avait cru que, sous ce dolman de housard, se cachait M^{lle} de Santa-Cruz... Inquiet de la rencontrer dans de semblables circonstances, il s'était hâté de remplir la mission dont il était chargé. Et, maintenant qu'il était libre de sa personne, il brûlait du désir de savoir... Mais les autres avaient sur lui une avance trop considérable pour qu'il pût songer à les rejoindre.

Si bien que, lorsqu'il atteignit le corps de cavalerie placé sous les ordres du maréchal Bessières, il apprit que les deux cavaliers avaient été, sur leur demande, conduits sans tarder auprès du maréchal.

Un moment, le jeune homme hésita... Mais sa crainte fut plus forte que le respect de la discipline. Et, d'une traite, il se rendit au quartier général... Là, il n'eut pas besoin de se renseigner, car il vit le maréchal qui causait à l'écart avec deux soldats.

L'un portait l'uniforme des lanciers polonais, l'autre celui des housards.

Il sauta à bas de son cheval, qu'il donna à garder au premier troupière à proximité, et s'avança vers le groupe. Mais, comme il était encore à quelques pas, il s'arrêta net, interdit, troublé.

Voyons, est-ce qu'il avait la vue trouble ? Ou bien était-il le jouet d'une hallucination aussi soudaine qu'incompréhensible ? Ce n'était pas M^{lle} de Santa-Cruz qu'il voyait là...

Et cependant c'était bien l'uniforme dont il l'avait revêtu !... Et cependant c'était bien une jeune femme qui se tenait là...

Quelque bien découplée qu'elle fût, quelque crâne même que fût son allure, il n'était pas possible de s'y tromper...

Bessières, l'apercevant soudain, planté là, en arrêt, l'ap-

pela d'un signe, reconnaissant en lui l'officier qu'il avait envoyé porter un ordre au 5^e léger.

— Vous désirez quelque chose, lieutenant ? interrogea-t-il.

— Non, monsieur le maréchal, balbutia le jeune homme.

Il se reprit presque aussitôt et ajouta :

— Pardonnez-moi, monsieur le maréchal... j'aurais un renseignement à demander à ce brave homme...

Et il désignait Blaisot... Alors, avec cette rudesse du trou-pier vieillissant sous le harnais et que n'intimidaient ni les galons, ni les dorures, celui-ci riposta :

— Mon lieutenant, pour l'instant, s'agit de choses plus intéressantes que de répondre à vos questions... S'agit de mon colonel...

Et, s'adressant à Bessières :

— Pour lors, mon maréchal, voilà : mon colonel est resté entre les mains de ces brigands-là et faudrait pouvoir le ravoïr...

Hochant la tête, Bessières grommela :

— Pour cela, il n'y a qu'un moyen, c'est d'enfoncer ces gens-là, de leur passer sur le ventre et de le prendre...

Alors, M^{lle} de Villeray, qui, jusque-là, était demeurée immobile et muette, s'avança.

— Monsieur le maréchal, dit-elle, ne craignez-vous pas que, dans leur fureur d'être vaincus, les Espagnols ne massacrent leurs prisonniers ?...

Un nuage passa sur le front du maréchal, qui se le caressa d'une main un peu nerveuse.

Il balbutia :

— Hélas ! ma bonne demoiselle, qu'y puis-je faire ?... Si un coup de force pouvait rendre la liberté et assurer la vie de mon vieil ami, vous me verriez charger en tête de mes escadrons et faire le coup de sabre comme le plus jeune de mes sous-lieutenants... Mais, comme vous le dites vous-même, la lâcheté de ces hommes est à craindre.

Le masque de M^{lle} de Villeray devint blême et ses doigts frêles se crispèrent sur la garde du sabre pendu à son côté.

Le maréchal poursuivit d'une voix émue :

— Ma pauvre enfant, le mieux est de prier Dieu et de vous soumettre à sa volonté...

Blaisot grommela, les moustaches hérissées :

— Bon sang... si seulement j'avais permission de prendre avec moi quelques lascars de mes Polonais !...

Bessières haussa les épaules.

— Ce seraient des peaux inutilement sacrifiées, mon camarade...

Blaisot supplia :

— Au moins, monsieur le maréchal, mettez les Polonais

en tête et vous verrez quels beaux coups de sabre ils donneront.

Bessières, que commençait à préoccuper l'imminence de l'attaque, regardait évoluer dans la plaine les régiments et les escadrons.

M^{lle} de Villeray l'arracha, une fois encore, à son examen.

— Monsieur le maréchal, fit-elle, si je vous demandais de m'aider à sauver mon père ?...

— Mais vous me demandez l'impossible, ma chère enfant ! se récria le maréchal avec un mouvement d'impatience.

Andrée pouvait être la fille d'un vieil ami à lui...

Mais, pour l'instant, la vie même de son frère eût pesé bien peu dans la balance...

Un homme dont la vie était compromise devait-il distraire la pensée de celui qui assumait la responsabilité de tant d'existences humaines ?...

— Monsieur le maréchal, je vous en supplie... Ce dont il s'agit est possible, je veux dire que cela ne dépend que de votre volonté...

Bessières tressaillit, se retourna vers la jeune fille et, attendri par l'angoisse peinte sur son visage :

— Parlez, mon enfant... dit-il.

Alors, hardiment, M^{lle} de Villeray dit ceci :

— Il faudrait, monsieur le maréchal, retarder l'attaque...

Le maréchal attacha sur Andrée des regards véritablement ahuris, de ces regards que l'on attache sur des gens dénués de raison...

Andrée comprit quel sentiment animait l'illustre soldat...

— Monsieur le maréchal, dit-elle, détrompez-vous ; j'ai toute ma raison ; en vous demandant ce que je viens de vous demander, mon but est d'avoir le temps de courir jusqu'au quartier général des Espagnols...

— Pour leur demander la liberté de votre père ? s'exclama Bessières.

Et son regard cherchait celui de Blaisot.

Le vieux soldat était atterré. Deux grosses larmes avaient roulé sur ses joues et se perdaient dans ses moustaches... Il poussa un soupir qui prouvait quel coup il venait de recevoir en pleine poitrine.

— Monsieur le maréchal, insista Andrée, promettez-moi de ne pas engager l'action avant mon retour et mon père est sauvé...

— Mon enfant, ce que vous me demandez est impossible... D'ailleurs, quand bien même je le voudrais, il serait trop tard... Regardez...

Les mouvements prescrits s'exécutaient.

Les régiments s'en allaient prendre leurs positions dans la colonne d'attaque.

A ce moment, un aide de camp arriva ventre à terre.

Il venait prévenir le commandant en chef que la division Mouton était prête.

— Qu'elle marche en avant !... répondit Bessières.. Mais dites au général Mouton que je lui recommande la plus grande réserve...

Il ajouta :

— D'ailleurs, je vais le rejoindre... Je veux être avec la colonne de tête...

Andrée, tout en larmes, murmura :

« Pauvre père... »

Tout à ses préoccupations, le maréchal s'était éloigné, oubliant la pauvre enfant qui pleurait son père.

Une nuée d'officiers d'état-major entourait le commandant en chef ; dès ce moment, il se devait à ses troupes.

Blaisot avait pris entre ses mains les mains glacées d'Andrée.

— Mademoiselle, implora-t-il, mademoiselle !...

Mais elle, le regard fixe, la face impassible, comme figée, murmurait :

— Père !... ah ! père !...

Par discrétion, Descarrières s'était tenu à l'écart... Lui aussi était angoissé... Lui aussi avait à poser des questions qu'il lui fallait une grande force de volonté pour refouler au fond de sa gorge.

Si M^{lle} de Villeray tremblait pour son père, le jeune homme tremblait pour Mercédès.

Néanmoins, captivé par cette profonde douleur qu'il lisait sur les traits altérés de la jeune fille, il s'approcha.

— Mademoiselle, dit-il, si mon concours pouvait vous être utile, usez de moi autant qu'il vous plaira...

— Monsieur, répondit-elle, le maréchal seul pouvait m'aider à mettre mon plan à exécution... Le combat engagé, comment voulez-vous que je puisse retrouver le commandant des forces espagnoles ?... Et puis, qui sait si, dans le premier mouvement de colère, ils ne sacrifieront pas mon pauvre père !...

Descarrières, incrédule, demanda :

— Et... vous croyez vraiment que les Espagnols, sur votre demande, remettraient le colonel en liberté ?...

— J'en suis sûre... j'ai des raisons pour cela...

Il y avait tant de fermeté, tant d'assurance dans cette réponse, que le lieutenant en fut tout impressionné.

« Si cela était vrai, cependant », songea-t-il.

Alors, Andrée crut comprendre que, peut-être, du côté de Descarrières, il y avait pour elle quelque espoir de salut... Suppliante, joignant les mains, comme s'il eût pu quelque chose, elle affirma :

— C'est vrai... monsieur... c'est vrai... Que je parvienne seulement jusqu'à un chef ennemi... et j'obtiens la liberté de mon père...

Blaisot la considérait en silence, impressionné... Au point qu'il ne songeait pas à lui demander — ce qui pourtant eût été bien naturel — quels motifs la poussaient à parler ainsi et à concevoir de semblables espérances.

Descarrières dit tout à coup :

— Attendez-moi un instant...

Et, mettant son cheval au galop, il disparut dans la direction où était parti Bessières, escorté de son état-major.

Angoissée, la jeune fille le suivit des yeux aussi longtemps que cela lui fut possible.

Puis, lorsqu'il eut disparu dans un tourbillon de poussière, elle murmura :

— Mon Dieu !... faites qu'il réussisse...

Blaisot balbutia :

— Mademoiselle Andrée... ah ! mademoiselle...

Mais elle ne l'écoutait pas, qui sait même si elle l'entendit !...

Avec énergie, tout à coup, elle s'exclama :

— Eh bien ! s'il refuse... j'irai seule !...

Elle se parlait à elle-même, semblant avoir oublié la présence du vieux trouper.

Celui-ci s'effara ; ses regards agrandis s'attachèrent sur Andrée, tandis que ses doigts mettaient ses longues moustaches à la plus dure épreuve qu'elles eussent depuis longtemps subie.

CHAPITRE XV

LA BATAILLE DE BURGOS

Cependant, à travers la plaine, les bataillons et les escadrons se mettaient en marche.

On voyait, aux premières lueurs de l'aube, les files d'hommes onduler, surmontées de points brillants, formés par les canons des fusils... Les cuirasses, les casques, les sabres, les lances, piquaient des éclairs fulgurants, au milieu des prés verts.

Et, comme des chevauchées fantastiques, passaient les pièces de canon dont le roulement, sur la route de Burgos, semblait de lointains tonnerres...

Semblable à une statue, Andrée regardait tout cela, le masque figé dans une indicible expression de douleur, les doigts tordus avec angoisse... Enfin, elle murmura :

— Le voici...

Un point noir venait d'apparaître. Et ce point noir, parmi des centaines et des mille d'autres points qu'ensevelissaient l'horizon, son cœur l'avait reconnu... C'était le lieutenant qui revenait.

Instinctivement, les doigts de la jeune fille cherchèrent les mains de Blaisot et s'y crispèrent désespérément. Le vieil homme le regardait, faisant d'inimaginables efforts pour contenir les larmes qui lui gonflaient les paupières.

Ah ! son Andrée. Avoir souffert ce qu'il avait souffert, quand il avait été séparé d'elle... Avoir fait ce qu'il avait fait pour la retrouver.

Et, maintenant qu'il l'avait reconquise, la voir si malheureuse !... N'était-ce pas à se souhaiter un boulet dans la tête... Ah ! oui, certes, cela eût mieux valu que d'assister à la torture de la pauvre enfant.

Descarrières, cependant, accourait ventre à terre.

De loin, il aperçut le visage angoissé de la jeune fille et il précipita son allure.

— Mademoiselle, dit-il, en s'arrêtant près d'elle, M. le maréchal m'a accordé l'autorisation de vous accompagner.

Andrée poussa un cri de joie. Blaisot grogna :

— Et moi... alors ?

— Toi, mon brave Blaisot, déclara la jeune fille, mais tu viens avec nous...

Descarrières hocha la tête.

— Voilà qui n'est pas possible, déclara-t-il.

— Qu'importe au maréchal !

— Beaucoup, j'ai un laissez-passer comme parlementaire, Mademoiselle sera mon porte-fanion.

Le brave troupière était atterré.

— Non, je ne peux pas, je ne peux pas... balbutia-t-il, que dirait mon colonel si je vous abandonnais ainsi ?

— Puisque c'est pour le sauver... répliqua M^{lle} de Villeray.

Et à Descarrières :

— Partons, monsieur, je vous en conjure...

Elle gagnait l'endroit où stationnaient leurs chevaux...

Blaisot suivait, tout déconfit.

Soudain, comme il allait aider la jeune fille à se mettre en selle, il poussa un cri de joie.

— Mais il vous faut un trompette !... mon lieutenant ! déclara-t-il.

L'officier haussa les épaules.

— A la rigueur, je puis m'en passer...

— Non, il vous en faut un... les règlements vous obligent à en prendre un... Je vais vous accompagner comme trompette. Mieux vaut moi qu'un autre, n'est-ce pas ?...

Moins de cinq minutes plus tard, ils galopèrent tous trois dans la direction de Gamonal. Aussi longtemps qu'ils

avaient pu suivre la chaussée, ils l'avaient fait... Mais, au bout de quelques kilomètres, ils avaient rencontré l'artillerie et la cavalerie qui se hâtaient sur les traces de la colonne d'avant-garde et il leur avait fallu se jeter dans les champs.

La rapidité de leur course en avait été diminuée, et, muette, courbée sur sa selle, Andrée se désolait.

Pourtant, les chevaux donnaient tout ce qu'ils étaient susceptibles de donner... et il fallait, en vérité, que M^{lle} de Villeray eût merveilleusement profité des leçons d'équitation que lui avait données Blaisot pour pouvoir suivre aussi aisément le train de Descarrières. Celui-ci allait comme le vent, ayant, lui aussi, une raison de rejoindre la ligne commune le plus tôt possible.

S'il avait si spontanément offert à Andrée d'intervenir auprès du maréchal, c'est que son cœur était pris dans l'étau d'une effrayante angoisse.

La vue de l'uniforme que portait M^{lle} de Villeray l'avait — on s'en souvient — épouvantablement terrifié.

Le hasard lui avait fait croiser le 5^e léger qui s'en allait prendre sa position dans la colonne d'attaque.

Et, à la vue de Cri-Cri, marchant avec la clique, il s'était précipité.

En deux mots, il avait fait raconter au gamin ce qui s'était passé : comment le jeune housard confié à m^{ame} Briquet avait voulu partir en compagnie du vieux lancier polonais.

Et vaguement, sauf dans les détails, il avait reconstitué l'aventure telle qu'elle s'était poursuivie.

Mercédès était de nouveau perdue pour lui ! mais, en un instant, une volonté formelle était née en lui. Il fallait qu'il la revît. Il fallait qu'il causât avec elle, ne fût-ce que quelques instants... et dût cette conversation être la dernière qu'ils fussent appelés à avoir ensemble.

Depuis une heure, ils couraient ainsi. Trois fois seulement, ils avaient fait une courte halte, pour permettre à leurs montures de souffler un peu.

Soudain, des coups de feu éclatèrent sur leur gauche.

Instantanément, M^{lle} de Villeray arrêta son cheval. Toute blanche, retournée sur sa selle, elle jeta vers Blaisot un regard désespéré et ses lèvres tremblantes murmurèrent :

— Mon Dieu... mon Dieu...

— Oui, répondit le vieux soldat, voilà ce que je craignais.

Il ajouta entre ses dents, d'une voix colère, mais dans laquelle, cependant, une admiration profonde se trahissait :

— Le vieux Soult est enragé...

N'entendant plus galoper derrière lui, Descarrières avait ralenti l'allure de son cheval.

— Qu'arrive-t-il ? cria-t-il de loin.

— N'entendez-vous pas ?... gémit-elle.

— Peuh ! une fusillade d'avant-postes... Allez-vous vous inquiéter pour si peu ? En avant ! en avant !

Et il repartit, entraînant derrière lui la jeune fille et Blaisot, un peu réconfortés par ces mots.

En ce moment, on gravissait une pente assez rude.

Et pourtant, les trois cavaliers maintinrent de l'éperon et de la housine le galop de leurs montures.

Il leur tardait d'avoir atteint le point culminant de cette hauteur, pour juger de la situation.

Hélas ! ce ne fut que trop tôt qu'ils y parvinrent.

Dans la plaine immense, les troupes françaises étaient en marche.

Les éclaireurs à cheval, lanciers, hussards, chasseurs, s'avançaient, mettant sur une longueur de trois ou quatre kilomètres un pointillement lumineux.

Le sabre ou le mousquet à la main, ils allaient au pas, fouillant l'horizon, repoussant devant eux la ligne de petits postes que les Espagnols avaient disséminés en avant du village de Gamonal.

C'étaient à ces petits postes, fort habilement dissimulés, que les éclaireurs français étaient venus se heurter, quelques instants auparavant.

De là les coups de feu que nos amis avaient entendus et qui avaient inspiré à la jeune fille de sinistres pressentiments.

A ce moment même, on s'en souvient, le colonel de Villeray causait dans la petite maison de Gamonal avec Mercédès de Santa-Cruz.

Derrière les éclaireurs à cheval, une ligne de tirailleurs éparpillait à travers les maïs encore verts et le feuillage grisâtre des oliviers leurs shakos à plumet rouge et leurs buffleteries blanches.

Enfin, à trois kilomètres plus loin, marchait par colonnes parallèles la division Mouton.

Les baïonnettes faisaient des hérissements d'éclairs qui ondulaient comme des serpents métalliques.

Les casques, les cuirasses étincelaient en masses compactes qui aveuglaient le regard.

Les canons de bronze reflétaient les rayons du soleil.

Suivant la marche des éclaireurs et des tirailleurs, cette foule armée s'arrêtait ou bien s'avançait.

Un remous montait, formé du halètement de ces milliers d'hommes et de chevaux, du pas cadencé des troupes, du piétinement des montures, du roulement des pièces, des prolonges.

Par moments, un coup de fouet sec, un commandement bref, coupaient le silence.

Immobilisés, Descarrières et ses deux compagnons regardaient.

Ce qu'ils avaient craint se produisait. Leur intervention se produisait trop tard. La lutte commençait.

— Mon Dieu ! murmura M^{lle} de Villeray.

Blaisot, lui, traduisit son désappointement par un juron, le plus énergique peut-être qui fût jamais sorti de ses lèvres.

Descarrières tressaillit tout à coup.

— Ah ça ! murmura-t-il, ils n'attendent pas les troupes !

Il venait de voir la division Mouton prendre soudainement ses formations de combat.

Des régiments évoluaient au pas gymnastique. Le feu des tirailleurs ennemis était devenu suffisamment intense pour obliger les éclaireurs à cheval à rentrer dans les lignes.

Sous une grêle de plomb, les compagnies se disloquaient, envoyant des sections en avant pour renforcer la chaîne des tirailleurs, tandis que d'autres filaient de droite et de gauche pour former les colonnes d'attaque.

Dans le lointain, à plusieurs kilomètres au moins de la division, s'apercevait un moutonnement vague de baïonnettes et de sabres.

C'était le reste du corps d'armée.

— Voyons... ce n'est pas possible ! murmurait Descarrières, tout saisi et tellement qu'il en oubliait les circonstances dans lesquelles il se trouvait, il va se faire massacrer.

La cavalerie, maintenant, évoluait, se rapprochant de l'infanterie, pour être prête à la soutenir et à compléter sa besogne.

Blaisot, en dépit de son angoisse, ne put s'empêcher de hocher la tête vers un fourmillement de petites flammes multicolores que flanquait l'aile droite de la cavalerie.

— Mon régiment, murmura-t-il.

Andrée l'entendit et murmura :

— Celui de mon père.

Ces mots rappelèrent le grognard au sentiment de la situation.

— Ah ! tonnerre ! clama-t-il, si j'm'écoutais, j'irais le rejoindre et je me mettrais au premier rang. On verrait alors si y a moyen de les enfoncer, ces Espagnols du diable !

Descarrières dit en ce moment :

— Nous perdons un temps précieux.

— Que faire ? demanda la jeune fille en attachant sur lui des yeux éplorés.

— Poursuivre notre route en nous tenant le plus possible hors du champ de bataille.

M^{lle} de Villeray poussa son cheval. Tous trois, ils repartirent.

La route suivait précisément la crête d'une suite ininterrompue de collines qui bornaient de ce côté la vallée conduisant à Gamonal.

Les trois aventuriers marchaient donc parallèlement à la division Mouton. Mais comme ils allaient au trot, ils arrivaient à la devancer un peu, vu qu'elle n'avancait qu'assez lentement, à cause de la fusillade ennemie.

Peu à peu, les tirailleurs espagnols rentraient dans les lignes... Ils ne fuyaient pas, comme s'ils eussent été pris de panique. Mais ils paraissaient céder devant la force.

C'était là une des faces du combat qui surprit tout à coup Descarrières.

Le contact n'était pas encore pris suffisamment pour que cette retraite pût être légitimée.

D'autre part, les Espagnols étaient en force.

Et il eût été vraisemblable qu'ils barrassent, et victorieusement, la route au corps de Soult.

D'un côté, quarante-cinq mille hommes... De l'autre, à peine dix-sept mille !

Sans compter que l'armée d'Estramadure, concentrée tout entière dans la plaine, n'avait affaire qu'à une seule division française.

Les grenadiers et les voltigeurs, cependant, avançaient.

Et, derrière eux, les compagnies, les régiments se tassaient, allongeant le pas pour arriver plus tôt sur les Espagnols... Blaisot, lui aussi, regardait.

— Cré nom ! grommela-t-il... c'est pas des soldats, c'est des lapins ! On dirait une battue...

« Est-ce pas, mon lieutenant ? »

— Oui, répondit le jeune homme qui mâchonnait ses mots... seulement, ce n'est pas naturel... Rappelez-vous, mon brave, les Espagnols n'ont pas coutume de détaier ainsi, sans lutte...

Et, soudain, à l'horizon que leur avait masqué jusqu'à présent un renflement de terrain, apparurent, rutilant sous les rayons du soleil levant, les toits rouges de Gamonal.

L'officier eut, dans cette direction, un hochement de tête.

— Là est la lutte, dit-il.

Blaisot se haussa sur ses étriers, la main en visière au-dessus des yeux.

— On ne voit rien...

— C'est précisément pour cela... On devrait voir quelque chose... Et la plaine est trop déserte pour ne pas cacher quelque trahison.

Empoignés par le spectacle qui s'étendait sous leurs yeux, le cœur serré par un sentiment d'angoisse très compréhensible, l'un et l'autre trottaient, botte à botte.

La pensée du colonel de Villeray avait cédé devant la tragédie qui commençait.

Un brouillard léger, qui depuis l'aube traînait à ras de sol ses voiles impalpables, se dissipa tout à coup.

Là-bas, tout là-bas, dans le ciel bleu, des toits ardoisés apparurent, avec une multitude de clochers aigus qui hérissaient l'espace.

— Burgos, dit laconiquement Descarrières.

Et Blaisot, d'une voix rageuse, de répliquer :

— On y couchera, ce soir...

Un entassement de troupes s'apercevait en avant de la ville.

C'était un scintillement de baïonnettes, de sabres, de cuirasses, de pièces d'artillerie.

Le jeune officier murmura, en jetant un regard inquiet vers la division dont l'allure se précipitait :

— Ils ne savent donc pas... Mais ils vont se faire massacrer...

Pour un peu, il eût abandonné ses compagnons pour se précipiter dans la plaine et courir avertir le maréchal.

Mais une pensée égoïste le retint... la pensée de M^{lle} de Santa-Cruz.

Si Andrée voulait retrouver son père, lui il voulait tenter l'impossible pour retrouver celle qu'il aimait.

Il resta donc. Seulement, il dit à Blaisot :

— C'est notre vie que nous jouons...

Le vieux soldat coula un regard désespéré vers M^{lle} de Villeray.

Un soupir gonfla sa poitrine et un juron s'échappa de ses lèvres.

— Vous comprenez, expliqua Descarrières, que, lorsque nous arriverons là-bas, nous tomberons en pleine bataille... Or, vous le savez aussi bien que moi : les balles et les boulets sont des brutes qui n'épargnent personne.

Le visage de Blaisot trahissait la lutte qui se livrait en lui.

— Mademoiselle, supplia-t-il en se rapprochant d'Andrée retournez et laissez-nous aller seuls...

Elle le foudroya du regard.

— N'es-tu pas fou... moi seule, te dis-je, puis s'adressant à son père... et j'irai seule... si vous ne voulez...

Descarrières gronda :

— En avant, donc !...

Il éperonna son cheval qui prit le galop.

Blaisot eut un geste désespéré et il s'élança sur les traces

de la jeune fille qui, elle, galopait aussi, à la suite du lieutenant.

Le sentier qu'ils suivaient s'encaissait maintenant dans une sorte de couloir rocheux qui leur masquait la plaine.

Descarrières pressait l'allure de son cheval, anxieux de surveiller ce qui se passait, ayant au cœur comme un pressentiment que quelque chose d'épouvantable allait surgir.

Ils firent ainsi un kilomètre d'un train endiable, pour déboucher soudain sur le flanc d'un coteau qui dominait la vallée du côté du village de Gamañal.

Alors, leur apparurent les travaux de défense exécutés par les Espagnols pour arrêter en cet endroit les troupes françaises.

Les abatis d'arbres contre la cavalerie.

Les retranchements derrière lesquels se tenaient masqués les tireurs.

Et surtout l'artillerie formidable qui n'attendait qu'un signal pour cracher à l'improviste la mitraille.

Sur sa selle, le lieutenant eut un haut-le-corps, tandis qu'instinctivement ses mains tiraient sur les rênes.

— Vois, dit-il à Blaisot, arrêté à côté de lui.

Le vieux troupière demeura sans voix.

Puis, avec un haussement d'épaules qui indiquait les grenadiers et les voltigeurs continuant d'avancer, il murmura :

— Les pauvres diables !...

Comme il achevait ces mots, voilà qu'une ligne de feu s'alluma soudain en avant du village.

Des détonations formidables ébranlèrent l'espace, roulant leurs échos dans les gorges des montagnes.

Et des nuages de fumée empanachèrent les retranchements espagnols.

Les trente pièces venaient de tirer à la fois.

Là-bas, du côté des Français, les tirailleurs s'apercevaient courbés dans les maïs, mettant, de leurs longues capotes, des taches sombres au milieu de la blondeur des épis.

Un désordre inexprimable régnait dans les colonnes.

Cette première décharge avait surpris les troupes, mais ne les avait point émues.

Il fallait encore autre chose que cela pour émouvoir ces vieux de la vieille.

Les officiers d'ordonnance parcouraient la plaine dans des galops vergitieux, portant les ordres du maréchal.

Celui-ci occupait une position à peu près centrale, au milieu de la division Mouton, à hauteur cependant des têtes de colonnes, comme s'il eût voulu conduire lui-même l'attaque.

On voyait un amas d'uniformes dorés et chamarrés qui évoluaient sur un même point.

C'était l'état-major du maréchal... Cependant, les colonnes reformées continuaient d'avancer.

Les troupes de réserve serraient sur les premières, afin de les pouvoir compléter au fur et à mesure que les vides se produisaient.

En arrière, la cavalerie du maréchal Bessières prenait de nouvelles dispositions ; scindée en deux parties, chacun de ces deux tronçons se portait rapidement à droite et à gauche, en arrière des réserves.

Là-bas, tout là-bas, la distance ayant encore augmenté depuis une heure, se dessinait — plutôt qu'il ne se distinguait réellement — le reste du corps d'armée.

Et de voir ces quelques régiments qui s'avançaient aussi crânement au-devant de cette masse armée embusquée en arrière du village, Descarrières avait l'impression de quelque gigantesque guet-apens.

« Non, non, répétait-il à mi-voix, il ne sait pas !... autrement... »

Cependant, la volée de mitraille qui venait d'assaillir sa tête de colonne avait dû avertir le maréchal.

Seulement, le maréchal croyait sans doute à la véracité du proverbe d'après lequel un bon averti en vaut deux.

Et le nombre de ses troupes se trouvant, par ce simple raisonnement, doublé, il s'estimait en nombre suffisant pour emporter la position.

M^{lle} de Santa-Cruz, elle, dans tout ceci, ne voyait qu'une chose, c'est que la bataille engagée rendait plus difficile, mais non impossible, la réussite de son projet.

— Monsieur, implora-t-elle, avançons... avançons...

— Hélas ! mademoiselle, nous allons tomber en pleine bataille.

— Qu'importe !

— C'est la mort que vous allez chercher.

— Qu'importe !

— En outre, il serait téméraire de compter rencontrer maintenant le général Castaños, qui commande les Espagnols.

— Celui-là ou un autre... ce n'est d'aucune importance... Mais, je vous en conjure, ne perdons pas de temps.

En ce moment, dans le creux du vallon, des sonneries de clairons éclatèrent, dominant les roulements sourds de caisses frappées à tour de bras.

— La charge ! dit Blaisot.

Le vieux brave avait les dents serrées et, dans ses yeux, des lueurs fauves passaient.

Son cheval pointait les oreilles, et il fallait au lancier

toute la vigueur de son poignet pour contenir la bête.

La monture de Descarrières, les naseaux gonflés, hennissait à ces sonneries connues d'elle et dansait sur place.

A travers les champs, l'infanterie allait pas gymnastique, enlevée par les clairons et les tambours.

Le maréchal Soult avait fait grouper les « cliques » de toute la division, et c'était au bruit formidable de tous ces cuivres sonnants, de toutes ces peaux roulantes que ses troupiers se ruaient vers Gamonal.

Les pièces espagnoles ne perdirent pas leur temps.

Toute la zone comprise entre le village et les assaillants était couverte de mitraille.

On voyait des files entières abattues d'un seul coup.

Mais, méthodiquement, les vides creusés se comblaient et la marche en avant ne s'en trouvait pas ralentie pour cela.

Blaisot, emballé, mâchonnait :

— Ah ! c'est crâne ! c'est crâne !...

Saisie elle-même par la beauté du spectacle, M^{lle} de Villey regardait.

C'était la première fois que les circonstances la mettaient à même d'assister à un combat.

Elle était assez loin pour échapper à l'horreur des détails, et elle ne goûtait que la sauvagerie grandeur de la lutte.

Cependant, l'artillerie espagnole ne ralentissait pas son feu, les détonations succédaient aux détonations.

Un nuage épais flottait au-dessus de la vallée.

Maintenant, on n'apercevait plus que des ombres vagues se mouvant à travers le brouillard.

Parfois, un coup de canon déchirait la nue et, illuminé à la lueur de l'incendie, apparaissait le grouillement armé qui se ruait sans arrêt vers le village. Les clairons sonnaient toujours... Les tambours faisaient rage...

Et les chevaux de nos trois amis, animés à cette musique soudaine, enivrés de cette odeur âcre de poudre qui montait des bas-fonds, trépignaient.

Soudain, par-dessus la cacophonie effrayante des tambours et des clairons, des hurrahs frénétiques retentirent... Puis, plus haut encore, plus fort, poussé par des poitrines de titans, ce cri :

— Vive l'empereur !

Et une sorte de silence plana sur le champ de bataille.

Mais très court, pendant quelques secondes à peine.

Puis, hurrahs, tambours, clairons reprirent de plus belle.

Alors, penché sur sa selle, la main en visière au-dessus de ses yeux, faisant d'inimaginables efforts pour percer l'épaisse fumée qui formait un écran masquant la vallée, Blaisot gronda :

— Les hidalgos en tiennent !...

Et il ajouta :

— Quand on crie : « Vive l'empereur ! » de cette façon-là...

Descarrières observa :

— L'artillerie se tait...

— Pardieu !... on les aura cloués sur leurs pièces...

Andrée, toute pâle, écoutait... Maintenant, ce n'était plus que de la fusillade qui s'entendait...

Ainsi que venait de le dire Blaisot, emportée dans un élan impétueux, la division Mouton était arrivée sur les retranchements espagnols et les avait submergés, comme la mer, aux grandes marées, submerge tout ce qui tente de lui faire obstacle ; fusillées à bout portant, assommées à coups de crosse, égorgées à la baïonnette, les gardes wallonnes avaient comblé de leurs cadavres les fossés derrière lesquels elles attendaient les Français.

Gamonal, cependant, devait opposer une résistance sérieuse à la division ; chaque maison était bondée de défenseurs qui tiraient avec acharnement sur les voltigeurs et sur les grenadiers.

C'étaient comme autant de forteresses qu'il fallait enlever d'assaut.

Pendant ce temps, toute l'armée d'Estramadure, massée en avant de Burgos, avait le temps de se concentrer et de se préparer à recevoir de la belle façon la division Mouton... ou du moins ce qui en restait.

Placés ainsi qu'ils étaient, Descarrières, Blaisot et leur compagne voyaient ce qui se passait au delà de Gamonal.

Seule, toute la partie du pays qui s'étendait en avant du village leur était masquée par la fumée.

Au galop, les escadrons espagnols prenaient de nouvelles positions.

Les régiments couraient par la plaine, suivis des pièces d'artillerie.

On avait l'impression d'une gigantesque fourmilière.

— Nom d'une bombe ! grommela Blaisot, si le maréchal sort de là, ce sera un rude homme.

Descarrières eut un hochement de tête entendu.

— Oh ! maintenant, dit-il, le plus fort est fait...

— Pfttt ! siffla le grognard, je ne suis pas de votre avis, mon lieutenant... Ce qui est fait n'est rien... C'est ce qui reste à faire qui est tout. Seulement...

Il mâchonna un juron et, frappant du poing l'arçon de sa selle :

— Seulement, ajouta-t-il, que diable fait-y de sa cavalerie ?... C'est le moment, tonnerre de chien ! le moment où jamais de leur tailler des croupières !...

Le brave homme se démenait sur son cheval comme un démon dans un bénitier. Il ajouta :

— Ah ! si seulement mon brave colonel était à la tête de son régiment, vous verriez les Polonais !... Mais y n'en feraient qu'une bouchée, de vos hidalgos... vous m'entendez... qu'une bouchée !

Le grognard apoplectisait, battant de ses larges cuisses les flancs de sa monture, tourmentant d'une main nerveuse la garde de son sabre.

Tout à coup, du fond de la vallée, une sonnerie monta, nette, claire, saccadée, affolante.

— Tonnerre de sort ! clama Blaisot, la marche des Polonais !...

Et, tout joyeux :

— On va donner, enfin !... Ce n'est pas trop tôt...

Après cette sonnerie, ce fut une autre, puis une autre, puis une autre encore...

Et, à chacune d'elles, Blaisot disait :

— Ça, c'est les hussards... ça, c'est les dragons... ça, c'est ceux de la garde...

Le corps de cavalerie du maréchal Bessières se mettait en mouvement, se préparant à déborder les ailes de l'armée espagnole.

Et presque aussitôt, sonnée par plus de deux cents trompettes, la charge éclata...

— Mademoiselle, mademoiselle Andrée ! cria tout à coup Blaisot.

Emporté dans un galop fou, le cheval de la jeune fille dévalait la pente de la colline qui descendait vers la plaine.

CHAPITRE XVI

LA RECONNAISSANCE DE DON JOSÉ

— Eh bien ! colonel... avait crié don José lorsqu'il avait rejoint M. de Villeray dans la petite maison de Gamonal où il l'avait laissé en compagnie de celle qu'il croyait être sa fille.

Net, il s'était arrêté à la vue du tableau touchant qu'offrait cette tête de femme voilée appuyée sur l'épaule du vieux soldat.

Il demanda, d'une voix que le contentement et l'espoir faisaient moins rude :

— Eh bien ! avez-vous réfléchi ?

D'un signe de tête, le colonel répondit affirmativement.

— Etes-vous décidé à parler ? demanda le jeune homme, que fit tressaillir l'écho d'une lointaine fusillade.

— Je suis décidé à me taire...

Un flot de sang empourpra la face de don José.

— Vous savez ce que je vous ai dit ! gronda-t-il.

Et, désignant celle qu'il prenait pour M^{lle} de Villeray :

— Je garde votre fille comme otage.

Impassible, le colonel demanda :

— Puis-je me retirer, señor ?...

Don José errait par la pièce comme un fauve.

M. de Villeray poursuivit :

— Tout à l'heure, vous avez bien voulu me donner rendez-vous sur le prochain champ de bataille... Si je ne me trompe, vous n'aurez pas longtemps à attendre...

Le jeune Espagnol s'écria :

— Señora, vous êtes témoin que j'ai fait tout ce qui dépendait de moi...

— ... Pour déshonorer le nom que vous portez, oui... don José... je suis témoin et je gémis.

Il s'immobilisa, en proie à une stupéfaction indicible.

— Cette voix ! clama-t-il.

Et, courant jusqu'à la jeune fille, il fit mine de lui arracher la dentelle qui la voilait.

Mais, d'elle-même, elle la rejeta en arrière.

— Mercédès !...

— Oui, dit-elle d'une voix calme, Mercédès...

Le jeune homme écumait de rage : durant une seconde ou deux, son visage n'offrit plus rien d'humain. On eût dit le masque d'une bête féroce. Ses yeux étincelaient ; ses lèvres, pâles subitement, se crispaient dans un ricanement menaçant, découvrant les dents, comme prêt à mordre.

Sans s'émouvoir, la jeune fille déclara :

— C'est la seconde fois, don José, que je sauve l'honneur de votre maison ; c'est la seconde lâcheté que je vous empêche de commettre...

— Taisez-vous !... oh ! taisez-vous ! hurla-t-il en levant la main sur elle.

— Frappez-moi donc, dit Mercédès en le défiant du regard ; ce sera là un spectacle qui réjouira notre père.

Don José lui cria alors :

— Vous osez parler de notre père... vous qui pactisez avec ses assassins !...

Le colonel de Villeray devint pâle de colère.

Quant à Mercédès, ses pommettes se colorèrent légèrement, et elle répondit :

— Vous mentez... puisque me voici...

— Que venez-vous faire ?

— Me mettre à votre disposition, mon frère...

Un moment surpris de cette résignation, don José demanda :

— Vous savez ce qui vous attend ?

Non loin, une fusillade bien nourrie se fit entendre.

Et, au même instant, la porte s'ouvrit, brusquement poussée par un cavalier qui venait de sauter à terre, sur le seuil même de la maison.

— Qu'y a-t-il ? interrogea le jeune homme.

— L'ennemi s'avance... Excellence, répondit l'homme, qui avait la poitrine crevée d'un coup de feu ; l'officier qui commande la ligne des tirailleurs demande s'il doit engager le combat ou se retirer.

— Les Français sont en force ?

— Ils paraissent n'avoir qu'une petite portion de corps d'armée...

Haletant, le colonel de Villera y écoutait cet échange de paroles.

Après avoir réfléchi durant quelques instants :

— Remonte à cheval, ordonna don José ; dis à l'officier de tenir bon jusqu'à mon arrivée. Je veux juger par moi-même de la situation.

Remis en selle avec l'aide de la sentinelle, l'homme partit à fond de train, en dépit des souffrances que lui infligeait sa blessure.

Don José se tourna vers Mercédès :

— Vous allez partir pour Burgos, dit-il ; vous attendrez mes ordres au couvent de la Passion... où votre tante est supérieure.

Navré et grandement impressionné par l'attitude calme, impassible de la jeune fille, le colonel de Villera y fit un pas vers elle.

— Mademoiselle, murmura-t-il, avant que nous nous séparions, laissez-moi vous exprimer toute ma gratitude pour ce que vous faites... Mon cœur vous sera éternellement reconnaissant... Vous avez sauvé ma fille... et peut-être bien m'avez-vous aussi sauvé l'honneur...

Don José eut un mouvement de rage. Il courut à la porte et cria d'une voix de stentor :

— Médico !... qu'on aille me chercher Médico !...

Mercédès, cependant, s'était rapprochée de M. de Villera y.

— Señor colonel, dit-elle, et sa voix avait alors un tremblement qui décelait son émotion, señor colonel, en rémunération de ce que j'ai fait pour votre fille, promettez-moi une chose...

— Si elle est en mon pouvoir...

— Vous avez dans votre armée un jeune homme, un officier d'avenir, qui, par ma faute, va être bien malheureux...

— Il vous aime !

— Il m'aime... Promettez-moi de le consoler... Peut-être

le chagrin le poussera-t-il aux pires extrémités... Jurez-moi de veiller sur lui...

Le colonel prit les mains de la pauvre enfant, les baisa et lui dit d'une voix profonde :

— C'est juré...

Don José, qui revenait en cet instant, saisit sa sœur par le bras et l'arracha brutalement de l'étreinte du colonel.

— La voici, Médico, commanda-t-il, et qu'on la mette en *in pace* jusqu'à mon retour !...

D'un mouvement très digne, Mercédès rabattit sa mantille sur son visage et suivit celui qui devenait son gardien.

— Señor colonel, dit alors don José, qui paraissait avoir reconquis son sang-froid, vous allez me donner votre parole de ne pas chercher à fuir...

— Je vous donne, au contraire, ma parole de faire mon possible pour prendre la fuite...

Le jeune homme frappa du pied avec impatience.

— D'ailleurs, poursuivit le colonel, qu'ai-je besoin de fuir ?... N'ai-je pas votre sauf-conduit ?... Je ne puis vous faire l'injure de croire que votre intention soit de nier votre engagement...

— Et vous avez raison... Mais, ainsi que je vous l'ai déjà dit, il n'est point stipulé d'heure pour votre retour... et j'estime qu'il serait dangereux de vous renvoyer après vous avoir laissé pénétrer dans nos lignes...

Le colonel se mordit les lèvres.

— Alors, vous me gardez ?

— Je vous garde...

— C'est fort bien ; mais prenez note que je me sauverai...

— C'est ce que nous verrons...

Il appela.

— Qu'on amène le cheval du señor officier !...

Puis, à son chef de guérilla qui se trouvait là :

— Tu vas me prendre avec toi quatre de tes hommes les plus sûrs et les plus solides, qui encadreront le colonel.

— Bien, Excellence...

— A la moindre velléité de fuite...

— On lui cassera la tête...

— Par Notre-Dame del Pilar ! retiens bien ceci : si un de tes hommes moleste en quoi que ce soit le colonel, je le fais pendre.

— Mais s'il veut fuir ?

— On l'attachera.

— Monsieur ! cria le colonel.

Le jeune homme se retourna vers lui.

— Votre parole que vous ne fuirez pas ?... dit-il avec calme.

— Ma parole, au contraire, que...

Santa-Cruz lui coupa la parole, et, ironiquement :
— Je sais le reste... mais vous savez aussi ce qui vous attend.

Et, négligemment, il ajouta :

— Je vous laisserais bien ici, mais je craindrais que vous n'y fussiez sous trop bonne garde...

— Ce qui veut dire ?

— Que vos gardiens seraient capables de vous massacher...

Le colonel eut un hochement de tête ironique et riposta :

— Je le crois sans peine... Après les atrocités dont les prisonniers de Baylen ont été et sont tous les jours victimes, on doit tout croire de vos compatriotes.

Don José répondit froidement :

— On se venge comme on peut...

Il donna de l'épéon à son cheval et partit au galop, entraînant à sa suite le colonel, flanqué de quatre surveillants armés jusqu'aux dents.

Au fond, M. de Villeray se trouvait avoir maintenant l'âme entièrement soulagée et l'esprit parfaitement dispos.

Andrée, grâce au dévouement de M^{lle} de Santa-Cruz, était hors de danger, et il connaissait suffisamment son vieux Blaisot pour savoir que, désormais, il ne quitterait pas plus que son ombre l'enfant confiée à ses soins.

Il ne s'agissait donc plus maintenant que de lui...

Or, lui, ce n'était pas la première fois, depuis quinze années ininterrompues de guerre, qu'il se trouvait dans une position difficile.

Et, toujours, la Providence s'était mise dans son jeu...

Il n'y avait donc aucune raison pour qu'en la circonstance présente il en fût autrement.

Comme il l'avait dit, d'ailleurs, à don José, il était parfaitement décidé à donner un coup de main à la Providence... Il n'avait plus au cœur qu'un sentiment... un sentiment de rage à la pensée qu'on se battait et qu'il n'était pas de la fête...

Il voyait son régiment charger et il ne serait pas à sa tête... Mordieu !

Involontairement, il enfonçait ses épéons aux flancs de sa monture, qui se mit à pointer et à ruer terriblement.

Les gardiens, inquiets, se jetèrent un coup d'œil.

Mais l'un d'eux porta la main sur une corde enroulée au pommeau de sa selle, comme s'il voyait venir le moment d'exécuter les ordres de don José de Santa-Cruz.

Un instant ils crurent que c'était, de la part du prisonnier, une ruse pour s'échapper.

Observateur, le colonel comprit ce qui se passait dans leur esprit.

Et, à part lui, il se réjouit de cette expérience faite sans le vouloir.

Au besoin, son cheval pourrait lui être d'un excellent adjutant.

Mais, pour l'instant, toute tentative de fuite eût été prématurée.

C'était à peine si, à l'aide d'une lorgnette, on pouvait distinguer les tirailleurs espagnols éparpillés parmi les champs de maïs...

La troupe française devait être même à plus de deux lieues...

La vallée formait un renflement dont les soldats de don José occupaient la crête et la division du général Mouton se trouvait en contre-bas.

Néanmoins, dans Gamonal, dont le jeune duc de Santa-Cruz traversa la principale rue au trot, on activait les premiers préparatifs de la défense.

Bien que sûr d'arrêter les Français à distance, don José ne voulait cependant rien laisser au hasard, et tout était préparé pour défendre le village, au cas où les troupes françaises forceraient la ligne de retranchements. Le jeune homme marchait botte à botte avec M. de Villeray.

— Vous voyez, colonel, dit-il avec un sourire narquois. que vos troupes trouveront ici qui les recevra...

Ce à quoi, impassiblement, le colonel répondit :

— Leurs baïonnettes leur ont ouvert des serrures mieux fermées encore...

Don José fit la grimace et poussa son cheval en avant.

Alors, au sortir de Gamonal, le colonel put se rendre compte de la manière formidable dont était défendue la route de Burgos... Il frémit et son front se barra d'un pli profond.

Les trente pièces d'artillerie, qui attendaient là le moment de cracher la mitraille sur ceux qui allaient arriver, lui firent faire sur sa selle un haut-le-corps... La position serait dure à emporter.

En tout cas, si l'élan des troupes en triomphait, quelle hécatombe allait se produire là.

Cependant, don José avait pris une cinquantaine de mètres d'avance.

A chaque instant, maintenant, arrivaient des cavaliers qui venaient de la ligne d'éclaireurs et le mettaient au courant des phases du combat.

Il avait arrêté son cheval et regardait reculer ses troupes qui, ainsi que nous l'avons dit, cédaient le pas devant les tirailleurs de la division Mouton.

Le cœur battant de curiosité, M. de Villeray l'avait rejoint

et regardait en silence se rapprocher d'eux la ligne de feu.

A présent, on distinguait, apparaissant à la crête des vallonnements abandonnés par les Espagnols, les hauts plumets des colbacks français et les casques des dragons qui servaient d'éclaireurs. Donc, les siens gagnaient du terrain.

Si les choses continuaient ainsi, avant même deux heures, ils seraient aux abords de Gamonal.

Mais au lieu de se réjouir, le colonel sentit un frémissement le secouer jusqu'aux moelles.

Les trente pièces de canon, embusquées là, allaient faucher les colonnes d'attaque et, qui sait ! peut-être bien jeter le trouble dans le reste de la division.

Ah ! s'il eût pu échapper à ses gardiens et courir en avant prévenir le maréchal Soult du piège qui lui était tendu... Mais il se fût fait massacrer sans résultat. Car, en admettant même qu'il pût échapper à ses gardiens, il se trouvait en dedans des lignes espagnoles et il eût reçu cent coups de fusil pour un.

Force lui était donc de demeurer spectateur impassible de cette épouvantable chose qui allait se passer là.

Les troupes de don José continuaient de reculer.

Par instants, pourtant, sur un ordre envoyé par le jeune chef, elles s'arrêtaient et faisaient un feu d'enfer sur les Français... Puis, comme forcées, elles battaient en retraite.

Et les autres, encouragés par la résistance qui les avait arrêtés durant quelques instants, n'en avaient que plus d'ardeur pour occuper le terrain conquis... Don José regarda M. de Villaray.

— Vous avez compris, n'est-ce pas, mon colonel ?

Et, tirant sa montre, il ajouta :

— Avant un quart d'heure... vous verrez quelque chose de curieux...

On entendait maintenant les commandements espagnols de la ligne qui se repliait.

Dans le vallon, étincelaient au soleil les casques, les cuirasses, les sabres et les lances.

Don José, au bout d'un instant, après avoir examiné le passage, dit tout à coup, avec un hochement de tête :

— N'est-ce pas votre régiment qu'on aperçoit là-bas ?

M. de Villaray se tordit la moustache.

— Señor, répondit-il entre ses dents, faites-moi tuer... mais épargnez-moi vos railleries...

Don José haussa les épaules.

— Si vous le voulez bien, nous allons nous retirer sur la droite... un peu en arrière de la ligne des retranchements, car, ici, nous gênerions le tir des batteries...

Quelques minutes s'écoulèrent qui parurent au malheureux colonel longues comme des siècles.

Soudain, don José leva les bras en l'air... Une détonation effroyable ébranla l'espace.

Les trente pièces de canon venaient de tirer à la fois.

— Une jolie musique, n'est-ce pas ? demanda le jeune homme, tout souriant.

Le colonel crispait ses mains sur le pommeau de sa selle ; tout pâle, il murmura :

— Les malheureux...

Et, haussé sur ses étriers, don José, la lorgnette aux yeux, regardait.

— *Santa Maria !* gronda-t-il... ils se reforment... les diables !

Et, à un des officiers, il commanda :

— Cours dire au général Pelujar de faire tirer nos batteries et de ne cesser son feu que lorsque la division aura été balayée.

Et, ironiquement, il se retourna vers M. de Villaray pour demander :

— C'est bien ce qu'il fallait faire, n'est-ce pas ?

Le colonel le regarda bien en face.

— Je ne vous ai pas donné ma parole de ne pas chercher à vous tuer...

Il avait dit cela d'un ton si singulier que le jeune homme le regarda.

— Vous m'assassineriez ? fit-il.

— Non... mais je vous souffletterais et il faudrait bien que vous vous battiez...

— Comme ça, tout de suite, alors que la bataille est engagée... Vous êtes fou !... señor colonel. Je vous ai dit que, la prochaine fois que nous serions face à face, je ne vous ménagerais pas ; donc, prenez patience, pour l'instant je me dois à ma troupe !...

Ce disant, il s'inclina avec courtoisie et ajouta :

— Vous permettez ?

Puis, il éperonna son cheval et partit au galop pour inspecter sa ligne de tirailleurs.

Demeuré seul, M. de Villaray, poussa un peu sa monture pour gagner un petit monticule d'où il devait être mieux placé pour voir ce qui se passait en avant.

Une force supérieure à son désespoir le contraignait à regarder ce massacre ; dans son âme s'agitaient, en ce moment, les mêmes sentiments qui emplissaient l'âme de Descarrières.

Pas plus que le jeune homme, il ne pouvait comprendre comment le maréchal Soult s'avavançait ainsi à l'aveuglette.

Il fallait vraiment que son service de renseignements fût aussi mal fait que son service d'éclaireurs. Néanmoins, il était trop du métier pour ne pas admirer l'attitude des troupes.

Et bien qu'il connût, pour les commander depuis quinze ans, leur endurance et leur bravoure, il ne pouvait s'empêcher d'être ému en les voyant se reformer si crânement sous le feu qui les divisait.

Pas un instant, elles n'avaient ralenti leur marche. L'arme au bras, comme à la parade, elles s'avançaient, protégées à peine par la ligne des tirailleurs, qui les précédaient de quelque cent pas.

« C'est fou... murmura-t-il à mi-voix... mais c'est crâne. »

Et une envie folle lui venait d'enfoncer ses éperons aux flancs de son cheval, de traverser les lignes espagnoles et de courir vers ses amis.

Les batteries de don José, cependant, tiraient sans discontinuer.

Les files s'abattaient, aussitôt remplacées, presque aussitôt abattues de nouveau.

Soudain, les clairons se mirent à sonner la charge, soutenus par les roulements des tambours.

Le visage radieux, les joues enflammées, M. de Villeray, oubliant la situation où il se trouvait, hurla à pleins poumons :

— En avant !... en avant !...

Baïonnette basse, les grenadiers, les voltigeurs, les hommes de la ligne, accouraient, s'avançant comme une trombe, sous la grêle de balles et de boulets qui les fauchaient.

Prompt comme l'éclair, le colonel se jeta sur le cavalier qui se tenait à sa droite et lui arracha son sabre.

L'autre, surpris, n'eut que le temps de pousser un cri.

La tête fendue d'un coup terrible, il roula à terre.

Mais cette tentative d'évasion était folle...

Comme M. de Villeray se ruait sur l'un de ses autres gardiens, celui-ci ajusta son cheval avec le pistolet qu'il tenait à la main... La pauvre bête, atteinte en plein poitrail, se cabra. Puis, comme une masse, elle s'abattit.

Excellent cavalier, le colonel n'avait pas attendu ce moment pour sauter à terre.

Mais alors, comprenant l'inanité de sa tentative et se rendant compte qu'à vouloir poursuivre il n'avait qu'un espoir, se faire tuer sans aucun résultat, il jeta le sabre dont il s'était emparé.

Et, se croisant les bras, il attendit.

Les trois autres Espagnols s'étaient précipités à terre.

En un clin d'œil, ils lui lièrent les bras au corps.

Puis, ils le juchèrent sur le cheval de l'un d'eux et l'attachèrent à la selle.

Muet, dévorant sa rage, M. de Villeray se laissait faire. Il avait été prévenu que la première tentative d'évasion lui vaudrait ce traitement.

Don José revenait au galop.

— Ah ! cria-t-il d'une voix ironique, vous l'avez voulu, señor colonel...

Puis, comme les troupes qui avaient tenté vainement d'arrêter la charge des Français se repliaient précipitamment :

— Mes amis, cria le jeune homme, c'est ici qu'il faut mourir pour notre roi et pour l'Espagne !

Il plaçait son cheval en travers de la route, tentant vainement d'arrêter les fuyards qui, terrifiés par les baïonnettes françaises, ne se croyaient pas suffisamment à l'abri derrière les canons.

A coups de plat de sabre, il les frappait, en proie à une fureur d'autant plus grande qu'il sentait les yeux de M. de Villeray braqués sur lui.

Les artilleurs tiraient sans discontinuer, fauchant les rangs des grenadiers.

Mais les sonneries des clairons devenaient de plus en plus affolantes, les roulements de tambours se précipitaient frénétiquement.

En un clin d'œil, les têtes de colonnes françaises furent sur le retranchement.

Frémissant, le colonel de Villeray avait dû se laisser entraîner en arrière par ses gardiens.

Mais, de l'endroit où il était placé, une des premières maisons du village, il pouvait suivre à merveille les phases de la lutte.

Don José venait d'avoir son cheval tué sous lui.

En attendant qu'on allât lui en chercher un autre, il se battait à pied.

Coup sur coup, il avait déchargé ses deux pistolets.

Puis, les jetant comme inutiles, c'était avec son sabre qu'il se battait contre les baïonnettes.

Les artilleurs se démenaient comme des diables, assommant à coups de crosses de fusils, d'écouvillons.

Ils opposaient à l'ennemi une résistance héroïque, préférant se faire hacher sur leurs pièces que de se rendre.

C'était une boucherie inconcevable, telle que M. de Villeray, qui avait, dans sa vie, assisté à bien des combats, ne se rappelait pas avoir rien vu d'aussi épouvantable.

Cependant, don José, blessé, était ramené en arrière.

Au même moment, la batterie, ayant perdu tout ou partie de ses défenseurs, venait d'être occupée par les nôtres.

Un petit groupe d'Espagnols accompagnait don José. Soudain, serrés par une dizaine de voltigeurs, il leur fallut faire face à l'ennemi, sous peine d'être lardés dans le dos, à coups de baïonnettes.

L'un d'eux, sur le point d'être tué, jeta tout à coup son fusil, criant :

— *Viva el rey José !* (Vive le roi Joseph !)

C'était le seul moyen d'avoir la vie sauve... Du moins, il le croyait.

— Traître ! cria don José.

Son sabre lui pendait au poignet, par une dragonne de cuir.

D'un coup de pointe terrible, il en transperça le malheureux qui tomba en murmurant :

— Pardon !

— Ainsi périssent ceux qui renient leur Dieu et leur roi ! dit le jeune duc de Santa-Cruz, d'un ton farouche.

Il avait reçu un coup de feu dans le bras gauche. Mais il continuait à diriger le combat, avec tout le sang-froid et la lucidité d'un vieux général.

Sur ses ordres, donnés d'une voix calme et brève, la défense s'organisait dans le village, avec les troupes de réserve.

Tandis que les soldats continuaient de tenir, jusqu'à ce qu'ils tombassent assommés derrière la ligne de premier retranchement, les autres se barricadaient dans les maisons, calfeutrant les fenêtres, pratiquant des meurtrières par lesquelles il leur fût possible de faire feu sans trop se découvrir.

— Señor colonel, déclara don José avec un sourire cruel, j'ai idée que nous allons mourir ici...

— Si telle est la volonté de Dieu ! répondit M. de Villeray, nous mourrons donc.

Il ajouta, avec un éclair de fierté qui illumina son visage :

— Du moins, aurai-je la joie, en mourant, de voir triompher encore une fois les aigles impériales.

Le jeune homme fit entendre un sourd grognement.

— Triomphe illusoire, señor colonel, déclara-t-il, Dieu ne se met jamais du côté des mauvaises causes.

Il s'interrompit, jeta un regard dans la rue où un tumulte soudain se faisait entendre.

Les Espagnols passaient, en courant, dans un indescriptible désordre.

Don José en interpella plusieurs.

Mais, comme frappés de terreur, les malheureux n'en tenaient même pas.

Alors, il se jeta dehors, en empoigna un au collet et l'entraîna dans la maison.

— Qu'y a-t-il... misérable lâche?... Et pourquoi fuis-tu ainsi?...

Et comme l'autre, les dents claquant de terreur, ne pouvait répondre aussi vite que l'exigeait l'impérieuse curiosité du jeune homme, celui-ci, le sabre levé :

— Parleras-tu... lâche !...

Des sonneries lointaines parvinrent en ce moment jusqu'au village de Gamonal.

M. de Villeray se redressa, l'oreille tendue, l'œil flamboyant, les narines ouvertes, comme s'il eût aspiré avec une volupté sauvage la brise qui lui apportait l'écho de ces trompettes.

— Señor duc, clama-t-il, vous êtes perdu !... Voici la cavalerie du maréchal Bessières qui charge...

Il ajouta, désignant d'un geste plein de pitié le malheureux soldat :

— C'est devant les lanciers polonais que vos soldats s'enfuient... Je reconnais le refrain de mon régiment...

Don José, abasourdi, repoussa loin de lui l'infortuné Espagnol, qui s'en alla rouler sur le plancher à l'autre extrémité de la pièce.

— En retraite donc !... répéta le jeune homme.

Il voulut entraîner le colonel.

Mais celui-ci, les bras croisés sur la poitrine, s'adossa à la muraille.

— Partez, fuyez donc, déclara-t-il d'une voix assurée ; moi, je reste.

— Vous êtes fou !...

— J'attends mon régiment, puisque, au mépris du sauf-conduit que vous m'avez fait tenir, vous me gardez ; mes soldats sauront me délivrer malgré vous.

Santa-Cruz eut un geste de fureur et gronda :

— C'est ce que nous allons voir !

Son sabre en main, oubliant la voix de l'honneur, il se précipitait sur le colonel, qui, sans défense, l'attendait impassiblement.

— Alors, c'est un assassinat... déclara-t-il.

Des coups de feu, en ce moment, éclatèrent dans la rue. Une galopade effrénée martela le pavé.

Puis, cette galopade cessa brusquement, et il y eut, au milieu d'un silence, le bruit d'un corps lourd s'effondrant.

Des cris de triomphe accueillirent cette chute que suivit presque aussitôt un gémissement douloureux.

Puis, à peu d'intervalle, reçu par de nouveaux coup de feu, un double galop plus frénétique encore que le premier.

Et une voix de stentor qui criait :

— Mademoiselle Andrée !... Mademoiselle Andrée !...

M. de Villeray repoussa don José et se jeta vers la porte, clamant :

— Mais c'est la voix de Blaisot !...

Dans la rue, il vit deux hommes sauter de cheval, presque devant la maison, et se précipiter vers un cavalier qui gisait à terre à côté d'une bête à l'agonie.

— Blaisot !... hurla M. de Villeray qui avait, à l'uniforme, reconnu son fidèle soldat.

Celui-ci se retourna et faillit tomber de saisissement.

— Mon colonel !... ah ! mon colonel !...

Descarrières, — car l'autre cavalier était notre lieutenant, — qui s'était courbé vers le corps étendu sur le sol, s'écria :
— Rassurez-vous... pas de blessure... un évanouissement seulement...

Le colonel bondit jusqu'à sa fille, la saisit dans ses bras, la souleva de terre, l'embrassant et l'embrassant mille fois.

— Ma fille... mon Andrée... gémissait-il... réponds-moi... Andrée ! Andrée !...

Il était comme fou. Blaisot cria tout à coup :

— Mon colonel, nous sommes pris !...

Don José avait arrêté au passage un certain nombre de fuyards qui, sur ses ordres rapidement donnés, avaient formé autour du petit groupe des Français un cercle menaçant.

M. de Villeray poussa un rugissement de bête fauve.

— Pris !... cria-t-il. Pris !...

Et à son soldat :

— Blaisot !... un sabre !... clama-t-il.

Le grognard lui tendit le sien... Et, avant que les Espagnols eussent pu se mettre en garde contre une agression aussi inattendue, le brave homme se ruait sur l'un d'eux, lui arrachait son fusil.

Puis, baïonnette basse, il venait se placer à la droite de M. de Villeray, dont Descarrières occupait la gauche.

— Rendez-vous ! cria don José.

— Mon colonel, grommela Blaisot, tenons seulement cinq minutes : le régiment arrive.

Don José répéta :

— Rendez-vous !...

Descarrières, à son tour, murmura à l'oreille du colonel :

— Avant cinq minutes, nous serons massacrés !...

M. de Villeray poussa un gémissement, tandis que ses regards s'abaissaient, pleins d'attendrissement, sur sa fille.

— Ah ! pauvre enfant, dit-il, c'est pour toi...

Il ajouta entre ses dents :

— Autrement, comme on eût chargé ces gens-là !

Il jeta son sabre et gronda :

— C'est bien !...

Mais, à ce moment, la jeune fille fit un mouvement, ouvrit les yeux, reconnut le colonel et lui jeta les bras autour du corps :

— Vivant !... Ah ! père, que Dieu est bon !

— Ma fille... mon enfant !...

Mais elle se dégagea doucement des bras qui l'enserraient.

— Nous sommes pris, Andrée... Vais tous ces gens...

Non loin, on entendait les trompettes qui sonnaient la charge avec frénésie et les coups de feu qui répondaient aux coups de sabre et aux coups de lance.

— Ce sont les Polonais, murmura le colonel... Si près de la délivrance et ne pouvoir échapper !...

Andrée, cependant, avec une énergie dont son père, jusqu'à ce jour, ne l'eût pas crue capable, déclara :

— Je suis venue pour vous sauver, mon père, et je vous sauverai...

Puis elle ajouta :

— Il faut que je voie un chef espagnol...

— Pourquoi ? Que veux-tu faire ?...

— Laissez-moi agir... je vous en conjure... mon père... et vous êtes sauvé !

Alors Blaisot, désignant don José, qui, à quelques pas de là, donnait des ordres pour la continuation de la défense, dit à Andrée :

— Un chef !... en voilà un...

Elle s'élança ; mais les soldats qu'on lui avait donnés comme gardiens l'arrêtèrent brutalement, lui faisant signe qu'elle était prisonnière.

Alors, à la grande stupéfaction de son père et de Blaisot, la jeune fille tira du dolman qui la vêtait un poignard qu'elle présenta à ceux qui l'entouraient.

Après avoir regardé l'arme curieusement, voilà que, tout à coup, l'un d'eux, frappé de surprise, et avec un grand respect, dit à la jeune fille, en espagnol :

— Suivez-moi, señora ; je vais vous mener à celui que vous voulez voir.

Le comte s'exclama :

— Andrée !... que signifie ?...

— Laissez... père... c'est notre seul espoir de salut...

Elle emboîta le pas à l'Espagnol qui s'était offert à lui servir de guide.

M. de Villeray suivit, escorté de Blaisot et de Descarrières.

Don José s'occupait à organiser une dernière résistance, avec une centaine d'hommes qu'il postait dans les maisons, de chaque côté de la rue.

En arrière, l'armée d'Estramadure prenait ses dispositions pour arrêter les troupes de Soult.

Santa-Cruz avait compris que son devoir était de se faire massacrer là, lui et ce qui lui restait d'hommes.

— Excellence, lui dit en l'abordant l'homme qui guidait Andrée, voici une femme qui se réclame de vous...

Le jeune homme se retourna, toisa d'un coup d'œil rapide le housard qu'on lui amenait et grommela :

— Quelle est cette plaisanterie ?...

Andrée, alors, prit la parole :

— Señor, dit-elle rapidement, il y a six mois, dans un couvent de Santa-Lucia, où je passais la nuit, j'eus l'occasion de sauver la vie d'un chef espagnol insurgé contre l'empereur...

Don José poussa une exclamation :

— C'était vous ?...

A ces mots la jeune fille le regarda, et, alors seulement, le reconnut.

— C'était moi ! dit-elle soudainement radieuse.

Puis elle poursuivit, présentant au jeune homme l'arme qu'elle avait conservée à la main :

— En me quittant, vous m'avez remis ce poignard, me disant que si jamais les circonstances me contraignaient à avoir recours à vous...

Il l'arrêta d'un geste bref de la main.

— Santa-Cruz n'est pas de ceux qui renient les dettes d'honneur, déclara-t-il avec noblesse.

Et à Villeray :

— Vous êtes libre, colonel... Seulement, je vais vous faire accompagner d'un homme à moi qui vous conduira à travers l'armée espagnole pour rejoindre votre corps d'armée... Car, en avant de nous...

Il s'interrompit, se contentant de désigner, de son bras étendu, la masse de cavalerie qui arrivait au loin.

Une sonnerie retentissait au même instant.

— La marche des Polonais ! mon colonel, gronda Blaisot.

Alors M. de Villeray, étendant à son tour la main, répondit :

— Mon devoir est là, señor !... Quand un régiment charge, il doit avoir son colonel en tête !...

En ce moment, des officiers accouraient vers Santa-Cruz, porteurs d'ordres du général en chef.

— Faites donc à votre fantaisie, señor colonel, répondit-il ; dès à présent, je dégage toute ma responsabilité.

Il prit la main d'Andrée, la baisa respectueusement et murmura :

— Señorita, je n'en reste pas moins votre débiteur...

Il tourna les talons, rejoignit un cheval qu'un homme lui tenait en bride, et, sautant en selle, disparut grand train.

— Blaisot, commanda le colonel, en poussant Andrée vers le grognard, je te la confie.

— Et vous... mon colonel ?...

— Cherche une maison éloignée de cette rue... installe-toi dans la cave et n'en bouge pas...

Le vieux soldat sursauta :

— Dans la cave !... clama-t-il, moi, dans une cave... oh !

M. de Villeray lui posa la main sur l'épaule :

— Fais-le pour elle... dit-il ; mon régiment a deux mille hommes... Andrée n'a que toi...

Il ajouta, pour le consoler :

— D'ailleurs, dès que nous aurons emporté le village, tu reprendras ta place dans le rang... Andrée attendra ici les équipages de Sa Majesté...

Au loin, les trompettes faisaient rage, dominant les cris des combattants et le vacarme assourdissant de la fusillade.

— Je pars... poursuivit le colonel. A tout à l'heure...

Il serra sa fille dans ses bras ; puis, brusquement, s'élança vers l'entrée du village.

A cinq cents mètres environ, au milieu d'un nuage de poussière, des éclairs d'acier apparaissaient, fulgurants. Les sabres, les baïonnettes s'élevaient, s'abaissaient, plongeaient.

Les Espagnols — une poignée à peine — luttèrent avec une énergie désespérée contre les Polonais et les arrêtaient, mur vivant impossible à franchir.

Un cheval, en ce moment, effaré par les coups de feu, arrivait du champ de bataille droit sur le colonel. Son cavalier, grièvement blessé, mort peut-être même, traînait à terre, pendu par l'étrier.

M. de Villeray étendit les bras, et la bête, un moment stupéfaite, s'arrêta court.

En un tournemain, le colonel eut dégagé de l'étrier le pied du cadavre.

Puis, d'un bond, il sauta sur la bête.

Celle-ci, fougueuse, indomptable, se cabra, rua, employa pour sa défense tous les moyens que lui suggérait son instinct. Mais elle avait affaire à forte partie.

Les éperons aux flancs, elle dut reprendre le chemin qui conduisait au théâtre de la lutte.

Comme une flèche, M. de Villeray passa au travers des Espagnols, si vite que ceux-ci, surpris d'abord de ce cavalier leur arrivant dans le dos, ne purent distinguer s'il n'était pas un des leurs.

Et quand ils l'eurent reconnu, il était trop tard.

M. de Villeray avait plongé dans la fumée, et, comme une trombe, se précipitait au milieu des combattants.

Les lanciers, découragés de la résistance qu'ils rencontraient, menaçaient de plier.

D'un coup d'œil, M. de Villeray se rendit compte de la situation.

— A moi ! les Polonais !... cria-t-il, dressé sur ses étriers, dominant le carnage de sa haute taille.

Séparé du reste du régiment, un peloton d'hommes s'était formé autour de l'étendard que tenait un vieux sous-officier.

Le colonel se rua vers eux... Il était sans armes !...

Un officier espagnol se jeta sur lui, le sabre levé, prêt à crever le poitrail de sa monture.

M. de Villeray, étreignant entre ses jarrets d'acier les flancs de son cheval, se pencha vers l'Espagnol, le saisit entre ses bras, l'enleva de terre et l'écrasa contre sa poitrine.

Etouffant, l'autre devint une loque humaine sans résistance.

Alors, le tenant d'une main sur le devant de sa selle, de l'autre le colonel lui arracha son sabre.

Puis, répugnant à assassiner cet homme qui n'avait plus de défense, il le rejeta dans la mêlée.

Mais, maintenant, il était armé.

— Polonais ! clama-t-il d'une voix de stentor, Polonais... à l'étendard !...

En ce moment, le sous-officier qui portait l'aigle chancela sur sa selle.

Un coup de feu venait de l'atteindre en pleine poitrine.

Le sabre haut, M. de Villeray se précipita... Taillant, tranchant, pointant, il fit dans la masse grouillante une brèche comme en eût pu faire un boulet.

Et il arriva juste à temps pour saisir l'étendard que la main défaillante du moribond abandonnait...

Le vaillant colonel le brandit au-dessus de sa tête.

— A l'étendard ! Polonais ! hurla-t-il... à l'étendard !...

La vue des trois couleurs, la vue de leur chef qu'ils croyaient mort enflammèrent les lanciers.

Poussant des hurrahs frénétiques, ils se rallièrent et, avec une nouvelle force, revinrent sur les Espagnols... Ceux-ci, qui croyaient avoir déjà partie gagnée, avaient épuisé dans cette lutte acharnée ce qui leur restait d'énergie.

Tout ce qui ne fut pas massacré dans cette charge dernière prit la fuite vers Gamonal.

A un commandement lancé comme un coup de trompette, les pelotons se rassemblèrent, les escadrons se reformèrent, et le régiment, en rangs compacts, se rua sur les traces de M. de Villeray.

— Trompettes ! cria-t-il, la marche du régiment !...

Et ce fut aux accents stridents, sauvages, de cet air de la vieille Pologne, que les lanciers firent irruption dans le village.

La grand'rue fut parcourue avec la rapidité de l'éclair. Les dernières maisons dépassées, la plaine de Burgos apparut, parsemée de fuyards.

De tous côtés, la cavalerie française surgissait. Les dragons, les hussards, les cuirassiers, les chasseurs poussaient devant eux une multitude affolée, sur les talons de laquelle ils entrèrent péle-mêle dans la ville.

L'armée d'Estramadure n'était plus.

CHAPITRE XVII

LA REVUE DU PETIT TONDU

Bien avant l'aube, c'était un fourmillement par la plaine immense où l'armée était campée.

Dans l'ombre, des silhouettes s'agitaient, silencieuses.

Ou bien, à voix basse, des conversations s'échangeaient, rapides, laconiques.

— C'est-y qu't'as une brosse ?...

— Passe-moi le blanc à guêtres...

— Je n'trouve plus d'noir pour mes souliers...

— Ni moi le brillant pour le cuivre...

Parfois, une voix un peu plus élevée demandait :

— Qui qu'a une aiguille et du fil ?...

Ou bien encore :

— Un champoreau à celui qui m'octroie un bouton de capote...

Puis une autre voix, celle d'un sous-officier, qui disait :

— Pressons... pressons un peu... C'est pour six heures...

Et d'autres de répondre :

— Quoi qu'il a donc à être matinal comme ça ?...

— On s'est pourtant bûché, hier !... Y devrait avoir besoin de dormir comme les autres...

Avec conviction, quelqu'un répondit :

— Un empereur... est-ce que ça dort !...

La vérité, c'est que Napoléon devait passer en revue le corps d'armée, au soleil levant.

Il n'avait pas de temps à perdre : on n'était pas encore aux portes de Madrid, tant s'en fallait.

Il y avait encore pas mal d'étapes à franchir avant d'arriver à la capitale, et son intention était de les doubler, si faire se pouvait.

Les rapports reçus la veille lui avaient présenté la situation de l'Europe comme peu rassurante.

Les conséquences du congrès d'Erfurt n'étaient point celles qu'il avait espérées.

Les promesses de la Russie n'empêchaient pas l'Autriche de s'agiter.

Et cet homme extraordinaire qui avait le don de prévoir, à longue échéance, les événements, devinait, depuis la veille au soir, qu'avant peu ses ennemis le forceraient, à peine arrivé en Espagne, à faire face en arrière.

De là sa hâte à rouvrir à son frère Joseph les portes de Madrid, pour pouvoir, ensuite, s'occuper de l'Autriche... Et le meilleur moyen d'aller vite, c'était de ne pas laisser aux Espagnols le temps de se remettre de leur surprise ni celui de se reformer en arrière.

Procéder par coups de foudre... Aller de victoire en victoire... Battaie séparément et simultanément les armées que l'insurrection lui opposait.

Voilà ce que Napoléon avait décidé.

Déjà, Burgos emporté, le corps d'armée de Soult avait poursuivi sa route dans la direction de Reynosa, afin de déborder le flanc gauche de l'armée de Galice.

Pendant ce temps, les trois divisions de cavalerie des généraux Lasalle, Latour-Maubourg et Milhaud se mettaient en marche avec vingt pièces d'artillerie légère pour se porter rapidement, par Lerma, Palencia et Zamora, sur le flanc et les derrières de l'armée anglaise de sir John Moore, massée autour de Valladolid.

Quant au corps du maréchal Victor, duc de Bellune, qui devait faire séjour à Burgos, jusqu'à ce que les deux ailes de l'armée eussent accompli la besogne qui leur était assignée, l'empereur avait décidé de le passer en revue.

Seulement, pour ne pas entraver les mouvements que les circonstances eussent pu nécessiter, cette revue devait avoir lieu dès l'aube.

Deux heures avant le point du jour, les soldats, éveillés en sourdine, s'étaient mis à l'ouvrage.

Après une journée de bataille, ce n'était pas une petite affaire de paraître sur les rangs... en tenue de parade... Le sang, la boue, la poussière, la sueur, ça ternit le cuivre, ça macule les buffleteries, ça souille les uniformes.

Mais les vieux de la vieille étaient trop coutumiers de ces fantaisies impériales pour s'en émouvoir. Et ces changements à vue n'avaient rien qui les troublât.

Seulement, l'obscurité venait compliquer la situation et rendre plus difficile la recherche des instruments nécessaires aux « travaux de propreté ».

À la lueur d'une chandelle piquée dans une baïonnette, M^{me} Tambour vendait les différentes denrées dont la revue imposait aux troupiers un réassortiment immédiat.

Savon, craie, tripoli, cirage, brosses, aiguilles, boutons... Cri-Cri, sa caisse déjà astiquée et luisante comme un soleil, donnait hâtivement un coup d'étrille à Gédéon.

« Dommage qu'on n'ait pas eu le temps de la tondre », soupirait-il de temps à autre, lorsque les dents de l'étrille s'embarraissaient dans la longue et épaisse toison de l'animal.

Et le sergent Cognac de riposter, d'une voix de mauvaise humeur :

— Cire-lui, les sabots, pendant que tu y es...

— Bien sûr que si j'avais le temps...

— ... Et du cirage... ajouta M^{me} Briquet.

Elle allait continuer, mais un juron l'interrompt.

Ce juron, aussi énergique qu'inattendu, c'était Cognac qui venait de le pousser... et d'une voix tonitruante.

— Qu'y a-t-il donc, Cognac ? interrogea-t-elle, toute surprise.

Et Pierre Quiroul de s'esclaffer :

— Un champoreau que le sergent vient de se larder le doigt !...

De fait, le pauvre Cognac était bien embarrassé et donnait l'impression d'un homme très malheureux.

Assis sur une caisse vide, en manches de chemise, il s'épuisait en vains efforts pour faire une reprise à la manche de sa capote qu'un coup de baïonnette avait endommagée de sérieuse façon.

Et il venait de se flanquer un coup d'aiguille dans le doigt.

— Tonnerre ! gronda-t-il en s'adressant à Pierre Quiroul... b... de moucheron, je voudrais t'y voir...

Il ajouta, en suçant énergiquement le sang qui avait perlé aussitôt à son extrémité digitale :

— Y a pas... toutes les fois que j'ai voulu toucher à ce sacré instrument, ça m'a fait la même chose...

Les deux gamins se mirent à rire.

Et la vivandière, avec un grand sérieux, riposta :

— Pourtant, vous n'êtes pas douillet, Cognac ; je me souviens qu'à Eylau, à ce furieux coup de sabre qui vous avait entamé si joliment le bras, vous ne bronchiez pas...

— Même, ajouta Cri-Cri, vous fumiez votre pipe pendant qu'on vous recousait la peau...

Le sergent riposta, du ton le plus naturel du monde :

— J'veous crois... Un coup de sabre, ça fait moins d'mal qu'un coup d'aiguille, et puis, ça surprend moins... On sait que c'est ça qu'on va chercher... tandis que ces maudites engeances...

Et, furieux, il jetait l'aiguille.

M^{me} Briquet dit en riant :

— Allons... n'vous désolez pas... Trempez votre blessure dans un champoreau et passez-moi votre capote...

Le sergent ne se le fit pas dire deux fois et ce fut avec une visible joie qu'il échangea son vêtement contre un verre d'alcool, qu'il se mit à siroter, les yeux mi-clos, les lèvres souriantes.

L'aube commençait à blanchir l'horizon et, dans la plaine, l'obscurité devenait moins intense.

On commençait à avoir une perception plus nette du grouillement humain qui se trouvait là.

— Et toi, Pierre !... s'exclama Cri-Cri, en s'adressant à son cousin, as-tu du fil et des aiguilles dans ta giberne ?

— Pour ?... interrogea l'autre, avec de grands yeux stupéfaits.

— Pour coudre les sardines que l'empereur va te donner... Le jeune tambour devint tout pâle et balbutia :

— Tu te moques...

Cri-Cri bondit et s'écria :

— Mé moquer !... Nom d'un tonnerre ! je t'jure qu'y en a pas un, dans la division, qui les mérite plus que toi... Si... le sergent Cognac, peut-être... car, c'est pas pour dire, mais y s'est crânement conduit...

Le vieux effila ses moustaches d'un air suffisant et inclina la tête.

— Merci bien... ricana-t-il.

Un roulement de tambour s'entendit tout à coup, puis un coup de trompette.

Les deux gamins sursautèrent, empoignèrent leurs caisses, disant :

— On rappelle pour le réveil !... du trot...

Et Cognac de supplier M^{me} Briquet :

— Vite... ma petite Pascaline... vite...

A la hâte, la brave femme bâtitait tant bien que mal une reprise.

— Pourvu que ça tienne le temps de la revue, disait-elle en tirant l'aiguille ; après, on verra à faire quelque chose de plus soigné...

Et Cognac, écarquillant les yeux, de répliquer :

— Sur... car, sans offense, madame Briquet, ça a l'air d'être cousu comme avec une baïonnette...

La vivandière se mit à rire et lui lança sa capote à la tête.

— Et allez donc... dit-elle. On vous en paiera, des femmes de chambre.

Il la saisit par la taille, fit mine de l'embrasser.

Mais, d'un vigoureux coup de poing, elle l'écarta :

— Devant Briquet, tant que vous voudrez ; mais en son absence... Voyons, c'est-y du courage français, ça, que d'attaquer une place qui n'a pas de garnison ?...

Tout en boutonnant son vêtement, Cognac riposta :

— Vous êtes trop modeste pour vous, madame Briquet ; à vous seule, vous représentez encore un joli corps de troupe.

Et il s'enfuit, criant :

— A tout à l'heure !...

Tambours, clairons, trompettes faisaient maintenant un vacarme assourdissant, jouant à l'unisson le réveil en campagne. Le jour se levait rapidement et on connaissait la ponctualité de l'empereur.

Il avait annoncé la revue pour le premier rayon du soleil, et on savait qu'il n'était jamais en retard.

De tous côtés, des officiers d'ordonnance galopèrent sur la plaine, veillant à ce que chaque corps de troupe occupât bien l'emplacement indiqué sur les états du grand chef d'état-major.

Le réveil sonnait, chaque clique rejoignit son régiment et on fit l'appel.

Chose triste qu'un appel le lendemain d'une bataille !

Le mot « absent » sonne à chaque instant comme un glas, et, à mesure que l'on s'avance vers la gauche des compagnies, les mines s'allongent, les regards s'attristent et l'attitude devient moins crâne.

Instinctivement, les têtes se tournent vers la place qu'occupait, la veille encore, celui dont on vient de prononcer le nom.

Soudain, des fanfares éclatèrent et, des portes de Burgos, un brillant état-major sortit, dont les dorures et les chamarrures étincelaient aux premiers rayons du soleil levant.

C'était l'empereur qui arrivait.

Comme par enchantement, il se fit dans la plaine un religieux silence.

Puis les tambours battirent, les clairons et trompettes sonnèrent aux champs.

Ensuite, l'empereur ayant mis pied à terre, roulements et sonneries cessèrent, et la revue commença.

Ce n'était point une de ces revues de parade, comme Napoléon en passait quelquefois, et qui n'avaient pour but que de se montrer aux troupes et de se faire acclamer par elles.

Les circonstances étaient graves. La campagne qui s'ouvrait s'annonçait comme devant être particulièrement rude, à en juger par la bataille livrée la veille.

Napoléon estimait indispensable de réchauffer un peu le zèle de ses soldats, de leur mettre au ventre ce feu sacré qu'une parole seule de lui allumait en eux, de prendre en un mot contact avec eux, de façon que leur fussent moins pénibles les sacrifices et les épreuves que les circonstances allaient leur imposer.

C'est qu'il les connaissait, ses grognards ! C'est qu'il savait que rien, pas même la citation à l'ordre du jour, pas même les grades, ni les croix, ne produisaient sur eux une impression semblable à celle que produisait la moindre parole.

En outre, il y avait des détails matériels qu'il voulait vérifier par lui-même.

On sait quels soins il apportait au bien-être de son armée, et il n'avait dans les fournisseurs militaires qu'une très médiocre confiance.

A pied donc, suivi du chef de l'état-major de l'armée, de l'intendant principal, du général commandant la division, de celui commandant la brigade, il passait devant chaque régiment, accompagné en outre du colonel, que, d'une voix brève, il interrogeait sur ses officiers.

Pour chaque compagnie, c'était le capitaine auquel il s'adressait pour avoir, sur tel ou tel homme, des renseignements... D'ailleurs, c'était là, pour lui, plutôt un moyen de prendre plus intimement contact avec les officiers, car, fort habilement et pour augmenter sa popularité dans la troupe, il examinait attentivement, avant toute revue, les notes qui lui étaient remises auparavant, concernant les corps qu'il allait examiner ; et, doué d'une prodigieuse mémoire, il retenait aussi bien les noms que les notices qui s'y trouvaient jointes...

Dans chaque régiment, donc, il allait, interrogeant les colonels sur les officiers tués ou hors de service, se faisant donner les états, et pourvoyant lui-même aux remplacements nécessités par les vacances...

Lui-même aussi, il procédait séance tenante à la distribution des récompenses, comme à la proclamation des avancements...

Et l'empereur estimait fort justement que ceux qui méritaient une récompense avaient le droit d'en pouvoir jouir de suite, car Dieu seul savait s'ils avaient une heure, un jour ou un an à en jouir !

Au fur et à mesure qu'il passait d'un régiment à l'autre, la musique jouait la marche du régiment. Après quoi, tambours et clairons battaient et sonnaient aux champs.

En arrivant devant le 5^e léger, le maréchal Victor dit à l'empereur, à haute voix :

— Sire, un régiment qui s'est particulièrement distingué hier...

L'empereur inclina la tête et, très haut, pour être entendu, répliqua :

— Pensez-vous, monsieur le maréchal, que j'aie besoin qu'on me signale mes plus braves?... Ils étaient avec la division Mouton... ils se sont fait remarquer : c'est tout dire...

Cri-Cri poussa le coude de Pierre Quiroul et lui murmura à l'oreille :

— Si t'as pas tes sardines...

Mais il se tut : l'empereur commençait son inspection.

Devant Cri-Cri, il s'arrêta, regarda un moment le gamin de cet œil gris, si perçant, tapota la joue du petit tambour...

— Ah ! te voilà, garçon, dit-il avec un léger sourire, tu as marché, hier ?

— Oui, Sire, comme vous voyez...

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Rien, Sire... L'honneur d'avoir marché avec les lapins du général Mouton me suffit...

Napoléon le regarda encore et dit :

— Ça ne me suffit pas, parle.

— En ce cas, Sire, y a mon cousin...

L'empereur l'interrompit ; la frimousse éveillée du gamin venait de lui remettre subitement en mémoire la conversation qu'il avait eue avec lui, à Vittoria...

En même temps, il se souvint des états qui lui avaient été mis sous les yeux, au courant de cette même nuit.

— Pierre Quiroul... dit-il.

Le jeune garçon, d'une voix qui défaillait, répondit :

— Présent...

L'œil perçant de Napoléon alla le chercher dans les derniers rangs, où il s'était réfugié...

— Avance un peu, commanda-t-il.

Pierre, les jambes défaillantes, obéit ; et, les talons joints, la main droite à la visière du shako, s'immobilisa.

— Veux-tu être caporal ? demanda Napoléon.

— Sire... balbutia le pauvre Pierre, complètement médusé.

— Eh bien ! tu es caporal... Va, mon garçon, et continue, si tu veux être un jour maréchal de France...

Sur cette plaisanterie, l'empereur tourna le dos et poursuivit son inspection.

Alors, Pierre recouvra soudain sa voix et, à pleins poumons, se mit à hurler :

— Vive l'empereur !...

Cependant, Napoléon passait dans les rangs, examinait, avec la même minutie qu'un commandant de compagnie, les vêtements, les armes, les munitions...

Tout à coup, il s'arrêta devant la dernière file de la 4^e compagnie du 5^e léger...

Là, en serre-file, se tenait Cognac.

Un long moment, l'empereur tint le sous-officier sous son regard d'aigle.

Puis, de cette voix brusque qui faisait frissonner les officiers, mais à l'intonation de laquelle les troupiers, eux, ne se trompaient pas :

— Avance, commanda-t-il.

Saluant, le vieux troupier s'arrêta à trois pas de l'empereur.

— Combien de service ? demanda celui-ci. Vingt-trois ans, n'est-ce pas ?...

— Oui, Sire, répondit Cognac tout radieux.

— De campagnes ?...

— Toutes...

— L'Égypte aussi ?

— Oui, Sire, l'Égypte aussi...

Bien qu'il sût à quoi s'en tenir là-dessus, Napoléon ne put s'empêcher de sourire d'un air satisfait...

L'Égypte était une des campagnes au souvenir de laquelle il se reportait le plus volontiers.

— Combien de blessures ? demanda-t-il.

— Sept seulement, Sire.

Et, à faire cette réponse, le grognard avait tellement l'air piteux que l'empereur et son état-major ne purent s'empêcher de rire...

— Depuis combien de temps es-tu sergent ?

— Huit années, Sire... c'était à Marengo.

L'empereur haussa les sourcils d'un air surpris.

— Huit ans ! tu n'as donc rien fait depuis ce temps-là ?

— Je me suis battu pour Votre Majesté, Sire...

Cette fois, Napoléon fronça les sourcils.

— Est-ce à dire, mon camarade, que Sa Majesté soit une ingrate qui ne sait pas récompenser les services rendus ?... Tu devrais être capitaine...

En disant ces mots, Napoléon se tournait vers les officiers qui l'entouraient, semblant leur demander l'explication de cette anomalie...

Ce fut Cognac qui se chargea de la lui donner.

— Que Votre Majesté me pardonne, murmura-t-il ; je ne sais pas lire.

— Diable !...

Un silence suivit cette interjection impériale. Puis, Napoléon eut un hochement de tête.

— Bah ! plaisanta-t-il ; après tout, il ne s'agit pas de faire la lecture sur un champ de bataille, mais bien de se battre...

Et, après une nouvelle réflexion :

— Je te fais lieutenant, déclara-t-il.

Le visage du grognard s'empourpra...

Il sembla que ses yeux allaient sortir de leur orbite ; ses lèvres grimacèrent un sourire qui devint une grimace.

Une larme perla à l'extrémité de ses cils rudes et courts de troupier.

L'émotion l'ébranlait, le serrait à la gorge comme dans une main d'acier...

Enfin, quand il put parler, ce fut pour dire :

— N... de D... Sire... c'est pas trop tôt !

L'empereur fit semblant de n'avoir pas entendu. Il poursuivit sa revue...

Alors, dans la compagnie, ce fut un échange de félicitations très sincères...

Le vieux Cognac était aimé de tout le monde, et l'avancement dont il venait d'être honoré causait une joie générale...

En même temps, il semblait que l'honneur qui venait de lui être décerné rejaillissait un peu sur chacun...

Cri-Cri seul était modéré dans ses félicitations.

Et sa modération était même si visible que Pierre Quiroul ne put s'empêcher de lui dire :

— Quoi donc ? il semblerait que t'es pas content...

— Moi ! oh ! par exemple... seulement, j pense à m'man à laquelle ça va faire de la peine...

— De la peine ?...

— Dame ! s'pas, depuis le temps qu'on roule par les routes, de compagnie, on n'est pas sans s'être habitués les uns aux autres. Le sergent était comme qui dirait de la famille... tandis que maintenant...

Le visage honnête de Cognac se courrouça.

— B... de moucheron... gronda-t-il... c'est-y parce que je suis lieutenant que je mépriserais les amis ?...

— C'est pas ça... mon lieutenant, riposta le gamin ; seulement, quand vous n'allez plus être là... ça nous semblera drôle...

Le grognard sursauta :

— Plus être là !... plus être là !

— Dame... vous allez quitter le régiment...

Cognac s'immobilisa, semblant changé en statue de sel...

— Et pourquoi, donc... interrogea-t-il, que je le quitterais le régiment ?...

Du haut de sa grandeur, le tambour-major laissa tomber ces mots :

— Dame... rapport à l'avancement... Faut changer de corps... T'as pas la prétention d'avancer sur place...

C'était là, et c'est encore là, une des règles fondamentales de l'avancement...

Seul de toute sa compagnie, Cognac, absorbé par sa joie, n'y avait point songé.

Il murmura, atterré...

— Ah ! ben... Ah ! ben...

Sa face reflétait le désenchantement profond qui venait de se produire en lui.

Cette compagnie, c'était sa famille...

Il y en avait quelques-uns, — très peu nombreux, il est

vrai, — avec lesquels il avait fait la guerre de la République.

Les autres, les recrues, ceux qu'il avait mis au port d'armes, il les aimait comme ses enfants...

Et il lui allait falloir quitter tout cela... Un déchirement se faisait en lui... Un sanglot s'étrangla dans sa gorge et, d'un revers de main, il essuya une larme qui, débordant sa paupière, menaçait de rouler sur sa joue flétrie.

— Ah ! tonnerre de sort !... grommela-t-il tout à coup... non... par exemple... non !...

Il bouscula les soldats qui formaient cercle autour de lui, et, l'arme au bras, fila par la plaine, se dirigeant vers le groupe doré qui escortait l'empereur...

Son désespoir lui donnait de l'audace... Et c'est pourquoi, ayant fait une conversion habile, il se trouva tout à coup sur le passage de Napoléon.

Celui-ci s'arrêta brusquement devant le sous-officier, qui lui présentait les armes.

— Toi ! s'exclama-t-il ; que veux-tu ?...

— Y a, mon empereur, répondit Cognac fort ému, que vous venez de me nommer lieutenant... à ça, j'ai rien à dire...

— Je l'espère bien...

— Seulement... voilà le *hic*... comme dit l'autre ; j'voudrais pas quitter ma compagnie...

Napoléon connaissait trop bien l'âme de ses soldats, pour ne pas deviner — sans qu'il eût la peine de s'expliquer — ce qui se passait dans l'âme de celui-ci...

C'étaient là des sentiments qu'il avait trop encouragés pour ne pas les comprendre, pour ne pas les approuver, en lui-même...

— Il n'y a pourtant pas moyen d'avancer autrement...

— J'vous ai pas demandé d'avancer... mon empereur...

— Possible... mais, si, moi, j'estime que tu mérites d'être lieutenant...

Cognac haussa les épaules avec désinvolture.

— Bast... Votre Majesté sera pas en peine d'en trouver qui le méritent autant que moi...

Autour de Napoléon, les grands officiers examinaient curieusement le brave homme...

On voyait que l'empereur s'amusait de la scène, et alors, chacun la trouvait amusante...

— Alors... tu refuses ? demanda Napoléon.

— Pour sûr, Votre Majesté !... s'exclama Cognac... Assurément, ça m'embêterait de vous causer de la peine, mais ça m'embêterait encore plus de quitter ma compagnie...

L'empereur fronça les sourcils, mais pour la frime...

Car, au fond de ses yeux on voyait une petite lueur que

son entourage connaissait bien et qui trahissait un contentement intérieur.

— Eh bien... tu ne la quitteras pas, ta compagnie, finit-il par dire...

Radiieux comme si on l'eût nommé maréchal, le brave Cognac se mit à hurler d'une voix de stentor :

— Vive l'empereur !...

Et, pour accentuer davantage sa manifestation, il brandissait à bout de bras son shako immense.

— Merci, Votre Majesté, dit-il...

Et il s'appretait à tourner les talons... Napoléon commanda :

— Approche encore.

Le sergent fit trois pas et se trouva tout près de l'empereur...

Celui-ci, alors, décrocha de sa poitrine la croix de la Légion d'honneur et, de ses propres doigts, l'attacha à la capote de Cognac...

— Je te fais officier de la Légion d'honneur, dit-il.

Le sergent demeura un moment immobile, les yeux fixes, les lèvres crispées dans une grimace étrange...

— Eh bien ! demanda Napoléon, ça te va-t-il ?

Le pauvre Cognac, la gorge étranglée d'émotion, ne put d'abord que balbutier :

— Ah ! Sire... Ah ! Sire...

Puis, reprenant audacieusement possession de lui-même :

— Ah ! tonnerre de sort, mon empereur ! dommage que le bon Dieu ne m'ait donné qu'une peau...

— Et pourquoi ça, mon brave ?...

— Parce que j'aurais eu de la joie à en faire crever plusieurs au service de Votre Majesté...

L'empereur sourit ; rien ne lui faisait jamais plus plaisir que ces manifestations, traces de fanatisme, de la part de ses braves troupiers...

— Mon camarade, répondit-il en laissant retomber sa main sur l'épaule de Cognac, comme tu n'en as qu'une, je t'ordonne de la ménager...

— Vive l'empereur !...

Napoléon tourna les talons et s'éloigna, suivi de son état-major.

À grandes enjambées, Cognac rejoignit sa compagnie...

La croix qui étincelait sur sa poitrine fit loucher les braves du 5^e.

— Mâtin ! disait-on... y n's'embête plus, Cognac... le v'là lieutenant et décoré...

Les moustaches hérissées, le vieux brave riposta :

— Lieutenant ! moi ?... J'ai donné ma démission.

— Pas possible !...

— C'est comme ça !... Sire, que j'y ai dit, j'veux pas quitter mes copains du 5^e ; j'suis désolé de vous désobliger... mais c'est comme ça.

On ouvrait de grands yeux, stupéfait d'une telle audace.

— Et alors ?

— Alors, il m'a frappé sur l'épaule, en m'disant : « J'comprends ça ; quand on a une famille, faut pas la quitter ! » et y m'a donné sa propre croix, pour me marquer sa satisfaction... Voilà...

Après cette traduction, quelque peu fantaisiste, de la scène qui venait de se passer entre l'empereur et lui, Cognac s'en fut reprendre sa place de serre-file...

Mais, déjà, ce bruit s'était répandu et, courant comme une traînée de poudre, était parvenu à l'extrémité du régiment. Cri-Cri exultait.

— C'est m'man qui va être contente ! dit-il au sergent.

— Tu crois que ma décoration va lui faire plaisir ?...

— C'est pas ça... Votre décoration... elle s'en fiche...

Cognac, abasourdi, eut un haut-le-corps.

— Comment ! elle s'en fiche...

— Parbleu !... Admettez un peu que l'empereur ne vous ait pas décoré, c'est-y ça qui vous aurait retiré vos années de service, vos campagnes, vos blessures ?... Non, n'est-ce pas ?... Alors ?...

Cela était d'une telle logique, que le vieux sergent ne trouva rien à répondre. Cri-Cri ajouta simplement :

— Non ; elle sera contente... parce que vous ne nous quittez pas...

Une journée si bien commencée devait se terminer dans l'allégresse...

Un peu avant le soir, un courrier arriva au quartier général.

Il apportait la nouvelle d'une victoire remportée par nos braves sur l'armée espagnole de Galice, commandée par le marquis de La Romana, auquel était adjoint le corps d'armée anglais du général Blacke...

C'était à Espinosa de los Monteros que venait de se passer ce brillant fait d'armes où quarante-cinq mille hommes avaient été défaits par un simple corps d'armée...

Plus de la moitié avaient été tués, noyés ou faits prisonniers.

M^{me} Tambour sut trouver, dans le fond de sa carriole, une vieille bouteille d'eau-de-vie qu'elle promenait depuis bien longtemps, attendant une occasion solennelle de la déboucher.

Une victoire et la décoration de son vieil ami, c'était assurément là non seulement une occasion, mais deux occasions...

Pour s'amuser, elle s'était d'abord fait tirer l'oreille...

— Peuh ! avait-elle répondu à Cri-Cri, s'il m'avait fallu, — depuis que je suis dans le métier, — avoir une bouteille pour chaque victoire, ma carriole n'aurait pas suffi à transporter des fûts.

— Bien répondu, avait fait Pierre Quiroul...

— Possible... mais un brave, ça ne se décore qu'une fois, riposta Cri-Cri, et c'est un honneur pour nous que la croix que lui a remise l'empereur...

Alors, Pierre, qui regardait sans discontinuer les superbes galons de laine que sa tante lui avait cousus sur les manches, dit à son tour :

— Y m'semble qu'on n'est pas non plus deux fois caporal dans sa vie, et que des galons, ça a coutume de s'arroser...

Enfin, vaincue par tant d'arguments, meilleurs les uns que les autres, la vivandière avait débouché la bouteille et on avait trinqué à la ronde.

— Y n'manque que ce brave Briquet... fit Cognac en essuyant ses moustaches d'un revers de main...

— Mon pauvre homme, murmura M^{me} Tambour... Dieu sait où il est, à cette heure !

— Peut-être bien en France, dit Pierre, puisque la capitulation dit que les troupes prises à Baylen seront rapatriées.

Et Cri-Cri de s'exclamer en frappant ses mains l'une contre l'autre :

— P'pa est fichu d'arriver au moment où nous nous y attendrons le moins... c'pas, sergent ?

Cognac, pour se dispenser d'une réponse embarrassante, huma, avec une apparence de délices, ce qui restait d'alcool dans le fond de son verre.

C'est que lui savait la vérité navrante.

Dans la journée, un peu avant la nouvelle de la victoire d'Espinosa de los Monteros, il en était arrivé une autre au quartier général.

Et cette autre, on l'avait gardée en sûreté, par crainte de démoraliser les troupes.

Contrairement aux conditions stipulées dans la capitulation de Baylen, les Espagnols avaient retenu prisonnières les troupes du général Dupont et les avaient entassées, soit sur des pontons, dans la rade de Cadix, soit dans l'île déserte et inhospitalière de Cabrera.

Ces malheureux mouraient par centaines, de faim, de maladie et de misère.

Et cela le navrait de voir cette femme, ces enfants exprimer de si invraisemblables espoirs au sujet de ce malheureux Briquet, peut-être mort à présent et la proie des bêtes marines.

Pour chasser ces idées tristes, Cognac tendit de nouveau son verre et, d'un seul coup, avala une rasade d'eau-de-vie. Et ainsi de suite jusqu'à ce que la bouteille fût vide.

Le nouveau légionnaire ne fut content que lorsque son nez eut pris une belle couleur pourpre, pareille à celle du ruban qui attachait la croix sur sa capote.

CHAPITRE XVIII

LES LANCIERS POLONAIS

Le 22, le maréchal Moncey avait remporté, à Tudela, une importante victoire sur les troupes du général Castaños, au nombre de quarante-cinq mille hommes.

La cavalerie française avait poursuivi les hussards jusqu'à Mallen, dans la direction de Saragosse, et jusqu'à Tarazona, dans la direction de Soria.

Sept drapeaux, trente pièces de canon avec leurs attelages et leur caissons, douze colonels, trois cents officiers et trois mille soldats prisonniers furent les trophées de cette victoire.

Plus de quatre mille hommes avaient été tués ou noyés dans l'Èbre.

Le maréchal Ney fit aviser l'empereur qu'il suivait à la trace les débris de l'armée espagnole et qu'il ne la lâcherait pas d'une semelle.

Napoléon, qui, parti de Burgos le 22, s'était porté successivement sur Lerma et sur Aranda, vint placer, le 29, le quartier impérial au village de Bocequillas.

Il s'était déterminé à marcher avec le corps du maréchal Ney, tandis que les armées de droite et de gauche achevaient la dispersion des troupes vaincues, pour empêcher la jonction de leurs débris avec le corps d'armée qui couvrait la capitale.

Le 28, au soir, l'avant-garde du corps français avait atteint et battu une arrière-garde ennemie, au défilé de Buierra, sur le Xalon, près Medina-Celi.

Puis la marche avait continué, plus lente, par crainte de tomber dans une embuscade.

La nature de plus en plus montagnaise du pays se prêtait à merveille à une surprise, et le maréchal Victor était un trop vieux routier pour commettre la moindre imprudence.

C'était lui dont les troupes marchaient en tête de l'armée du centre.

Il avait remplacé le maréchal Soult, chargé spécialement de poursuivre, comme on l'a vu dans un précédent chapitre, les débris de l'armée de Galice dans les Asturies.

Le 30, ses pointes d'avant-garde firent halte. Elles étaient arrivées non loin du Somo-Sierra, défilé extrêmement dangereux, par lequel passe la route de Madrid.

Étroit comme un goulet, il était dominé par des hauteurs rocheuses que leurs flancs presque à pic rendaient, pour ainsi dire, inaccessibles. Les sommets étaient couverts de bois touffus, dans lesquels un corps d'armée tout entier eût pu se cacher.

Des pièces de canon, en batterie, pouvaient prendre la chaussée en écharpe, et anéantir tout ce qui aurait l'imprudence de s'y aventurer.

Le maréchal lui-même vint aux avant-postes s'assurer de la position de ses troupes.

Il était accompagné de quelques-uns de ses officiers d'ordonnance, et minutieusement, la lorgnette à la main, il fouillait le terrain qui s'étendait en avant.

Mais ce fut en vain ; les roches monstrueuses ne décélaient pas la présence de ceux que la logique indiquait comme étant embusqués là.

Il frappa du pied avec impatience et murmura, comme se parlant à lui-même :

— Il faudrait les forcer à se découvrir...

— Envoyez une reconnaissance, monsieur le maréchal...

Deux officiers avaient, en même temps, presque à l'unisson, prononcé ces mêmes paroles.

Et, ces paroles, ils les avaient accompagnées d'un geste signifiant clairement qu'ils s'offraient pour cette périlleuse mission.

Le maréchal sourit, les regarda et répondit :

— C'est bien, cela, monsieur Descarrières... Malheureusement, j'ai à votre sujet des recommandations spéciales... Son Excellence le grand-duc de Berg m'a encore écrit à votre endroit, ces jours derniers...

Il ajouta, tournant la chose en plaisanterie :

— Vous êtes un homme surveillé... paraît-il...

Descarrières ne put réprimer qu'à grand-peine un mouvement de colère.

— Cependant, monsieur le maréchal, tenta-t-il d'objecter...

Mais le duc de Bellune lui tourna le dos, pour examiner l'autre concurrent.

— Ah !... monsieur Cerizay, s'exclama-t-il, vous êtes bien jeune pour une semblable expédition !...

— Mais, monsieur le maréchal...

— Ces Espagnols ont plus d'un tour dans leur sac : ce sont des renards dont il n'est pas commode de dénicher le terrier...

Le jeune sous-lieutenant, tout rouge de son audace, répliqua :

— Mon Dieu, monsieur le maréchal, si j'osais, je me permettrais de vous dire que vous exagérez peut-être beaucoup la difficulté...

— Ah ! bah !... et comment vous y prendriez-vous donc, constrict ?...

— De la manière la plus simple du monde, monsieur le maréchal, je piquerais au galop sur la chaussée, tout droit devant moi, et si l'on me tire dessus... ce serait une preuve évidente que la route est gardée...

Cela était d'une si remarquable naïveté, mais en même temps d'une témérité tellement folle, que le maréchal regarda son interlocuteur...

— C'est sérieusement que vous parlez ? murmura-t-il.

— Oui... monsieur le maréchal...

Victor laissa tomber sa main sur l'épaule de Pascal Cerizay.

— C'est ainsi qu'on parle lorsqu'on est jeune, dit-il avec un soupir, c'est ainsi que je parlais autrefois... Mais, maintenant... il faut plus de prudence...

Une voix, derrière eux, dit dans l'ombre :

— Et quand l'éclaircur serait tué, qui est-ce qui rapporterait les renseignements ?

Le maréchal et ses officiers se retournèrent, surpris.

Le sergent était là qui, la pipe aux dents, avait écouté le colloque tenu entre le duc de Bellune et ceux qui l'accompagnaient.

— Voilà qui est bien raisonné, mon camarade, dit-il ; et toi, qu'est-ce que tu ferais à ma place ?...

Cognac, très flatté de la question, retira sa pipe et porta la main droite à la visière de son shako.

— Moi, mon-maréchal, dit-il sans embarras, ce que je ferais ?... d'abord, j'prendrais pas de cavalerie... mais seulement de l'infanterie... et encore, dans l'infanterie, j'choiserais quelques bons lapins, ayant déjà fait la guerre et connaissant les tours de bâton de ces hidalgos...

Pascal Cerizay haussa les épaules.

— De l'infanterie ! ricana-t-il, c'est le moyen d'être renseigné rapidement...

— Peut-être, non... mais sûrement...

Et Cognac d'ajouter :

— C'est assurément très crâne d'aller faire fantasia sur une route ; mais outre qu'un fantassin peut aussi bien paraître qu'un cavalier, c'est pas de ça qu'il s'agit... S'agit d'aller chercher des renseignements et de les rapporter...

Le maréchal écoutait en hochant la tête, d'un air approbatif, un sourire satisfait aux lèvres.

— Et, demanda-t-il au bout d'un moment, te chargerai-tu de ça, mon camarade ?...

Cognac sembla grandir de deux pieds.

— Si je m'en chargerais !... c'est-à-dire, mon maréchal, que j'vous le demande instamment...

Il frappa sur sa poitrine, à l'endroit où était épinglée la croix de la Légion d'honneur.

— L'empereur m'a donné ça... continua-t-il. Je veux lui prouver que c'est bien placé... et... voilà...

Le duc de Bellune lui prit la main.

— Voilà qui est parlé... Prends-moi donc une douzaine de lapins comme toi, explore-moi ce défilé et reviens, sans tarder, avec des renseignements que je ferai tenir à Sa Majesté...

Le vieux sergent eut un geste plein d'assurance.

— Ayez pas peur, mon maréchal, déclara-t-il ; si c'est pas moi qui reviens, ça sera un autre... Ça n'a pas d'importance, c'pas ?...

Il tourna les talons et se dirigea vers le poste de grand'garde.

— Monsieur le maréchal, insista Pascal Cerizay, laissez-moi aller avec ce sergent, en qualité de volontaire... sous ses ordres... Croyez-vous que ce soit un mal qu'il y ait avec lui — un brave, à coup sûr, mais peut-être pas suffisamment éclairé — quelqu'un capable de juger la situation au point de vue militaire ?

Le duc de Bellune sourit et pinça amicalement l'oreille du jeune homme.

C'était là une façon qu'il avait prise à l'empereur.

— Je vois ce que c'est... On veut la croix.

Pascal Cerizay se troubla.

— Dame... monsieur le maréchal, après l'assaut de l'arsenal, lors de l'échauffourée de Madrid, on m'avait promis... on m'avait fait espérer...

— C'est bien... allez, mais vous serez sous les ordres de ce vieux brave...

Quand le jeune homme, tout radieux, se fut éloigné, courant presque pour rattraper Cognac, Descarrières murmura :

— Et moi, monsieur le maréchal ?...

Bellune lui posa la main sur l'épaule.

— Vous, mon cher garçon, je vous garde.

— Oh ! monsieur le maréchal...

— Ordre de l'empereur...

Descarrières, la bouche close par ces mots, s'inclina.

Le maréchal, le bras familièrement passé sous celui du lieutenant, regagnait son quartier à pas lents.

— Oui... on sait de vos façons... monsieur l'amoureux, dit-il sur un ton mi-plaisant, mi-apitoyé... On sait que, pendant quinze jours, vous avez fouillé Burgos, dans tous les

coins, risquant votre existence dans les plus folles aventures... passant des couvents dans les coupe-gorge.

— Hélas ! monsieur... si vous saviez comme je l'aime...

Puis, après cet aveu, le jeune homme ajouta :

— En tout cas, mes chefs peuvent me rendre cette justice que mon service n'a jamais souffert...

Le maréchal pressa le bras de Descarrières.

— L'empereur le sait... il est aussi au courant de votre intrigue ; il a bien voulu dire qu'il vous plaignait, mais il ne veut pas qu'une amourette lui coûte un aussi bon officier.

— Une amourette ! s'écria le jeune homme.

Bellune crut devoir l'apaiser.

— Là... là... ne nous emballons pas... monsieur le lieutenant... Sa Majesté n'est plus à l'âge où l'on vient gratter de la guitare sous les balcons des belles... L'empereur juge les choses en homme d'expérience et en chef d'armée qui porte à ses officiers une affection de père.

En ce moment, une petite troupe les croisa en tête de laquelle Bellune reconnut le sergent Cognac, aux côtés duquel marchait Pascal Cerizay à cheval.

Quelques hussards escortaient les fantassins.

— Bonne chance, sergent !... fit le duc.

— Merci, mon maréchal, dit gaiement le grognard, et assurez Sa Majesté qu'on fera de son mieux...

A peine franchie la ligne des sentinelles, Cognac prit ses dispositions de marche en avant.

D'abord, les hussards reçurent l'ordre de se tenir à mille mètres environ de la petite troupe, groupés, de manière à pouvoir résister à une attaque faite à l'improviste.

Défense leur fut faite de prendre une autre allure que le pas, sauf, bien entendu, au cas où il faudrait arriver au secours des fantassins.

Ceux-ci se divisèrent en trois troupes, composées chacune de quatre hommes.

Cognac prit le commandement de celle du milieu, qui devait suivre la route de Madrid.

Les deux autres s'engagèrent, l'une à droite, l'autre à gauche, dans les rochers, de manière à gagner les crêtes.

Pascal Cerizay, marchant à pied avec Cognac, tirait par la bride son cheval, qu'il avait conservé, de manière à pouvoir se porter, en un temps de galop, soit vers l'une ou l'autre des deux petites troupes, soit même vers son peloton de hussards.

La nuit, d'un noir d'encre, favorisait l'audace de Cognac et de ses compagnons, des nuages sombres, poussés par un vent du nord, galopèrent dans le ciel comme une troupe de chevaux au galop.

Et ce n'était qu'en se courbant sur le sol que les troupiers

pouvaient s'assurer des endroits où ils mettaient le pied. Les pauvres diables qui s'étaient aventurés dans les rochers ne devaient pas être à la noce.

Pour plus de sûreté, Pascal avait enveloppé les sabots de son cheval avec les lambeaux d'une mauvaise couverture et les soldats cachaient les batteries de leurs armes sous leur capote.

On avançait lentement, mais on avançait ; et, au fur et à mesure que l'on gravissait la pente, elle se dressait plus raide, bordée de droite et de gauche par des roches de plus en plus hautes, de plus en plus monstrueuses.

— Tonnerre de sort ! grommela Cognac à l'oreille de Pascal Cerizay, si c'est tout le temps comme ça, on va finir par n'plus voir le ciel...

Le jeune homme répliqua :

— Il n'y aurait même pas besoin d'artillerie ; il leur suffirait de nous faire couler, de là-haut, des fragments de roches, pour anéantir des régiments entiers en quelques minutes...

Comme il achevait ces mots, voilà que, sur leur droite, ils entendirent un coup de feu... puis un deuxième... Et, durant quelques secondes, la nuit se trouva rayée d'éclairs...

— Mille bombes ! gronda Cognac, v'là nos lascars découverts...

— Que faisons-nous ?...

Le grognard réfléchit durant quelques secondes ; puis, nettement, avec la décision d'un chef d'armée :

— Vous, mon lieutenant, rejoignez au galop votre peloton, retournez à l'endroit où nous nous sommes séparés et tentez l'escalade par le sentier que mes fantassins ont pris...

— Bien... et vous ?...

— Ne vous occupez pas de moi ! nous nous retrouverons là-haut.

Pascal sauta en selle et disparut dans l'ombre, au galop désordonné de son cheval.

— Mes petits lapins, déclara alors Cognac, notre chemin, à nous, le voilà !...

Et il montrait la muraille de granit !

— Ben, quoi !... et des ailes ?... demanda un troupière.

— C'est-y alors que t'as volé ton nom, mon camarade ?... T'est un voltigeur, pas ? Eh bien ! voltige... D'ailleurs, vous n'avez qu'à faire comme moi...

Il avait retiré prestement la baïonnette du canon et jeté son fusil en bandoulière. Puis, la baïonnette à la main, il tâta la roche, il enfouissait, dans la première fissure rencontrée sous ses tâtonnements, la pointe d'acier, posait le pied sur cet échelon improvisé, s'accrochait d'une main à

tout ce qu'il rencontrait, touffe d'herbe ou anfractuosité rocheuse.

Les autres, derrière lui, faisaient de même.

En moins d'un quart d'heure, ils eurent atteint le sommet. Là, à cinquante pas à peine, des silhouettes se voyaient luttant dans l'ombre.

— En avant ! cria Cognac.

Tout en courant, il avait rajusté sa baïonnette au bout du canon. Avec ses trois troupiers, il tomba comme un ouragan au milieu de la lutte.

De la petite troupe, au secours de laquelle il arrivait, un seul homme était debout.

L'intervention de Cognac changea la face du combat : les Espagnols, qui étaient une douzaine au moins, reculèrent devant cette attaque inattendue.

Mais les coups de feu avaient été entendus et une troupe plus nombreuse accourait à la rescousse.

— Tonnerre ! gronda Cognac, je crois que, cette fois, nous ne sortirons pas nos os d'ici...

Une galopade retentit.

Pascal Cerizay et son peloton de hussards accouraient, sabre au clair. Sous leur élan, ceux des Espagnols qui tenaient encore tête s'enfuirent ; ceux qui arrivaient firent halte.

— En retraite ! commanda le sergent.

— Passez devant... cria Pascal Cerizay... moi et mes hommes nous vous couvrirons.

Il ajouta :

— Une fois que vous serez en sûreté, je songerai aux renseignements demandés par le maréchal...

Comme il venait de prononcer ces mots, un homme, portant l'uniforme de grenadier espagnol, se leva d'entre les corps étendus à terre :

— Prenez-moi en croupe, lieutenant, et piquez droit sur le quartier général. Les renseignements, je les ai...

Le jeune homme sursauta sur sa selle, attachant, dans l'ombre, un regard méfiant sur son interlocuteur.

— Ordre de l'empereur ! répliqua celui-ci.

Il ajouta :

— D'ailleurs, qu'avez-vous à craindre ? Si j'ai menti, vous me ferez passer par les armes...

Et, avant que Pascal eût répondu, l'homme sautait sur la bête dont il talonnait les flancs.

— Mais mes hommes... gronda le jeune officier, en faisant des efforts désespérés pour retenir sa monture...

— L'empereur attend... riposta l'autre.

Et il ajouta :

— D'ailleurs, vos hussards sont assez grands garçons

pour savoir rejoindre seuls les avant-postes... Et, on restât-il quelques-uns... que fait la peau de douze hussards, lorsque, dans l'autre plateau de la balance, il y a la gloire de l'empereur et de la France.

Impressionné par ces mots, Pascal Cerizay poussa son cheval, au risque de se rompre vingt fois le cou, dans le sentier qui descendait en pente raide dans le fond de la vallée.

Tout en galopant, le jeune homme prêtait l'oreille à ce qui s'entendait en arrière. Quelques coups de feu prouvaient que les cavaliers étaient accompagnés dans leur retraite par les troupes espagnoles.

Mais bientôt tout se tut.

Ou les hussards étaient morts, Ou bien les autres avaient renoncé à la poursuite.

Maintenant, Pascal galopait à travers la plaine, à l'extrémité de laquelle on apercevait les feux de bivouac de l'armée.

— Plus vite, lieutenant, plus vite... suppliait l'inconnu.

Et le jeune homme éperonnait la malheureuse bête, qui n'en pouvait mais...

Les avant-postes franchis, on reprit la course et enfin on arriva. Avant que Pascal eût mis pied à terre, l'autre avait sauté.

— L'empereur ? demanda-t-il laconiquement à l'un des aides de camp accourus.

— Sa Majesté travaille avec Son Excellence le duc de Bellune.

— Prévenez-le que je suis là...

— Qui ?...

— Limassier...

A ce nom, fort connu dans tout le haut état-major de l'armée, comme celui de l'homme dont les renseignements, depuis plusieurs années, étaient si fort précieux à l'empereur, il se fit dans le cercle un mouvement de curiosité. Les têtes s'avancèrent pour tenter de distinguer, au milieu de l'obscurité, les traits du célèbre espion.

Mais celui-ci, comme si cette curiosité lui eût été désagréable, avait relevé le collet de son habit d'uniforme et abaissé sur ses yeux la visière de sa coiffure. Les mains derrière le dos, il se promenait de long en large, hors de la zone lumineuse projetée par un foyer auquel se chauffaient les officiers d'ordonnance, toujours prêts à monter à cheval.

La toile qui fermait l'entrée de la tente impériale se souleva et le maréchal Victor lui-même apparut.

— La personne qui demande Sa Majesté ! dit-il d'une voix forte.

Limassier s'approcha et les mains du maréchal se nouèrent aux siennes.

— Je vous croyais mort... dit-il.

— J'ai failli mourir... Mais, cette fois encore, la Providence a veillé sur moi, puisque me voici...

— Vous voulez parler à l'empereur ?

— Immédiatement... oui... si c'est possible ; j'apporte des renseignements sur le passage de Somo-Sierra...

— J'ai envoyé une reconnaissance que j'attends...

— Inutile, elle rebrousse chemin... Je l'ai rencontrée par la bonne raison que, sous cet uniforme, je faisais partie de la troupe d'Espagnols qui a arrêté vos hommes...

— Alors ?...

— Sans l'arrivée d'un peloton de cavalerie, les pauvres diables y restaient...

Le policier ajouta, avec une intonation de voix singulièrement transformée :

— Un rude officier, le gamin qui commandait ces hussards... C'est lui qui m'a ramené ici... L'empereur devrait faire quelque chose pour lui...

— Son nom ?...

— Je l'ignore... mais il sera facile à connaître...

Ce rapide dialogue s'était tenu dans un étroit vestibule qui précédait la porte de la tente aménagée pour l'empereur en appartement.

— Sire, dit le duc de Bellune en entrant, voici la personne...

Napoléon releva la tête, qu'il tenait penchée sur une carte, et regarda fixement le nouveau venu.

Puis, d'un geste de la main, il lui fit signe d'approcher, tandis qu'il invitait discrètement le maréchal à sortir.

— Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu ! dit l'empereur.

— Sire, du moment qu'il n'y avait aucune urgence à déranger Votre Majesté...

Il ajouta aussitôt :

— Mais je n'en travaillais pas moins pour Votre Majesté...

Le regard de Napoléon s'adoucit :

— Pourquoi n'être pas venu me trouver à mon entrée en Espagne ?... Je sais que c'est par vous que Murat a été avisé du complot qui se tramait contre nous à Madrid...

— J'aurais paru venir chercher une récompense...

Sur le visage de Napoléon, une surprise non dissimulée se peignit.

— Quelle homme singulier vous faites ! murmura-t-il...

Limassier branla la tête, et dit d'un ton chagrin :

— Sire, vous ne me comprendrez jamais.

Et avec une brusquerie à laquelle l'empereur était accou-

tumé sans doute, car il n'en parut aucunement formalisé :

— Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit... c'est de Votre Majesté... J'arrive de Madrid...

Napoléon contint la curiosité que ces mots excitaient en lui.

— Ah ! fit-il simplement...

— On fait des préparatifs formidables pour le cas où l'armée impériale parviendrait à franchir le défilé de Somo-Sierra...

L'œil de Napoléon s'attacha sur son interlocuteur.

— Comment ! lui dit-il... parviendrait !... mettent-ils donc en doute que nous y parvenions ?...

L'autre eut de nouveau un geste qui protestait contre une semblable supposition.

— Sire, expliqua-t-il, voilà deux jours que je passe avec les troupes espagnoles et j'ai fait diligence pour venir vous prévenir... Il y a là un corps de treize mille hommes...

— Treize mille !... s'exclama l'empereur...

— Oui, Sire, formé en partie avec les débris de l'armée que vous avez battue à Burgos, en partie avec les troupes demeurées en réserve dans la Nouvelle-Castille... Je ne sais si vos ingénieurs vous ont minutieusement décrit la position, mais je puis vous en tracer un plan à peu près exact...

Se courbant sur la table devant laquelle était assis l'empereur, le policier saisit un crayon et, attirant à lui une feuille de papier, se mit à parler, tout en dessinant.

— La route de Madrid, comme vous le savez, monte jusqu'au sommet des montagnes pour revenir ensuite en Castille. Le sommet de la montagne est un vaste plateau sur lequel, à droite et à gauche de la route, l'infanterie espagnole est massée, de manière à soutenir, de sa fusillade, le tir des batteries, disposées de droite et de gauche, sur des hauteurs un peu en arrière. Il y aura là des feux plongeants et convergents redoutables.

Napoléon regardait et écoutait, immobile.

— Ce qui aggrave la situation et rend la position pour ainsi dire inexpugnable, c'est une large tranchée qui coupe la route et que les Espagnols ont garnie de leurs meilleures troupes et de leurs tireurs les plus adroits...

Tout en parlant, Limassier avait achevé son croquis ; alors il résuma ses explications :

— Donc, de ce côté, six mille hommes... de ce côté-ci, encore six mille... Là, sur une hauteur, six pièces de canon... et sur celle-ci, six également... Enfin là, en arrière de la tranchée, quinze cents hommes prêts à tout... les cinq cents autres sont disséminés à droite et à gauche, en avant de la tranchée, de manière à prendre en flanc et en queue les troupes qui tenteraient de forcer le passage...

Tout en écoutant, l'empereur ruminait un plan d'attaque. Brusquement, il se leva et, la main posée, dans un geste fort, sur le plan crayonné par son interlocuteur :

— Eh bien ! nous le tenterons, monsieur Limassier... et s'il plaît à Dieu, nous serons dans trois jours devant Madrid.

— Sire, dit Limassier, il plaira à Dieu de soutenir les efforts de Votre Majesté...

Le masque impérial demeura impassible.

— Maintenant, maître Limassier, fit Napoléon, comme tout service...

L'autre lui coupa la parole.

— Sire, je vous en conjure... vous avez fait assez pour moi depuis plusieurs années ; et je vous ai déjà supplié de me permettre de consacrer à votre gloire ce qui me reste d'énergie et d'intelligence...

L'empereur fit entendre un petit claquement de langue de mauvaise humeur.

— Je ne puis cependant être votre obligé...

Limassier protesta de la main.

— Sire, dit-il... je m'intéresse à un jeune homme... qui est déjà un bon officier et qui peut devenir un de vos serviteurs les plus brillants...

La voix du policier s'était singulièrement altérée en prononçant ce mot et l'œil de Napoléon s'attacha sur lui, surpris.

— Le nom de ce jeune homme ? demanda-t-il.

— Pascal Cerizay...

La tête de l'empereur eut un hochement.

— J'ai vu ce nom-là dans le rapport que le grand-duc de Berg m'a adressé sur les affaires de Madrid...

— C'est cet officier qui soutenait la reconnaissance envoyée cette nuit par M. le duc de Bellune dans le défilé de Somo-Sierra ; il a, par sa cranerie et sa présence d'esprit, sauvé la vie de quelques braves et les a ramenés ici...

Napoléon sourit d'un air satisfait.

— Voilà un jeune homme qui possède en vous un bien éloquent avocat...

— Avocat inutile, Sire, ses actes plaident pour lui.

— En sorte, demanda l'empereur, que c'est à lui que vous me priez de payer ce que je vous dois pour les services rendus par vous...

Limassier tressaillit.

— Sire, ce jeune homme est fier ; en outre, il a l'honneur de porter l'uniforme de Votre Majesté...

Napoléon, de bonne humeur, frappa sur l'épaule du policier.

— Ne craignez rien, Limassier ; mieux que vous, je suis jaloux de l'honneur de mes officiers... et puis vous êtes un bon serviteur et ce serait mal récompenser vos services que de vous faire de la peine...

Il ajouta presque aussitôt, regardant son interlocuteur dans le fond des yeux :

— Car, avouez-le, ce serait vous faire de la peine que d'affliger le sous-lieutenant Pascal Cerizay...

Et Napoléon, d'une voix émue, murmura :

— Le sentiment paternel est un sentiment que je comprends...

L'autre s'effara et joignit les mains.

— Quoi ! Sire, balbutia-t-il, vous savez ?...

— Je ne sais qu'une chose, maître Limassier, — l'empereur appuya sur ce nom, — c'est qu'il se fait tard, que la journée de demain sera rude et qu'il est grand temps de songer au repos.

Là-dessus, Napoléon se courba sur sa carte et le policier sortit.

— Berthier ! appela l'empereur.

Le grand maréchal accourut.

— Berthier ! dit l'empereur, sans relever la tête et en soulignant ses ordres de son index promené sur la carte, on se mettra en route en avant, au petit jour... Un régiment, le 9^e d'infanterie, marchera sur les hauteurs de droite, en passant par ces sentiers que vous voyez indiqués ici...

— Bien, Sire...

— Sur les hauteurs de gauche, le 24^e ; sur la chaussée, le 96^e avec de l'artillerie ; en arrière, comme soutien, le 5^e léger.

— Bien, Sire...

— Je marcherai derrière ce régiment avec les chevau-légers polonais de ma garde... On m'éveillera au moment de la mise en mouvement des troupes...

— Bien, Sire. Bonne nuit, Sire...

— Bonne nuit.

Et l'empereur se jeta sur son petit lit de camp où, presque tout de suite, il s'endormit.

— Mazette !... on n'perd pas d'temps...

— Paraît qu'on est d'avant-garde !

— Bonne affaire ! V'là une occasion de baptiser tes galons...

— Il y a assez longtemps que j'espère après cette occasion. Ce sera peut-être pour aujourd'hui...

Et Pierre Quiroul ajouta, en vérifiant les cordes de sa caisse :

— Depuis Burgos, on ne voit que des dos et des talons d'Espagnols...

Cri-Cri se mit à rire.

— Fallait pas les terroriser comme t'as fait à Burgos... C'est l'histoire de ton biscuit ; quand t'as tout mangé le même jour, y n'reste plus rien pour le lendemain...

Puis, s'interrompant :

— Tiens, bonjour, sergent...

— Bonjour, mes petits, bonjour, fit Cognac.

Et plissant ses paupières, en sorte qu'il ne restait presque plus rien de ses petits yeux, Cognac ricana :

— Hein ! va falloir serrer les courroies du sac... Ça va être chaud, aujourd'hui, si j'en juge d'après ce que j'ai pu deviner cette nuit.

Cri-Cri répliqua avec un coup de tête vers les hauteurs :

— Va falloir donner de fameux coups de baguettes pour grimper cette côte-là !...

Le régiment cependant se formait ; rapidement, par compagnie, on faisait l'appel, et Cognac s'empressa d'accourir à son rang. Déjà, de droite et de gauche, les régiments désignés par l'empereur partaient, précédés de leurs éclaireurs dont les hauts plumets rouges s'apercevaient en avant.

Le 96^e, massé sur la chaussée en colonne de route, n'attendait pour partir que le général Sénarmant, désigné par le duc de Bellune pour marcher avec les colonnes d'attaque.

Le général achevait de donner ses dernières instructions à l'officier commandant la batterie d'artillerie.

Enfin, au petit galop, il alla prendre place auprès du colonel ; celui-ci leva le bras au-dessus de sa tête et le régiment s'ébranla au pas accéléré. Derrière, les pièces de canon se mirent en marche avec un sourd bruit de ferraille et de grincement d'essieux.

— Marche ! commanda le tambour-major.

Et, la caisse sur le dos, le clairon sur la cuisse, la clique partit, entraînant le 5^e léger.

L'aube mettait, sur la crête des montagnes sombres, de petites aigrettes lumineuses ; on sentait que, dans les plaines masquées par la sierra, le soleil luisait déjà. A ras de terre, une buée légère flottait, qui empêchait de voir la base des contreforts dans lesquels on allait s'engager.

Soudain, en avant, dans ce brouillard, des coups de feu éclatèrent.

— Bon, murmura Cri-Cri, v'là l'ouverture du bal...

Le régiment avait fait halte. Et même, il devait attendre la marche en avant du 96^e, pour régler son allure sur la sienna. A droite, à gauche, après un silence, la buée se déchira soudain sous une vraie fusillade.

Les deux régiments de flancs avaient marché plus vite,

rivalisant d'ardeur, à celui qui arriverait le premier, et maintenant ils se heurtaient aux forces espagnoles.

Le 96^e avait pris sa formation de combat, et, divisé en colonnes d'attaque, fila, pas gymnastique.

— Marche !... commanda le colonel du 5^e léger...

Le tambour-major dut s'opposer à ce que ses hommes prissent le pas de course.

— Ayez pas peur, mes enfants, ricana-t-il, vous arriverez toujours à temps pour la distribution...

Maintenant, la bataille était engagée. La fusillade crépitait, le canon grondait, éveillant dans les défilés des échos sonores et terribles. Les clairons sonnèrent soudain, puis les tambours roulerent.

— A la fourchette... murmura Cri-Cri, qui déjà avait mis sa caisse en place et dont les doigts se crispèrent sur ses baguettes.

Mais il était probable que les Espagnols défendaient vaillamment le passage, car les régiments de tête s'étaient élancés plusieurs fois dans des assauts furieux. Et, chaque fois, ils avaient été ramenés.

— Ah ! les clampins !... grommela Pierre Quiroul, qu'y cèdent la place au 5^e léger... on va y faire voir ce qu'nous savons faire...

Il avait parlé haut, surexcité, alors que les blessés arrivaient déjà par files, portés aux ambulances établies dans les champs qui bordaient la route.

Un d'eux, un vieux à moustache grise, tout saignant, lui dit d'une voix languissante :

— Fais pas le malin, conscrit, ça chauffe rudement là-haut, et tu t'y brûleras les doigts...

Interdit, Pierre détourna la tête, murmurant :

— Enfin, on pourrait toujours essayer...

Un officier, arrivé au galop, apporta l'ordre de marcher en avant.

Le colonel divisa son régiment par compagnies, en colonnes distinctes, de manière à les lancer l'une après l'autre sur les pentes.

L'on partit. Bientôt, on eut rejoint le 96^e qui tenait bien, quand même, sous la pluie de plomb qui lui tombait dessus, de tous côtés.

Même, il avait réussi à gagner un peu de terrain et à dépasser la tête des deux autres régiments de flancs.

Mais le terrain qu'il avait gagné était jalonné de ses morts et de ses blessés !... et si tous ceux qu'avaient atteints les projectiles ennemis avaient quitté les rangs, il ne serait peut-être pas resté deux cents hommes en ligne. Seulement, ces terribles hommes étaient soutenus par un amour-propre insensé et, pour qu'ils se déclarassent hors de

corabât, il fallait vraiment qu'ils ne pussent plus se tenir sur leurs jambes.

Quand ils virent arriver le 5^e, les soldats grognèrent.

— Nous tenons encore... Y a pas besoin de ces mirriflores. Nos gibernes ne sont pas vides.

Bon gré, mal gré, il leur fallut céder la place.

Là-haut, la batterie qui barrait la chaussée crachait une mitraille de fer.

A droite et à gauche, des hauteurs, tombait une pluie de balles.

— En avant ! cria le colonel.

Et les officiers de répéter d'une voix terrible :

— En avant ! en avant !...

Cri-Cri tapait sur sa caisse à tour de bras, coude à coude avec Pierre Quiroul.

L'un et l'autre sentaient que c'était sérieux, plus sérieux que partout ailleurs, car, dans ce défilé, il n'y avait pas à espérer que les coups de l'ennemi s'égarassent.

Chaque boulet, chaque balle portaient. Des files d'hommes entières tombaient, aussitôt comblées.

— Halte ! genou terre... au commandement. Joue... feu !...

Et la première compagnie, immobile sous la fusillade, exécuta quatre ou cinq salves.

Soudain, le colonel leva son sabre et cria :

— En avant !...

Les Espagnols, bien à couvert derrière leur tranchée, tiraient sur les Français aussi tranquillement que s'ils eussent été à la cible.

— Halte ! commanda de nouveau le colonel...

Décidément, le feu était trop violent ; il n'y avait pas moyen d'avancer.

Et, durant quelques instants, on exécuta encore des feux de salve.

Mais cette fusillade, par trop inoffensive, paraissait n'avoir d'autre résultat que de donner une nouvelle assurance à l'ennemi.

Les balles tombaient comme de la grêle. La place n'était plus tenable.

Alors, le colonel tenta d'enlever sa troupe.

Là-haut, seulement, après avoir sabré ces maudits artilleurs, on serait à l'abri.

— La charge ! cria-t-il.

Et à ses hommes :

— Mes enfants ! à la baïonnette !...

Cri-Cri, Pierre Quiroul et les autres s'étaient élancés, dociles, sentant que c'était à la mort qu'ils allaient.

Mais ne fallait-il pas obéir ? Et puis, à la terreur qui s'était emparée d'eux, une rage avait succédé.

Dussent-ils y laisser leur peau, ils voulaient courir sur ces maudites pièces et en massacrer les servants.

Soudain, derrière eux, ils entendirent une rumeur, puis la voix du colonel qui criait, qui suppliait...

Instinctivement, la clique s'arrêta et les têtes se retournèrent vers le régiment.

Sous le feu d'enfer qui les décimait, les hommes, immobilisés d'abord, battaient en retraite.

— Ah ! gronda Cri-Cri, la rage dans le cœur...

Mais, à côté de lui, un gémissement attira son attention.

— Pierre ! clama-t-il...

Le jeune garçon chancelait, les baguettes échappées de ses doigts avaient roulé à terre et ses deux mains étreignaient sa poitrine dans un geste d'indicible souffrance.

— Pierre ! Pierre... dit le fils de M^{me} Briquet en le prenant dans ses bras...

— Je vais tomber... souffla Quiroul... traîne-moi sur le côté de la route... et couche-moi dans le fossé...

— Mais ce n'est pas grave, dis... Pierre... mon Pierrot... voyons, réponds-moi... dis...

Le pauvre garçon, plus pâle qu'un linge, pinçait ses lèvres, qu'une mousse rose teintait.

— J'en tiens, va... balbutia-t-il d'une voix étranglée... je sens ça...

Sous les balles, Cri-Cri, le soutenant, le portant presque, le conduisit jusqu'au bas côté de la route.

Là, à l'abri des balles, il l'allongea et, assis lui-même à terre, le buste du cousin sur la poitrine, le débarrassa de sa caisse, lui ouvrit sa veste.

— Ah ! fit-il malgré lui.

Sa chemise venait de lui apparaître, pleine de sang.

— Hein ! soupira Pierre Quiroul avec un sourire triste... on pourra pas dire que j'ai pas arrosé mes galons...

— Pierre... Pierre...

Mais le jeune garçon avait fermé les paupières.

Peut-être n'était-il pas mort ; mais la douleur l'avait vaincu et il venait de s'évanouir.

« Que faire... mon Dieu ! que faire ? balbutia Cri-Cri...

Et comme, instinctivement, il regardait autour de lui, voilà que son attention fut distraite du blessé par un spectacle inattendu.

Dans le fond de la vallée, à un kilomètre de l'endroit où il se trouvait, un état-major brillant était arrêté.

En avant de quelques pas, une silhouette à cheval se détachait nettement sur le ciel bleu.

Cette silhouette, Cri-Cri la reconnut du premier coup d'œil : c'était celle de l'empereur.

« Ah ! pensa le gamin... va y avoir du nouveau... »

Et il ne se trompait pas. Sur le côté droit de la route, dans une pente adoucie de la montagne, une masse de cavalerie se tenait immobile, qu'à ses schapskas de forme particulière, le gamin reconnut aussitôt pour être les Polonais de la garde.

Et voilà que, tout à coup, cette immobilité se rompit.

Quatre par quatre, les cavaliers passèrent sur la route et se mirent en marche, d'abord au pas, puis au trot, gravissant la pente qu'une heure auparavant l'infanterie avait gravie et qu'elle avait semée de ses morts et de ses blessés. Cri-Cri eut un haut-le-corps.

— Oh ! fit-il, tout surpris...

C'était peu croyable !... L'empereur ne songeait pas à faire charger l'artillerie espagnole ni à faire emporter les hauteurs par un raid de cavalerie ! Il fallut bien cependant qu'il se rendit à l'évidence.

Le régiment gravissait rapidement la rampe, accélérant son allure, au fur et à mesure qu'il montait.

Dans un ordre parfait, comme à une parade, quatre par quatre de front, la route trop étroite ne permettant pas un grand développement, les Polonais arrivaient, superbes sur leurs chevaux gris, mettant dans l'air la gaieté de leurs flammes rouges et l'étincellement de leurs sabres.

En tête, bien en selle, la tête droite, le visage souriant, trotait le colonel de Villeray.

Il souriait, mais terriblement, songeant que peut-être le hasard des batailles allait le mettre face à face avec don José de Santa-Cruz.

Un espoir insensé gonflait sa poitrine, et ses doigts se crispaient sur la garde de son sabre, comme s'il eût déjà aperçu son ennemi. C'est qu'il n'avait pas oublié les angoisses mortelles par lesquelles il avait passé à Gamonal. C'est qu'il tenait pour sérieux l'engagement pris par don José de le chercher sur le prochain champ de bataille. C'est qu'enfin il avait soif de vengeance.

En serre-file, à gauche du premier rang, Blaisot.

Les compagnies décimées du 5^e léger et du 96^e de ligne s'étaient rangées de chaque côté de la route, pour laisser le passage libre à la cavalerie.

Froidement, sous la mitraille, le colonel fit faire halte pour permettre aux chevaux, que cette escalade au trot avait essouffés, de reprendre haleine.

Puis, soudain, il leva son sabre, et l'escadron repartit au pas. Puis presque aussitôt passa au trot.

Les trompettes sonnèrent et, aux sonneries affolantes de la charge, les chevaux, d'eux-mêmes, se jetèrent en avant, dans un galop fou.

La fusillade crépitait et l'artillerie ébranlait les cimes rocheuses de ses détonations.

Dressé sur ses étriers, M. de Villeray brandit son sabre.

— En avant !... cria-t-il...

Les escadrons partirent comme un ouragan.

L'artillerie espagnole, cependant, tirait sans discontinuer, fauchant de ses boulets des files entières d'hommes et de chevaux.

La fusillade crépitait.

Comme des enragés, les Polonais chargeaient, tourbillonnaient autour des pièces.

Blaisot, botte à botte avec M. de Villeray, sabrait comme un enragé.

Son grand sabre se levait et s'abaissait comme un fléau, brisant des têtes, abattant des bras, trouant des poitrines.

Sur la droite, une trombe survint. C'était un parti de carabiniers espagnols qui leur tombait dessus.

En un clin d'œil, les cavaliers se heurtèrent et la mêlée se produisit, terrible.

— Mon colonel ! cria tout à coup Blaisot...

Et il montrait à M. de Villeray un officier ennemi qui se battait comme un enragé.

Du premier regard, le colonel le reconnut.

— Santa-Cruz !...

C'était, en effet, don José, qui, depuis le commencement de la bataille, se battait comme un lion ; avant que la retraite ne se transformât en déroute, il se hâtait de distribuer encore quelques coups de sabre.

M. de Villeray n'avait eu garde d'oublier le rendez-vous que tous deux s'étaient donné, le jour de bataille de Burgos.

Mettant les éperons aux flancs de son cheval, il se rua vers don José, le sabre haut.

Comme il arrivait sur lui, il hurla :

— Santa-Cruz !... Santa-Cruz !...

Comme autrefois, dans les tournois, le chevalier appelait son adversaire.

L'Espagnol, au milieu du tumulte de la bataille, l'entendit.

A la vue du colonel, son visage, crispé par l'ardeur de la lutte, refléta une horrible satisfaction.

Il se dressa sur ses étriers et accourut au-devant de M. de Villeray.

L'un contre l'autre, ne formant qu'un groupe, ils se sabraient avec frénésie.

L'un voulait se venger des angoisses mortelles que don José lui avait fait subir.

L'autre voulait satisfaire sa haine contre tout ce qui portait le nom français.

D'un coup de revers, il abattit le bras de Blaisot qui arri-

vait à la rescousse et asséna un coup terrible sur le kolkback de M. de Villera y.

Celui-ci riposta par un coup de pointe qui traversa de part en part le jeune homme dont le cheval s'enfuit, traînant le corps inanimé.



Le nombre des blessés était si grand qu'on avait dû se résigner, à l'approche de la nuit, à improviser des ambulances volantes sur le plateau conquis après une lutte farouche.

C'est pourquoi les chefs de corps avaient pris l'initiative de ramasser les blessés dans la zone avoisinant leurs bivouacs et de leur faire donner les premiers soins.

M^{me} Tambour, qui avait réussi à rejoindre le 5^e, à la tombée du jour, s'était mise, avec une ardeur admirable, à faire œuvre de sœur de charité.

Une des premières, elle avait organisé son ambulance.

Avec l'aide de Cognac, elle avait tendu, en guise de toiture, la bâche de la carriole et sur un lit épais de paille fraîche, elle allongeait les blessés au fur et à mesure que Cri-Cri les lui amenait avec Gédéon.

— Oh ! mon capitaine... mon pauvre capitaine !... gémit tout à coup le gamin.

Il venait de se courber vers un blessé qui appelait d'une voix faible ; c'était Descarrières.

— Ah ! c'est toi, petit... balbutia l'officier. Sommes-nous vainqueurs ?

Le blessé réunit ce qui lui restait de forces pour crier :

— Vive l'empereur !...

Il se renversa en arrière et demeura immobile.

— Allons, vous autres ! commanda Cri-Cri... prenez le capitaine et en douceur...

Descarrières avait été frappé d'un coup de sabre qui lui avait fendu le front d'une tempe à l'autre.

En outre, il avait deux ou trois coups de baïonnette dans le corps.

Maintenant, il se trouvait sous la bâche qui servait de toiture à l'ambulance de M^{me} Tambour.

Autour de lui, sur la paille, une cinquantaine de blessés gisaient.

La lanterne de la carriole, accrochée à un piquet, éclairait d'une lueur funèbre cette scène lugubre.

Sans distinction de nationalité, Français et Espagnols reposaient côte à côte.

Il n'y avait plus d'ennemis : mais seulement des malheu-

reux dignés de pitié, au même titre, et que la vivandière soignait avec un égal dévouement.

Accablés de fatigue, épuisés par la perte de leur sang, terrassés par la fièvre, un peu avant l'aube, tous ces infortunés qu'engourdissait la fraîcheur de la nuit s'étaient assoupis.

La vivandière elle-même, Cri-Cri et Cognac qui, jusqu'au dernier moment, avaient résisté à la lassitude, s'étaient endormis.

Soudain, du coin opposé à celui où se trouvait Descarrières, ce cri partit, lancé en espagnol :

— En avant !... en avant !...

Quelques blessés, éveillés en sursaut, se prirent à gémir.

D'autres maugrérent.

— En avant !... sus à ces démons de Français !...

— Ah ! zut ! si c'est pour nous chanter ça qu'il nous éveille ? grogna Cri-Cri.

Mais le malheureux, dans une hallucination folle, clamait :

— Mort aux Français !... Ferdinand ou la mort !...

M^{me} Tambour tressaillit.

— Parbleu !... fit-elle, faut le faire taire !...

Se levant, elle courut vers le coin d'où partaient ces clameurs ; mais Cri-Cri l'avait devancé.

— Ah ! m'man... dit-il, je le reconnais... C'est celui qui, à Madrid, le soir de la révolte, a enlevé la bonne amie du capitaine Descarrières.

La vivandière saisit la main de son fils.

— Chut ! donc... murmura-t-elle en jetant un regard inquiet vers le jeune officier, s'il l'entendait.

Don José, car c'était lui que les ambulanciers avaient amené là avec un lot de blessés, était assis sur son séant, le visage blême, les yeux grands ouverts, dilatés d'horreur, comme si la vision de la mort se dressait devant lui ; il divaguait :

— Mercédès !... fille dénaturée... sœur indigne... le couvent... pour toi, jusqu'à la mort !...

Descarrières, à ce vacarme qui avait éveillé l'ambulance tout entière, s'était soulevé.

— Mercédès !... Mercédès !... balbutia-t-il en écho...

Et tendant vers la vivandière des mains suppliantes :

— Oh ! savoir... savoir... implora-t-il.

Pascaline, penchée vers l'Espagnol, l'examinait anxieusement.

— Cet homme va mourir... dit-elle d'une voix étranglée.

Elle venait à peine de prononcer ces mots que, tout d'une pièce, don José s'abattit.

— Pauvre capitaine, murmura-t-elle en regardant Des-

carrières qui venait, comme soudainement frappé, de se renverser, sans connaissance.

Pendant que la vivandière s'empressait autour de lui, Cri-Cri, obéissant à son instinct, avait décroché un falot et était revenu vers le cadavre du duc de Santa-Cruz.

Prestement, il lui déboutonna son habit pour fouiller plus aisément ses poches, rejetant, comme objets sans valeur, une bourse remplie d'or, une montre enrichie de brillants.

Un portefeuille seul arrêta son attention ; il l'avait ouvert et en examinait le contenu, indifférent aux bank-notes, parcourant les lettres d'un regard aigu pour les rejeter avec indifférence.

Soudain, il clama :

— Capitaine... mon capitaine !... Revenez à vous !... Votre Mercédès est retrouvée !

Et, en deux bonds, il fut au chevet du blessé que ces mots avaient tiré de son anéantissement.

Plus que les soins de Pascaline, le nom de la bien-aimée l'avait rappelé à la vie.

— Tiens, m'man, dit le gamin en tendant à sa mère le papier qu'il brandissait victorieusement à la main... lis... lis vite et dis au capitaine qu'il faut qu'il vive.

Mais, sa faiblesse galvanisée par un soudain espoir, Descarrières arracha des doigts de la brave femme la lettre et la lut fiévreusement.

C'était une longue correspondance adressée au duc de Santa-Cruz par la supérieure du couvent des Visitandines de Tolède : la sainte femme mettait le duc au courant de l'état de consommation de la pensionnaire à elle confiée et le prévenait que si un tel état se prolongeait, il fallait s'attendre à un dénouement fatal.

Descarrières, les mains jointes, le visage empourpré de joie, les yeux brillants, la bouche souriante, soupira :

— Mercédès ! oh ! Mercédès !

Pascaline lui frappa amicalement sur l'épaule.

— Allons... allons... mon capitaine, dit-elle, un peu de patience... Nous irons la chercher ensemble, votre Mercédès...

FIN

ROMANS
DE
CAPE et d'ÉPÉE
- AMOUR -
HÉROÏSME

Dans cette collection paraissent de merveilleux récits d'amour et de bataille qui feront frémir de pitié ou frissonner d'horreur, qui feront pleurer souvent mais parfois rire aussi.

Les lecteurs suivront avec angoisse ou avec joie les héros qui ont vécu ces heures ardentes, les héroïnes de ces pages d'amours pour lesquelles tant de jeunes hommes beaux et belliqueux ont mis flamberge au vent pour tuer ou pour mourir.

Derniers volumes parus :

- | | |
|----------------------------------|--|
| 104. Robert JEAN-BOULAN . . . | Le Capitaine Tonnerre, spadassin par amour. |
| 105. Hervé DE PESLOUAN . . . | Louis Mandrin, le joli contrebandier. |
| 106. G. LE FAURE | La Brigande. |
| 107. Maurice DE MOULINS . . . | Le Page aux yeux noirs. |
| 108. Jean de LA HIRE | Le Roi des Catacombes. |
| 109. JEAN et JAN LE SAUVAGE | La Proie du Burgrave. |
| 110. Robert JEAN-BOULAN . . . | Jean-le-Rouge, les Amours de Charles IX. |
| 111. Albert BONNEAU | L'Épervier de la Mer d'Azur. |
| 112. Paul DARCY | Le Roi des Archers. |
| 113. Paul D'IVOI | Le Messager de l'Empereur. |
| 114. H.-J. MAGOG | Le Roi des Dandys. |
| 115. Maurice de MOULINS | Jobic l'Implacable. |
| 116. Robert VALETTE | Dans l'Ombre du Donjon. |
| 117. Albert BONNEAU | Les Jumelles de York-Town. |
| 118. Jean de LA HIRE | Le Paladin d'Amour. |
| 119. Georges SPITZMULLER | Le Chevalier Arc-en-Ciel. |
| 120. Robert JEAN-BOULAN | Les Bossus de Notre-Dame. |
| 121. Paul DARCY | "Le Baron Sans-Souci". |
| 122. Georges LE FAURE | Les Compagnons du Chardon Bleu. |
| 123. E. SALGARI | La Reine des Caraïbes. |

Nouvelle Série

- | | |
|---------------------------------|--|
| 1. Michel ZÉVACO | Don Juan. |
| 2. — | Le Roi Amoureux. |
| 3. J. GOUBLET | Les Mystères de la Forêt Noire. |
| 4. Albert BONNEAU | L'Otage Blonde. |
| 5. P.-Y. SÉBILLOT | Les Eclaireurs de Lafayette. |
| 6. Maurice de MOULINS | La Ravageuse. |
| 7. Charles VAYRE | Mam'zelle Lafleur. |
| 8. Robert JEAN-BOULAN | La Belle Cordière. |
| 9. Paul d'IVOI | Les Cœurs d'Or. |

EN VENTE PARTOUT

Envoi franco du catalogue sur demande adressée aux

Éditions **TALLANDIER**, 75, rue Dareau, PARIS (XIV^e)

Compte Chèques-Postaux 226-41